
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584760 2

PAULINE FOUCAULT

Paris. — Imprim. de la Librairie Nouvelle. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LOUIS ULBACH

PAULINE
FOUCAULT

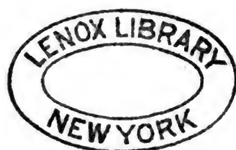
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVANT-PROPOS

Je voulais écrire une longue préface. Il me semblait qu'un écrivain de bonne volonté ne prenait jamais trop de précautions envers lui-même et envers le public, et que le devoir de justifier ses intentions et de prouver son respect pour le lecteur passait avant la crainte d'exagérer son importance et celle de son œuvre.

Mais persister dans une politesse inutile, c'est souvent en faire une épigramme. A quoi bon justifier ses intentions, puisque personne ne s'en inquiète?

A quoi bon dire au lecteur qu'on le respecte, puisque celui-ci fait volontiers accueil à qui le dédaigne, et puisqu'il applaudit à qui se moque de lui ?

J'aurais voulu, par exemple, m'excuser de certaines études nécessaires, faites dans ce livre, non pas pour le plaisir de toucher à des scandales et de soulever des hontes, mais pour mieux éclairer l'honneur et le travail.

J'aurais voulu montrer que la poésie véritable, celle qui émeut et qui élève, se trouve dans l'héroïsme de la vie ordinaire, dans l'immolation quotidienne des pas-

sions et des vanités aux petits devoirs continus et réguliers, beaucoup plus que dans la prétendue émancipation du cœur, qui n'est souvent que le prétexte des appétits sensuels de gens sans cœur.

J'aurais voulu prouver qu'en mettant en présence trois femmes d'esprit, mais obstinément attachées à des voies différentes, j'avais, de propos délibéré, laissé le beau rôle à la mère de famille, à l'épouse résignée, et que Pauline Foucault, honnête et pervertie, mal instruite et mal dirigée dans ses débuts, était le produit et le reproche de l'éducation incomplète donnée aux femmes de ce temps-ci.

J'aurais voulu aussi défendre la moralité de mon livre contre les scrupules d'une certaine critique, qui aime mieux les grosses indécences sous-entendues que les vérités saines, dégagées d'une anatomie un peu brutale.

Mais, en y réfléchissant mieux, je renonce à ces précautions. En voyant à quelles conditions les succès s'obtiennent, j'aime mieux abandonner au hasard des lecteurs les chances de ce livre. J'en demande pardon à ceux qu'il offusquera. Ceux qui veulent des crudités pourront me reprocher tout à leur aise de manquer de vigueur et de ne pas aller assez loin dans l'analyse de ce monde suspect et stupide, qui est l'objet de la convoitise et de l'émulation des honnêtes gens et des gens d'esprit.

Bien loin d'avoir à m'excuser de mettre sous les yeux de mes lectrices les confidences de Mme de Saint-Ovide, j'aurais plutôt à me défendre du reproche de

n'avoir pas été aussi loin que quelques-uns de mes contemporains, qui ont raffiné la prostitution, et donné aux escapades de Manon Lescaut le surcroît piquant d'un mari légitime et d'enfants indivis.

Je craignais de franchir les bornes, en suggérant à Pauline Foucault certaines curiosités dépravées. Mais la réalité ne dépasse-t-elle pas mes suppositions, et peut-on trouver un spectacle scabreux, une situation inconvenante qui manquent aujourd'hui de spectateurs et de lectrices? Que faudra-t-il écrire pour les mères, depuis qu'on les fait palpiter d'émotion, en leur racontant, avec un talent véritable et hors ligne, les débauches d'une provinciale qui s'empoisonne, parce qu'elle ne trouve plus un amant pour payer ses dettes; ou en leur chantant, avec beaucoup moins de talent, cette fois, les jalousies imbéciles d'un beau monsieur, sans valeur morale, qui s'étonne de l'infidélité d'une femme, adorée pour son impudeur?

Comme nous sommes loin de l'*âcre* baiser de Julie, et comme Rousseau ferait rire aujourd'hui avec sa préface! Combien de femmes qui ne seront jamais perdues et dont la Nouvelle Héloïse serait pourtant la plus chaste lecture! Comme nous sommes loin, même des ardeurs d'Indiana. La passion alors, en maintenant le roman dans les régions de l'enthousiasme, lui donnait une valeur idéale, et le préservait des obscénités du réalisme. Mais aujourd'hui, on se repaît froidement de détails ignominieux, sans qu'un souffle héroïque traverse jamais ces confidences. On ne décrit plus des sentiments, mais des mœurs. Aussi, tous les amoureux, dans les

romans, sont-ils des boursiers qui, ne croyant à rien et ne pensant à rien, sont obligés d'entremêler de préoccupations de luxe et de confortable le récit de leurs douleurs. Ce n'est plus Iago qui tue Desdemone, c'est la hausse ou la baisse; et ce n'est plus de sa femme qu'Othello est jaloux, c'est de la femme des autres.

Si, du moins, sur ces vilenies, habilement exploitées, il germait une idée! Mais, c'est précisément l'horreur de l'idée qui inspire ces livres. Quand on n'a nul souci des misères morales et des doutes de cette génération; quand on ne veut se mêler à rien de grand, à aucune lutte d'esprit; il faut bien s'en tenir aux caquetages et spéculer sur les scandales. Le succès de certains romans s'explique de la même façon que le succès des journaux à invectives. Voilà la littérature de Pangloss!

Malheur aux âmes vaillantes qui cherchent à animer d'une espérance ou d'une illusion les fantômes qu'elles évoquent! Le public ne veut plus être instruit, ni ému; il ne demande qu'à être flatté dans ses instincts les moins délicats, et les femmes vertueuses se dédommagent au moins de la vertu par ces lectures. Les procédés de Balzac, appliqués à l'esthétique de Paul de Kock, voilà la formule.

Ah! si Balzac vivait encore, quel roman il pourrait faire sur les romanciers! Mais, Balzac est mort, bien mort; je n'en veux pour preuve que sa gloire; et personne ne le continue, surtout parmi ceux qui l'imitent. Que de choses j'aurais encore à dire sur ce sujet... si je

faisais une préface; mais je n'en fais pas une, et l'on sait pourquoi.

Un mot pourtant, avant de finir.

J'ai introduit dans ce roman un journaliste; et pour qu'il méritât la curiosité d'une femme gâtée par l'ironie, j'ai eu besoin d'en faire un intrigant cynique, à bout de convictions. Ce portrait a-t-il maintenant un modèle? Non. Les explications données dans le cours de ce récit suffiraient peut-être pour rassurer à cet égard. Mais je tiens trop à ne laisser aucun doute, pour ne pas insister.

Je m'honore d'avoir appartenu à la presse militante; j'espère lui appartenir encore. J'estime la fonction de journaliste à l'égal des plus hautes fonctions littéraires. Mais, c'est précisément parce que j'aime cet état difficile qui impose toutes les probités, en exposant à toutes les polémiques et à toutes les tentations, que je me suis cru le droit et le devoir d'imaginer un de ces écrivains suspects, disparus depuis que la signature enlève les masques, et qui mettaient autrefois à l'encan, avec leur conscience, l'honneur de leur parti. Ces hommes pratiques, assez nombreux avant 1848, ont renoncé au journalisme, depuis que l'anonyme n'est plus complice de leur ambition. Ceux qui ne sont pas morts ont changé de tripot; ils ont fait fortune à la Bourse.

Aujourd'hui, le journalisme est une fonction dangereuse, qui donne, d'ailleurs, peu de gloire et peu de profit. L'attaquer, serait une faute de goût et une faute de cœur. Mais les intrigants d'autrefois m'appartiennent; et je leur en veux d'autant plus, que leurs palinodies, leurs trafics, leur insouciance des idées

confiées à leur garde, leur ambition personnelle, ont rendu possibles pour la conscience publique les conditions rigoureuses faites à la presse.

Qu'on ne se méprenne donc pas à l'épigramme de mon personnage. Il n'est pas une injure pour le présent ; il est tout au plus une rancune du passé. Mettre en regard de Philippe Loignon un journaliste honnête, convaincu, loyal, m'eût semblé une précaution grossière. L'art ne s'accommode pas toujours de la symétrie des parallèles ; et, d'ailleurs, entre l'inconvénient de mal réussir un personnage inventé, et celui de manquer un portrait au bas duquel chacun eût cherché un nom, j'ai choisi le premier, qui m'a semblé le moins grave.

Voilà la seule observation qui me tint au cœur. Quant au reste, je trouve la critique et le public en si complet désaccord, et les goûts de chacun de ces deux juges si variables, que je ne sais en vérité comment j'aurais dû m'y prendre, pour m'excuser de ce que j'ai osé dans ce livre, ou pour obtenir mon pardon de ce que je n'ai pas voulu faire.

LOUIS ULBACH.

Paris, décembre 1858.

PAULINE FOUCAULT

CHAPITRE PREMIER

Mme de Villemoran habitait, en 1841, avec son fils, le rez-de-chaussée d'un charmant petit hôtel de la rue de Courcelles, vers les hauteurs de la rue de Valois-du-Roule. Un vrai jardin, avec de vrais ombrages, entretenait autour de la maison cette fraîcheur qui est une des plus douces gaietés de Paris. Mme de Villemoran était plus que septuagénaire, et son fils avait dépassé trente ans. Leur intérieur n'était donc pas bruyant; mais il n'avait pas non plus de silences funèbres.

La mère était une de ces bonnes petites vieilles oubliées par le dix-huitième siècle, et qui ont gardé sur leur bouche, raidie et contractée, l'impérissable sourire d'un époque de grâce et de galanterie. Sans autre infirmité que son âge, qu'elle faisait oublier, en ayant soin de s'en souvenir elle-même, toujours mise avec cette coquetterie, avec cette propreté, dont on fait un mérite aux vieillards ainsi qu'aux enfants, affable envers tout le monde, fine et vive, sans avoir cependant un grand fonds d'esprit naturel, elle plaisait

comme un pastel à demi effacé, dont on sent pourtant encore les harmonies primitives; elle avait le charme de ces anciens airs que l'on ne sait plus que par lambeaux et qu'on aime à fredonner quelquefois: elle invitait à l'amitié et au sourire, beaucoup plus encore qu'au respect.

Mme de Villemoran avait été fort jolie; plusieurs portraits d'elle, de dimensions diverses, l'attestaient unanimement. Elle avouait avoir été tendrement aimée; et sans jamais se laisser aller à la tentation de confidences qui eussent peut-être effarouché la pruderie, je veux dire l'hypocrisie moderne, elle avait des soupirs très-significatifs, quand on la questionnait sur la date de ces portraits. L'un d'eux, pastel suave et chaste, malgré les épaules nues et en dépit de la rose qui attirait les regards vers le corsage, était le présent réclamé par M. de Villemoran. Deux colombes qui s'entretenaient, les ailes entr'ouvertes, dans les rubans du cadre, témoignaient, en même temps que les lettres entrelacées, de la parfaite légalité de ce souvenir. Une miniature peinte pendant l'émigration, et due au pinceau plus galant qu'expérimenté d'un vicomte, fort bel officier de l'armée de Condé, commençait la série des monuments extra-légaux, des autels clandestins. Depuis la poudre et les mouches, jusqu'à la coiffure chinoise de la Restauration, en passant par les bandeaux grecs et les diadèmes du Directoire et de l'Empire, Mme de Villemoran avait consacré toutes les modes dans ses souvenirs, et s'était laissée aimer avec toutes les hyperboles.

Quel rôle avait joué M. de Villemoran, le Némorin officiel, au milieu de toutes ces bergeries? Avait-il eu lieu de se courroucer? N'avait-il rien su? Avait-il demandé à la philosophie des consolations efficaces? C'était là un point obscur. Sa veuve parlait de lui sans amertume, mais aussi sans attendrissement exagéré. Il avait sa place, dans les anniver-

saires que l'excellente petite vieille célébrait à de certaines fêtes ; il était à son rang, non pas peut-être au premier, entre le vicomte X. et le chevalier ***, et Mme de Villemoran lui consacrait, comme à chacun de ses amis disparus, un jour spécial dans l'année. A l'heure de ces petites dévotions, la pauvre dame, tout émue, prenait dans un tiroir, embaumé de ces tendres reliques, un bijou, bague, bracelet, tabatière, boîte à mouches, lorgnon, etc., qui lui rappelait plus particulièrement le défunt honoré ce jour-là, et, jusqu'au soir, elle portait ou regardait le touchant emblème. Ces solennités commémoratives ne se renouvelaient pas assez souvent pour qu'on pût en conclure une vie dissipée, mais elles suffisaient à constituer un assez riche passé.

Mme de Villemoran, nous l'avons dit, racontait peu ou ne racontait pas ces années de madrigal ; non qu'elle en rougît : elle était trop du dix-huitième siècle pour se repentir d'avoir été belle et recherchée ; mais elle avait l'esprit de son âge, n'ayant plus l'âge de la beauté, qui tient lieu d'esprit. D'ailleurs, elle méprisait un peu les mœurs actuelles, ne pardonnait pas aux hommes les bottes brutales avec lesquelles ils entrent dans un salon, et estimait que ce siècle-ci ne mérite pas les confidences de l'autre.

Elle avait eu plusieurs enfants ; un seul, le dernier, venu un peu tard, lui était resté. Il avait hérité de toutes les tendresses inoccupées de la femme élégante et vieillie, et depuis la mort de M. de Villemoran, décédé peu de temps après cette naissance, la mère était restée fidèle à la mémoire de l'époux, ou plutôt elle était fidèle à son fils. On remarqua même, par une bizarrerie que nous trouverons l'occasion d'expliquer, qu'elle avait élevé Hector de Villemoran dans une réserve absolue ; et jusqu'à l'âge de trente ans, qu'il avait déjà atteint, elle s'était fait un singulier point d'honneur d'écarter de lui toute tentation, redoutant pour

l'homme fait l'amour et ses conséquences, avec autant de sollicitude qu'elle en avait mis à redouter la coqueluche et la dentition pour l'enfant.

Mme de Villemoran n'était pas cependant devenue dévote. Depuis sa sortie du couvent, la veille de son mariage, elle s'était trouvée, par sa naissance et par sa fortune, lancée dans un monde passablement païen; elle avait reçu jadis des philosophes à sa table, mais sans les écouter beaucoup, les trouvant en général malpropres et peu galants. Son indifférence religieuse n'était donc pas le résultat du doute ou de l'examen. Mais elle avait lu les Bibles peintes sur les murs par Watteau et par Boucher; elle avait vu dans les jardins tant de tourterelles sur des autels de marbre; elle avait entendu célébrer si souvent Vénus et Cupidon, qu'elle était bien près de confondre l'Olympe avec l'Eglise. Les prêtres étaient pour elle des magistrats exerçant la religion, comme les juges rendent la justice. Cela ne la regardait pas. Toutefois, depuis quelques années, sans qu'elle eût peur de la mort, ses idées étaient sur une pente plus chrétienne. La mythologie se fanait sur le satin de ses fauteuils; elle commençait à se rappeler les vieilles abbesses de son couvent, et en se trouvant à leur âge, elle songeait à leur chapelet. Un vicaire de Saint-Philippe-du-Roule lui avait été présenté, et comme il jouait parfaitement au whist, elle ruminait de lui demander un jour l'absolution.

Telle était la baronne de Villemoran, une ombre échappée de Trianon, un souvenir doux et un peu profane; excellente mère, amie dévouée, qui, n'ayant jamais beaucoup pleuré, n'avait jamais fait répandre de larmes. Ses défauts tenaient à son siècle; ses vertus venaient de son cœur. Les jeunes gens l'aimaient pour son indulgence et pour les souvenirs qu'ils respiraient en elle, comme des cendres parfumées au fond d'une cassolette. Les vieillards lui pardonnaient son

peu de dévotion en faveur de sa grande charité, et monsieur le vicaire ne désespérait pas de lui faire mettre bientôt, à la place d'un portrait de Voltaire, qui ricanait dans sa chambre, un beau crucifix d'ivoire sur fond de velours, qu'il avait découvert dans un coin de l'appartement du fils.

Hector de Villemoran, ce dernier amour de sa mère, était un brave et bon gentilhomme, instruit, raisonnable, sensé, et qui, ne pouvant partir pour la croisade, ou ne voulant pas se lancer dans la carrière diplomatique, s'était adonné avec frénésie à la recherche des papillons. Dévoué, affectueux, mais n'ayant pas d'occasion d'exercer sa bonté, son dévouement, n'ayant jamais quitté sa mère, n'ayant jamais servi, aimé qu'elle, il avait à trente ans la timidité, la pudeur d'un adolescent ; il était presque ridicule, aux yeux vulgaires, avec des qualités sérieuses et solides qui pouvaient faire de lui un objet de respect et d'admiration. A l'ombre de sa vieille mère, il n'avait pu s'épanouir en liberté. Il avait compris, à l'âge où l'on s'envole de la maison maternelle, que s'il partait, il faisait derrière lui une solitude peut-être mortelle. Introduire une autre femme dans ce tête-à-tête caressant qui durait depuis sa naissance, c'était déranger des habitudes nécessaires, c'était mettre du tumulte et peut-être aussi de la jalousie et de la méfiance dans cette maison au sourire muet. Il s'était donc fait un devoir de respecter l'égoïsme de la baronne, et la peur avec laquelle celle-ci l'avait toujours tenu éloigné des tentations révélait à sa raison courageuse le devoir qu'il devait remplir, sans murmurer.

Disons d'ailleurs que la résignation avait été facile à Hector. Ne cherchant pas l'amour, il ne l'avait pas rencontré. L'étude était sa maîtresse. Il partageait son temps entre les livres, les cours d'histoire naturelle et le culte de sa mère. C'était un homme de compagnie, patient, souriant, infatigable. Esprit droit, âme honnête, il avait la conversation

douce et forte. Il avait touché aux fruits du siècle dont la baronne avait traversé les fleurs. Naturellement grave et méditatif, il savait se prêter à tous les enfantillages, et se sentant l'esprit viril, le jugement mûr, il ne s'impatientait pas d'être traité comme un écolier de quinze ans par Mme de Villemoran. Sa figure était franche, ouverte ; ses yeux bleus, que la sérénité de sa conscience éclairait d'une lumière égale, invitaient à la sympathie. Ses lèvres étaient un peu épaisses, mais fermes et soutenues. Il se rasait complétement, pour satisfaire à des préventions qui ne pouvaient s'accommoder des grandes barbes modernes. Si l'*on* eût exigé de la poudre sur ses cheveux, qu'il portait assez longs, il se fût poudré. Son extérieur simple le préoccupait peu. Il symbolisait la force tranquille et sereine, et, sous l'empire d'une passion profonde, cet homme placide, au teint mat, aux allures épiscopales, pouvait atteindre à l'héroïsme. Il n'était pas fait pour les engouements fiévreux et éphémères ; mais il n'aurait pu être déraciné malgré lui d'un sommet qu'il eût gravi lentement. Dans les luttes humaines, desnatures, ainsi faites, ne visent pas au premier rang, mais ne restent jamais au dernier ; on les trouve dans le bloc solide et compact des probités inaltérables et des dévouements continus. Il y a toujours un fond d'entêtement dans ces bontés-là, et quand elles ont accepté un rôle, elles le poursuivent, quand même, en dépit souvent de ceux qui le leur ont imposé d'abord.

Hector ne murmurait jamais contre l'espèce de vœu qu'il avait prononcé. Il n'avait aucune impatience sacrilége. Ce n'était pas pourtant par dédain de sa propre jeunesse. Il eût été incomplet, si ce devoir se fût accompli sans immolation secrète. Parfois, la pâleur d'un ennui vague et combattu se glissait sur son front ; quelquefois aussi des flammes rapides couraient sur son visage ; son adolescence étouffée criait parfois au dedans de lui et surprenait sa

vertu. Mais ce n'étaient là que des révoltes passagères de ses belles années agonisantes. Il était, le plus souvent, ferme et impassible; et sa mère, qui jouissait de ce dévouement sans apparat avec l'égoïsme câlin d'un être douillet et fait aux adorations tendres, sa mère, qui l'aimait ainsi pour elle et n'avait plus le temps de l'aimer pour lui, le comparait aux fringants gentilshommes qu'elle avait enrubannés autrefois, et se disait tout bas que son sang avait dégénéré, que M. Hector avait été bien docile aux précautions continentes de son éducation, et que ce n'était pas la peine d'avoir un nom si victorieux, et d'être le fils d'une déesse tant de fois peinte et chantée pour se résigner si doucement à l'étude des lépidoptères. Elle se surprenait, la bonne dame, à déplorer cette sagesse qu'elle avait si fort souhaitée dans l'intérêt de son repos; elle eût voulu sentir son mouton secouant un peu sa laisse, et, habituée à cette soumission, elle s'en alarmait quelquefois comme d'une infirmité.

La mère et le fils vivaient fort retirés. Une Anglaise, presque acclimatée, et qui, depuis plusieurs années, ne songeait pas à quitter la France, occupait le premier étage de l'hôtel. Tous les soirs, lady Fitz-Peters, escortée d'une jeune demoiselle de compagnie, française, descendait dans le petit salon de Mme de Villemoran; et quand un vieil ami de la baronne, momie de Cupidon, effigie errante d'un sentiment catalogué dans les souvenirs musqués de la bonne dame, quand le comte de Saint-Paares, qui habitait tout près de là, dans la rue de Monceaux, était arrivé, on arrangeait une table de whist, qui réclamait le concours du patient Hector, à moins que monsieur le vicaire de Saint-Philippe ne pût venir prendre une éternelle revanche. Le whist était la grande affaire. On avait des rancunes féroces. M. de Saint-Paares était un étourdi que Mme de Villemoran et lady Fitz-Peters se renvoyaient comme partenaire. Il avait des distractions

impardonnables, et l'infortuné avait beau chercher une excuse galante, la baronne se moquait de ses compliments; lady Fitz-Peters, qui n'était pas d'un âge à ne pas y croire absolument, rougissait avec dépit et se montrait d'autant plus intraitable qu'on voulait la rendre complice.

Lady Fitz-Peters était la veuve d'un amiral. Grande et taillée comme les muses de Rubens, elle avait une santé d'un éclat ridicule, dont elle corrigeait les apparences par un air sentimental de la plus vaporeuse espèce. Trop copieusement belle pour être jolie, elle possédait un superflu dont elle semblait regretter de ne pouvoir faire des économies. D'un âge assez sérieux pour qu'on n'osât pas parler légèrement devant elle des femmes de cinquante ans, elle avait des petites façons enfantines de s'effaroucher qui réduisaient sa bouche à des proportions microscopiques, et qui donnaient à sa voix un accent d'une langueur inexprimable. Ses mains étaient fort belles; aussi s'en faisait-elle souvent un masque, et prenait-elle plaisir à remuer les grosses bagues qui en embarrassaient les doigts. Des bandeaux du plus pur *lakisme* descendaient jusqu'à la pointe de ses yeux bleus qu'un frétillement langoureux faisait continuellement monter et descendre de la terre au ciel. Sa peau, assez blanche, devait aux secrets de la toilette anglaise cette matité et ce luisant qui rappellent la faïence. Toujours parfumée avec profusion, elle exhalait une odeur de rose qui ne faisait point rêver de féerie, mais de boutique de coiffeur.

Lady Fitz-Peters était venue en France, pour être plus au courant des modes. Après la mort de l'amiral, dont les absences avaient été une initiation au veuvage, Antonia s'était fort convenablement acquittée de ses fonctions d'Artémise, et après avoir scellé, sous un mausolée très-confortable, le corps de Sa Grâce, elle n'avait eu aucun scrupule à dépayser ses soupirs. Une femme de chambre, une perruche

rapportée par le défunt, et qui chantait le *God save the king* à rendre jalouse une vraie lady, une demoiselle de compagnie pour elle et pour la perruche, tel était le personnel de lady Fitz-Peters. La femme de chambre ne nous importe guère ; la perruche est un accessoire, un complément de veuve d'amiral anglais ; quant à la demoiselle de compagnie, nous aurons de trop fréquentes occasions de la peindre dans tous les sens, dans toutes les attitudes, pour que nous ne remettions pas à un autre chapitre sa présentation officielle.

Lady Fitz-Peters paraissait se plaire beaucoup dans le voisinage de la baronne de Villemoran. Tous les soirs, excepté le dimanche, que les Anglais consacrent à l'ennui national, à huit heures précises, la veuve majestueuse et son inévitable demoiselle de compagnie sonnaient à la porte du rez-de-chaussée. En attendant un quatrième pour le whist, Antonia s'informait avec sollicitude des études de M. Hector, et parlait des papillons, avec la compétence discrète d'une femme qui les a éprouvés, par métaphore.

La vieille baronne souriait de cette érudition symbolique, et avait une opinion bien arrêtée sur l'affection ponctuelle que semblait lui porter lady Fitz-Peters ; elle en attribuait le mérite à son fils, assez beau, assez riche, assez gentilhomme pour faire diversion aux regrets solennels de la veuve. Mais Hector ne se doutait pas des conjectures maternelles. Il ne voyait dans la sentimentale Antonia qu'un monument respectable de la supériorité de l'alimentation anglaise ; et, lui sachant gré de l'assiduité de ses visites, qui étaient la récréation nécessaire de la baronne, il était envers elle affectueusement simple, et ne songeait pas à mettre d'autre intention qu'une cordiale et respectueuse amitié dans la poignée de main qu'il lui donnait chaque soir.

Le salon de Mme de Villemoran n'avait pas d'autres habitués que M. de Saint-Paares, lady Fitz-Peters et monsieur le vicaire de Saint-Philippe, l'abbé Legros, charmant homme, assez tolérant pour plaire, assez strict pour se faire estimer.

Mais, depuis quelques jours, à l'époque où commence notre récit, un hôte assez étrange, pour qui connaissait l'éducation exceptionnelle donnée à Hector, était installé dans l'hôtel. C'était une jeune fille, petite-nièce de la baronne de Villemoran, venue tout exprès de la province, sur l'invitation de sa tante, pour recevoir de Paris le peu de reflet qui pouvait monter jusqu'à la rue de Courcelles.

Marie de Soulaignes, blonde, jolie, cachant un esprit ferme sous une bonté patiente, voilant d'une timidité de pensionnaire une imagination vive et alerte, semblait la femme prédestinée à Hector de Villemoran. Mais parvient-on jamais à aimer sa cousine, quand on n'a pas été habitué à l'adorer? C'est là un des problèmes que cette étude s'est donné la tâche d'expliquer.

Quoi qu'il en soit du dénoûment de cette histoire, si la vieille baronne ne songeait pas à susciter entre Hector et Marie les éléments d'une alliance de famille, elle était au moins imprudente de faire entrer dans son ombre ce clair et pur rayon d'innocence et de grâce. Était-ce comme un miroir magique pour se retrouver belle et souriante dans cette enfant, qu'elle avait fait venir sa petite-nièce? Toutes les conjectures étaient possibles. En attendant que nous les éclaircissions, et avant de choisir entre elles, disons que depuis près d'un mois Marie faisait la lecture à sa tante, aidait son cousin dans ses travaux de collectionneur, menait à bonne fin une gigantesque broderie, comme ont seules le courage d'en entreprendre des fées provinciales, et ne demandait jamais, ni à connaître davantage Paris, ni à sortir

de cette maison paisible qui semblait un petit cloître semi-païen, où l'on adorait la paix et le whist.

Grande, élancée, le front un peu étroit, les lèvres correctes, les yeux bleus, Marie, avec ses robes chastement traînantes et ses bandeaux nattés, avait une allure de châtelaine du moyen âge, selon le rituel romantique. C'était ainsi qu'un poëte de la sous-préfecture de *** l'avait peinte, dans un sonnet qui fit scandale, à la suite d'un bal pour les pauvres qu'elle avait illuminé de sa présence. Assez instruite pour comprendre son cousin, quand Hector daignait discourir sur ses études, assez femme pour ne pas s'ennuyer des frivoles bavardages de sa tante, elle n'était jamais inutile. Quand M. l'abbé Legros ou Hector ne pouvait figurer au whist, elle pliait en souriant sa broderie, renfermait son petit étui de vermeil dans son écrin, et ramassait les cartes, qui s'étalaient, comme un éventail bleu ou rose, dans ses belles mains effilées. Sa tante et M. de Saint-Paares trouvaient même que l'angélique Marie avait en réserve une diplomatie suffisante pour jouer ce jeu difficile sans mériter des reproches. Mais elle n'y mettait pas de vanité, et elle s'acquittait de ses fonctions de partenaire avec une docilité qu'elle apportait dans tous les actes de la vie du monde.

Lady Fitz-Peters, malgré sa politesse, était la seule qui ne parût jamais enchantée d'avoir Marie pour alliée au noble jeu du whist. Elle n'aimait pourtant pas à la voir éloignée de la table, quand Hector n'y était pas installé, et se trouvait dans le salon. Antonia était jalouse ; Marie atteignait naturellement à ces effets de grâce et d'harmonie qui désespéraient la sentimentale Anglaise ; Marie était la mélancolie, la poésie, le rêve que la pauvre amirale essayait de personnifier, et dont elle devenait par comparaison la caricature. Et puis, enfin, Marie était la cousine d'Hector,

qui la tutoyait ; et, bien que cette dernière familiarité fît horreur à lady Antonia, celle-ci trouvait une rivalité redoutable dans cette poétique héroïne à la taille si mince et si souple. Elle eût donné bien des années de sa vie, surtout des années écoulées, pour arriver à cette démarche flexible ; elle comprenait, hélas ! que la majesté n'est que l'ironie de la beauté ; et sa demoiselle de compagnie, dont nous constaterons plus tard l'esprit d'observation, fit la remarque significative que, huit jours après l'arrivée de Marie de Soulaignes, lady Antonia commença à retrancher deux rôties de son déjeuner, et à ne plus prendre du thé que deux fois par jour, sous le prétexte que le thé engraisse.

Nous connaissons maintenant les habitants et les habitués de l'hôtel de la rue de Courcelles ; nous pouvons les regarder agir.

CHAPITRE II

On était aux premiers jours du printemps. Le petit jardin de l'hôtel, fraîchement remué, avait ces belles couleurs brunes de la terre qui s'émeut. On croyait déjà des feuilles aux lilas, et, bien qu'aucune fleur ne fût encore épanouie, on aspirait déjà mille parfums confus. La baronne de Villemoran avait de petits accès de mélancolie à chaque renouveau. La nature qui naît la faisait penser à la nature qui meurt, et elle se sentait bien vieille, quand elle voyait les premiers bourgeons. Aussi, le soir où commence ce récit, n'avait-elle pas sa gaieté ordinaire. Assise à l'angle de la cheminée, dans un de ces fauteuils à édredon qu'on appelait *bergères*, à l'époque des bergeries, elle étendait ses petits pieds chaussés de pantoufles de velours sur les chenets, et tirant par intervalles ses mitaines noires sur ses doigts maigres et bleus, qui avaient été si ronds et si roses jadis, elle rêvait, tout en causant avec M. de Saint-Paares. Un petit feu, qui flambait par intervalles, jetait aux visages des deux vénérables amis de brusques reflets de cuivre dont ils profitaient pour se regarder et se sourire.

La lampe, couverte d'un abat-jour de soie verte, était derrière eux, au milieu du salon, sur une table qui réunissait Hector, Marie, lady Antonia et la demoiselle de compagnie. Le whist, par exception, était négligé. L'abbé Legros n'était pas venu, et la baronne avait annoncé que ce soir-là on ferait relâche.

Hector, installé avec ses livres, s'occupait à repiquer sur des morceaux de liége, au fond d'un carton préparé à cet effet et selon des règles d'harmonie savante, une magnifique collection de lépidoptères. Marie, fort attentive à ce travail, se permettait des conseils. Assise à côté d'Hector, elle lui présentait les longues épingles nécessaires à l'opération. Lady Fitz-Peters essayait aussi de se rendre utile, et adressait à chaque instant des questions quasi-enfantines, auxquelles Hector répondait avec complaisance. En face du trio, de l'autre côté de la table, la demoiselle de compagnie, Pauline Foucault, semblait absorbée dans les calculs d'un ouvrage d'aiguille. Tout au plus se permettait-elle de venir en aide à lady Fitz-Peters, en lui donnant le mot cherché, quand la sentimentale Antonia s'embarrassait dans les brumes de son langage ossianique. Si Hector lui adressait la parole, Pauline, confuse en apparence d'un si grand honneur, levait timidement les yeux, et les baissait aussitôt, craignant de les laisser voir.

Mince, un peu maigre, vêtue d'une robe de soie noire, avec un corsage de drap, coiffée de larges bandeaux bouffants, Mlle Foucault n'était ni jolie ni élégante; mais elle n'était ni ridicule ni vulgaire. On sentait de l'intelligence dans son front, de l'ironie sur ses lèvres minces et un peu pâles, de l'esprit et de l'observation dans ses yeux petits et perçants. D'une sévérité de costume qui ne fléchissait jamais, même dans les plus grandes occasions, elle semblait l'image de l'économie fiévreuse et inquiète, de la résignation

calculée. Elle portait de larges cols de mousseline dont la broderie était son œuvre, et qui se prolongeaient en jabot jusqu'au milieu du corsage. N'ayant pour tout bijou qu'une broche d'or d'un goût médiocre, d'où pendait une petite montre attachée à une chaîne, double présent de lady Fitz-Peters, elle portait à la main droite, en souvenir d'une amie de pension, une petite bague verroterie, et qui brillait à son doigt, comme une épigramme de la misère. Toujours vêtue de noir, cette jeune fille attirait l'attention qu'elle semblait vouloir fuir. On se demandait ce qui pouvait s'agiter de rêves et de passions dans cette frêle enveloppe, échauffée par une âme bonne ou mauvaise, mais à coup sûr fort active. Elle inspirait l'intérêt, la curiosité; mais quelque chose de triste et d'amer empêchait la sympathie banale.

Les femmes ne l'aimaient pas, et cependant elles la recherchaient comme une alliée ayant en réserve, pour la défense commune, les résolutions et l'esprit qui pouvaient leur manquer. Les hommes l'évitaient, et cependant ils trouvaient un charme piquant dans sa tenue de chanoinesse. Elle affectait une impassibilité qui défiait la tentation. Avec de la beauté, cette jeune fille eût exercé une terrible fascination; chétive, avec la voix vibrante, elle arrêtait comme un problème, mais ne faisait pas peur.

Lady Fitz-Peters la détestait et l'adorait. Elle la croyait capable de toutes les perfidies, et lui livrait avec attendrissement tous les secrets de son âme. Pauline Foucault, d'ailleurs, discrète et douce, s'acquittait, comme une religieuse d'hôpital, de tous ses devoirs envers la veuve. Mais, économe de sa bienveillance comme de ses habits et de son argent, elle donnait strictement ce qui était dû, et thésaurisait ses sentiments au fond de son cœur.

Mme de Villemoran seule avait un assez vif entraînement pour la demoiselle de compagnie de lady Fitz-Peters. Elle

la trouvait modeste, réservée, peu dangereuse pour les hommes et d'une complaisance qu'elle savait mettre à profit. Avant l'arrivée de Marie de Soulaignes, c'était toujours à Pauline qu'elle avait recours pour ses petites commissions, et on eût dit qu'elle ne s'était liée avec lady Antonia que pour avoir à sa disposition sa demoiselle de compagnie. La baronne devinait-elle les secrètes tortures de cette pauvre fille, étouffée dans sa robe de soie noire comme dans un cilice qui lui prêchait la résignation? Je ne le crois pas. Mais elle lui savait gré de sa fierté et l'estimait de mépriser un peu le temps présent

Pauline, tout en travaillant, et sans qu'elle levât la tête, mais par un miracle de projection qui faisait passer le rayon visuel à travers les cils de ses yeux baissés, regardait le groupe assis devant elle. Lady Fitz-Peters, avec sa solennité mélancolique, voulant faire concurrence à la belle Marie et tendant aussi une à une les longues épingles qu'elle paraissait avoir détachées d'elle-même, comme d'une pelotte gigantesque, lui donnait la torture d'un rire effroyable comprimé. Cette coquetterie bouffonne faisait siffler en elle, comme autant de couleuvres, des railleries vengeresses sur la sottise des femmes et l'infatuation des hommes. Mais la moqueuse impitoyable n'avait plus envie de se moquer, quand elle voyait, d'un autre côté, la gravité sereine de Marie, qui, penchée vers Hector, l'aidait avec une familiarité sans avances, avec une grâce sans prétention et sans fausse pruderie. Quant à M. de Villemoran, il semblait absorbé par les soucis du collectionneur, par la crainte d'écraser ou de déflorer ses lépidoptères. La lampe enveloppait de son orbe lumineux ce groupe muet, dont chaque personnage peut-être avait un masque et affectait de sourire, pour ne pas trahir un chagrin. Cette clarté concentrée par l'abat-jour sur ces quatre têtes réunies faisait un tableau de travail, d'intimité paisible. Dieu seul sa-

vait les tempêtes cachées dans ces quatre poitrines, depuis les vagues qui soulevaient le cœur gonflé d'Antonia, jusqu'aux flots amers qui s'égouttaient silencieusement au plus profond de la pensée de la demoiselle de compagnie.

Ces personnages semblaient étrangers les uns aux autres, et pourtant un fil mystérieux les liait tous les quatre. On s'interrogeait par intervalles sur des préférences de papillons, sur des nuances, sur des riens; on jetait un petit rire qui tombait dans le silence, comme une étincelle dans la nuit, et s'ils eussent été sincères, leurs paroles se fussent changées en cris, leurs rires en sanglots. Mais qui donc pouvait deviner ces douleurs héroïquement dissimulées? Ce n'était pas M. de Saint-Paares ni Mme de Villemoran. L'abbé Legros eût peut-être été gênant. Les prêtres, même les plus naïfs, ont l'habitude des énigmes de la conscience; ils n'ont qu'une clef, mais elle ouvre toutes les serrures. Heureusement, monsieur le vicaire confessait ce soir-là à l'église, et croyait ne manquer que l'occasion de faire un whist.

La baronne regardait de temps en temps le groupe et soupirait. Elle fit signe à M. de Saint-Paares d'approcher son fauteuil, et lui dit tout bas :

— Mon pauvre ami, j'ai peur d'avoir du chagrin cet été !

— Vous, baronne, dont la santé est parfaite !

— Il s'agit bien de ma santé ! Oui, je me porte très-bien, c'est-à-dire que je puis encore marcher, que je dors encore un peu, que je mange sans trop de difficulté; enfin, je ne suis pas morte.

— De quel ton vous dites cela, baronne! reprit M. de Saint-Paares en tressaillant.

La mort était le Croquemitaine de tous ces enfants légers du dix-huitième siècle; et c'était la première fois que Mme de Villemoran faisait allusion à ce brutal dénoûment.

— Mon Dieu, mon cher Saint-Paares, vous croyez donc

que je vis pour vivre, et que je suis bien fière de faire admirer aux jeunes gens la caricature d'une ex-jolie femme ? Quand je vous dis que je redoute un chagrin, je ne parle pas de la paralysie ni de la goutte. Suis-je donc une femme insensible, et n'aimé-je plus rien au monde ?

— Vous aimez quelqu'un ? balbutia avec un étonnement idiot, et sans trop savoir qu'il parlait tout haut, l'inoffensif M. de Saint-Paares.

— N'allez-vous pas être jaloux ? répliqua la baronne en riant. Oui, bel Adonis ; j'aime quelqu'un qui me désespère, qui me rend malheureuse, et qui me fera peut-être pleurer mes premières larmes. C'est ce gros gaillard que vous voyez là-bas, et qui passe son temps à transpercer des papillons, sans s'apercevoir qu'il a à sa droite un ange de grâce et de beauté.

— Comment ! c'est votre fils ?...

— Oui, mon fils, qui n'est pas digne de sa mère, et qui ne veut pas que j'aie une bru, une fille à embrasser avant de mourir.

— Mais il me semblait, baronne, reprit M. de Saint-Paares, que c'était vous-même qui aviez pris soin d'élever Hector dans l'insensibilité que vous lui reprochez maintenant ?

— Ah ! j'ai fait un bel ouvrage ! et lui a été bien sot de m'obéir ! C'est vrai ; je ne voulais pas que mon fils, — pardonnez-moi cette franchise, — fût aussi ridicule que vous l'avez été, mon pauvre Saint-Paares, vous et tant d'autres qui nous étouffiez de votre encens. J'ai voulu garder pour moi seul ce dernier ami, c'est très-vrai ! et il a été docile à mes intentions. Mais il paraît que j'étais une égoïste. Le bon abbé Legros me l'a prouvé. J'aimais mon fils pour moi ; je ne l'aimais pas assez pour lui ; je m'en repens. Il n'y a pas que sa vieille mère au monde. Je serais bien aise de savoir qu'il eût quelque bel et grand amour. Cela m'appren-

drait comme on entend ces questions-là dans ce temps-ci. Et puis, voulez-vous que je vous le dise? j'ai des goûts baroques. Je m'imagine que je serais très-heureuse de voir des petits poupons se rouler sur mon tapis. Je crois qu'il me manquerait quelque chose d'essentiel si je n'étais pas grand'mère.

— Vous me confondez, baronne, murmura M. de Saint-Paares, qui trouvait que décidément son amie n'avait pas les idées bien saines.

— Que voulez-vous? je vieillis, continua Mme de Villemoran. Ce caprice de voir Hector marié me tient comme une passion. On a toujours fait ce que j'ai voulu. Voilà la première fois qu'une affaire ne va pas à mon gré.

— Je suis certain que si Hector se doutait de votre violent désir, il se hâterait d'y accéder.

— Peut-il l'ignorer? Puisque j'ai fait venir sa cousine. Est-ce pour vos beaux yeux, quoiqu'ils aient été très-beaux, vos yeux, mon ami, il y a longtemps. Quant à lui demander de se marier, je ne le veux pas; le pauvre garçon serait capable par soumission d'épouser n'importe qui, lady Fitz-Peters, par exemple; et ce ne serait pas mon affaire. Il n'aurait pas l'amour, et moi je n'aurais pas...

La baronne eut un petit rire qui cachait une émotion; elle regarda le tapis, comme pour y chercher les bambins qu'elle rêvait. M. de Saint-Paares, de plus en plus surpris et scandalisé de cet accès inouï de mélancolie et de philogéniture, voulut faire une diversion.

— Savez-vous, dit-il en se penchant à l'oreille de son amie, que lady Fitz-Peters est encore belle?

La baronne donna un petit coup sur la main de M. de Saint-Paares, pour le faire taire.

— Mon ami, vous ne vous y connaissez plus, dit-elle en souriant, et si vous continuez à vouloir vous mêler de choses

qui ne vous regardent pas, je dirai à Hector de vous planter une de ses grandes épingles au beau milieu du corps et de vous attacher dans un de ses cartons, parmi les papillons défunts. Mauvais sujet! Voulez-vous bien ne pas regarder ainsi la grosse amirale! Voyez donc plutôt comme Marie est belle et ferait une charmante mariée! Il me semble que je me revois à dix-huit ans; mais j'étais moins belle!

— Vous étiez cent fois plus jolie, et vous n'aviez pas cette physionomie de statue, répliqua le galantin à cheveux blancs, en offrant une prise à la baronne.

— Encore une fois, Saint-Paares, je vous dis que je ne valais pas ma petite-nièce; et ce nigaud d'Hector, qui n'a d'yeux que pour ses affreuses petites bêtes desséchées!

— Mais êtes-vous bien sûre, baronne?...

— Vous allez en juger vous-même, mon ami.

Et se retournant avec vivacité, Mme de Villemoran pria Marie de se mettre au piano et de chanter. Ce mot fut comme le signal que jetaient les maréchaux du camp dans un tournoi. Les trois amazones se dressèrent. Marie rougit en baissant les yeux, Pauline pâlit en levant les siens; quant à lady Antonia, elle eut une distraction épouvantable, et retourna contre son sein une des épingles destinées aux papillons.

— Mademoiselle Pauline, voulez-vous avoir l'obligeance d'accompagner ma nièce? demanda la baronne.

Pauline, pour toute réponse, se leva, posa son ouvrage, et alla allumer les bougies du piano.

— Je ne veux pas vous donner cette peine, murmura doucement Marie qui n'osait désobéir à sa tante, et qui pourtant paraissait peu se soucier de cette collaboration.

— Ce sera pour moi un grand plaisir, répondit Pauline avec une révérence et en levant sur Mlle de Soulaignes un regard de défi.

— D'ailleurs, reprit la baronne, sans se douter du duel

qu'elle causait, Marie, à son tour, accompagnera Mlle Pauline, qui nous chantera aussi quelque chose.

Lady Antonia était mal à son aise ; elle parut se disposer à sortir.

Pauline s'aperçut de ce mouvement, et s'approchant de la veuve :

— Milady veut-elle que je lui aille chercher sa guitare? demanda-t-elle avec une humilité qui dissimulait une profonde ironie.

— Non, je vous remercie, répondit sèchement la sentimentale lady Fitz-Peters, qui retomba dans son fauteuil.

— Eh bien! milady, vous ne me venez pas en aide? dit Hector, resté jusque-là fort indifférent aux petites escarmouches de ces dames.

Ravie de cette exigence qui établissait le vasselage tant désiré, Antonia parut ne plus se soucier de ce qui allait se passer, et déploya la plus grande activité dans les soins qu'elle rendit au stoïque collectionneur.

Marie chanta, avec une émotion qui pouvait être décemment mise sur le compte de sa timidité, une mélodie de Schubert. C'est le grand répertoire sentimental.

La musique joue un rôle capital dans les romans modernes. C'est elle qu'on charge de servir d'interprète aux passions hésitantes. Il est établi que les dièzes et les bémols sont les accents qui mettent un sens mystérieux aux déclarations; et Mozart, Beethoven, Rossini passent pour les truchements poétiques de tous les amoureux. On pousse même la complaisance pour l'harmonie jusqu'à lui attribuer le pouvoir d'indiquer l'heure, le lieu, le jour des rendez-vous à donner ou à recevoir. Que de commentaires n'a-t-on pas faits et ne peut-on pas faire à ce propos?

Nous croyons qu'on exagère, au moins un peu, et ce n'est pas pour obéir à ces exigences devenues tyranniques, comme

toutes les fantaisies de la mode, que nous avons mis au début de cette histoire une scène de piano et de chant. La musique n'est un art sérieux qu'à la condition de se maintenir dans le domaine vague des sentiments. Elle traduit la joie ou la tristesse ; mais il lui est aussi impossible de préciser les intentions de ceux qui s'en servent que de peindre les effets physiques ; et je ne connais de nos jours que M. Sudre, l'heureux inventeur de la téléphonie, qui ait pu se servir des notes pour transmettre des signaux. Il commande un feu de peloton par une ritournelle et un changement de front par une fanfare. De cette façon, en effet, la musique tient lieu de correspondance, et il n'est pas difficile d'utiliser tous les bruits humains pour une sorte d'alphabet. Mais, donner à une symphonie, à un morceau d'opéra, dont le sens est limité, cette multiplicité d'interprétations dont les romanciers modernes ont abusé pour le besoin des confidences amoureuses, c'est opérer un déplacement analogue au déplacement des sens ; c'est faire lire une somnambule par l'épigastre ; c'est faire chanter une peinture ; et je ne connais jusqu'ici de tableaux chantants que ceux qui dissimulent derrière un clocher une tabatière à musique.

Marie chanta donc naïvement, sans demander aux mélodies de Schubert des services d'interprétation qu'elles ne pouvaient pas lui rendre. Elle ne songea pas à faire comprendre *en majeur* ou *en mineur*, à l'indifférent Hector tout ce qu'elle éprouvait pour et contre lui. Mais elle essaya de rendre sa voix plus douce encore, d'enlever à sa prononciation un peu traînante ce qui lui restait de provincial, de donner une âme à son chant, de se faire aimable, et de se faire aimer, en un mot. Et tout cela se produisit, sans effort et sans coquetterie, avec une grâce un peu gauche, qui était comme l'enveloppe transparente, comme le voile pudique de cette belle jeune fille.

Pauline Foucault accompagnait avec une science rare. Ses doigts secs et nerveux communiquaient au piano une sorte de fièvre qui contrastait avec la langueur des paroles. Elle jouait la menace, et Marie chantait la prière. Quand le morceau fut fini, Hector, qui avait eu quelques distractions, se leva en applaudissant.

— C'est charmant ! c'est superbe ! s'écriait-il, et il alla serrer les mains de sa cousine, en adressant à peine un mot d'éloge à la demoiselle de compagnie, dont les prouesses d'accompagnement méritaient une plus large part dans les bravos.

— Eh bien ! baronne, dit M. de Saint-Paares en se penchant à l'oreille de Mme de Villemoran, vous aviez tort. Avez-vous remarqué comme Hector s'est élancé au-devant de sa cousine ?

— Oui, oui, j'ai bien vu, répondit la baronne rêveuse, mais je ne suis pas convaincue. Mademoiselle Pauline, c'est à votre tour, continua-t-elle avec un mouvement de tête qui était une gracieuse avance à la pauvre fille. Marie, mets-toi au piano.

Pauline Foucault était une musicienne consommée ; mais elle était loin d'avoir le timbre mélodieux et égal de Mlle de Soulaignes. Sa voix vibrante avait des sons de cuivre, et les morceaux tragiques étaient ceux qui lui convenaient le mieux. Soit calcul, soit hasard, elle posa sur le piano le cahier d'un air d'opéra dont l'accompagnement compliqué devait paraître un obstacle infranchissable à Marie. Mais ce n'était pas l'heure des hésitations. Marie se mit courageusement à l'œuvre, et son héroïsme fut récompensé par le succès.

Pauline, se sentant accompagner par une rivale infaillible, et surprise de ne pas se heurter aux notes fausses qu'elle espérait, se surpassa et voulut se venger par l'éclat de son

chant. Sortant de sa réserve, elle mit une ardeur, une furie sublime dans l'interprétation de la musique. Elle fut, pendant quelques minutes, au niveau des plus grands artistes. Sa voix, un peu aigre, devint formidable d'énergie, et tous les auditeurs, saisis par une sorte de vertige, restèrent immobiles et béants, l'écoutant des yeux autant que des oreilles, stupéfaits de tant de puissance et de cet effort qu'ils n'attribuaient qu'à la science. Aux dernières notes, Pauline laissa tomber sa voix épuisée, et vint en chancelant reprendre sa place à table.

Personne ne songeait à applaudir, tant l'effet était nouveau, étrange, presque terrible. Hector seul, avec une présence d'esprit qui ne se démentait pas, s'approcha du piano ; mais ce fut encore à sa cousine qu'il adressa ses compliments. Il la félicita avec une certaine volubilité qui jetait de la confusion dans ses paroles, de la hardiesse et de la sûreté de son jeu. Quant à Pauline, il lui dit un seul mot, et se borna à la saluer d'un grave et froid salut.

Lady Antonia, qui semblait avoir une poignée de charbons ardents dans les deux mains, était surexcitée et provoquée par ses deux jeunes rivales. Elle eût consenti sans trop de prières à chanter (Dieu sait avec quel accent!) le *Lac*, de Lamartine, en s'accompagnant de la guitare ; mais personne ne songea à lui demander ce plaisir. Un instant elle fut tentée de l'offrir. Elle pensa fort à propos que ce serait manquer aux lois des bienséances anglaises, qu'elle ferait mal juger d'elle, et elle se résigna, en soupirant, au silence.

Mme de Villemoran était ravie. Les compliments adressés par Hector à sa cousine lui paraissaient avoir la plus évidente signification. M. de Saint-Paares, consulté, conclut également de cet effort d'amabilité qu'une étincelle avait attaqué le cœur jusque-là si peu enflammable de l'ami des

papillons. Toutefois, l'amour ne pouvait être qu'à l'état de premier pétillement, et le moment n'était peut-être pas encore venu de l'embrasement général.

Or, après les deux morceaux de chant, Hector s'était remis bravement à son travail de collection. Personne pourtant ne se sentait la force nécessaire pour lui tendre les épingles, et il travaillait alors seul dans l'isolement d'un sacrilége. La soirée s'acheva silencieusement. Chacun avait son secret. Quand Mme de Villemoran remua sa bergère comme un signal, et se leva pour saluer M. de Saint-Paares, un soupir unanime s'échappa avec précaution des poitrines, et on eut bientôt expédié les formules et les révérences de l'adieu.

La baronne était la seule qui eût le sourire sur les lèvres ; si l'épreuve n'avait pas eu un résultat éclatant, elle était toutefois assez concluante.

— Marie, mon enfant, dit-elle, en mettant une caresse dans l'inflexion de sa voix, donne-moi ton bras et prends une bougie ; tu seras ce soir ma camériste.

Puis, comme elle passait devant Hector, occupé à mettre en ordre les cartons qu'il allait emporter :

— Regardez, mon fils, lui dit-elle avec un petit ton provoquant, je suis comme les vieilles fées des contes, j'ai pour me servir des nymphes plus belles que le jour. Mais, par malheur, je n'ai des fées que l'âge et le menton crochu. Il me faudrait encore certaine baguette dont j'aurais besoin pour frapper certain front plus dur que la pierre.

— Vous croyez, ma mère? répondit en soupirant et avec respect Hector de Villemoran, qui s'était levé pour baiser la main de la baronne et saluer sa cousine.

M. de Saint-Paares sortit derrière sa vieille amie, et lady Antonia, qui aurait pourtant voulu rester seule, n'eût-ce été qu'une minute, avec Hector, mais que la demoiselle de com-

pagnie accompagnait trop, se joignit mélancoliquement au cortége. Pauline suivait. Sur le seuil, elle se retourna ; son regard fixe, ardent, plein de tendresse, d'orgueil, de fureur et de soumission tout à la fois, alla chercher le regard d'Hector, resté debout à quelques pas. Il y eut entre eux un rapide échange, pour ainsi dire, une étreinte de pensées. Puis, Hector posa le doigt sur ses lèvres comme pour une menace, un conseil ou un baiser. Pauline comprit et sourit.

CHAPITRE III

La baronne de Villemoran se fit reconduire dans sa chambre par sa petite-nièce, et ne voulut pas que d'autres mains que celles de Marie s'employassent à sa toilette de nuit.

— Si tu savais, mignonne, lui disait-elle en se laissant enlever ses mitaines, quel rêve je fais ! Je m'imagine que tu es ma jeunesse, qui vient m'endormir et me bercer ; ou plutôt, tu es une enchanteresse de Jouvence ; tu me rajeunis et tu m'enlèves avec tes jolis doigts mà vieille peau ridée et mes atours de bonne femme. Ah ! j'avais autrefois bien du monde à mon coucher ! Je me faisais coiffer de nuit et déchausser devant ces messieurs ; ils partaient, quand je bâillais trop fort et quand mon peignoir me pesait aux épaules. C'étaient d'autres mœurs que maintenant... Valaient-elles mieux ?... Je n'en sais rien !

Et tout en parlant avec une vivacité qu'elle n'avait pas montrée depuis bien longtemps, Mme de Villemoran se regardait dans la glace, comme si elle n'avait pas dû s'y voir. Après un petit repos, pendant lequel la baronne montra un

tabouret à sa petite-nièce, elle s'assit dans un fauteuil, devant le feu :

— Mon enfant, dit-elle avec des câlineries dans la voix, je t'ai fait venir pour te montrer Paris, et tu n'as encore vu que moi ; je t'en demande pardon, je t'ai trompée. Mais je me sens si heureuse de l'air de jeunesse, du souffle de printemps que tu as apporté ici, qu'en vérité il ne faut pas m'en vouloir. Je n'ai plus longtemps à être égoïste, et tu me donnes l'illusion d'une fille que j'ai toujours rêvée et que je n'ai jamais eue.

—Ma bonne tante, répondit Marie, je suis heureuse près de vous. Je me soucie fort peu de voir Paris. Je n'y connais personne que vous, et personne ne m'y aime que vous.

— Ainsi, tu ne trouves pas cette maison trop ennuyeuse?

— Au contraire. Je suis habituée d'ailleurs à la paix et au silence ; et tout le monde est si bienveillant pour moi, que je serais bien ingrate de me plaindre.

— Ainsi, tu t'accommoderais de nos petites soirées, de lady Fitz-Peters, du bon abbé Legros, de mon vieux Saint-Paares et de mon cher Hector?

— Sans doute, ma tante, dit Marie en baissant la tête et en rougissant.

La baronne parut méditer pendant quelques secondes, ce qui était beaucoup pour elle ; puis, prenant les deux mains de Marie dans les siennes et attirant sa nièce :

— Parlons à cœur ouvert, mon enfant, lui dit-elle avec la voix émue, tu ne devines pas pourquoi je t'ai fait venir, et pourquoi je voudrais te garder toujours avec moi?

Marie ne put retenir deux larmes qui roulèrent sur ses joues. Pour toute réponse, elle baisa avec ardeur les mains de la baronne.

— Allons, reprit avec une joie un peu nerveuse Mme de

Villemoran, j'avais calculé juste. Tu consens à être ma fille, n'est-ce pas, ma nièce?

— Croyez-vous donc qu'il m'aime? murmura la jeune fille,

— Si je le crois! mais toi-même, petite coquette, peux-tu l'ignorer? Je suis certaine que monsieur mon fils n'a pas tant à cœur les papillons qu'il semble vouloir le faire penser.

— Oh! je vous jure, ma tante, qu'Hector ne m'a pas dit un mot!

— Enfant! ou plutôt, friponne! Tu sais bien que les paroles sont inutiles, et l'amour, qui a besoin de s'expliquer, est un amour faux, vantard, ou mal compris. J'ai vu ce soir Hector passionné pour la musique, quand tu as chanté et quand tu as joué. Il t'a applaudie, comme jamais je ne l'ai vu applaudir. Allons, prends ton parti; tu n'iras plus en province; il faut te résigner à faire mourir de jalousie lady Fitz-Peters.

— Écoutez-moi, ma tante, répliqua Marie qui dominait son émotion, je vais vous parler comme à ma mère. J'aime mon cousin; mais il y a dans son caractère, si franc, si loyal, si généreux, un point obscur qui m'inquiète, qui m'effraye; je crois à son amitié, sans doute; mais mon cœur me dit que s'il voyait en moi plus qu'une sœur, il ne me traiterait pas avec la simplicité d'un frère.

— Voyez-vous, la coquette! s'écria joyeusement la baronne en battant des mains; comment, mademoiselle, vous êtes si forte que cela en province sur la théorie!

— Ma tante, il se peut que je sois coquette, répliqua Marie avec un incomparable accent de modestie; mais je sais bien que je suis avant tout sincère. Je ne veux pas vous donner des espérances que l'événement peut détruire, Ah! je suis bien réellement et pour toujours votre fille! je le jure! mais mon cousin Hector veut-il que je le devienne

autrement que par ma reconnaissance? C'est ce que je ne sais pas.

— Comment! mignonne, tu doutes du bon goût et de l'esprit de mon fils?

— Je doute de moi, ma tante; je n'ai peut-être pas les qualités que mon cousin veut trouver dans sa femme.

— Ah çà! est-ce que tu serais jalouse de lady Fitz-Peters, par hasard? car je ne vois qu'elle dans notre intérieur...

— Je ne suis pas jalouse, reprit Marie avec une confusion qui ressemblait presque au remords d'un mensonge; mais je ne me sens pas aimée comme je voudrais l'être, et comme j'aime!

— Allons, allons! tu es folle, dit la baronne en la baisant au front. Si je t'écoutais, je finirais peut-être par avoir peur. Ce qui te paraît étrange est le résultat de l'éducation d'Hector. Il a été élevé dans un cloître, le pauvre garçon! J'étais jalouse de mon enfant, au point que si j'avais pu rendre toutes les jeunes filles laides et vieilles comme moi, je les aurais desséchées de mon regard. Mais, depuis quelque temps, j'ai eu honte de mon égoïsme. Je veux marier Hector. Tu es la plus belle, la plus douce fiancée que je puisse rêver. Je veux mourir dans tes bras, ma fille. C'est mon dernier caprice. L'abbé Legros me promet, au nom du ciel, un ange à ma dernière heure, je veux que cet ange ait ta figure, ta grâce; tu me cacheras la mort que je n'ai jamais regardée et que je ne veux pas voir. Je parlerai à mon fils. Je suis sûre qu'il attend ma permission pour t'aimer, le nigaud! Mais je suis bien certaine qu'il t'aimera. Ah! que nous serons heureux tous trois! Pourvu que j'aille encore un ou deux ans, car j'ai une bien autre envie que celle d'avoir une fille... Mais, nous reparlerons de cela plus tard. Pour aujourd'hui, bornons-nous à conquérir M. Hector. Si tu savais comme tu m'impatientes quand tu m'appelles : Ma

tante! On dirait qu'il n'y a que ce mot-là dans la langue. Tu me le jettes à tout propos comme un reproche. J'aimerais si bien t'entendre dire : Ma mère!

— Je vous le répète, quoi qu'il arrive, s'écria Marie, en embrassant la baronne, vous serez ma mère!

L'entretien se prolongea quelque temps ainsi. M[me] de Villemoran, confiante et ravie, arrangeait déjà le mariage, les noces, les toilettes de la mariée, et brûlait d'envie de parler des petits enfants qu'elle attendait, bien qu'elle n'osât pas aborder ce sujet.

Quant à Marie de Soulaignes, d'abord incrédule, hésitante, elle avait fini par se laisser aller au doux enivrement de ce caquetage. Elle aida la baronne à se mettre au lit, et lui tint compagnie jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il semblait qu'on eût cent choses nouvelles à se dire, et l'on ne faisait que répéter les choses déjà dites! Mais avec quelles variations! Enfin, M[me] de Villemoran eut honte de son enfantillage. Elle congédia Marie. Si elle eût osé, avant de laisser sortir sa fille d'adoption, elle l'eût bénie; mais elle redoutait tout ce qui était solennel. Elle se contenta de souhaiter tout bas les regards du ciel sur le bonheur de ses enfants. Comme Marie allait ouvrir la porte de la chambre, la baronne la rappela.

— Regarde bien, mon enchanteresse, lui dit-elle en lui baisant le bout des doigts, si ma veilleuse a de quoi brûler toute la nuit, car je suis trop heureuse pour songer à dormir; je veux rêver encore à toi.

Marie obéit en souriant. La baronne se plut à la regarder soulevant le couvercle d'albâtre et activant la lumière. Cette fraîche et pure vision semblait sa vie nouvelle, un printemps nouveau qui allait l'empêcher de vieillir et de mourir. Trop émue pour rien ajouter, elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller et suivit d'un regard vague et extatique

la féerique apparition jusqu'à la porte qui allait la lui dérober.

La chambre de Mme de Villemoran tenait au salon qui s'ouvrait sur l'antichambre. Pour rentrer chez elle, Marie était obligée de faire un long détour par des couloirs, ou bien de traverser le palier du rez-de-chaussée qui divisait l'appartement en deux parties.

Nous avons dit que l'hôtel n'avait que deux locataires. Construit pour une seule famille, il n'avait été morcelé que par la volonté de la baronne qui ne pouvait tout occuper, et qui avait été bien aise de se donner des voisins. On ne s'étonnera donc point de cette division qui empêchait cette fermeture étroite des appartements ordinaires de Paris. La salle à manger et plusieurs autres chambres dont les fenêtres donnaient sur le jardin, s'étendaient de l'autre côté du palier, en passant derrière l'escalier. La cuisine était sous sol. Dans l'intérêt de ses études, beaucoup plus que par besoin d'indépendance, Hector s'était réservé un petit appartement avec belvédère au second étage de l'hôtel. On vivait donc avec les locataires du premier dans un enchevêtrement et dans un laisser aller qui permettaient de ne fermer sérieusement que la porte d'entrée et qui forçaient à l'intimité.

Marie de Soulaignes traversa le salon, doucement recueillie. Elle se sentait convaincue par les cajoleries de la baronne, en dépit des résistances de sa raison. Elle allait à pas lents, ne faisant aucun bruit. La bougie qui tremblait dans sa main, en agitant les contours de son calme et beau visage, paraissait lui mettre une auréole. Elle ouvrit la porte de l'antichambre, et elle allait traverser le palier, pour entrer dans la salle à manger, quand elle entendit un cri étouffé et comme un frôlement de robe de soie. Elle se retourna brusquement et d'abord ne vit rien : mais, quand

elle eut fait de sa main un écran pour la bougie, elle aperçut debout, sur les premières marches de l'escalier, dans une rigidité de cadavre ou de statue, la demoiselle de compagnie de lady Fitz-Peters.

Les deux jeunes filles se regardèrent en silence; mais tandis que Marie hésitait à interroger, elle entendit aux étages supérieurs un léger craquement de chaussures trahissant le pas précautionneux d'un homme qui montait. Ce fut une révélation. D'ailleurs, une quadruple empreinte de sable apportée du jardin se laissait voir sur les carreaux du palier.

Mlle de Soulaignes se sentit atteinte en plein cœur. Ce fuyard, c'était Hector, et Pauline, sinistre, provocante, était là pour la défier. En une seconde, son rêve se déchira, un nuage passa devant ses yeux; elle faillit s'évanouir; mais le regard fixe et pénétrant qui la cherchait comme une pointe d'épée réveilla son courage; elle comprit qu'il fallait lutter par sa dignité, et qu'elle avait sur les deux coupables une supériorité que des larmes ou du dépit lui feraient perdre.

Le flagrant délit le plus innocent est toujours ridicule Rien d'émouvant comme Roméo, faisant sur le balcon ses adieux à Juliette. Mais, supposez le sentimental cavalier surpris au moment d'enjamber la balustrade, et toute la sainteté de son amour ne l'empêchera pas d'être penaud, comme un renard pris au piége.

Marie eut vaguement la conscience de cette situation. Elle ne voulut pas la changer à son détriment par la faiblesse ou la colère; mais, superbe et dédaigneuse, elle couvrit la pauvre demoiselle de compagnie d'une de ces pitiés écrasantes qui brûlent, comme la robe de Déjanire, et elle voulut continer son chemin. Pauline n'était pas d'un caractère à se courber sous cette flagellation du regard. Elle descendit les quelques marches qui l'exhaussaient, et

serrant par une pression sèche et nerveuse une des mains de sa rivale dans les siennes, elle lui dit à voix basse, en la brûlant de ses deux yeux :

— Vous pouvez me haïr, mademoiselle, mais je vous défends de me mépriser.

— Pourquoi vous haïrais-je? demanda Marie avec simplicité.

— Ah! vous le savez bien, reprit Pauline avec ironie; mais puisque le hasard veut que nous nous trouvions une fois seules, parlons-nous franchement, et peut-être, si vous êtes aussi bonne que vous êtes belle, ne me haïrez-vous pas et ne me mépriserez-vous plus.

Ces derniers mots, empreints de mélancolie, touchèrent Mlle de Soulaignes. Elle vit tant de fierté triste sur le front de Pauline Foucault, qu'elle se repentit de son dédain. Ce n'était pas une âme vulgaire, celle qui s'exprimait avec cette franchise; et puis une curiosité douloureuse et poignante invitait Marie à pénétrer le plus tôt possible le secret de cette énigme vivante. Elle sentit bien que son bonheur allait s'écrouler dans cet entretien; elle prévit des meurtrissures; mais, dans certains êtres, l'amour n'est qu'une consécration pour le martyre. Marie de Soulaignes se résignait à souffrir, puisqu'elle aimait.

— Je suis prête à vous entendre, mademoiselle, répondit-elle à Pauline. Mais il me semble que ce lieu n'est pas convenable pour des confidences. Quelqu'un (et la douce victime faisait monter son regard le long de la rampe, comme pour attester les bruits de pas qu'elle avait entendus), quelqu'un ne pourrait-il pas nous troubler?

— Allons dans le jardin, dit Mlle Foucault.

— Ne trouvez-vous pas qu'il est humide? reprit Marie en rougissant. Voyez comme on rapporte le sable! Et elle désignait les traces accusatrices.

Ce fut au tour de Pauline à rougir.

— Allons dans ma chambre, continua avec un sourire miséricordieux la pauvre Marie. Là personne ne viendra, et nous serons plus en sûreté que partout ailleurs.

Qu'il y eût encore une petite épigramme dans cette invitation, c'est ce que Pauline ne put savoir au juste ; mais elle s'inclina et suivit sa rivale.

Quand elle fut dans la chambre de Mlle de Soulaignes, Pauline, au lieu de s'asseoir, se tint droite, appuyée au velours de la cheminée, comme si elle eût craint, en prenant un siége, de paraître émue ou chancelante. Marie s'assit devant elle.

— Je vous devais une explication, dit la demoiselle de compagnie d'une voix ferme. Je vais vous la donner, sincère et loyale, comme à une ennemie, ou comme à une amie : nous aimons le même homme !

— De quel droit me parlez-vous ainsi ? demanda Marie avec dignité.

— Du droit de mon honneur que vous soupçonnez, et auquel je tiens, comme vous tenez au vôtre. Nous aimons toutes deux M. Hector de Villemoran. Je devrais, n'est-ce pas, me retirer, ne pas faire ombrage au rêve de votre enfance, aux calculs de votre famille ? Mais je n'ai que cette chance dans ma vie, et j'y tiens. D'ailleurs, je suis aimée, et vous ne l'êtes pas.

Marie devint pâle. Une larme qu'elle eût voulu retenir glissa entre ses longs cils et parut sur sa joue. Le regard de Pauline sembla dévorer cet aveu.

— Je suis aimée, continua l'impitoyable jeune fille, d'un amour aussi pur, aussi innocent que celui que vous pouvez inspirer vous-même, et après l'entretien de ce soir, j'ai le droit de lever la tête. Je suis la fiancée d'Hector, je ne suis pas sa maîtresse.

— Sa fiancée! murmura Marie.

— Cela vous étonne? Des filles comme moi n'ont pas le droit d'être si ambitieuses. La main d'un baron ne peut se poser sans déchéance que dans une main aristocratique comme la vôtre. Voilà ce que vous pensez, ce que pense le monde. Mais mon cœur me dit que le monde se trompe; Dieu est pour moi.

— Que m'importent vos prétentions? dit Marie avec vivacité, en essayant de se soulever.

— Oh! ne cherchez pas à rompre cet entretien que je guettais depuis longtemps, sans oser l'espérer, continua Pauline, dont la voix s'était adoucie. Si je vous dis tout cela, si je vous brise le cœur, mademoiselle, ce n'est pas par cruauté, par colère, par dépit; c'est parce que je vous vénère comme la plus belle, comme la plus sainte jeune fille, et qu'avant d'obtenir mon mari des préjugés qui me font obstacle, je veux l'obtenir d'abord de vous.

— De moi? Hector est libre.

— Il est libre; mais vous êtes sa cousine, mais vous êtes plus belle que moi, mais on vous a fait venir pour le tenter, mais j'ai peur, enfin, et je suis jalouse.

Ces derniers mots furent dits avec une énergie singulière. Marie regarda en face cette rivale courageuse, et fut frappée de la passion invincible, de la résolution qu'elle lut dans ses yeux brillants, sous ses sourcils contractés, dans les plis impérieux de son front. Elle comprit que la lutte devait être sans merci. Mais l'instinct de sa pudeur lui conseillait de s'avouer vaincue, plutôt que d'entamer un duel horrible. Alors, ne retenant plus ses sanglots, elle abandonna sa tête au dos de son fauteuil, se couvrit le visage de ses deux mains et fondit en larmes.

Pauline était trop grande pour triompher sans pitié. Cette faiblesse la désarma, et par un revirement dont les natures

fougueuses sont seules capables, elle fut prise d'une fureur de sympathie, et tombant aux genoux de Mlle de Soulaignes, elle demanda pardon en lui prenant les mains, en les couvrant de caresses passionnées.

Marie ne savait comment se préserver de cette humilité exagérée, au fond de laquelle on sentait encore l'orgueil de la victoire; elle repoussait doucement Pauline, désolée et touchée tout à la fois, n'osant maudire une rivale qui la plaignait et qui l'adorait ainsi.

Peu à peu, l'entretien reprit. Gardant son attitude soumise, Pauline s'assit aux pieds de Marie, dont elle retint une des mains dans la sienne; et alors elle raconta avec tendresse, en craignant d'offenser cette rivale, dont elle épiait avec joie auparavant jusqu'à la moindre douleur, l'histoire de son amour, son ambition et son rêve.

— Je sais bien, dit-elle en finissant, que je n'ai ni fortune, ni titre, ni rien qui flatte la vanité; mais je suis digne de M. de Villemoran; je vous le jure par votre amour même. Mon enfance a été bien triste, ma première jeunesse bien dure. Fille d'un militaire auquel l'État a donné du pain, j'ai reçu par charité l'instruction qui donne l'ambition. Ma mère n'a pas été une honnête femme. J'ai pris la résolution de racheter sa vie par la pureté de la mienne; j'ai droit au bonheur et à l'estime. J'aurais pu entrer avec scandale dans ce monde qui me dédaigne; j'ai préféré attendre longtemps, comme une pauvresse, dans l'antichambre, faisant jouer le perroquet et accordant la guitare de lady Fitz-Peters. L'amour d'Hector, que je n'ai ni attiré, ni surpris, mais qui est venu à moi, m'a donné des titres. Je les garde et je les ferai valoir. Si Hector vous avait aimée, ma noble demoiselle, j'aurais eu besoin de toute ma force pour ne pas me perdre par quelque témérité. Mais je suis sûre de lui, et je n'ai pas besoin de le lier à moi par d'autres nœuds qu'un

serment loyal. Pourtant, je vous le demande, ne me le disputez pas. Je viens, au contraire, réclamer votre appui. Je vous affirme, sur la croix de mon père, que je suis digne d'estime, et que je ne ferai jamais rougir la famille qui m'adoptera.

— Mais ma tante consentira-t-elle à ce mariage? demanda Marie, sans colère et sans dépit.

— Peut-être, répliqua Pauline. La baronne m'aime un peu. Je fais bien ses commissions. Il est vrai qu'elle ne m'a jamais regardée que comme une sorte de femme de chambre.

L'amertume remontait du fond du cœur; Pauline reprenait son sourire mauvais et son accent ironiqne.

— Taisez-vous, mon amie, dit d'un ton ineffable Mlle de Soulaignes, qui mit sa main sur la bouche de la jeune fille; taisez-vous! Ma tante est la meilleure des femmes; elle avait d'autres projets. Mais, enfin, puisque mon cousin vous aime, il ne faut plus y songer. Je vous remercie de votre franchise, Vous avez raison, je ne puis pas vous mépriser, et je ne veux pas vous haïr. Je promets d'intercéder pour vous. Je serai digne de votre confiance, et puisque j'ai promis à ma tante d'être sa fille, je veillerai comme une sœur sur le bonheur d'Hector et sur le vôtre. Le sentiment que j'éprouvais pour mon cousin n'était sans doute pas de l'amour; c'était quelque chose de moins ou de plus, c'était le désir de me dévouer pour lui. Gardez bien mon secret; je ne veux pas inspirer de pitié. Je vous jure, pour ma part, que toute rivalité de moi serait une honte dont je me préserverai. Mais vous me jurez aussi, vous, de le rendre heureux ?

— Je vous le jure! s'écria Pauline, en se redressant, les yeux illuminés par la victoire.

— J'accepte le serment; si vous y manquez, je reprendrai ma parole, et je le guérirai de votre amour par le mien.

— Oh! je ne redoute pas cette menace, reprit Pauline en tombant dans les bras que lui tendait Marie,

Les deux jeunes filles se tinrent longtemps embrassées. L'amitié qui faisait explosion entre elles semblait vouloir racheter toutes les méfiances, toutes les luttes passées. Elles se séparèrent avec peine, sur de nouvelles promesses; et, tandis que Pauline haletante remontait chez elle en emportant sa joie, comme un trésor dérobé qu'elle allait enfouir, Marie, triste, mais souriant à la douleur qui la sanctifiait, se mettait à genoux et priait Dieu pour Hector, pour Pauline, pour sa tante, offrant son cœur en holocauste, épurant, par la pensée du sacrifice, les dernières lueurs d'un amour terrestre.

CHAPITRE IV

Pauline ne put dormir. Mais la rêverie était un élément insuffisant pour l'activité de son insomnie. Il lui fallait lire, parler ou écrire. Comme son regard fiévreux errait dans sa chambre, elle vit sur la cheminée une lettre reçue depuis le matin, et qu'elle avait oublié ou dédaigné d'ouvrir. C'est souvent aux heures les plus solennelles de notre existence, dans les crises qui décident des destinées, que nous nous préoccupons avec le plus d'ardeur des choses étrangères à nos calculs, à nos projets. Il semble que l'âme se dédouble, et que, pour jouir plus tranquillement de ses émotions intimes, elle donne le change à une partie d'elle-même qui amuse les distractions, les retient au seuil, les empêche d'entrer trop avant.

Pauline prit, avec une sorte d'avidité, cette lettre, qu'elle n'avait pas eu la tentation de déplier depuis le matin, et elle la dévora, comme si elle avait dû y trouver un arrêt ou une consécration pour son amour.

Voici ce qu'elle lut sur un papier rose, dont les senteurs violentes la firent sourire.

« Ma colombe noire,

» Je devrais, pour ton silence exagéré, t'abandonner à toutes les horreurs de ta position, si je n'avais pas l'âme charitable ,et si je n'éprouvais pas une grande démangeaison de griffonner quoi que ce soit. Je suis toujours dans le château que mon héros a embelli de sa présence. Je trouve que ce domaine pouvait se passer de ce surcroît de beauté, et je m'en accommoderais parfaitement, si jamais il prenait fantaisie à son heureux propriétaire d'en oublier chez moi les titres, avec les brimborions qu'il m'apporte.

» Tu veux peut-être savoir si je suis toujours contente de mon sort? Je crois que oui. Je m'ennuie bien un peu de Paris. Ce régime de laitage, de verdure, de nature, finit bien un peu par me tirailler l'estomac, et par me pincer les nerfs. Mais il est de si bon ton de s'ennuyer, surtout au début d'une liaison, que je suis décidée à prendre encore patience pour cette saison. A la chute des feuilles, je menacerai mon châtelain de me donner une bonne grosse maladie de poitrine, s'il ne se hâte pas de me ramener à Paris. Ah! Paris, c'est là, ma chère, que nous vivons, que nous régnons ; c'est là seulement que les hommes sont bêtes à force d'esprit, et que nous devenons spirituelles à force de bêtise.

» Dans ce château seigneurial, je suis comme une pensionnaire qu'on ferait rentrer au couvent. Je n'ose pas rire ; je n'ose pas chanter ; je ne trouve pas le plus petit mot drôle. Je fais du sentiment, absolument comme on fait de la tapisserie. Mais à Paris, ah! comme je vivrai!

» Et toi, que fais-tu ? Grignottes-tu toujours les croûtes beurrées de ta vieille théière anglaise? Je te vois d'ici raccommodant tes nippes pour ne pas faire une tache trop apparente dans les salons où l'on te laisse pénétrer! Toi

qui pourrais être si élégante, si enviée, si adorée, si haïe (ce qui revient au même) par ce monde que je domine et qui me méprise moins que je ne le méprise, tu as voulu prendre le chemin le plus long ! Que la vertu te soit légère ! Fais-moi prévenir quand tu iras à l'hôpital, je t'enverrai ma voiture pour t'y conduire.

» Pauvre amie, je te raille et je te plains. Je sens tout ce que tu dois souffrir. Va ! tu te mens à toi-même ; tu es faite pour le luxe, pour l'amour, pour l'enivrement des sens. Te souviens-tu de l'Institution ? de nos longues confidences ? Il semblait que tu dusses embraser tous les hommes à ton premier regard dans la vie. Tu apportais, jusque dans l'amitié, des transports qui paraissaient toujours se tromper d'adresse ; ton bonheur était de masculiniser nos noms ; et quand nos professeurs, ces Apollons crasseux, devaient faire leur apparition dans la salle des cours, c'était toi qui préparais le verre d'eau avec un zèle, avec une attention si vive, qu'on eût dit que tes yeux versaient un philtre dans le cristal. Nous avions fait un serment ; te le rappelles-tu ? Nous avions juré d'être aimées et d'être riches, pauvres filles sans dot, qui n'avions que notre esprit et notre beauté. Moi, j'ai tenu parole. J'ai des rentes et j'ai de l'amour. Celui-ci comme celles-là ne sont guère authentiques, il est vrai ; mais enfin j'habite un beau château, j'ai des cachemires ; je puis ruiner, sur un caprice, l'homme qui m'aime ; je suis plus belle que jamais ; on me trouve un esprit qui ne paraissait guère quand j'étais pauvre. Que me manque-t-il ? La considération, l'honneur ?... Si la considération c'est le crédit, je ne dois rien à mes fournisseurs.

» Quant à l'honneur, on ne s'entend guère sur ce mot-là. Les grandes dames qui ont des amants ont-elles plus ou moins d'honneur que moi ? Va, j'imagine que ce mot commode et indéfini représente une convention sociale, un pré-

jugé, quelque chose comme une particule et un nom. Le jour où, lassée de la vie libre, je consentirai à prendre un mari, ce jour-là, le nigaud que j'admettrai aux périls de cette expiation me rendra, pourvu qu'il ait une sorte de titre, toutes les splendeurs de l'innocence. Je veux, d'ailleurs, mener ma vie avec ordre, et me compromettre toujours, sans m'avilir jamais. Une femme qui a été souvent aimée garde un prestige pour les hommes et inspire une éternelle jalousie aux femmes, pourvu qu'elle ne se soit pas laissé maladroitement surprendre aux heures où sôn boudoir rappelle l'arrière-boutique. Je serai toujours reine, et je te jure que je ne serai jamais publiquement insultée. Il ne m'en faut pas davantage, et il n'en faut pas plus dans le monde. Crois-moi, Pauline, tu serais la magicienne la plus ravissante, la plus folle ! Tes petites lèvres mordraient les verres de vin de Champagne avec une frénésie charmante. Tu aurais de la malice jusqu'au bout des ongles, et tu égratignerais comme une chatte tous ceux que tu ne séduirais pas comme un ange.

» Que veux-tu faire ? Tu as un orgueil qui s'obstine à la misère. Il est donc bien doux de n'avoir ni liberté, ni amour, ni sympathie, de faire toujours pitié, de ne faire jamais envie ? Notre lot, à nous autres, auxquelles on donne tous les appétits du luxe, toutes les superfluités de l'éducation des familles riches, c'est de chercher un élément en rapport avec ces instincts, avec ces besoins délicats. Que nous manque-t-il pour être des grandes dames ? Une robe de soie et un cachemire. Eh bien ! il faut trouver la robe ; elle appelle ensuite le cachemire. C'est là tout le problème ! C'est bien la peine, en vérité, de posséder l'esprit, l'instruction, la beauté, d'avoir pour pères ces héros de la grande armée qui ont accroché de leurs éperons des robes de duchesses, si tous ces souvenirs, si toute cette gloire, si toutes ces fan-

freluches ne doivent mener qu'à être ravaudeuses, maîtresses d'école ou femmes de chambre !

» Non ! la plus grande faute d'une jolie fille est de rester pauvre. Quand on m'aura prouvé que le monde honore l'humilité et que la vertu est à la mode, je porterai des cotillons de bure et je ferai des ménages ; mais tant que les romans, le théâtre, la poésie, la peinture, tous les arts, tous les applaudissements seront avant tout pour les femmes belles et aimées ; tant que les maris quitteront des femmes irréprochables qui les font bâiller, pour des créatures comme nous qui les font rire et leur aident à vivre, je laisserai les entêtées comme toi se casser les dents à leurs croûtes et se meurtrir les doigts aux aiguilles.

» Je te parle avec franchise, avec cynisme peut-être ; soit. Mais je n'ai pas le courage hypocrite de t'envier et de t'encourager. Je me sens dans une atmosphère qui n'est peut-être pas le bonheur absolu, infini, mais qui est un bonheur relatif fort attrayant. Viens donc me rejoindre. En tout cas, ne garde pas ce silence qui est du dédain ou de la bégueulerie. Tu sais bien que je ne suis pas assez sotte pour t'en vouloir de tes honnêtes préjugés, s'il t'en reste encore. Ecris-moi donc bravement ; et si tu me méprises, toi qui m'adorais à l'institution, jette-moi ce mépris à la poste : que je sache au moins tout ce qu'il y a de morgue et de vanité dans le tablier de soie d'une pauvre demoiselle de compagnie, moi qui me mesure tous les jours avec les défis hautains et stupides de quelques paons du voisinage, qui ont au moins, pour prétexte de leur pruderie, leur laideur et leur fortune.

» Mais non, tu ne me méprises pas ; tu m'aimes toujours, n'est-ce pas, mon petit Lucifer ? Raconte-moi donc tes ennuis ; et si tu ne veux pas venir à moi, explique-moi par quelle magie, toi, la plus impérieuse, la plus violente, la

plus passionnée de toute notre génération, tu te résignes à ton sort. Il y a là dessous quelque calcul ou quelque sottise, c'est-à-dire un intérêt ou un sentiment. Je me connais beaucoup en finances, et je serais curieuse de faire des expériences en matière de sentiment. Tu vois donc bien qu'il faut m'écrire. Adieu, ma mignonne. Je t'embrasse mille et mille fois sur ce petit cou si fin, si maigrelet, que je voudrais pouvoir étrangler de diamants.

» Ton amie,

» ADÈLE DE SAINT-OVIDE. »

Pauline lut cette lettre avec un superbe sourire de dégoût. Quand elle eut fini, elle chiffonna le papier pour le jeter; mais, se ravisant, elle s'approcha de sa petite table et se mit en mesure de répondre à ce défi, qui se croyait peut-être une tentation. Voici cette réponse, écrite avec l'emportement d'une âme indignée :

» Ma pauvre amie, je devrais sinon te haïr, du moins te chasser si bien de mon souvenir que tu n'aurais plus de prétexte pour m'envoyer de tes nouvelles. Mais je te plains, et je me souviens que je t'ai aimée, je crois même que je t'aime encore, malgré l'abîme qui nous sépare, et qui s'agrandit entre nous.

» Tu es donc décidément au rang de ces femmes, galériennes du plaisir, qui perdent le droit d'être tristes et de pleurer !

» Ah ! ce n'est pas cela que nous avions juré de conquérir. Je suis seule fidèle à mon serment ! Oui, la fortune ! Oui, l'amour ! Voilà ce que nous rêvions, voilà ce que je poursuis, voilà ce que j'atteindrai, avec honneur, sans avoir abaissé mon caractère, profané, avili mon âme, Oui, je suis toujours l'ardente jeune fille que tu as connue : mais si j'ai

attisé mon cœur dans la solitude, ce n'est pas pour le consumer dans de folles amours et en boire les cendres dans un verre de vin de Champagne.

» Tu railles les croûtes de lady Fitz-Peters et mes pauvres robes ? Mais, mendiante que tu es, je ne changerais pas mes guenilles contre tes cachemires, ma soie éraillée contre tes cilices de velours. Je suis libre et tu es vendue ; je suis pure, j'ai le droit d'être fière, et le monde qui me dédaigne n'a pas le droit de me mépriser.

» Dans quel moment ta lettre m'est-elle arrivée ? Si tu savais quelles lumières, quelles ineffables douceurs emplissaient ma chambre ! Tu me provoques, quand je viens d'être armée de la plus invincible armure. Sachez-le donc, pauvre fille chassée du paradis, je suis aimée ! et j'aime ! Oh ! ce n'est pas une pastorale ni un roman. C'est de l'amour positif, sincère et pur, qui a droit de se montrer à tous, et qui me tuera vierge ou me conduira à l'autel.

» Laisse-moi te raconter ce bonheur qui me sauverait, si je devais jamais être exposée. Quand nous nous sommes séparées, en quittant l'Institution, je me suis interrogée sévèrement. La vie m'offrait deux routes : la tienne et celle que j'ai prise. J'ai vu trop souvent mon père pleurer sur les fautes de la femme qui l'a déshonoré pour n'avoir pas eu, dès mon enfance, une instinctive horreur du vice. D'ailleurs, la passion et la fierté de mon cœur se seraient mal accommodées de la grimace des existences équivoques. Si je tombais, je ne me raccrocherais pas aux branches; j'irais jusqu'au fond. Mais je ne suis pas disposée à chanceler ; j'ai du courage, et j'entrevois le triomphe. L'idée d'accepter le travail, la misère, la quasi-domesticité des demoiselles de compagnie, comme une initiation héroïque, m'a séduite.

» J'ai courbé docilement le front, me disant qu'un jour un honnête homme m'aiderait à relever ce front penché et

comprendrait les douleurs de ma vie. Oui, j'ai bien souffert, oui, je souffre encore. Mais si tu savais comment, seule dans ma chambre, je prends ma revanche des petites humiliations auxquelles je suis exposée! Comme je ris de tout ce monde qui n'a pas fait attention à moi et qui, un jour, m'adoptera parmi les siens! Je serais bien méchante, si je n'étais pas si tourmentée d'aimer. Mais n'est-ce pas un blasphème de haïr, quand on cherche l'amour? Je leur pardonne, à ces bourreaux innocents, et en vérité je les excuse. S'ils nous méprisent, n'est-ce pas parce qu'ils devinent nos jalousies, nos convoitises ?

» Lady Fitz-Peters n'est ni plus méchante ni plus ridicule qu'une autre. Je lui fais un peu peur; voilà pourquoi elle n'est pas absolument insupportable. J'aurais pu trouver une condition pire. Celle-là me plaît par comparaison ; et d'ailleurs, maintenant, qui donc aurait le pouvoir de me blesser?

» Tu sais que nous habitons le premier étage d'un hôtel dont la famille de Villemoran habite le rez-de-chaussée. La famille en question se compose d'une vieille et bonne femme, très-gentille, très-insignifiante, très-égoïste, et d'un fils. Hector est un marbre. Jamais l'impassibilité ne fut plus apparente. Je fus frappée au premier abord de cette froideur pleine de bonhomie; et ne trouvant ni dédain, ni fatuité, ni sottise dans cet homme, je fus amenée à comprendre qu'Hector jouait un rôle, accomplissait un devoir. Des conversations de lady Fitz-Peters achevèrent de m'édifier. La pauvre dame a des vues sur ce monolithe; et en me confessant ses espoirs et ses projets, elle me racontait les intentions de la baronne de Villemoran et me mettait à même de démêler la vérité. Hector s'était interdit la joie d'aimer et d'être aimé, pour ne pas donner d'ombrage à une affection maternelle poussée jusqu'à l'égoïsme le plus enfantin.

» Ce martyre, cet asservissement d'une nature puissante à

une pensée pieuse m'exaltèrent. Je devinai dès lors, sous le calme apparent, l'ennui profond; je surpris des larmes dans ces yeux qui semblaient n'avoir jamais pleuré. A l'écart, dans le salon, quand on me croyait absorbée par quelque insipide ouvrage de broderie ou de tapisserie, je regardais, j'observais, je fouillais Hector; et voilà comment un matin je m'éveillai fiancée à cet homme dont j'avais surpris et compris toutes les angoisses, tous les sacrifices.

» Je te jure que je n'y mis point de coquetterie; mais, par un miracle d'intuition, Hector, à son tour, devina mes douleurs; peut-être m'étudia-t-il aussi sous son masque, et, quand je croyais l'observer, n'étais-je que l'objet de ses recherches profondes? Quoi qu'il en soit, le hasard nous mit seuls en présence dans le salon. Nous n'échangeâmes aucune parole oiseuse. Hector se leva pâle et tremblant; il m'appela et me tendit la main. Nous n'avions rien à nous dire, rien à nous apprendre, rien à nous révéler. Je lui donnai la main, et je pleurai les seules larmes douces qui me fussent encore venues. Ce furent là les chastes fiançailles de nos deux âmes. Ris, impie! Ris de cet amour que tu ne peux même plus envier. Quant à moi, j'y ai trouvé la consécration de ma vie d'épreuves!

» Hector est riche et noble. J'aurai donc par mon mariage mes entrées dans le monde. Je n'ai point calculé ces chances en allant à lui; mais je les constate pour te prouver que la vie a encore un peu de logique, et que la ligne droite n'est pas toujours la plus longue. Je serai la femme d'Hector, cela est incontestable; et pourtant cela est si invraisemblable, que je suis prise par moments de folles terreurs qui me rendent injuste et tyrannique. La baronne consentira-t-elle à ce mariage? ... Depuis quelque temps, une jeune fille, une parente, belle comme les anges et bonne comme Dieu

lui-même, est venue s'installer chez la baronne. J'ai senti que c'était là une rivale. J'ai été bien jalouse, malgré les assurances d'Hector ; j'ai passé bien des nuits à prier, à pleurer, à blasphémer; mais si tu savais quelle douce et chère rivale j'avais là ! Ce soir, je l'ai vue. Elle a surpris mon secret; j'ai voulu avoir le sien. J'avais eu un redoublement de défiance. Il m'avait semblé qu'Hector s'était ému plus que d'habitude en entendant chanter sa cousine. Folle que j'étais, c'était à moi qu'il pensait en l'écoutant. Malgré tout, je rentrais mécontente et inquiète, quand je me suis trouvée en face de cette belle jeune fille dont l'éclat et la candeur m'ont fait trembler. Je deviens laide à force d'émotions dévorées; je sens bien que le feu qui me consume use mon corps; aussi, je suis jalouse de la fraîcheur et de la beauté.

» Je ne te raconterai pas ce qui s'est passé entre Marie de Soulaignes et moi. Mais sache que j'ai encore vaincu. Quand on veut me barrer la route, je découvre mon amour, et ce bouclier étincelant renverse et foudroie ceux qui voudraient me faire obstacle. J'ai eu pitié de ma victime, et je jure devant Dieu de la consoler par une amitié dévouée des larmes que j'ai eu la barbarie de faire couler. Et c'est au moment où cette joie m'inonde, où je me sens en route pour le ciel, c'est à ce moment que j'ouvre ta lettre, et que tu veux me tenter avec tes faux diamants, tes fausses joies, ta fausse gaieté ! Mais si tu veux m'attendrir, pleure donc, et dis-moi que tu souffres. Je ne puis que te mépriser et te haïr si tu mets ta vie de débauche et de honte en parallèle avec la mienne, et si tu t'obstines à vouloir me persuader que ton chemin vaut le mien. Quoi ! mes douleurs, mes humiliations, mes fièvres, mes insomnies, mon amour contenu, tout cela ne serait rien ! Tes grimaces, tes calculs sordides, ta gaieté seraient des titres égaux ! Non ! tais-toi. Et si tu veux que je continue à t'aimer, laisse-moi te plaindre.

» Ce que tu d bites sur la vertu et la considération est la vieille épigramme des cœurs lâches qui ne savent pas mériter l'estime. Si le monde est tolérant pour les fripons de tous les sexes, il sait encore établir une différence entre la vertu patiente qui n'attend rien que de ses efforts, et le vice qui spécule sur l'infamie publique. Quant aux hommes qui vous préfèrent aux honnêtes femmes, ils se vengent par le mépris dont ils vous abreuvent et que tu veux nier. Non, encore une fois, tu ne me tenteras pas. J'ai peut-être trop d'orgueil ; mais je me tuerais plutôt que de me soumettre à la vie terrible que tu me laisses entrevoir.

» Adieu, ma pauvre Adèle. Écris-moi toujours. Garde pour toi ta voiture. Si je vais à l'hôpital, j'irai à pied, portant mon petit bagage sous mon bras. Mais j'ai bien peur de n'y aller que pour t'y rendre visite. En tout cas, si nous nous rencontrons jamais, tu verras comment je supporte la misère, et je te promets de te consoler.

» J'ai commencé cette lettre avec colère. Je voulais te maudire ; je ne m'en sens plus la force. La pitié l'emporte. Je suis trop heureuse pour n'avoir pas des trésors de miséricorde. Reçois donc l'aumône de mon pardon, ou plutôt de ma compassion ; et si jamais tu veux quitter ce bagne du plaisir, dont tu ne sens pas encore toute la chaine, viens à moi sans crainte. Je t'apprendrai comme on espère, et comment on se purifie par la souffrance.

» Adieu donc, et puissions-nous ne plus nous revoir.

» PAULINE FOUCAULT. »

Après avoir écrit cette lettre, Pauline put enfin se reposer. Elle dormit quelques heures, et vit en songe la baronne de Villemoran qui la bénissait en l'appelant sa fille. Aux premières lueurs du jour, elle se leva, calme, rassérénée, presque belle !

Hector, en quittant le jardin pour remonter chez lui, avait entendu le murmure des quelques paroles échangées sur le palier, entre Marie et Pauline ; et sans prévoir, sans soupçonner la gravité décisive de l'entretien qui avait eu lieu, il en avait ressenti comme un contre-coup mystérieux, comme un pressentiment. Aussi, en s'éveillant le lendemain, s'interrogea-t-il avec l'anxiété d'un homme grave qui ne risque pas son secret dans des démarches équivoques, et se demanda-t-il ce que l'honnêteté, le devoir, ce que son respect pour sa mère et son amour pour Pauline lui prescriraient.

Le péril était grand peut-être. Forcer l'égoïsme ingénu de la baronne à accepter pour fille l'humble demoiselle de compagnie, n'était-ce pas perdre tout le mérite d'une vie d'abnégation et de sacrifice ? D'un autre côté, imposer à ce cœur brûlant et enfiévré, qui s'était si complétement donné à lui, les années d'un noviciat qui n'avait pas de terme précis, c'était abuser d'un amour qu'il eût mieux valu ne pas faire naître et ne pas encourager. Au fond de ses perplexités, Hector voyait distinctement la mort de sa mère comme la solution brutale de ses inquiétudes ; mais sa piété s'épouvantait de cette chance terrible, et il se sentait mauvais fils, lorsqu'il songeait à son amour.

Il avait l'habitude de rester assez tard, le matin, dans sa chambre. La baronne se levait vers midi ; jusque-là, Hector était libre de se livrer à ses travaux, à ses lectures, à ses méditations. Il ne s'appartenait réellement que pendant cette portion de la journée. Partagé entre le désir d'aller à la découverte, d'interroger Pauline et Marie au besoin, et la crainte de se donner les allures d'un amoureux de province, il s'approcha de sa fenêtre, l'ouvrit, et demanda conseil aux premières brises du printemps.

Pauline et Marie se promenaient dans le jardin. C'était la

première fois qu'un peu d'intimité paraissait s'établir entre les deux jeunes filles. Hector fut profondément étonné; puis il chercha à deviner le sujet de l'entretien; il épia la démarche, les gestes, les regards, les moindres mouvements, sans pénétrer le sens de cette conversation, qui paraissait fort sérieuse. Tout à coup, il prit son parti.

— Parbleu! s'écria-t-il, avec une ardeur juvénile, en s'habillant à la hâte, le meilleur moyen de savoir ce qui se dit, c'est encore de le demander.

Cinq minutes après cette résolution énergique, Hector descendait l'escalier avec la rapidité d'un collégien. Quand il fut au rez-de-chaussée, l'esprit de son rôle habituel le reprit comme un remords, et ce fut avec la placidité d'un prêtre qui sort de la sacristie que notre amoureux parut sur le seuil de la maison. Pauline et Marie allaient rentrer; elles montèrent ensemble les quelques marches qui exhaussaient l'hôtel au-dessus des cuisines. Hector rougit brusquement; mais elles lui sourirent l'une et l'autre avec gravité, passèrent l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, en lui serrant chacune une main, et, silencieuses comme des statues, elles rentrèrent, le laissant embarrassé, surpris, inquiet, penaud.

— Ceci se complique, pensa l'amateur de papillons, qui n'était pas versé dans l'étude de la diplomatie féminine.

Il descendit les marches qu'elles montaient, et se dirigea dans le jardin, vers l'allée qu'elles venaient de quitter.

CHAPITRE V

On abuse de la nature dans les romans contemporains. Je dis la *nature* et non pas le *naturel*. Les amants qui se sont avoué leur amour, en bémol ou en dièse, n'ont rien de plus pressé que de l'aller raconter aux rosiers et aux lilas, aux nuages et aux oiseaux, et il est impossible de se faire l'historien de la moindre évolution de sentiment sans appeler le monde extérieur comme confident ou comme agent.

Hector de Villemoran est un héros trop complet pour faillir, dans une circonstance si critique, à la loi absolue imposée à ses pareils. Bien qu'il eût peu de faiblesse pour les sentimentalités, et qu'il eût une raison forte que les vertiges du cœur ne faisaient pas chanceler facilement, il se laissa pourtant aller aux avances du ciel, aux caresses du matin. En piétinant sur le sable du jardin, il cherchait à reprendre aux branches que les bourgeons gonflaient les secrets que les jeunes filles avaient pu y laisser attachés. Il s'efforçait, en aspirant l'air printanier, de lui demander le mot, le conseil dont il avait besoin. Courageux et résolu, tant

qu'il avait pu fuir l'amour, il se sentait faible et hésitant, maintenant que son devoir pouvait compromettre le bonheur d'un être loyal qui s'était fié à sa loyauté.

Comme il passait pour la vingtième fois devant les fenêtres de sa mère, il entendit son nom. C'était la baronne qui, mise en belle humeur par cette belle matinée, l'appelait d'une petite voix moqueuse, et s'étonnait de n'être point obéie.

— Eh bien! mon beau Lindor, dit l'aimable vieille, est-ce que tu es devenu sourd?

— Je vous demande pardon, ma mère, répondit Hector avec la soumission d'un enfant, mais j'étudiais.

— Tu as le travail matinal; mais comme je veux aussi m'instruire, je vais te rejoindre, attends-moi.

La baronne quitta la fenêtre. Hector courut au-devant d'elle et la rencontra à la porte de sa chambre. Après lui avoir baisé la main, il lui prit doucement le bras, qu'il assujettit sous le sien. Mais un besoin d'activité extraordinaire donnait à la baronne une énergie dont ses forces étaient centuplées. On eût dit que sa taille s'était redressée et que, comme les fées qui vont quitter leurs rides et leurs accoutrements de centenaires au moment de procéder à un dénoûment, elle allait sortir d'elle-même, jeune, fraîche, rose, comme à seize ans. Hector sourit de ce rajeunissement.

— Il me semble que vous êtes matinale aussi, ma mère?

— Moi, repartit gaillardement la baronne, j'ai failli ne pas me coucher, tant je trouve qu'il fait bon vivre et tant j'ai peur de mourir en dormant.

— Que je suis heureux de vous voir ainsi, ma mère, dit Hector avec effusion.

— Dis-tu bien vrai!

— Oh! pouvez-vous penser...

— Mon Dieu! je sais combien tu es bon et patient. Tu n'es pas mon fils, tu es ma fille. Mais je me rends justice, Hector : je suis exigeante, égoïste; c'est une triste compagne qu'une vieille femme pour un homme jeune et généreux comme toi. Eh bien, mon enfant, si tu ne veux pas que je me dépêche de mourir, délivre-moi d'un remords.

— Un remords! dit Hector en s'arrêtant et sentant son cœur bondir dans sa poitrine.

— Oui, je me suis souvent reproché d'accaparer ta jeunesse. A ton âge, on aime autre chose encore que les papillons et que ses ancêtres.

— Que voulez-vous dire? balbutia Hector.

— Je veux dire, reprit la baronne en riant et en le frappant doucement de la main, que tu es un vilain menteur, que tu n'aimes pas que moi, et que je veux que tu sois franc.

— Je vous jure...

— Fi! le voilà qui va renier l'amour, et devant moi encore! s'écria Mme de Villemoran avec une raillerie adorable. Eh bien! puisqu'il faut venir en aide à ta modestie, sache donc que je connais ton secret, monsieur l'amoureux!

— Mon secret!

— Oui, vilain enfant, ton secret qui n'en est plus un pour personne, excepté toutefois pour la pauvre lady Fitz-Peters, qui en mourra de dépit.

— Pourquoi parlez-vous de lady Fitz-Peters, ma mère? demanda Hector confondu de cette avance.

— Parbleu! ne faudra-t-il pas son consentement?

— Mais qui vous a dit que j'aimais, et quel est le nom de celle que j'aime? répéta Hector avec anxiété.

—Oh! l'obstiné, qui manque de confiance! Mais puisque je te répète que je sais tout, que j'avais tout deviné, et que d'ailleurs elle m'a tout avoué!

Hector ne répondit rien. Il se sentait ébloui. Sa mère, qu'il eût craint d'offenser par l'aveu de son amour, non-seulement en était instruite, mais encore souriait à ce rêve si longtemps caressé en secret. C'était à confondre la raison. Est-ce qu'il s'était trompé? est-ce que ce martyre silencieux de ses jeunes années, est-ce que cette immolation volontaire de son cœur avait été un héroïsme inutile? est-ce qu'il lui était permis, enfin, comme aux autres, d'aimer et d'être aimé? est-ce qu'enfin la baronne de Villemoran avait reçu les confidences de la demoiselle de compagnie de lady Antonia, et, rompant tout à coup avec ses préjugés, avec ses habitudes de naissance, de famille, d'éducation, pouvait avouer, et, bien plus, consentait à proclamer Pauline Foucault comme sa fille? C'était là une illusion, sans doute, une erreur, un piége, un mirage extravagant.

Voilà ce que se disait tout bas Hector, et pourtant il espérait; voilà ce qui l'empêchait de se laisser aller à la tentation d'une confidence, et pourtant la baronne le regardait avec une tendresse si dévouée, que toute son âme montait à ses lèvres, et que cet homme froid et compassé était brûlé du désir de démonstrations folles et bruyantes. Comme il ouvrait la bouche pour renouveler ses questions, et pour s'assurer par une dernière épreuve qu'il n'y avait aucune arrière-pensée ni aucune confusion dans la bienveillance de sa mère, Marie de Soulaignes apparut sur le perron.

— Arrive donc! s'écria la baronne. Viens à mon secours contre cet entêté!

Marie, dont les yeux avaient cette lumière étrange qui se dégage des larmes, mais qui souriait, accourut et prit l'autre bras de sa tante. Elle avait surveillé avec effroi depuis quelques instants l'entretien de la mère et du fils, et elle venait, vaillante et triste, empêcher qu'on ne livrât son secret, et aider son cousin à garder ou à donner le sien.

— Eh bien ! maintenant, hésiteras-tu encore, muet incorrigible? dit Mme de Villemoran. Prétendras-tu encore que tu n'aimes pas et que tu n'es pas aimé ?

— Vous avez tort, mon cousin, se hâta d'ajouter Marie, d'une voix douce et ferme dont les inflexions cachaient des conseils secrets, vous avez tort de ne pas répondre avec franchise à une si tendre demande. Les sentiments que vous inspirez et que vous ressentez sont de ceux qui ne doivent rien craindre d'une confession, et vous faites injure à votre mère et à une autre personne en ne parlant pas.

Hector regarda sa cousine. L'énigme se compliquait. Marie venait-elle à son secours? N'y avait-il pas là aussi une erreur plus cruelle, plus poignante ? Mais en lisant mieux sur le visage de la jeune fille calme et résolue, il devina confusément l'héroïsme de cette douleur, et ce courage fit honte au sien.

— Vous avez raison, ma mère, je me rends. Je ferais au sentiment profond qui m'anime l'injure de le traiter en amourette d'étudiant, si je n'étais pas prêt à l'avouer toujours et en toute circonstance. Oui, ma mère, j'aime et je suis aimé ; et puisque votre bonheur, dites-vous, est attaché maintenant à des espérances d'union dont je n'aurais jamais osé vous parler, soyez heureuse, vous aurez une fiille.

En parlant ainsi, avec émotion, Hector s'inclina sur la main de sa mère; tout à coup, il sentit cette main se contracter sous ses lèvres par un mouvement d'effroi. Marie chancelait et semblait près de s'évanouir.

— Ma foi, je n'y comprends plus rien, s'écria la vieille baronne en retenant sa nièce et en appuyant la tête de Marie sur son épaule;de mon temps, on y mettait moins de réticence et moins de façons, et pourtant on s'aimait tout autant, quand on s'aimait. Il faut t'arracher à toi, Hector, les paroles qui d'ordinaire aiment le mieux à sortir du cœur:

et voilà Marie, qui t'encourageait, qui t'excitait, qui se dépitait de ton silence, qui cherche à s'évanouir, quand tu as parlé. Ah ! mes enfants, ayez l'amour plus simple et plus robuste. Allons, allons, ma fille ; cela ne sera rien. N'était-ce pas d'ailleurs entre nous trois une petite comédie ? Ne savais-je pas bien d'avance à quoi m'en tenir, et ne m'avais-tu pas dit toi-même ?...

— Taisez-vous, taisez-vous ! s'écria Marie, en suppliant.

— Encore ! reprit en riant Mme de Villemoran. Décidément, mes yeux sont trop affaiblis pour lire dans vos romans, mes chers amis ; où bien, vous avez changé de grimoire. Je comprends la modestie des jeunes filles, mais moins violente ; quant à celle des hommes, je l'ignorais. Eh bien ! ne direz-vous plus rien ? Et ce secret terrible, que nous savions tous et que nous n'avions pas besoin de nous apprendre les uns aux autres, vous a-t-il pétrifiés ?

Hector, en effet, semblait anéanti. Il ne s'était pas mépris à cette émotion de sa cousine, et il n'osait achever l'aveu que cette noble enfant avait si fièrement encouragé. Quant à elle, son cœur l'avait trahie. Mais elle se domptait et essayait de sourire, pour s'empêcher de pleurer.

Il y eut une minute de silence. La baronne, que cette singulière attitude étonnait, mais attendrissait et amusait, et dont elle était bien loin de soupçonner la raison, regardait ses enfants avec une malice caressante, et prenait plaisir à prolonger leur confusion.

— Allons, reprit-elle enfin, je suis de trop maintenant entre vous deux, mes amis. Je sais ce que je voulais savoir. Mon rôle est joué ; je rentre dans ma chambre, où mon feu m'attend. Vous m'enrhumez avec vos stations en plein air. Mais puisque le jardin est le confessionnal, qu'il soit aussi l'autel ! Je voudrais que ces rosiers eussent des roses, je les effeuillerais sur vous ; je voudrais que les oiseaux chantas-

sent dans les branches, je les prendrais à témoin ; mais puisque les oiseaux ne sont pas éclos ni les fleurs ouvertes, contentons-nous, mes amoureux, de ce vieux lierre qui grimpe au mur et qui vivra plus longtemps que moi. J'atteste cette verdure immuable qui rit à votre jeunesse et qui se moque de mes vieilles années ; j'atteste ce beau ciel où j'ai vu si souvent voltiger des amours bouffis ; et, devant ce décor, je vous unis et je vous bénis, mes chers sournois. Ta main, Marie ; la tienne, Hector. Allons, ce soir j'annoncerai ce mariage à nos amis, et je leur raconterai mon petit discours champêtre. Au revoir, mes enfants. Je vous laisse seuls. N'est-ce pas que j'ai bien joué mon rôle?

Et la baronne, ricanant et trottinant, s'amusant comme d'un enfantillage de cette union qu'elle venait de prononcer, selon le rituel du dix-huitième siècle, se dirigea vers la maison, se retournant pour regarder les deux fiancés immobiles, qui semblaient changés en statues.

Hector, souriant avec amertume, suivait de loin sa mère d'un regard empreint d'une sorte de compassion paternelle. Il vient un âge où la tendresse change, où la soumission est une protection respectueuse. Hector avait pris la main de sa cousine et la sentait froide et inerte dans la sienne. Il ne savait comment s'excuser de ce fatal imbroglio. Marie, devenue maîtresse de ses émotions, attendait qu'il parlât ; mais, comme il persistait dans son silence, elle lui dit, en s'assurant que la baronne était rentrée et ne pouvait pas les surprendre :

— Mon cousin, nous sommes fiancés, vous le voyez. Mais si vous êtes lié pour votre propre compte, je n'ai donné ma main qu'au nom d'une autre ; j'avais une procuration.

— Quoi ! Marie, vous savez ?...

— Oui, je sais tout, mon cousin, et vous avez eu tort de ne pas avoir confiance dans mon amitié ; car, enfin, mon

voyage était peut-être une embûche de votre mère et de ma famille. J'aurais pu, pauvre provinciale, mettre beaucoup de bonne volonté à accepter le rôle qu'on ma'ssignait, et si j'avais commis la maladresse de me rappeler que, dans notre enfance, on nous mariait tous les jours, je serais aujourd'hui, convenez-en, dans une position un peu ridicule.

Marie était calme et souriante en parlant ainsi. Cette âme fière n'avait plus de faiblesse à l'heure du péril, et elle accomplissait avec sérénité la tâche qu'elle s'était imposée. Hector, attendri de cette grandeur dont il sentait les efforts cachés, ému de ce dévouement cordial, serra avec frémissement la main blanche et refroidie de sa cousine.

— Si j'osais, Marie, lui dit-il, je tomberais à vos pieds comme devant une sainte !

— Vous auriez tort, répliqua la jeune fille en essayant de dégager sa main.

Et d'un ton qu'elle voulut rendre moqueur :

— Le sable est humide, et vous vous tacheriez les genoux. Ce jardin est bien compromettant.

— Ainsi, ma cousine, vous avez mon secret.

— Mon cousin, j'ai celui d'une autre qui m'a estimée comme sa sœur et qui veut que vous soyez mon frère. Hector, vous êtes bon, loyal, et vous avez dans l'affection d'une âme fière et pure la récompense qui vous est due. Mais, permettez-moi, mon ami, de vous dire que vous manquez de résolution. Je sais tous les égards, toutes les précautions que votre piété filiale doit exiger; mais ne pouvez-vous pas avoir une volonté, et n'avez-vous pas acquis le droit de faire respecter sans violence l'amour honnête qui vous anime? Je n'ai pas, continua la jeune fille, avec un adorable sourire, une grande expérience de ces choses, mais je crois qu'une bonne et simple franchise est encore le meilleur et le plus court moyen. Vous voyez ce qu'il en coûte d'hésiter, un

quiproquo et des fiançailles pour rire, dont j'aurais le droit de me fâcher.

— Marie, ma sœur, je vous bénis. Tout ce qu'un sentiment jaloux m'a laissé de tendresse, de reconnaissance, je vous le donne. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un amour comprimé si longtemps par la froide raison, par le devoir. J'ai peur d'être jeune, parce que j'ai peur d'être ridicule. Je touche au but que je rêvais à vingt ans, et si je me laissais aller à la joie qui m'inonde, je proclamerais tout haut cet amour que je cache, comme une faute contre l'ennui. Mais vous savez, ma cousine, que j'ai une tendresse un peu jalouse à ménager; ma mère...

— Ma tante va au-devant de vos vœux, et cette persécution pour un mariage en est la preuve.

— Oui, pour un mariage qui ne change rien à ses habitudes, qui n'introduit pas d'étrangère dans sa famille, qui ne heurte aucun préjugé; mais que dira-t-elle en apprenant la vérité?

— Ecoutez-moi sérieusement, mon cousin, car je crois que mes paroles sont un oracle. Vous savez, les enfants, les jeunes filles, les insensés, sont quelquefois inspirés par un esprit qui les fait parler à son gré. Eh bien! je sens qu'un de ces bons esprits, descendu tout droit du ciel, m'est entré dans le cœur et m'inspire. Vous avez un double devoir, celui de fils, celui de fiancé. Si vos lisières vous semblent bien courtes, c'est que vous avez grandi. Soyez homme et posez doucement votre volonté. Il n'y a plus d'usurpation à devenir le chef réel et actif de la famille; ma tante vous aime par-dessus tout et a peur de vous déplaire; usez de cette bienveillance. Vous ferez bouder M. de Saint-Paares, vous ferez fuir lady Fitz-Peters; le grand mal! mais vous triompherez d'une résistance qui ne sera qu'un peu de coquetterie maternelle. Prenez garde, mon cousin! votre attitude

était un jeu dangereux pour celles qui n'avaient pas votre secret; votre faiblesse serait un péril autrement grave pour celle que vous aimez. Pauline n'est pas une intelligence vulgaire ni un cœur banal; elle mourrait de votre hésitation, elle se tuerait, si vous la dédaigniez. Brave contre tout le monde, elle serait sans force contre les blessures que vous lui feriez vous-même. Prenez garde! vous n'avez pas le droit de tuer ni de torturer cette jeune fille, qui croit passionnément en vous. Tout le monde n'a pas le pouvoir stérile des résignations, et Pauline moins que personne.

— Je vois que vous avez reçu bien des confidences, ma cousine, reprit Hector avec gravité. Vous me parlez avec une raison qui m'accable. Mais connaissez-moi tout entier, et voyez quel homme s'agite et tremble derrière ce masque impassible. J'en atteste votre bonté, votre héroïque douceur, j'aime profondément, d'un amour absolu, avec estime, avec respect, avec religion, cette pauvre fille valeureuse qui est restée grande, fière, pure dans sa misère. Je l'aime, et, permettez-moi de vous le dire, c'est là toute mon excuse de ne pas vous aimer. Mais expliquez-moi donc pourquoi une résistance s'élève en moi quand mon secret va m'échapper; pourquoi j'ai peur d'un aveu qui me lierait pour le monde! Cela est lâche, sans doute, et ridicule. Je lui donnerais mon sang, ma vie, et j'hésite à lui donner mon nom; la pensée d'un mariage me semble vaguement un péril. C'est pour elle seule, j'en suis sûr, que je redoute ce danger. Mais, enfin, quel est-il? Pourquoi cette inquiétude qui me torture et m'empêche d'aller résolûment jusqu'au bout.

— C'est que vous vous êtes trompé, mon cousin, et que vous n'aimez pas Pauline.

— C'est peut-être au contraire, Marie, parce que je l'aime trop, et parce que ma tendresse acquiert la lucidité des âmes en extase. A mesure que je l'étudie et que je sens

augmenter mon dévouement, je sens aussi de plus en plus les différences de deux cœurs entraînés l'un vers l'autre par quelque loi fatale des contraires. Plus nous nous aimerons, moins nous serons près de nous confondre et d'avoir les mêmes sensations, les mêmes délicatesses. Ah! je ne recule pas pour moi, mais pour elle. Je prévois à un moment un choc terrible, et je crois que si je ne l'aimais pas comme je l'aime, je la haïrais avec passion.

— Taisez-vous, répliqua Marie, qui essaya de sourire, mais que cette confidence épouvantait; taisez-vous! Ce sont là les vaines excuses de votre timidité. D'ailleurs, mon cousin, il est trop tard, le mal est fait! Si l'un de vous deux doit souffrir, que ce soit vous qui prévoyez la douleur. Vous avez le courage froid et paisible, ne le laissez pas ébranler. Allons, mon cousin, je vous exhortais au bonheur, c'était vous méconnaître; je vous exhorte à la souffrance. Voilà le lien véritable et indissoluble entre nous. Pauline compte sur vous; ne la trompez pas. Elle vous aime, vous lui avez dit que vous l'aimiez; ne rétractez pas des paroles sincères. Voilà ce qui est le devoir rigoureux et immédiat. Le reste appartient aux conjonctures et à Dieu. Soyez toujours bon, patient, dévoué, et laissez faire le temps. Le bonheur n'est pas l'essentiel, c'est l'accessoire.

— Ah! Marie, que nous nous comprenons bien!

— C'est pour cela, mon cousin, que nous ne pouvons pas nous aimer, se hâta de dire avec une ironie touchante l'héroïque enfant. Écoutez, ma tante nous réserve quelque piége pour ce soir. Tendons-lui une bonne petite embûche. Elle annonce votre mariage à ses amis; annoncez en même temps votre amour à elle et aux autres. Je serai là, je vous aiderai; nous brusquerons l'affaire, et nous aurons raison de vos hésitations et des scrupules de ma tante, que vous exagérez.

— Soit, Marie, vous me donnez confiance. Je serai digne de votre amitié, ma sœur. Ce qui nous manque, à nous autres hommes, c'est l'enthousiasme de la douleur ; nous nous embarrassons de subtilités, et, malgré toute notre loyauté et tout notre courage, nous essayons de discuter avec le calice. Vous nous apprenez la vraie grandeur ; vous n'analysez pas vos sentiments ; vous les transfigurez. Excusez-moi, ma cousine, vous verrez ce soir que je n'ai plus d'irrésolutions, et que je sais et que je peux vouloir.

— Bien dit, mon cousin ; mais séparons-nous, car il ne faut éveiller la jalousie de personne.

— C'est vrai, n'est-ce pas, elle est jalouse?

— Qui, lady Fitz-Peters? je crois bien : et n'a-t-elle pas un peu raison, mon cousin?

— Vous riez, Marie?

— Oh ! ne faites pas attention ; c'est comme si je pleurais.

Ce mot fit tressaillir Hector. Il s'élança pour ressaisir la main que sa cousine avait retirée. Mais Mlle de Soulaignes fit un mouvement en arrière, posa un doigt sur ses lèvres, par un geste doucement grondeur, et lui tourna le dos.

Hector comprit que toute insistance serait indiscrète. Il traversa le jardin pour rentrer à l'hôtel.

Quand elle se vit seule, Marie leva ses beaux yeux ruisselants de larmes vers le ciel, et murmura :

— Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir donné la force d'aller jusqu'au bout. — Pauvre Hector! pauvre Pauline! Est-ce donc là de l'amour? Je ne suis pas faite alors pour aimer.

Remarquons en passant que depuis qu'il s'était agi d'amour, par une pudeur réciproque, Marie et Hector ne s'étaient plus tutoyés.

CHAPITRE VI

Nous retrouvons tous nos personnages réunis dans le salon de Mme de Villemoran, le soir de cette conférence du jardin. L'abbé Legros a été mandé tout spécialement, et la solennité de l'invitation lui a fait mettre une soutane neuve et prendre son air d'apparat. M. de Saint-Paares, qui prévoit une scène de sentiment, s'est assuré contre les émotions par un maintien gourmé et empesé. Marie, heureuse en apparence, souriant à tout le monde, offrant les siéges, tendant la main avec la grâce muette d'une plaideuse qui veut gagner sa cause, se montre surtout d'une câlinerie toute filiale pour la baronne. Hector est grave ; mais n'est-ce pas son air habituel? Si on ne lit aucune émotion sur sa figure impassible, on pourrait deviner à certains tremblements des mains, à certaine lueur qui passe parfois au fond de son regard, que la partie qui va se jouer est sérieuse pour lui. Elle l'est, en effet, et d'autant plus sérieuse, d'autant plus terrible, que les partenaires sont de ceux qu'on ne peut ni contraindre ni mépriser. Assis devant la table du salon, jouant avec la frange du tapis, notre héros songe

tout bas à son héroïsme, et s'interroge avec l'anxiété d'une âme loyale.

Je voudrais qu'on estimât Hector de Villemoran à sa hauteur. Un caractère comme celui-là, positif et simple, échappe, par sa réalité même, aux engouements des lecteurs. Il faut l'aimer par réflexion, cet homme réfléchi. Parce qu'il a la pudeur de son secret, il ne faut pas conclure la faiblesse, la crainte. La frivolité de sa mère l'a rendu grave. C'est une nature dévouée qui craint les épanchements inutiles, les démarches exagérées. S'épouvantant d'une sympathie qui rapproche deux natures antipathiques, mais trop fier, trop bon, trop honnête pour reculer, parcequ'il entrevoit des douleurs, il a laissé échapper, dans l'entrainement d'une confidence qui était en quelque sorte la rançon de Marie, son angoisse, son trouble; mais cette minute de faiblesse a été rachetée; désormais, il l'a dit, il sait et il veut ce qu'il doit faire. Sa timidité apparente est la concentration d'un sage, et puisqu'il n'y a pas d'autre mot pour peindre cette âme virile que ce terme froid et lourd, je dirai que c'est un homme *circonspect*. Mais cette simplicité est la plénitude bien plutôt que l'insuffisance de l'esprit et du cœur, et pour n'être pas un amoureux à guitare et à bouts rimés, Hector n'en est pas moins atteint au vif d'une de ces passions invincibles et rares qu'il faut envier ou qu'il faut plaindre, mais qu'il faut à coup sûr respecter.

Hector est, après tout, le Lindor contemporain que l'habit noir rend sérieux comme un diplomate, et qui ne peut pas se donner des airs de Roméo, avec la figure d'un agent de change.

La baronne n'avait point invité lady Fitz-Peters, non plus que son inévitable demoiselle de compagnie. Elle avait même fait comprendre, dans la journée, à la sentimentale Anglaise que le whist n'aurait pas lieu le soir, et qu'on dé-

sirait être seuls pour causer d'affaires de famille. Peut-être Antonia, bien qu'il lui en coûtât de s'abstenir d'une réunion pareille, eût-elle respecté le désir ainsi formulé par la baronne; mais Pauline, prévenue par Marie et préparée aux émotions décisives de la soirée, sut persuader à la veuve que les avertissements de Mme de Villemoran n'étaient pas une exclusion, bien au contraire. Elle éveilla sa curiosité par des allusions, par des conjectures dont Antonia se sentit percée et mordue. Peut-être allait-on voir apparaître une fiancée inconnue de M. Hector; peut-être cette soirée était-elle une veille de contrat! Lady Fitz-Peters faillit s'évanouir à ces insinuations que Pauline, malgré ses angoisses, avait l'incroyable malice de lui décocher. Elle résolut d'assister, quand même, à cette réunion, et, ne perdant pas la tête dans les fureurs d'une jalousie qui l'étouffait intérieurement, elle se fit habiller de couleur tendre, et enferma ses charmes dans une prison étroite qui ne pouvait que suggérer la tentation d'une délivrance. Ses bandeaux s'étalaient, comme deux rideaux de catafalque, le long de ses joues, en attestant l'énergie et les parfums du cosmétique. Tous les menus joyaux de l'amirauté étaient mis en lumière; ses doigts ressemblaient à des pagodes, ses poignets à des bazars.

Notez que lord Fitz-Peters, par une manie de profession, avait aimé à multiplier dans la parure d'Antonia les emblèmes maritimes; et que ses bagues, ses broches et ses bracelets portaient tous des ancres. Ce symbole d'espérance était ironique dans un pareil désarroi. Lady Fitz-Peters l'interrogeait pourtant avec ferveur.

Elle fit son entrée avec une majesté qui plâtrait assez bien le dépit; dissimulant dans la grimace d'un sourire officiel et immobile la torture qui changeait les lacets de son corsage en étreintes de fer. Antonia s'était assise dans le fauteuil le plus élevé, au milieu du salon, et elle attendait,

comme une sorte de Junon que va frapper le jugement de Pâris.

Pauline Foucault ne quittait que bien rarement lady Fitz-Peters. C'était l'excuse de sa présence. Un peu plus pâle que d'habitude, serrant fortement les bras sur sa poitrine pour arrêter un frisson qui parcourait tout son corps, dévorant de la flamme de ses yeux tous les personnages rangés en cercle devant la cheminée, assise à l'écart, le visage caché par l'ombre de l'abat-jour, elle attendait, elle aussi, mais avec une impatience qui accélérait les mouvements de son cœur jusqu'à l'anévrisme. Ce tribunal insignifiant et grotesque allait décider de sa destinée, de sa vie. Ces bonnes gens étaient terribles. Qu'allait dire cette baronne ridicule? qu'allait penser ce sigisbé sexagénaire qui ne pensait jamais à rien? Et ce doux prêtre qu'on privait de son whist, comment allait-il intervenir? Et Hector, comment défendrait-il la cause de son amour? Et Marie, tiendrait-elle sa promesse? Et elle-même, Pauline, aurait-elle bien la force de rester calme, et de ne pas plaider par ses cris et par ses transports? Oh! comme elle se rappelait tous les serments échangés! Mais les serments suffiraient-ils pour rendre Hector invincible?

Chacun des assistants avait sa crainte, et nul n'osait toucher au motif sérieux de la réunion. On jetait par intervalles une réflexion, une plaisanterie, un mot qui tombait et plongeait dans le silence; mais nul n'osait relever ce défi involontaire. M. de Saint-Paares avait mis un empressement un peu bruyant à acquitter une dette de whist; mais tous les regards s'étaient aussitôt baissés avec discrétion pour ne pas être soupçonnés de complicité, et la baronne, par une petite toux grondeuse, avait fait comprendre au comte l'inconvenance de sa probité. L'abbé Legros sentit que c'était à lui d'avoir du courage, de rompre la glace; il se dévoua; et,

arrangeant sa ceinture, passant la main sur son rabat, se préparant comme pour un prône :

— Je croyais, madame la baronne, dit-il d'une voix doucereuse, que vous aviez une confidence à nous faire, et que cette réunion n'avait pas d'autre but.

— Rien ne presse, se hâta d'ajouter M. de Saint-Paares ; on peut remettre la confidence à un autre jour.

— Saint-Paares, dit en riant Mme de Villemoran, si j'avais des raisons d'ajourner, votre réflexion me déciderait à parler. Remettre au lendemain est toujours une imprudence ; à notre âge, c'est une fatuité sans excuse. Eh bien! oui, je vous ai convoqués pour vous faire part d'un grand événement : mes amis, je marie mon fils. Ah! je ne lui fais pas violence ; il est majeur. Je n'ai eu qu'à bénir son choix, n'est-ce pas, Hector?

Hector se leva.

— Ma mère, je prends nos amis à témoin de la bénédiction que vous donnez à ma fiancée. Mais pardonnez-moi s je n'ai pu vous détromper plus tôt sur son nom.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria la baronne, tournant vers Marie, souriante et immobile en apparence, ses petits yeux écarquillés.

— Cela veut dire, ma mère, que Marie est ma sœur, ma confidente, ma meilleure amie, la marraine de mon amour, mais ne peut pas être ma femme.

L'abbé Legros fronça le sourcil ; le comte de Saint-Paares regarda le parquet, comme un homme foudroyé dans une affaire sérieuse. Lady Antonia sentit l'ivresse d'une espérance folle lui monter au cerveau. Pauline tremblait et Marie souriait toujours. Quant à la baronne, elle agitait les mains et secouait la tête comme dans un brouillard ; enfin elle put dire :

— Quelle est... l'autre?... son nom?

Hector fit un mouvement. Lady Antonia tressaillit, et, emportée hors des bornes de la réserve britannique, lui tendit la main. Mais Marie s'était levée, et, traversant le salon, était allée vers Pauline, qui s'était dressée à son approche. Les deux jeunes filles s'avancèrent au milieu de l'anxiété générale.

— Ma tante, dit Mlle de Soulaignes en poussant légèrement Pauline et en la contraignant ainsi à s'agenouiller devant la baronne, voici celle qu'il faut bénir!

— Jamais! s'écria avec vivacité Mme de Villemoran en reculant son fauteuil.

L'amirale, par un phénomène singulier, eut tout à coup aux lèvres un des plus énergiques jurons de feu Fitz-Peters, mais elle ne s'était pas évanouie. Elle suffoquait et foudroyait Pauline de toute la mitraille de ses yeux à la Lancastre. L'abbé Legros et M. de Saint-Paares rougissaient du scandale. Marie, avec une majesté simple, maintenait sa main fine et blanche sur l'épaule de Pauline, pour contraindre celle-ci à rester à genoux.

— Ma mère, dit Hector d'une voix ferme, je vous présente ma fiancée, et je vous demande de la nommer votre fille et de l'aimer.

La baronne ne répondit rien. Elle était furieuse d'avoir été jouée. C'était là au fond sa grande objection; mais elle cherchait des prétextes.

— Allons, ma tante, ajouta Marie avec douceur, vous vouliez une fille, je vous en amène deux : embrassez-les.

— Mais toi, ma pauvre enfant! s'écria la baronne, sans regarder Pauline et en tendant les bras à Marie.

— Moi, répliqua Mlle de Soulaignes, je vous ai dressé un piége, et vous y êtes tombée. N'est-ce pas, mon cousin, que je ne vous aime pas?

— Elle ment, madame, dit d'une voix fière et frémissante

Pauline toujours agenouillée. Elle l'aime ; mais elle s'est immolée, quand elle a su que j'aimais et que j'étais aimée. Que ce sacrifice soit honoré comme il mérite de l'être. Puisque votre fils m'a choisie, madame, c'est que je suis digne d'être votre fille.

La pauvre baronne sentait dans ses yeux des picotements qui annonçaient des larmes. Elle allait céder, quand elle eut la fatale pensée d'interroger ses amis du regard. M. de Saint-Paares affectait la plus mordante ironie ; il haussait les épaules d'un air qui voulait dire : Pauvre dupe ! L'abbé, froid et composé comme au confessionnal, condamnait par son attitude cette extorsion de la bénédiction maternelle. Quant à lady Fitz-Peters, on ne saurait décrire le tumulte de son visage. Jamais son intrépide époux n'avait essuyé des tempêtes égales à celle qui se peignait sur les traits de sa veuve. La pudeur outragée allumait surtout dans ses prunelles les feux de vingt tonnerres.

Mme de Villemoran fut embarrassée de cette opposition ; son égoïsme, d'ailleurs, qui avait consenti au partage avec Marie, se réveilla plus exigeant devant les prétentions d'une étrangère ! Et puis enfin, quoiqu'elle n'eût guère de préjugés, et que, si près d'aller rejoindre ses aïeux, la baronne ne songeât guère à les ménager, elle était, ou plutôt elle aimait à se croire blessée dans sa dignité nobiliaire, par cette perspective de mésalliance. Aussi, bien qu'il lui en coûtât un peu de chagriner son fils, mais habituée qu'elle était à user de sa soumission jusqu'à l'abus, elle prit un petit air froid et hautain, refoula son émotion, et relevant, par un mouvement sec la pauvre Pauline agenouillée avec une patience merveilleuse :

— Mademoiselle, dit-elle, vous pardonnerez à ma surprise. Si j'avais pu prévoir l'erreur dans laquelle je suis tombée, je n'aurais pas appelé de témoins pour cette petite explica-

tion. Mon fils vous a donné des droits que je ne conteste pas; mais vous ne voudriez pas d'un consentement obtenu par entraînement. Laissez-moi me recueillir, y songer un peu.

— Ma mère, dit Hector, qui vit les lèvres de Pauline s'agiter avec le frémissement d'une colère impatiemment contenue, qu'avez-vous besoin de consulter autre chose que votre tendresse pour moi? Jamais le soin de mon bonheur n'a contrarié le vôtre. Pour la première fois, j'ose insister. Ne différez pas d'accorder votre consentement que j'attends comme un témoignage d'affection.

— Hector, me reproches-tu de n'avoir pu vivre sans ton amitié?

— Ma mère, je ne vous fais pas de reproches, je vous adresse une prière. J'aurais voulu vous prévenir, empêcher une explication pénible. Le hasard nous a donné des témoins. Je fais appel à leur sagesse : je suis sûr qu'ils m'aideront à vous convaincre.

— Taisez-vous, monsieur de Villemoran, interrompit Pauline avec violence et en se relevant; ne voyez-vous pas qu'on me trouve de trop chétive naissance pour porter votre nom? N'est-ce pas, monsieur le comte? N'est-ce pas, monsieur l'abbé? N'est-ce pas, milady?

Et la jeune fille courroucée montrait tour à tour chacun des assistants qui baissait la tête.

— Tais-toi, Pauline, dit Marie, que le caractère emporté de la jeune fille épouvantait, et qui tremblait que des paroles irrémissibles ne fussent prononcées.

— Vous insultez mes hôtes! s'écria la baronne avec aigreur.

— Madame, continua Pauline, c'est moi qu'on insulte et qui me défends. Monsieur de Saint-Paares, que pensez-vous du mariage de M. le chevalier de Villemoran avec la demoi-

selle de compagnie de lady Fitz-Peters? Je vous adjure de me répondre sur votre honneur et votre conscience.

— Sur mon honneur, mademoiselle, reprit en badinant, avec une galanterie aigre-douce, M. de Saint-Paares, que cet incident choquait au dernier point, je trouve que vous méritez tous les hommages d'un homme d'esprit, et je comprends qu'il soit difficile de renoncer à vous.

— Vous le voyez, madame, reprit Pauline avec une froideur terrible, en se tournant vers la baronne : il est difficile de renoncer à moi. Cela est un compliment à double sens, qui veut dire qu'on ne perd pas tout son temps à m'aimer, mais que je suis trop ambitieuse de prétendre au mariage.

— Mademoiselle, je proteste, s'écria M. de Saint-Paares en rougissant.

— Oh! je ne vous en veux pas. Et vous, monsieur l'abbé, qui sanctifiez au nom du ciel les affections que le ciel inspire; vous devant qui tous les cœurs sont égaux, que dites-vous de mon ambition?

— Je dis, mademoiselle, répondit avec un peu d'embarras, mais avec sévérité, le vicaire de Saint-Philippe, que mon caractère m'interdit de prononcer légèrement entre un devoir défini et sacré comme la soumission filiale et les titres fort discutables d'une passion mondaine. Je prie Dieu qu'il vous éclaire tous les trois, et permettez-moi d'ajouter que l'humilité et la modestie sont les premiers titres à son intervention.

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, j'ai trop d'orgueil; lady Fitz-Peters est là pour me le rappeler. Milady, je n'ose pas vous demander votre avis; mais vous qui m'avez connue si patiente, si calme, donnez-moi, je vous prie, un certificat de moralité et de douceur, pour que je puisse entrer dans cette maison.

— Je vous dois autre chose que cela, mademoiselle, dit

avec une incomparable fierté la superbe Antonia; je vous dois vos gages, que je vais vous payer, en vous congédiant.

— Vous les remettrez à M. Hector de Villemoran; ce sera ma dot.

Et en parlant ainsi avec des sifflements dans la voix, Pauline tourna le dos à l'amirale. Celle-ci se sentit moins malheureuse en pensant qu'elle n'avait pas été absolument sotte dans sa réponse.

Hector et Marie, affligés de cette explosion, s'étaient serré la main par une pression muette et très-éloquente, et ils se demandaient ainsi quel bonheur était possible avec cette âme ombrageuse. Mais il s'agissait moins de bonheur que d'honneur, et Hector, voulant couper court à une scène qui n'avait déjà que trop duré, vint baiser la main de la baronne en lui disant :

— Je ne vous demande plus qu'une chose aujourd'hui, ma mère, et vous ne pouvez pas me la refuser : c'est de faire estimer et respecter chez vous, par tout le monde, cette jeune fille, digne d'estime et de respect. Quant au reste, nous en reparlerons à loisir.

— Bien, mon fils. Excusez-moi, mademoiselle Pauline, continua avec une grâce charmante Mme de Villemoran. Mon premier étonnement a été brutal; mais je ne veux plus voir en vous que l'amie de ma nièce, et vous serez toujours honorée, comme vous méritez de l'être, dans la maison dont Marie est l'enfant et la reine.

— Et moi, s'écria Pauline, vaincue, comme toujours, par la douceur, en se jetant aux genoux de la baronne, ne m'appellerez-vous jamais votre fille?

— A quoi bon? répondit avec mélancolie la baronne, qui ne voulait pas s'engager, j'ai si peu de temps encore à être mère!

Pauline comprit que c'était assez d'insistance. Elle voulut

prouver qu'elle savait aussi se résigner et que sa raison enchaînait à propos son orgueil. Elle salua donc avec respect la baronne, et d'une voix dont toutes les cordes se détendaient :

— Madame, lui dit-elle, pardonnez-moi, à mon tour, les émotions pénibles de cette soirée. M. le vicaire a raison : la soumission filiale est un devoir sacré. M. Hector saura le remplir, et je saurai le respecter. M[lle] Marie est ma caution. Elle vous apprendra à ne point me haïr ; j'apprendrai d'elle la résignation, et si, aux yeux du monde, vous ne me jugez pas digne d'être votre fille, devant Dieu, je vous honorerai comme ma mère.

Cette retraite était habile. Après ces paroles, qui lui avaient coûté un merveilleux effort, Pauline s'inclina et voulut sortir, mais elle chancelait et ne voyait plus la porte. Marie courut à elle, la soutint, l'accompagna jusqu'à sa chambre, et là, ne pouvant plus se contraindre, Pauline eut une crise nerveuse effroyable, suivie de larmes et de violents sanglots.

Le comte de Saint-Paares et l'abbé Legros s'esquivèrent, sur quelques mots de condoléance. Hector, silencieux et triste, reconduisit sa mère, qui l'embrassa avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire. Quant à lady Antonia, elle remonta chez elle avec une fureur froide. Si le fantôme de lord Fitz-Peters vint errer ce soir-là autour de l'alcôve de sa veuve inconsolée, il dut trouver que le riche mausolée dont cette nouvelle Arthémise l'avait gratifié mettait la conscience de celle-ci fort à l'aise, et que le premier mérite des morts est de ne pas revenir.

Marie de Soulaignes veilla une partie de la nuit au chevet de Pauline. Elle s'efforça de calmer, de ramener à l'intelligence froide de la situation cet esprit impressionnable que le moindre obstacle exaspérait, et qui dépensait une vitalité

prodigieuse dans des luttes inutiles. C'était une de ces natures privilégiées ou fatales qui dépassent la réalité en marchant dessus, et qui en gardent l'épine dans le talon. Il n'y avait pas, à vrai dire, dans les incidents de la soirée, matière à profond désespoir : il était évident que la baronne de Villemoran, après quelques jours de douce sollicitation, céderait et tendrait les bras à la fiancée de son fils. Un peu de patience et d'adresse pouvait venir à bout de cette résistance. Voilà ce qui ressortait clairement de cette scène; voilà ce que Marie s'efforça de démontrer. Mais Pauline avait besoin de douleur, autant que d'amour, et son âme inquiète se fût mal accommodée d'un bonheur facile, d'une victoire sans combat.

La suite de ce récit éclairera le lecteur sur ce caractère étrange, mais réel, que nous avons observé plus d'une fois, et qui est le produit des préjugés et des mécomptes, et aussi de l'éducation incomplète de ce temps-ci.

CHAPITRE VII

Pauline Foucault, fille d'un militaire retraité, ayant le souvenir confus d'une première enfance entourée de bien-être et d'égards, se considérait comme une exilée, comme une puissance déchue qui a le droit de rentrer dans son domaine. Ayant orné son esprit de toutes les richesses, de tout le luxe qui peut éclore dans les serres chaudes de l'instruction publique, ayant le sentiment et l'envie des existences fastueuses, se sentant supérieure à bien des grandes dames qu'elle avait entrevues au parloir, elle ne doutait pas de ses titres à dominer le monde. Trop fière pour mendier une restauration qu'elle attendait tous les jours, elle s'irritait et souffrait du moindre retard. S'exagérant la résistance d'une société qu'elle avait trop enviée pour ne pas l'avoir un peu calomniée, elle prenait les moindres taupinières pour des montagnes, et elle eût même été désappointée d'arriver sans encombre, sans difficultés, au but qu'elle convoitait avec trop de violence pour ne pas le croire et pour ne pas aimer à le croire peu accessible.

J'ai essayé de faire comprendre comment Hector de Vil-

lemorau, esprit sérieux et positif, n'était pourtant pas un sot; je voudrais aussi, par opposition, faire estimer et faire plaindre cette jeune fille courageuse, solitairement exaltée par une longue rêverie, que sa patience avait rendue sensible à l'excès, et qui, déclassée par hasard, souffrait, en envenimant elle-même sa blessure.

Quand je parle de déclassement, je m'explique. Depuis soixante ans, la société française, remuée, bouleversée, sortie d'une route dans laquelle il lui serait impossible de rentrer, cherche sa voie. La mélancolie de ce siècle ne saurait être attribuée à une autre cause. Elle a commencé par les hommes; et qui de nous n'a tressailli aux lamentations de René, aux plaintes mélodieuses du poëte des *Méditations?* Je crois que la femme, à son tour, j'entends la femme sérieuse et sincère, a gagné la maladie de René. La sœur a la fièvre du frère. D'abord distraite, occupée à consoler, elle n'avait pas le temps de songer, de s'attrister, de se plaindre elle-même. Mais, peu à peu, l'homme s'est blasé ou s'est dévoué; il s'est donné un but; il a vécu : il a renfermé ses larmes et desserré les poings. La femme alors a pu se recueillir et se demander si elle avait sa part et sa place dans cette société transitoire, que quelques-uns ont tort de considérer comme le meilleur des mondes possibles.

Parce qu'on a un peu abusé, dans les romans, des femmes incomprises, ce n'est pas une raison pour que l'on comprenne mieux la femme. N'est-il pas vrai qu'elle est mal honorée, et, par suite, mal élevée, dans cette cohue de gens d'affaires et de gens sans croyance, qu'on appelle le dix-neuvième siècle? L'éducation est une sorte de sevrage supérieur, où l'on enferme, pendant quelques années, les jeunes filles qui ne peuvent pas prétendre encore aux cachemires et aux chapeaux à plumes. On leur enseigne assez d'histoire pour qu'elles ne soient plus tentées d'y revenir; on leur fait

peur de la littérature; et, sous prétexte de musique, on les livre au Minotaure du piano; mais on ne réussit, ni à en faire des femmes pratiques, ni à en faire des femmes instruites. Cette intelligence à moitié éveillée, qui n'a pas les ressources suffisantes pour se calmer et pour se satisfaire, donne aux familles des épouses prétentieuses ou nulles. On excite leur ambition; on ne les prépare pas à la réalité. Que voulez-vous que fasse une jeune fille comme Pauline Foucault : imagination vive, cœur altier, mais sans croyance précise, rendue jalouse par comparaison, rendue défiante par l'examen des petitesses du monde? Ou bien elle se révoltera contre un matérialisme dédaigneux qui ne tient pas assez compte des qualités morales; ou bien elle souffrira, aigrie, mécontente et rancunière. Les cœurs sublimes et forts, comme Marie de Soulaignes, sont des exceptions; les esprits susceptibles et inquiets, comme notre héroïne, sont plus fréquents. Tous n'ont pas sa vertu, son entêtement dans le bien, par où elle est vraiment digne de pitié; parce que tous n'ont pas sa confiance invincible dans l'amour. Avec l'ironie que sa misère et la morgue de ses compagnes lui ont inculquée, avec ce doute qui résulte de la demi-science et qui ne sait rien accepter de bonne foi, Pauline paraît un tyran et ne peut être qu'une victime, victime des autres, parce qu'elle est victime d'elle-même. Ne voyant, selon le monde, que deux routes pour elle, celle de la résignation qu'elle a prise, en courbant le cou devant les mitaines de lady Fitz-Peters, ou la voie de l'émancipation, que son équivoque amie Adèle de Saint-Ovide parcourt en gambadant, Pauline, ulcérée par cette alternative, a juré d'en trouver une troisième, héroïque et pure; mais elle n'y pose le pied qu'avec une réserve farouche, elle a peur d'y rencontrer des défenses opiniâtres; et c'est ainsi que, manquant de sang-froid, elle dépasse toujours le but qu'elle atteint, et

elle gâte le bonheur qu'elle pourrait goûter avec plus de calme et de simplicité.

Il est juste de reconnaître que la société actuelle n'a plus d'abîmes à faire franchir aux divers pèlerins qui se mettent en route pour ses sommets ; tout au plus a-t-elle encore des ornières et passablement de boue. Il n'y a plus de pont-levis dressé entre le vassal et la châtelaine. Ce dicton de vaudeville : *On a vu des rois épouser des bergères*, est devenu vulgaire et plat comme un article du code civil. Par conséquent, Pauline Foucault n'avait pas d'ambition démesurée, en rêvant l'honneur de s'appeler Mme de Villemoran. Elle n'avait qu'un peu de résignation à mettre en œuvre pour atteindre cet idéal éternellement convoité et habituellement chimérique : l'amour dans le mariage. Mais je me serai mal expliqué, si je ne suis pas parvenu à faire comprendre que des âmes comme celle de Pauline ne s'accommodent jamais d'un succès, et, jouissant du bien, sont jalouses du mieux. Après tout, s'il faut les plaindre, il faut aussi les admirer par un certain point, ces natures éprises de l'idéal, voulant un triomphe éclatant et pur, aimant avec une ardeur surhumaine, et s'offensant, comme d'une honte pour elles, du moindre caillou qui les froisse. Cette susceptibilité exagérée est l'ivresse de l'honneur.

Pauline promit à Marie de Soulaignes d'avoir du courage et du sang-froid ; mais dès qu'elle fut seule, cette résolution l'abandonna. Les piqûres s'ouvrirent et saignèrent comme de grandes plaies. Elle eut peur de se retrouver en présence de ces êtres ridicules qui ne l'avaient pas comprise ; elle voulut aussi éprouver l'amour d'Hector, dont la placidité était un reproche pour elle ; et elle passa le reste de la nuit dans des préparatifs de départ.

Marie reçut en s'éveillant un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle,

» Je pars. Je ne pourrais vivre un jour de plus dans cette maison. Lady Fitz-Peters m'a chassée. La baronne ne peut me prendre à son service. Hector n'a pas besoin de dame de compagnie, et je n'aurais pas de titres pour rester ici. Vous m'avez offert, mon ange, l'hospitalité de votre famille, l'intervention de votre amitié. Merci, et soyez bénie, sublime et chère rivale. Je vais, en partant, m'agenouiller au seuil de votre chambre, baiser la trace de vos pas. Vous êtes aussi grande, aussi pure que je me sens égoïste et misérablement attachée à mon amour.

» Ah ! combien il y a d'orgueil dans ces étroites cervelles de gentillâtres ! Combien d'indifférence dans ce prêtre qui aurait dû me défendre ! Et Hector, pourquoi n'a-t-il pas raccroché à leurs clous tous ces pantins devant lesquels j'ai eu la honte de m'humilier et qui m'ont méconnue ? Vous vouliez l'épreuve de ma soumission, de ma douceur sur ces êtres ironiques. Vous répondiez d'un succès, et d'un succès prompt, si je restais ; j'aime mieux fuir et attendre qu'ils aient le remords de leur dureté. Je ne sais pas où je vais ; dans quelque pension, où j'enseignerai à des jeunes filles l'obéissance passive aux grands parents, et l'horreur de l'imagination et de l'amour.

» Je vous ferai tenir mon adresse plus tard, dans quelques jours ; j'ai besoin, tout d'abord, d'un peu de solitude. Hector ne mourra pas de mon absence. Ne le consolez pas, surtout ! Je crois qu'il serait bon de le laisser tout à sa volonté. Et si vous retourniez dans votre famille, vous laisseriez dans cette égoïste demeure un vide qui ferait penser à moi. Oh ! pardon, pardon ! de cette jalousie ! mais j'ai peur de vous, et pourtant je m'en veux ! Quand vous saurez ma nouvelle adresse, gardez-la, emportez-la, écrivez-

moi ; mais ne la montrez à personne. C'est à lui, s'il m'aime, à la trouver, à la deviner. »

Marie ne fut pas fort étonnée de cette lettre. Avec son bon sens ingénu, elle avait compris qu'une âme aussi compliquée que celle de Pauline ne continuerait pas sur le même terrain la lutte qui n'avait pas complétement réussi. Elle sourit avec tristesse au passage qui la suppliait de partir et de laisser le champ libre. Sur ce point encore, sa résolution était prise de la veille, et elle pensait que le meilleur moyen de ramener la baronne, c'était de lui faire sentir un peu l'ennui de la solitude.

Hector avait, de son côté, un pressentiment. Il descendit de bonne heure et trouva au bas de l'escalier Marie, qui l'attendait. A la façon dont elle lui serra la main, il devina la fuite de Pauline.

— Elle est partie, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec tristesse.

— Pouvait-elle rester ? répondit Marie.

— Eh bien ! qu'elle parte ! qu'elle s'en aille ! puisqu'elle doute de ma volonté, répliqua, avec une énergie fiévreuse qui ne lui était pas habituelle, Hector, visiblement excité par cette nuit d'insomnie.

— Vous êtes injuste, mon cousin, vous êtes cruel !

— Et vous, ma cousine, vous êtes trop indulgente, ou plutôt vous avez peur de me détromper. Vous respectez ce sentiment étrange qui s'est emparé de moi. Vous voulez me donner des illusions ; car je n'en ai pas.

— Je veux vous exhorter à aller jusqu'au bout du devoir.

— Hélas ! n'ai-je donc pas assez d'entraînement à tenir ma parole ? Ne l'aimé-je donc pas assez, cette pauvre fille qui manque à ma vie comme une enfant que j'aurais perdue

et que j'aurais peur de reconnaître. Il faut que je l'aime bien pour ne pas vous aimer !

— Oh ! ne parlons pas de moi, Hector, répondit Marie en rougissant et en prenant, avec une simplicité toute fraternelle, la main de son cousin. Je suis contente de la part qui m'est faite. Je sens bien que je vous serai utile, peut-être indispensable, à l'un et à l'autre. Votre avenir m'effraye ; pourtant je réponds de votre courage et je réponds de l'honneur et de l'amour de Pauline. Mais il y a comme un malentendu inexplicable entre vous deux. Soyez plus qu'un homme, mon cousin. Je vous le demande pour vous et je vous le demande pour elle. Vous parliez de trouver en elle une fille ; eh bien ! (je dis cela sérieusement) soyez sa mère. Ce qui lui a manqué, je le sens bien, c'est un bon exemple et une solide affection. Son honnêteté est un effort de sa conscience, une tâche de sa volonté. Faites-lui les honneurs de ce monde qu'elle envie et qu'elle redoute ; mais tenez-lui fermement la main pour l'empêcher de s'y jeter imprudemment ou de reculer. C'est une grande âme, fervente sans foi ; donnez-lui une croyance. A ce prix-là, elle sera heureuse, et vous pourrez l'être. Mais ne luttez pas surtout contre le sentiment qui vous attire vers elle. C'est plus que de l'amour, c'est l'irrésistible attrait d'une vocation, d'un apostolat.

— Marie, d'où vous vient cette raison inspirée ? demanda Hector, naïvement confondu de l'accent avec lequel sa cousine avait parlé.

— Vous êtes peu galant, mon cousin, reprit avec un rire charmant, quoique un peu forcé, l'intrépide jeune fille. Vous vous étonnez de ne pas m'entendre déraisonner ; comme si je n'avais pas le droit d'avoir un peu de bon sens, quand j'ai pour vous tant d'amitié !

Hector soupira, il comprenait toutes les délicatesses et la

prescience de ce sentiment dévoué, pour lequel l'honneur lui enjoignait l'ingratitude.

Ces deux êtres, si nobles, si fiers, si visiblement créés l'un pour l'autre, mais si tendrement résignés à ne point s'aimer d'amour, s'étreignirent les mains et se regardèrent jusqu'au fond de l'âme ; mais ils restèrent fidèles à la sainteté de leur engagement, et Hector eut du courage à garder toute sa foi ; car, si jamais il fut permis de croire à la communion d'un couple dans des extases immatérielles, ce fut à cet instant.

— Je vais partir aussi, reprit Mlle de Soulaignes, après un court silence.

— J'ai pourtant bien besoin de vous, Marie.

— Je vous servirai mieux de loin, mon cousin.

— Je vous comprends ; partez... mais promettez-moi de lui écrire, de tenter d'assouplir ce caractère indomptable.

— Puisque je vous aime, mon cousin, puis-je ne pas l'aimer ?

En prononçant ces mots, qu'elle n'eût pas laissé échapper quelques jours auparavant, Marie était calme et avait son sourire le plus chaste. Hector reçut cette promesse d'amitié avec dévotion. Il n'osa pas interroger sa cousine sur la confidence qu'elle avait dû recevoir de Pauline ; il ne demanda pas où celle-ci s'était retirée. Il se prêta avec résignation à l'épreuve qu'on exigeait de son amour.

La baronne accueillit son fils et sa nièce avec une câlinerie qui était le plus touchant aveu de sa faiblesse. Cependant, quand elle apprit que la demoiselle de compagnie était partie, elle laissa percer un contentement ingénu qui révélait ses sentiments secrets. Elle espérait que cette fuite simplifierait la situation, et que Marie, demeurant sans rivale, prendrait la place que Mme de Villemoran lui avait choisie. Mais Marie ne laissa pas longtemps cette illusion

debout : elle la détruisit d'un sourire, en annonçant son départ.

— Ah çà ! toi aussi, tu pars ! s'écria la baronne. Tout le monde me fuit : je vois bien que j'ennuie tout le monde !

On sortait de table après le déjeuner, et l'on passait au salon.

Lady Fitz-Peters, dans ses plus solennels atours, appareillée pour un combat décisif, accoudée à un fauteil, comme un orateur qui a besoin de sentir la tribune, attendait Mme de Villemoran. Elle avait la gravité béate d'une veuve du Malabar devant le bûcher.

— Venez-vous aussi m'annoncer votre départ ? demanda la baronne.

L'Anglaise fit une révérence et abaissa les yeux pour dire : Oui.

— Mais c'est une rage de désertion ! reprit Mme de Villemoran, en se laissant tomber dans sa bergère, et en invitant lady Fitz-Peters à s'asseoir.

Mais lady Antonia avait avalé une barre de fer à son premier déjeuner. Immobile et muette comme la statue de Wellington, elle fit comprendre, par son attitude même, qu'elle avait des choses importantes à dire, et qu'elle avait besoin d'être encouragée à parler.

— Je vais au jardin, dit Marie.

— Je vous offre le bras, ma cousine, ajouta Hector, que ce spectre de bronze alarmait vaguement.

Antonia se tourna majestueusement vers Hector et Marie, leur fit un geste de doux commandement pour les retenir, lança tout particulièrement à Hector un regard de tourterelle, accompagné d'un roucoulement britannique qui valait une prière ; et après avoir ajusté ses bagues à ses doigts, elle commença son allocution, entrecoupée de soupirs impétueux, et avec un accent qu'on peut deviner, mais dont on ne saurait noter les inflexions.

Elle s'excusa sur la hardiesse de sa démarche; elle demanda pardon au nom des convenances nationales, de l'excentricité de sa conduite ; elle balbutia de vagues protestations au profit de sa pudeur; puis, cet encens brûlé sous le nez de sa modestie, elle aborda avec l'intrépidité d'une amirale qui met le feu aux poudres le motif de sa visite. Elle avait été la raison involontaire d'un scandale. Sa demoiselle de compagnie, abusant des priviléges d'une présentation bienveillante, avait élevé ses prétentions jusqu'à l'audace d'entrer dans la famille de Villemoran. Cette faute, punie par la fuite de la coupable, n'était pas toutefois suffisamment réparée. Elle venait donc, elle, lady Antonia, veuve de l'amiral Fitz-Peters, se mettre à la disposition de ses hôtes pour toutes les satisfactions qu'il plairait à ceux-ci de lui demander, et elle croyait aller au-devant des exigences de sa position, en offrant la main, le nom, la fortune, l'honorabilité de lady Fitz-Peters, pour racheter les prétentions de Mlle Pauline Foucault.

Le visage de la veuve semblait masqué d'un pan d'uniforme anglais, tant il était devenu cramoisi, pendant ce discours. Un silence sinistre et comique suivit cette allocution. Hector répondit avec le plus de gravité possible que cette démarche le touchait profondément; mais qu'il ne méritait pas ce sacrifice : il avait été le complice de Pauline, et il aspirait au châtiment de l'épouser.

La baronne riait dans son fauteuil ; Marie regardait presque avec commisération cette pauvre femme ridicule. Lady Antonia promena son regard imposant et suppliant sur ses trois auditeurs. Elle vit son désastre, ses mécomptes. Il ne restait plus qu'à sauver son pavillon et à sauter. Se redressant alors à se briser les vertèbres, et couvrant sa retraite du plus imposant défi :

— Milord, dit-elle avec un incomparable orgueil, pardon-

nez-moi d'avoir méconnu les usages français et d'avoir oublié qu'il n'y a plus chez vous de mésalliances, depuis vos révolutions. J'ai l'honneur de vous saluer. Vous pouvez louer à d'autres mon appartement; je quitte l'hôtel.

— Vous êtes une ingrate, lady Fitz-Peters! s'écria Mme de Villemoran.

— Que vous dois-je donc? répliqua la veuve farouche. J'emporte d'ici un affront et des pensées qui vont troubler mon repos pour longtemps,

Ces derniers mots, prononcés avec un accent pudique, furent la suprême tentative d'un brave désespoir. Antonia n'osa pas relever les yeux de peur de rencontrer de l'ironie; et, faisant volte-face, elle sortit du salon avec la rigidité du spectre qui vient de jeter des remords à Hamlet.

— Elle est folle, dit la baronne en haussant les épaules, dès que la porte fut refermée.

— Quel vainqueur vous êtes, mon beau cousin! dit en riant Marie.

Hector accepta la raillerie dont la sentimentale Antonia fit les frais.

— C'est égal, reprit la baronne en soupirant avec malice, voilà la maison vide, et ton départ, ma nièce, va nous laisser dans la solitude.

— En auriez-vous peur, ma tante?

— Dame! mon enfant, j'avais des idées bruyantes depuis quelque temps, et je me faisais à l'idée d'accroître et non pas de diminuer mon entourage.

— Pourquoi renoncer à ces idées-là, ma mère? dit Hector avec douceur.

— Oh! je n'y renonce pas; et voilà pourquoi je n'aime pas cette maison vide!

— Est-ce que vous craignez les revenants? demanda Marie.

— Non, surtout quand ils reviennent en plein jour, bien vite, sans se faire attendre, et quand mon fils leur ouvre la porte.

— Oh! que vous êtes bonne, ma mère!, s'écria Hector.

— Est-ce que je peux avoir une volonté?... Ah çà! sait-on où elle est allée, cette fière Pauline?

— Je le saurai et je vous l'écrirai, reprit Marie.

— Tu nous écriras? Tu tiens donc décidément à ton départ?

— Plus que jamais, surtout maintenant que vous aurez une fille.

— Eh bien! pars, mon enfant; ma fille aussi. Tu sais ce que j'avais rêvé; mais Hector n'est pas digne de toi. Tu es une sainte, c'est toi qui me rends raisonnable. Est-ce que je puis résister quand tu me pries? Ah! mon fils, tu mérites d'être heureux! mais rappelle-toi, si jamais tu as des regrets, que tu ne dois pas maudire ta mère. Elle t'avait choisi le bonheur certain, tu as mieux aimé courir les hasards; je n'ai pas de reproches à te faire, on n'est pas libre de son cœur, il nous mène. D'ailleurs, j'ai confiance en ta raison et j'aimerai celle que tu aimes.

Hector s'était agenouillé, comme un enfant devant sa mère; Marie essuyait du bout de ses doigts des larmes indiscrètes. On ne songeait plus à se moquer de lady Antonia, qui adressait les plus navrantes confidences à son perroquet, tandis qu'on chargeait ses malles sur la voiture destinée à l'emporter loin de la rue de Courcelles.

CHAPITRE VIII

Marie de Soulaignes quitta Paris quelques jours après les événements que nous venons de raconter. Les instances de sa tante ne parvinrent pas à la retenir. Cette courageuse et noble enfant ne pouvait songer à se faire un avantage de la fuite de Pauline. Elle n'eut même pas la tentation de rester. Hector la vit partir avec un pressentiment douloureux. Il sentait vaguement que c'était son bonheur, la logique de sa destinée qui le fuyait. Marie l'assura de nouveau qu'elle partait pour mieux le servir. La baronne eut pour la première fois de sa vie un véritable chagrin, en se retrouvant seule dans son salon. Elle alla fermer le piano avec colère ; elle fit venir M. de Saint-Paares pour l'accabler de ses épigrammes, lui reprochant d'être un vilain égoïste, un cœur sec, dont l'influence était pernicieuse ; elle bouda le vicaire de Saint-Philippe, qui n'avait pas intercédé pour les amours de son fils ; car il ne faut pas croire que l'excellente baronne gardât la moindre rancune à la demoiselle de compagnie de lady Fitz-Peters. Elle trouvait sans doute que son fils ne s'y connaissait pas, et qu'il avait un goût

étrange de préférer cette jeune fille maigre, aiguë et sans élégance, à la poétique châtelaine qu'elle avait évoquée du fond de sa province ; mais cette aimable païenne n'était pas assez près de sa conversion pour ne pas pardonner à l'amour. Elle admirait même tout bas ce sournois qui avait mis en défaut l'éducation maternelle. Et puis, elle n'avait pas le temps d'attendre, et Pauline Foucault pouvait, aussi bien qu'une autre, satisfaire cette fantaisie de famille qui s'éveillait si tard en elle, avec la fièvre d'un remords véritable. Si elle était mécontente, c'était donc surtout d'elle-même, qui n'avait rien su deviner, et qui s'était laissée prendre à un mouvement de dépit, en découvrant la passion de son fils ; mais, trop adroite pour confesser sa faute, elle l'avouait, en la reprochant à ses complices.

Hector devinait ces sentiments et en était touché. Marie avait promis d'écrire dès qu'elle saurait quelque chose de la retraite de la demoiselle de compagnie. Huit jours après son départ, elle avertit son cousin que sa fiancée était installée dans une pension du Marais ; qu'elle ne pouvait lui en donner encore l'adresse ; mais que, selon toutes les vraisemblances, Pauline ne serait pas longtemps à bouder le bonheur et la relèverait de sa promesse de discrétion. Hector remercia sa cousine, ne dit rien à sa mère, qu'il entoura de plus de caresses, garda pour lui les angoisses et les doutes poignants que lui suggéra cet entêtement, feignit de se plonger avec plus d'ardeur dans l'étude et attendit.

Voici la lettre que Marie de Soulaignes avait reçue. Elle nous initiera aux étranges caprices de sa rivale, ou plutôt de son amie :

« Ma belle madone,

» Je vous adresse cette lettre rue de Courcelles, mais j'espère qu'elle ne vous trouvera que sous le toit maternel.

» J'espère ! Ah ! pardonnez-moi ce mot qui est une injure pour votre bonté, pour votre dévouement.

» Quelle créature odieuse suis-je donc ? Je comprends la générosité, le sacrifice ; j'ai l'instinct loyal ; toute action lâche me répugne, et je ne veux pas y croire ; j'ai foi dans l'amour d'Hector ; j'ai foi dans mon amour, qui ne se laisserait ni vaincre ni humilier ; et pourtant je suis jalouse et défiante, comme si je ne croyais ni à l'honneur de M. de Villemoran ni à votre vertu. Il faut me plaindre, mon amie. Ces doutes sont les supplices de mon orgueil. J'ai été élevée dans l'ironie. Vous, ma bonne Marie, vous vous êtes épanouie doucement, saintement, entre les caresses d'une mère respectée, et le sourire d'un père qui vous bénissait dans chaque regard. Moi, j'ai été un embarras pour les miens. Ma mère ne m'aima jamais, et ce fut son plus grand bienfait ; car, aimée par elle, j'aurais été perdue par elle... Mon père me plaignait et avait peur d'être malheureux par moi, comme il le fut par ma mère ; aussi mit-il tous ses soins à étouffer ma sensibilité, à défraîchir mes illusions, à écraser de sa raison brutale, de son bon sens soldatesque, toutes ces fleurs de l'âme qui deviennent des vertus, après avoir été des rêves.

» Voulant me prémunir, il m'a tant de fois montré l'envers de la vie humaine, que j'ai peine aujourd'hui à en regarder l'endroit. Dès que je fus en âge de comprendre, ce héros ignorant, qui s'imaginait qu'une partie de ses douleurs venait de cette ignorance, se hâta de me faire instruire. On me mit avec des filles de maréchaux de France. Je fus jetée en pâture à la science, pêle-mêle, avec des compagnes vaniteuses qui se moquaient de mon ardeur au travail, et qui me révélaient les côtés du monde que mon père m'avait cachés. J'aurais pu me dépraver ; je ne fis que me pervertir, c'est-à-dire que j'appris à connaître le mal, à me méfier du bien ; que l'instruction incomplète, en ne me laissant aucune illu-

sion, me suggéra pourtant des doutes, et que, tout en apprenant à mépriser le monde, je conçus le désir de le dominer.

» Je suis savante, c'est-à-dire que je répondrais imperturbablement au premier pédant venu; et pourtant, j'envie l'ignorance qui a la foi.

» On m'enseigna la religion, comme la gymnastique et l'art de la composition; mais ma fureur d'apprendre et de dédaigner ce que tout le monde sait fit que je trouvai les livres de prières sots et insipides, que j'ai peur d'être dupe, en m'agenouillant à côté d'une chrétienne qui ne sait pas épeler, et qu'il y a des moments où, acceptant Dieu comme une hypothèse, je me réserve de le discuter. Je ne suis pourtant pas athée; j'ai des heures d'adoration folle, où j'adjure ce Dieu, que je fais mon débiteur, de me donner la vie et l'amour.

» Ah! voilà ma faiblesse ou ma force, ma récompense ou mon châtiment! Je veux aimer, je veux être aimée, non pas en secret, non pas simplement, comme une femme qui n'est pas assez laide pour ne pas trouver un mari ou un amant. Non! je veux être choisie, attendue, demandée, sollicitée; je veux qu'on souffre pour m'avoir; je veux qu'on proclame mon amour; je veux que le monde dise: Elle n'est ni riche, ni puissante, ni belle! mais elle règne; parce qu'on l'a aimée; mais elle a l'amour et la science. Est-ce de la coquetterie? non. Est-ce de l'orgueil? peut-être! mais c'est, par-dessus tout, une soif de tendresse. Ah! je hais trop, je méprise trop, je doute trop, pour ne pas avoir un immense besoin de me reposer dans l'amour de toutes ces fatigues, de toutes ces ironies, de toutes ces clairvoyances de mon esprit. Mais ce but unique de mes forces, de mes facultés, de tous mes sens, cet amour qui sera ma vie ou ma mort, j'ai peur de le laisser échapper et j'ai peur de le saisir.

» Hector m'a tentée avec ses froideurs, sa résignation. Je me suis dit que cet homme sans galanterie, sans banalité, profondément et simplement dévoué, qui me comprenait, me devinait, était le seul cœur immuable, le seul diamant qu'un amour comme le mien, poison ou feu, ne pût ni altérer ni dissoudre. Je me suis dit que cette intelligence sereine qui m'aimait en esprit n'aurait jamais ni défaillance ni dégoût; je l'ai aimé, et je l'aime, à mourir de son dédain, à me tuer de son abandon. Mais ce doute incurable, cette plaie du faux savoir qui m'a atteinte, me fait hésiter et m'enchaîne au seuil du bonheur J'ai peur d'être trompée, de me tromper moi-même ou de tromper les autres.

» Hector me connaît-il assez? m'estime-t-il assez? N'est-ce pas de la pitié plus que de l'amour qu'il ressent pour moi? J'avais l'air si humble, si modeste, n'est-ce pas, derrière lady Fitz-Peters? Le protecteur des insectes a été touché, il a étendu la main sur moi; mais sait-il bien ce que je suis, et quand je ne serai plus ni malheureuse ni mal vêtue, n'aurai-je pas perdu mon prestige? D'un autre côté, l'ai-je bien averti par mes regards, par mes paroles, de ce qu'il doit trouver de passion contenue, d'ardeur jalouse, de tendresse exaltée? Ce qui me plaît en lui, est-ce bien lui? N'est-ce pas l'ambition de l'animer? la rage de déchiffrer cette énigme, d'échauffer ce marbre, de torturer cette placidité? Cet amour, est-ce seulement de la colère? est-ce seulement de l'ambition? Il est riche, il est noble. Moi, si fière de ma pauvreté, ne suis-je pas au fond brûlée des vanités mondaines? Aimé-je plus Hector que son nom, que sa fortune, que son titre? S'il était pauvre, chétif, misérable, l'aimerais-je encore? l'aimerais-je davantage? Enfin, pardonnez-moi, Marie, de vous révéler ces choses; mon esprit est-il assez sûr de lui pour ne se laisser jamais étourdir par les sens? Ce premier amour ne serait-il pas un premier ca-

price?... Comment osé-je écrire ces mots que j'ose à peine lire en moi! Je blasphème et je vous offense, mon amie; mais je suis livrée à une lutte si étrange, j'ai peur de risquer toute mon âme, et je sens si bien que cette désillusion serait un arrêt de mort, que je me trouble, que j'hésite, et que je trouve dans mon cœur l'atroce courage de m'éprouver et d'éprouver les autres.

» Oui, c'est là la raison de ma conduite déraisonnable. Je vais me défendre contre cet amour dont la pensée me ravit, comme je me défendrais contre un malheur. Je ne serai la femme d'Hector que quand, vaincue, brisée par l'évidence, je serai bien certaine qu'il n'y a plus de place pour un doute dans mon esprit et dans le sien. J'ai tort, n'est-ce pas, de différer un bonheur qui me fait de si douces avances? Vous me l'avez dit, et j'en suis convaincue, cette faible opposition de la baronne, cet étonnement de ses amis n'auraient pas tenu devant une parole de soumission. J'aurais pu rester dans cette maison, près de vous, sans manquer aux plus strictes convenances et sans compromettre les sûretés de mon amour. Mais ce triomphe facile m'eût, le lendemain, donné des remords. Oh! le doute! le doute!...

» Dites de ma part à Hector combien je l'aime, et combien je vais m'efforcer de le mériter à mes propres yeux; mais dites-lui qu'il se prête à mes scrupules, dont il n'a pas à rougir. Je veux que la pauvre institutrice soit sollicitée, espérée, comme si elle était une conquête. Je veux que l'on courtise la pauvreté; je veux que cette passion, qui sera toute ma vie, me coûte bien des larmes par avance, pour qu'ensuite elle ne me donne que des joies. Je veux que la foi me vienne à la suite de la tendresse; je veux du bonheur et je veux le payer. Ne donnez pas encore mon adresse à Hector. J'ai besoin de me préparer à l'émotion de sa pré-

mière lettre. Quant à vous, mon ange, purifiez-moi de vos conseils, grondez-moi, encouragez-moi! ou plutôt, non, découragez-moi, et faites-moi renoncer à ces épreuves folles et sacriléges.

» Que devenez-vous? Vous êtes heureuse dans votre douleur! Vous avez la foi. Quand votre cœur saigne, une lèvre divine s'en approche et en recueille les gouttes! Si je savais une prière que l'hypocrisie des hommes et la lâcheté des femmes n'eussent pas déshonorée, je l'adresserais à ce brouillard qui nous enveloppe et qu'on appelle le ciel, et je demanderais pour vous des heures de félicité pure, une union sainte et calme, les délices de la famille. Vous vous marierez bientôt, n'est-ce pas, mon ange? Il y a peut-être ici-bas une âme digne de vous. Ne la rebutez pas, cherchez-la un peu. Ne croyez pas qu'il y ait encore de l'égoïsme dans ce souhait, et que j'aie peur de votre liberté. Après tout, que m'importe! Croyez que je suis jalouse, toujours, à tout propos; mais croyez que je vous aime, que je suis très-fière de votre estime, et que je compte sur vous, comme sur un témoin qui répondra de moi.

» Je suis donc installée dans l'institution de Mme Bellamy, au Marais. Je n'ai pas eu besoin de recommandation pour me faire agréer; on me connaissait un peu. J'avais sollicité, avant mon entrée chez lady Fitz-Peters, une place de maîtresse de la première classe, et les certificats que j'avais produits alors ont été sous-entendus, lors de ma seconde visite. D'ailleurs, j'ai, à ce qu'il paraît, le physique de l'emploi. Je m'exprime convenablement. Qu'a-t-on besoin d'en savoir davantage? Sur la garantie de ma vieille robe de soie noire, on m'a confié le soin de surveiller ces demoiselles et de former leur esprit. Quelle tâche!

» Toutes ces pécores sont des filles de négociants. Depuis quelques années, ce qu'on appelle l'aristocratie n'en-

voie ses héritières que dans les couvents. Les veuves du Christ sont chargées d'entretenir et d'éveiller au besoin le sentiment des inégalités sociales, et d'inspirer à leurs élèves le désir du monde et l'orgueil de la race, le tout entremêlé de leçons de danse, de musique et de confréries. Dans l'institution de Mme Bellamy, nous avons de belles dots et de bonnes grosses pataudes qui sont assez délurées. L'épicerie me paraît surtout fournir des produits magnifiques, et je connais deux jeunes filles appartenant à une robuste maison de la rue des Lombards, qui sont belles et imposantes comme des duchesses. Si je parviens à leur inculquer une orthographe suffisante et à leur persuader que deux et deux font quatre, elles pourront prétendre aux plus beaux partis.

» Je suis spécialement chargée de dérouler les fastes de l'empire assyrien devant ces pauvres enfants, dont les lèvres vermeilles et les joues roses sont altérées d'autres fruits. Quant à leur cœur, cela ne nous regarde pas; il est étouffé dans le corset. Toutes les fois que le mot *amour* se rencontre dans un livre, soit de prose, soit de vers, nous avons ordre de le remplacer par le mot *orgueil* ou *honneur*. On ne fait dessiner que des têtes de femmes, d'enfants, de vieillards, ou bien des anges, c'est-à-dire des créatures sans sexe, à ces enfants des hommes qu'on semble élever pour le célibat. Il me prend des tentation insensées de déchirer ces cahiers, ces grimoires, d'attirer à moi ces vierges imposantes dont la santé est un hymne à la vie, et de leur crier dans les oreilles, dans le cœur : Enfants, ne croyez pas vos maîtres; toute cette science est futile! il n'y a qu'une chose, c'est l'amour. Aimez pour être savantes; instruisez-vous pour aimer!

» Il est probable qu'on trouverait mon procédé immoral. On aime mieux ne leur rien expliquer, ne leur rien faire

pressentir. Elles s'arrangeront avec l'amour, avec le mariage, comme elles pourront; elles devineront du secret qu'elles sentent confusément autour d'elles ce qu'elles voudront. L'essentiel, c'est d'en obtenir des réponses satisfaisantes sur l'arithmétique, de les faire jouer aux charades historiques, et de les faire manœuvrer pendant une heure sur le piano, sans fatigue... pour elles!

» Il me semble parfois que quelques-unes de ces belles enfants pénètrent mon secret, me livrent le leur. Elles ont des façons de m'entourer, de m'embrasser, qui me font tressaillir. On dirait qu'elles savent que j'ai le mot de l'énigme, que j'aime et que je suis aimée, et qu'elles viennent respirer en moi ce parfum de l'amour qne les bienséances hypocrites leur dérobent, mais qu'elles demandent aux moindres brises.

» Ah! si j'osais! mais je me ferais jeter à la porte. Eh! tant pis pour elles! je ne suis pas là pour les initier à la vie. La nuit, quand le dortoir est ou paraît endormi, car je couche au dortoir, j'écarte les rideaux blancs de mon lit, je contemple, à la lueur de la veilleuse, toutes ces jeunes filles étendues comme des cadavres sous des linceuls, et je me demande quel rêve les visite, quelle destinée les attend! Combien, parmi elles, seront épouses fidèles et pures, combien amantes dévouées, combien mères dignes de leur rôle? S'en trouvera-t-il seulement une qui soit femme? j'entends selon les besoins du siècle, selon les desseins de Dieu.

» On se plaint dans les journaux et dans les livres du matérialisme, du doute, de l'ennui profond des hommes? Je crois bien! Voilà les missionnaires de l'esprit, de la foi, du plaisir humain, qui dorment sans se douter de leur mission. Demain, quand elles s'éveilleront, toutes ces petites filles, qui seront mariées peut-être avant moi, m'entendront lire à haute voix une prière banale dans un formulaire; elles di-

ront : *Amen!* en lissant leurs cheveux; la grande affaire de la toilette commencera; puis, elles iront apprendre une page de vers, deux pages de prose, griffonner des amplifications ampoulées sur des sujets ridicules, tapoter, sous prétexte de musique, d'insipides pianos, faire la révérence, apprendre à se composer un maintien, à mentir aux regards; et on entremêlera ces exercices, prétendus utiles, de récréations dangereuses, où ces vanités en herbe et en fleurs se confieront leurs espérances et leur impatience! Voilà ce que j'ai vu quand j'étais écolière! Voilà ce que je retrouve, maintenant que je suis appelée à régenter ces âmes.

» Si vous saviez, mon amie, avec quel sentiment d'amertume et de triomphe pourtant je me dis que je puis échapper au spectacle de ces misères ; si vous saviez quelle fierté je ressens dans cet esclavage volontaire que je m'impose comme une épreuve ! Je suis étonnée qu'on ne lise pas sur mon front et dans mes yeux l'ivresse de ma conscience ! Moi seule, je me sens femme, libre, pleine de passion, et volontairement pure dans cette réunion de jeunes filles idiotes on bigotes ! Mais, grand Dieu ! si madame le savait !

» Je dois avouer que Mme Bellamy est une belle créature, dont le visage impassible atteste cette atrophie du cœur et de l'esprit qui favorise l'épanouissement le plus béat de la santé. On la croit veuve; elle n'est que séparée de son mari, vieux marin, qui a préféré la solitude avec la goutte à la vie en commun avec cette belle madone pédante et froide. Mme Bellamy se teint les cheveux, se peint les joues, et malgré cela n'est pas laide. Ignorante et sotte, elle est pleine de grâce et de majesté. Ses belles mains, qu'on admire sous des mitaines, savent dresser d'admirables additions, et nulle ne saurait être plus habile qu'elle pour l'équilibre d'un budget et les économies du pot-au-feu. Elle a une prestance qui

a inspiré quelques vers aux professeurs de littérature. Mais ce mannequin poétique joue à la Bourse, s'enrichit par les arts d'agrément et la soupe aux haricots. Un si beau corps n'a jamais souffert des douleurs maternelles. Quant à l'amour, a-t-il jamais décoché ses flèches à cette Vénus de satin capitonné ? C'est ce que nul ne sait. Mme Bellamy est toujours suivie d'un sigisbé, d'un adorateur silencieux qui n'ose la regarder et qui se borne à admirer son ombre. Ce muet, ancien employé des finances, est plutôt le banquier que le Pétrarque de cette Laure. C'est lui qui distille en rentes et en actions de chemins de fer les effets de la reconnaissance inépuisable des familles. On sourit toujours, quand il entre ; mais la médisance n'a jamais rien surpris qui pût détruire l'idée d'un culte platonique.

» Allons! voilà que je deviens méchante et gaie, moi qui ai commencé cette lettre avec tristesse. Oui, je suis triste, mon amie, ou plutôt je ne sais ce que je veux être. Le bonheur est là ; je puis, avec un peu de bonne grâce, le toucher, le saisir. Je m'impose des scrupules inutiles. Mais aussi, est-ce bien le bonheur ? Voilà ce que je me demande. Ce que je crois savoir, c'est que c'est l'amour. Mais l'amour lui-même existe-il ? On nous en parlait si peu à l'institution, que j'y ai cru avec ardeur. Mais n'est-ce pas une utopie ? Aime-t-on encore ? sait-on encore aimer ? Je vis pour définir ce problème ; je mourrais, si j'avais le droit de nier.

» Dites-moi si Hector est malheureux ! Pauvre ami, sa douceur m'irrite parfois ; mais à distance, je l'admire. Quelle force dans cette sérénité ! Quelle confiance dans cette soumission enfantine. Mon Dieu! mon Dieu! quand je pense qu'un jour je serai sa femme, j'ai des fureurs de tendresse qui me font ouvrir les bras à toutes ces jeunes filles. Je crois qu'on me trouve un peu folle. Mais vous, mon ange, vous,

la raison transfigurée, que pensez-vous ? M'aimez-vous un peu ? M'estimez-vous encore ? Me plaignez-vous toujours ? Vous avez juré d'être ma sœur ; je compte sur ce serment. Votre abandon serait un cruel présage. Je vous ouvre mon cœur sans réserve, je me montre à vous avec tous mes vilains défauts. Dites-moi que je ne vous fais pas peur et que vous me comprenez. Adieu, Marie ! vous qui savez si bien prier, priez pour moi ! »

Cette lettre épouvanta Marie. Ce sarcasme et cette tendresse exaltée, ce doute poignant et ce besoin de croire, cette brutalité d'analyse, tout ce désordre, enfin, la blessa dans la chasteté de son esprit, dans la dignité de son affection pour Hector et de sa pitié pour Pauline.

Elle resta longtemps abîmée dans une douleur généreuse ; elle s'interrogea avec anxiété, se demandant si elle ne valait pas mieux que sa rivale, et si son affection paisible et recueillie n'était pas meilleure pour Hector que cette affection farouche et désordonnée, qui ressemblait beaucoup plus à l'égoïsme d'une vieille fille romanesque qu'au dévouement d'une épouse.

———

CHAPITRE IX

Marie, élevée en province, avait cet effroi des passions qui n'est pas la méconnaissance des facultés puissantes de la femme, mais la défiance résignée des conditions du monde. Marie n'était pas scandalisée des vertiges de l'amour, elle les comprenait; mais elle les redoutait. La vie de province est toujours une prison, mais elle n'est pas toujours un tombeau. Des intelligences, plus nombreuses qu'on ne le suppose à Paris, en se pliant à cette monotonie accablante, à ces commérages vulgaires, à ces médisances mesquines dont se compose l'existence provinciale, acquièrent une mélancolie calme qui n'a pas d'amertume, parce qu'elle est sincère, et qui leur sert de consolation et de conseil. Cette vie triviale et comprimée a ses révélations, aussi bien et mieux peut-être que la vie prétendue libre de Paris. A quoi pensent ces captives du ménage pendant les longues heures de ce bagne d'oisiveté forcée? A rien ou à tout. Quand elles ne sont pas sottes ou idiotes, les femmes de province ont une raison solide et discrète qui cache au fond de l'âme des réserves, et, si j'osais ainsi dire, des conserves de poésie, d'amour et de passion, dont elles n'useront peut-être jamais, mais dont

elles sont fières au dedans d'elles-mêmes, et qui leur donnent le droit de juger et de mépriser les drames parisiens.

A Paris, parmi des cohues de femmes charmantes, habillées, dressées, parées, machinées et instruites, on trouve quelques femmes de génie ; en province, le génie est absent ; mais, en revanche, les femmes supérieures y sont très-nombreuses, sous les déguisements de confiturières habiles.

Ce masque imposé par la vanité et le despotisme des hommes autant que par la vulgarité des habitudes, cette pudeur de l'esprit, est le secret de bien des dévotions. J'imagine qu'il s'épanouit des poëmes silencieux de folle tendresse et d'amour sublime dans ces églises sourdes de province, où l'on va quotidiennement entendre la messe. Si tous ces bancs grotesques qui déshonorent les cathédrales pouvaient parler, ils raconteraient des élans inouïs, des tentations terribles, des victoires superbes. Que de sanglots ont reçus ces confessionnaux sinistres! et ces prêtres, que n'auraient-ils pas à révéler, s'ils le pouvaient... et s'ils avaient compris!

Je ne voudrais pas faire intervenir des arguments trop solennels pour appuyer cette thèse; mais ne sait-on pas bien par l'histoire que la province engendre chez les femmes les héroïsmes réfléchis, les actes de violence froide et continue. Jeanne d'Arc et Charlotte Corday sont des provinciales. Une Parisienne eût peut-être tué Marat, mais elle fût morte d'horreur sur son cadavre ; elle n'eût pas su expier son crime héroïque. Si Mme Roland est née à Paris, elle avait été méditer longtemps en province, au clos de la Plâtrière, et elle avait d'ailleurs ramené dans son salon la province avec sa vertu et sa simplicité, incarnées dans Roland. La femme idéale peut se rencontrer partout, ce qui veut aussi bien dire nulle part. Mais la perfection nécessaire au bonheur pourrait se trouver avec avantage dans une provinciale, acclimatée à Paris.

Marie de Soulaignes était une de ces âmes captives qui savent bien quels horizons s'étendent au delà des verrous. En lisant la lettre de Pauline, elle eut comme un éblouissement. L'électricité de la foudre avait effleuré ses paupières. Cet amour plein d'âpreté, cette tendresse qui jouait avec sa propre impatience et sa douleur, fit envie et fit peur à la pauvre provinciale. Elle sentit qu'elle était capable d'aimer autant, mais d'aimer mieux. Elle comprit une fois de plus que son cousin ne trouverait pas le bonheur dans cette passion qui ne saurait jamais ni se régler, ni se satisfaire. Elle eut une dernière tentation, un dernier accès de jalousie, puis la raison retomba lourdement sur son cœur. En regardant par la fenêtre de sa chambre l'herbe qui croissait entre les pavés de la maison maternelle, en contemplant les toits de la petite ville, elle poussa un soupir de résignation :

— C'est ici que je vivrai, que je remplirai ma tâche, se dit-elle; point de faiblesse! Cet amour de Pauline sera mon roman lointain, j'en surveillerai les péripéties. Moi, je suis faite pour la réalité; c'est dommage.

Elle répondit à Pauline avec une gravité tendre, elle l'exhorta à ne point jouer ce marivaudage terrible, à ne point torturer une âme droite et profonde, à accepter le bonheur possible, sans l'éprouver d'avance.

« Hector vous aime, et vous l'aimez; le reste importe peu, lui écrivait-elle en finissant. Prenez en pitié, et non pas en haine, ceux qui ne se sont pas inclinés tout d'abord devant les droits décisifs de cette affection. Devenez bien vite ma cousine.

» Quant à moi, ne vous inquiétez pas, j'ai plusieurs façons d'être heureuse.

» La première, c'est de vous voir unie à Hector; voilà ce que je demande, voilà ce que je réclamerai du ciel dans mes prières; car, nous autres, pauvres filles de province, qui

n'avons ni votre savoir ni votre philosophie, nous serions bien embarrassées de la vie quotidienne, si nous ne croyions pas en Dieu, et si nous ne savions pas prier. »

Pauline lut cette lettre, tout en faisant une dictée. Elle était en plein exercice de ses fonctions de sous-maîtresse. Nous savons ce qu'elle pensait de Mme Bellamy et des jeunes filles confiées à ses soins. Ce mépris, qu'elle ne dissimulait pas toujours, donnait à ses paroles un accent incisif dont on s'étonnait, dont on s'alarmait. Mais parfois aussi, quand elle pensait à son amour, à Hector, au bonheur qu'elle faisait attendre volontairement, elle avait des accès d'expansion fiévreuse, et on l'adorait autant de fois qu'on la détestait.

L'institution de Mme Bellamy était un de ces nombreux hôpitaux de l'enfance où l'on prend à tâche de guérir les jeunes filles de leur jeunesse et de leur franchise. Pauline Foucault se sentait donc mal à l'aise dans ce milieu. Elle s'efforçait de calmer son cœur et sa tête, de se mettre au niveau des petits intérêts et des petites préoccupations de son entourage. Mais sa patience avait des soubresauts. Toutefois, elle remplissait sa tâche avec l'exactitude d'une âme fière qui ne veut pas donner prise aux exigences de la médiocrité. Elle continuait le rôle si exactement joué à côté de lady Fitz-Peters ; elle donnait tout ce qu'elle avait promis. Mais la tâche terminée, seule avec elle-même, elle reprenait son droit d'amour et de haine ; et nous savons, par ses confidences, comment elle se dédommageait. Cette sous-maîtresse que tout le monde observait était une énigme. Ne se liant ni avec les grandes élèves ni avec les autres maîtresses, elle s'enfermait dans une attitude mystérieuse que la calomnie de ses rivales essayait inutilement d'interpréter.

Quelques semaines se passèrent. Pauline écrivait à Marie, qui lui transmettait des nouvelles d'Hector. Mlle de Soulai-

gnes, par des instances de plus en plus pressantes, conjurait son amie de renoncer à cette singulière et cruelle épreuve. Elle lui racontait l'attente silencieuse de M. de Villemoran, l'acquiescement de la vieille baronne. Elle la suppliait de ne pas prolonger une douleur qui devenait une sorte d'injure pour Hector. « Le bonheur est là, devant vous, près de vous, disait-elle dans chaque lettre ; ne différez pas! » Mais on eût dit qu'une sorte de voix secrète et fatale s'élevait dans le cœur de Pauline, chaque fois qu'elle allait toucher à ce bonheur si ardemment convoité et si étrangement redouté. Etait-ce un remords? n'était-elle pas sincère? Mais il était impossible de trouver dans son cœur une pensée qui ne fût pas tout à cette passion. Etait-ce une secrète protestation de la raison qui se faisait entendre sous les sophismes, et qui l'avertissait de prendre garde à un amour qu'elle s'exagérait par une sorte de vertige de sa volonté? Etait-ce enfin et toujours ce doute qui est la maladie originelle de toutes les âmes loyales de cette époque?

Quoi qu'il en fût des raisons puissantes de son hésitation, Pauline souffrait cruellement. Ses nuits étaient des veilles qui pâlissaient encore ses joues blanches et qui mettaient dans ses orbites des lueurs sinistres. Elle s'était attendue à quelque démarche, puis à quelque témérité d'Hector. Elle s'irritait de sa patience et défendait pourtant qu'on lui donnât le secret de sa retraite. Ce secret était connu de M. de Villemoran; mais lui aussi, attristé, effrayé de cette coquetterie cruelle, faisait une épreuve sur lui-même et attendait. Ses lettres à sa cousine étaient des épanchements contenus, dans lesquels une réserve honorable l'empêchait de tout dire à sa confidente, qui devinait tout. Celle-ci transmettait alors à Pauline ces plaintes étouffées, ces résignations graves et touchantes, et la sous-maîtresse, ravie, exaltée, et pourtant courroucée contre elle-même et contre

Hector, se débattait entre l'évidence d'un sentiment logique, et je ne sais quel orgueilleux point d'honneur qui lui promettait des féeries, des prouesses grandioses au nom de l'amour.

Cette situation anormale, absurde, mais vraie, selon les contradictions ordinaires du cœur humain, selon ses dépits et ses feintes, ne pouvait se prolonger davantage sans de grands dangers. Un événement de peu d'importance d'ailleurs pour Pauline mit fin à toutes ses irrésolutions.

Une ancienne élève de Mme Bellamy se mariait, et ce fut une grande fête dans l'institution, quand on apprit qu'en considération d'une camaraderie récente, toutes les élèves de la première classe assisteraient à la messe. On causait de l'heureuse fiancée dans les récréations, au réfectoire, au dortoir, dans la classe. On tirait, avec mille babillages, l'horoscope des futurs époux; puis la grande affaire de la toilette revenait sans cesse. On faisait des conjectures sur la robe; on se livrait à des paris sur le nombre de volants de la jupe. Le voile serait-il en point d'Angleterre? Combien coûtait le trousseau? combien les cachemires? combien les diamants? Pauline écoutait avec un sourire tous ces bavardages.

— Voilà, se disait-elle tout bas, ce que c'est que le mariage. Mais de l'amour, de la vie en commun, mais des appréhensions qui devraient accompagner le lien indissoluble de deux âmes, pas un mot!

Le jour de la cérémonie, Mlle Foucault accompagna les élèves à l'église. Elle ne put se défendre d'une émotion vive en franchissant le seuil, en contemplant l'autel paré, les invités en grande toilette. Elle pâlit, quand la mariée traversa l'église aux sons de l'orgue, courbant la tête avec l'embarras de commande, sous sa couronne et sous son voile. Elle fut jalouse de ce cortége, de ce luxe, de cette solen-

nité. Toutes les glorioles, toutes les vanités mondaines s'épanouissaient devant ce tombeau doré qui sert d'autel aux mystères chrétiens. Pauline se sentit émue; elle se vit à la place de cette jeune fille; mais avec quelle autre émotion! quel autre cœur! Comme ses élèves chuchottaient leur admiration, elle fut tentée de les interrompre pour leur dire : — Ce n'est rien! vous me verrez, moi! Quand le prêtre demanda aux futurs époux s'ils contractaient librement cette union, Pauline fit un mouvement de tête involontaire et faillit répondre pour eux. Elle se courba en tremblant, quand on bénit ce jeune couple, et, pendant que l'orgue célébrait ce mariage, Pauline eut sur les lèvres et dans le cœur un cantique d'actions de grâces.

On se rendit à la sacristie. La sous-maîtresse suivit ses élèves. Là son enthousiasme subit un échec. Cette cohue des amis qui vont serrer la main du nouvel époux, ces baisers empreints d'une émotion banale, prodigués par quelques femmes et par les jeunes filles, à la nouvelle épouse, révoltèrent la fierté de Pauline et lui semblèrent une profanation. Elle vit qu'on admirait le voile de la mariée, que celle-ci se retournait complaisamment pour mieux montrer sa robe; qu'elle donnait même l'adresse de sa couturière. Elle vit les parents qui faisaient avec ostentation leurs libéralités au bedeau, au suisse, au sacristain, aux enfants de chœur; elle surprit des regards étonnés qui semblaient demander la raison de sa présence au milieu de cette foule élégante des invités; une rage dédaigneuse la mordit au cœur; elle regretta de ne pouvoir humilier tout à coup ces bourgeois stupides de l'éclat de sa noce, de l'insolence de son titre de future baronne, de la splendeur de son amour.

Toute la journée, toute la nuit, elle ne songea qu'à son mariage. Les élèves, en commentant la cérémonie, irritaient son impatience. Elle faillit leur raconter tout; elle fut ten-

tée de s'amuser de leur stupéfaction, de leur envié. Pourtant, elle eut encore la force de ne pas écrire, ni à Hector, ni même à Marie. Mais elle se jura à elle-même de ne plus lutter, et d'accepter enfin ce bonheur qu'il devenait sacrilége et téméraire de toujours ajourner.

Ce suisse avec sa hallebarde, frappant les dalles de l'église, en tête du cortége, lui revenait toujours à l'esprit, comme une sorte de chambellan céleste qu'elle avait hâte de suivre. Une gaieté étrange s'empara d'elle. Le lendemain de ce mariage, on la surprit devant un piano, chantant et faisant palpiter les touches d'ivoire sous ses mains fiévreuses.

Huit jours après, la nouvelle mariée vint rendre visite à ses anciennes amies. C'était à l'heure d'une récréation. On accourut, on entoura la jeune femme ; les baisers retentirent bruyants, acharnés; les questions se pressèrent. Les plus petites formaient avec respect un cercle autour du groupe. On trouvait un singulier prestige à cette dame de quelques jours. Quant à elle, riant, s'amusant des questions, des baisers qu'on donnait à sa bague de mariage, elle racontait complaisamment les délices d'une installation dans un riche appartement, dans un luxe tout neuf. Pauline s'était rapprochée et écoutait avec une douceur un peu ironique ces babillages naïfs. Tout à coup, la nouvelle mariée attira à part les plus grandes parmi ses anciennes connaissances, et leur montrant un objet dissimulé jusque-là dans son mouchoir brodé, leur distribua quelques bribes de son bouquet de mariée.

— Cela vous portera bonheur, leur disait-elle avec une familiarité majestueuse.

Les cœurs les plus fiers sont souvent les plus accessibles aux petites superstitions. Pauline se sentit atteinte d'un effréné désir de participer à cette distribution. Elle, l'esprit

fort, elle eut un attendrissement invincible et poétique. Elle s'avança, en pâlissant un peu.

— Et moi, madame, dit-elle, me ferez-vous aussi l'honneur de me donner une fleur de votre bouquet ? Moi aussi, j'ai besoin de bonheur, et je ne serais pas fâchée d'être mariée dans l'année.

Cela fut dit avec une voix caressante qu'on ne lui connaissait pas, ou qu'on ne connaissait guère. Les jeunes filles se regardèrent avec surprise ; sur les lèvres de quelques-unes un orgueilleux et malicieux sourire se montra. La jeune dame détacha avec grâce la plus grosse fleur de son bouquet ; Pauline la prit en tremblant, puis, décidément vaincue par le charme de cette scène, elle ouvrit les bras à la belle visiteuse qu'elle ne connaissait pas et l'embrassa avec violence. Celle-ci se prêta avec indulgence à cette singulière démonstration ; mais ce fut un événement, presque un scandale dans la récréation, et l'effet de la distribution des petites fleurs fut gâté, pour quelques-unes, par ce partage avec la sous-maîtresse. La fierté de ces demoiselles se révolta, et on se demanda la raison de cette témérité de Pauline. De quel droit osait-elle prétendre aussi au bonheur ? Les chuchotements, les commentaires prirent leur volée, et, une demi-heure après, on disait tout bas, dans tous les coins de la maison, que Mlle Foucault avait une passion et allait se marier.

Pauline entendit ces propos et les reçut gaiement. — Je ne les ferai pas mentir, se dit-elle. Elle profita de la première classe pour écrire à Marie de Soulaignes :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; soyez bénie entre toutes les femmes, lui disait-elle, et que mon mariage, fruit de votre amour, soit béni. Je ne veux plus résister à ma destinée ; c'est trop de sottise et de blasphème ; dites à Hector qu'il vienne me cherche, m'arracher à ma prison. Qu'il me

conduise à sa mère, à l'église, à Dieu, au bourgeois qui doit se parer d'un arc-en-ciel pour nous marier. J'étais folle! Une petite prière dans une église à une messe de mariage a tout dissipé. Pardonnez-moi, mon ange, et sachez bien que je veux vous envoyer avant trois semaines la plus belle fleur de ma couronne de mariée, pour que cela vous porte bonheur. Je ne sais pas si j'attendrai que vous écriviez à Hector, si je ne lui écrirai pas moi-même, ce soir tout à l'heure. Demain, c'est si long! »

Elle n'attendit pas en effet, et elle écrivit en même temps à Hector de venir la chercher. Ses lettres étaient envoyées à la poste, quand on vint la prévenir de la part de Mme Bellamy, occupée à régler des comptes, qu'une dame étrangère demandait à visiter les chambres meublées; car les institutions de Paris, de même que les couvents, ont cet avantage, qu'elles peuvent servir à plusieurs fins et qu'elles font concurrence aux hôtels garnis. Pauline, que ses émotions nouvelles disposaient à la grâce et à l'aménité, entra dans le parloir avec le sourire sur les lèvres. L'étrangère qui l'attendait n'était autre que lady Fitz-Peters en personne. Antonia poussa un cri britannique et fit un mouvement en arrière, comme si elle eût posé le pied sur un nid de couleuvres.

Pauline eut beaucoup de peine à contenir une violente et folle envie de rire; elle avança un fauteuil et invita du geste la majestueuse amirale à s'asseoir. Mais celle-ci n'avait pas l'intention de prolonger sa visite, et, tournant le dos à la sous-maîtresse, elle regagna la porte. Sur le seuil, elle se heurta à Mme Bellamy, qui, débarrassée de ses comptes, et violemment sollicitée par le désir de ne pas laisser échapper une pensionnaire de ce mérite apparent et de cette nationalité, venait prêter main-forte à Mlle Foucault. Il devenait impossible à lady Fitz-Peters de s'esquiver sans quelques

mots d'explication. Le sourire commercial de Mme Bellamy l'invitait d'ailleurs à parler.

— Madame, dit avec dignité lady Antonia, je crois que cette maison ne pourrait me convenir.

Et elle fit un pas pour contraindre la directrice à lui céder le passage; mais celle-ci connaissait les retraites et savait les combattre.

— Est-ce que milady ne trouve pas de chambres assez comfortables? demanda Mme Bellamy en faisant la bouche en cœur, et avec le même accent qu'elle eût dit : —Je vous aime.

— Ce ne sont pas les chambres qui me déplaisent, répliqua l'Anglaise, en s'efforçant de tirer de son regard un éclair pour foudroyer Pauline.

— Quelqu'un vous aurait-il manqué d'égards? reprit la belle institutrice, dont la voix passa du doux au grave, et qui prit des airs de dignité.

Il y eut un silence. Pauline souriait de son sourire redevenu méchant. Antonia cherchait les termes les plus convenables et en même temps les plus envenimés pour exhaler sa colère contre son ancienne demoiselle de compagnie. Mme Bellamy regardait et cherchait à comprendre. Pauline intervint.

— Nous sommes d'anciennes connaissances, milady et moi, dit-elle.

— Raison de plus, alors, pour que milady se décide en faveur de ma maison, reprit avec à-propos la maîtresse d'hôtel.

— Au contraire, madame, répliqua lady Fitz-Peters.

— Je crois qu'on va dire du mal de moi, dit en faisant la révérence et avec gaieté Pauline Foucault; permettez-moi, par modestie, de me retirer.

Elle salua avec ironie, et sortit.

CHAPITRE X

Débarrassée de l'attitude railleuse et provoquante de Pauline, l'Anglaise retrouva un peu de courage et de sang-froid. Elle raconta comment Mlle Foucault avait abusé de sa confiance pour se faire aimer d'un gentilhomme de ses voisins ; elle passa sous silence, bien entendu, ses propres prétentions sur Hector ; elle se borna à exposer les incroyables droits acquis par Pauline. Elle laissa deviner des détails dont la pudibonde Mme Bellamy tressaillit vivement ; elle assura que cette petite personne était un monstre d'hypocrisie ; elle s'étonnait de trouver une brebis si complétement galeuse dans le chaste troupeau de l'institutrice. Quant à elle, il lui semblait impossible d'habiter la même maison que cette créature fourbe et immorale.

La réponse de Mme Bellamy ne pouvait pas être douteuse. On trouve tous les jours des sous-maîtresses ; on ne trouve pas tous les jours des pensionnaires de la solvabilité présumée de lady Fitz-Peters. Elle promit à l'amirale que Mlle Foucault recevrait immédiatement son congé ; et, sur l'assurance positive que son ancienne demoiselle de compa-

gnie serait avant deux heures sur le pavé de Paris, la sentimentale Antonia voulut bien se décider pour une des chambres de Mme Bellamy. Le premier mois fut payé d'avance. C'était, pour l'institutrice, un engagement d'honneur de chasser au plus tôt la malencontreuse sous-maîtresse.

Dès que l'Anglaise eut terminé ses révérences à la porte de l'institution, Mme Bellamy, prenant son masque de dignité, fit appeler dans son cabinet Mlle Pauline Foucault. Celle-ci était préparée à l'explication. Elle entra avec le regard brillant et concentré, avec le plissement des lèvres et du front, qui annonçaient toujours chez elle les soulèvements de l'orgueil et du mépris. Mme Bellamy fut un peu intimidée par cet aspect; mais un coup d'œil jeté sur l'argent de lady Fitz-Peters la rendit au sentiment de sa position. Elle avait un devoir moral à remplir : éloigner au plus vite cet esprit pestilentiel qui pouvait perdre et ruiner sa maison. Elle commença d'un ton aigre et qu'elle voulut rendre imposant :

— Vous ne m'aviez pas dit, mademoiselle, les raisons de votre rupture avec la dame anglaise dont vous étiez la demoiselle de compagnie.

— Vous ne devez plus regretter de les ignorer, madame, puisque vous les avez, sans doute, apprises en grand détail.

— Oui, je sais, mademoiselle, à quels dangers nous sommes exposées, en n'exigeant pas de nos sous-maîtresses des certificats circonstanciés.

— Pourquoi pas un livret? interrompit en riant avec éclat Pauline humiliée. Lady Fitz-Peters vous a-t-elle dit que je lui ai volé son argenterie ?

— Je ne plaisante pas, mademoiselle. Il y a pour une institutrice d'autres scandales à redouter; et vos liaisons avec un des voisins de cette noble Anglaise...

— Taisez-vous ! taisez-vous, madame, dit Pauline d'une voix vibrante; prenez garde de m'insulter ! et si on a ca-

lomnié un sentiment que vous êtes incapable de comprendre, ne me le dites pas.

— En vérité! il ne me sera pas permis de faire allusion à vos intrigues.

— Mes intrigues! murmura la pauvre sous-maîtresse, que la grossièreté même de ces injures calmait au lieu de l'exaspérer. Ah! oui, c'est ainsi qu'on jugera! Je suis une intrigante parce que je suis aimée et que j'aime.

— Osez-vous bien parler d'amour de cette façon et dans cette maison? s'écria Mme Bellamy, courroucée et scandalisée.

— C'est vrai! c'est si extraordinaire, l'amour! si monstrueux, que deux femmes ne doivent pas en parler, dans un endroit surtout où l'on enseigne à des jeunes filles à en avoir peur.

— En tout cas, vous conviendrez, mademoiselle, que je ne suis pas chargée d'enseigner à mes élèves en quoi il consiste.

— Aussi, madame, n'avez-vous rien à me reprocher à cet égard, dit Mlle Foucault avec fierté.

— J'en conviens, mais ce qu'on m'a dit m'explique une attitude qui me semblait impénétrable. Vous aviez des allures étranges, tantôt brusques jusqu'à la rudesse, tantôt affectueuses et caressantes jusqu'à la familiarité. Je dois vous avouer qu'on soupçonnait dans la maison votre esprit d'être un peu... inquiet.

— Dites qu'on me croyait folle. Eh bien! c'est plus poli que de me traiter d'intrigante! Oui, madame, je suis une pauvre folle qui ai un cœur et qui veux qu'on en respecte les droits.

— Vous avez l'imagination exaltée; des mauvaises lectures!...

— Qu'est-ce qu'il y a donc de romanesque à vouloir être respectée et aimée ?

— Quand ces prétentions s'exercent entre égaux, elles sont toutes naturelles ; mais il n'en était pas ainsi, d'après ce qu'on m'a raconté, et des distances considérables...

— En vérité ! vous croyez qu'il y a des distances entre les âmes qui se comprennent, et que les sentiments sont soumis à l'orthopédie des castes? Mais on ne vous a donc pas dit que j'étais aimée aussi ?

— On m'a dit, en effet, mademoiselle, que vous aviez eu l'adresse...

— En un mot, n'est-ce pas, madame, interrompit rudement Pauline, j'ai été la maîtresse de M. de Villemoran ? voilà ce qu'on vous a dit?

Mme Bellamy se redressa à cette question et regarda avec effroi autour d'elle, pour s'assurer qu'on n'avait pas entendu. La porte était bien close ; il n'y avait pas de danger. Elle retomba dans son fauteuil, en disant :

— Vous êtes, mademoiselle, d'une audace d'expressions!

— Et vous, madame, d'une audace d'injures ! Répondez-moi. Vous a-t-on dit, oui ou non, que j'ai été la maîtresse de M. de Villemoran? Oh ! ne vous évanouissez pas, vous savez ce que ce mot veut dire ; moi, je dois le savoir, n'est-ce pas? Nous sommes seules, il n'y a pas là de jeunes filles, ou, ce qui revient au même, d'hommes, qui puissent nous entendre ; répondez-moi loyalement.

— Eh bien ! on m'a laissé entendre, en effet... balbutia Mme Bellamy.

— Infamie ! dit Pauline en croisant les bras sur sa poitrine et en s'avançant sur l'institutrice, les dents serrées, les yeux étincelants. Si nous étions des hommes, je vous soufflèterais et je tuerais lady Fitz-Peters. Mais il me faut subir l'insulte, fuir devant elle. Vous avez raison, je ne puis

pas rester sans scandale dans cette chaste demeure. Une fille qui a été soupçonnée ne peut pas dormir sous le même toit qu'une vertu comme vous.

— Mademoiselle, vous oubliez à qui vous parlez!

— Et savez-vous bien vous-même qui vous avez insultée? Parce que je suis pauvre, parce que j'étais demoiselle de compagnie de cette poupée à ressorts qui vous a payé vos injures, je n'ai pas le droit d'être aimée? Eh bien! quand j'aurais été la maîtresse loyale de M. de Villemoran, où serait le mal, si je remplis ponctuellement ma besogne, et si je ne raconte rien de ce que je sais à ces petites filles qu'on instruit dans l'ignorance?

— Mais vous perdez la tête! Quelle abomination! dit Mme Bellamy en joignant les mains.

— Eh! mon Dieu! vous inquiétez-vous d'ordinaire, reprit Pauline, de ce que pensent, de ce que font, hors d'ici, vos sous-maîtresses, qui ne sont pas toutes, il faut l'espérer, des idiotes ou des vestales?

— Mais vous blasphémez; mais c'est un scandale qui n'a pas de nom! balbutia Mme Bellamy en suffoquant.

— Eh bien! rassurez-vous, madame, continua Pauline avec fierté : on vous a menti. Je le jure, par tout ce qu'il peut y avoir de sacré pour vous, j'ai le droit d'habiter parmi tous ces lis dont vous êtes la gardienne. L'amour que je ressens et que j'inspire, si vous voulez bien me permettre de prononcer ce nom, a toutes les conditions d'honnêteté que vous pouvez désirer. Je ne suis pas la maîtresse de M. de Villemoran, je suis sa fiancée; puisque je suis ici pour gagner le pain que vous me faites si dur, je rends moi-même, il me semble, témoignage des intentions sérieuses de celui qui m'aime.

Mme Bellamy regarda Pauline sans rien dire. Elle croyait être bien vertueuse en persistant à douter. Cet entêtement

du soupçon n'excita plus la colère de la sous-maîtresse, mais l'atteignit douloureusement.

— Eh quoi! madame, est-ce donc bien impossible ce que je vous jure-là? demanda-t-elle avec un ton de reproche qui touchait presque à la prière.

— Ce n'est pas impossible, repartit l'institutrice avec un peu de confusion; mais je vous avoue qu'après le récit de cette dame anglaise, cela me semblait invraisemblable.

— Ce qu'il y a de plus invraisemblable, c'est que lady Fitz-Peters était ma rivale, et qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir vaincue.

— Assez, mademoiselle, dit avec la dignité d'un commerçant Mme Bellamy, en versant l'argent d'Antonia dans sa caisse. Vous voudrez bien, jusqu'à votre départ, vous abstenir de tout mot ironique, de toute allusion fâcheuse sur le compte d'une dame qui me fait l'honneur de choisir ma maison.

— Ainsi, vous me chassez? demanda Pauline, pâle et la voix tremblante.

— Puis-je en conscience vous garder et recevoir cette dame?

— Il fallait refuser cette dame et me garder, moi!

— Y songez-vous?

— Oh! je sais bien qu'elle payera, sans trop marchander. Mais croyez-vous, madame, que vous ne seriez pas responsable du malheur ou de la faute que votre rigueur pourrait causer?

— Ah! mademoiselle, que dites-vous là?

— Je dis, madame, que j'avais choisi votre maison comme une retraite honorable, jusqu'à l'heure de mon mariage; je dis que, si vous me chassez, je n'ai peut-être pas d'autre parti à prendre que de me jeter à l'eau, ou d'aller demander l'hospitalité à M. de Villemoran.

— Mais, enfin, mettez-vous à ma place, s'écria la pauvre institutrice, vraiment à plaindre, puis-je vous garder? Si l'on savait dans la maison que vous aimez quelqu'un, toutes ces jeunes filles, si curieuses, auraient la tête à l'envers, sans compter que les parents auraient le droit de se plaindre. D'ailleurs, j'ai promis.

— Rassurez-vous, madame, je ne suis pas réduite aux extrémités que je supposais. Mais si j'étais à votre place, moi, je me ferais une gloire d'abriter, de protéger contre les exagérations de la calomnie, contre les vengeances de la vanité, une jeune fille courageuse et fière qui a mérité sa place dans le monde. Je la montrerais en exemple à ses pareilles, pour faire respecter l'amour et le devoir; je lui servirais de mère, car je suis orpheline, madame; je serais heureuse de lui attacher au front cette couronne si enviée des pauvres sous-maîtresses, véritable couronne de reine que la plupart ne savent pas attendre, parce qu'elles ne savent pas la mériter. Quant aux élèves, je ne leur dirais rien de l'amour, mais je les ferai prier pour un mariage honnête et pur, contracté sans autre ambition que l'espoir du bonheur. Vous les conduisez bien au spectacle des mariages insensés et dangereux de leurs amies! Voilà ce que je ferais à votre place, madame.

— Je le voudrais, mademoiselle; mais ce serait là une tâche périlleuse, et nos maisons, exposées aux commentaires, ont tant de précautions à prendre! Si l'on pouvait croire que j'ai préparé, favorisé, amené une union qui heurtera tant de préjugés!

— Pauvres jeunes filles, interrompit Pauline avec un mouvement d'orgueil, on redoute la seule occasion qui puisse s'offrir pour elles de voir enfin un sentiment vrai, d'échapper aux conseils hypocrites des convenances sociales et des ambitions vulgaires! C'est bien, madame, n'en parlons plus.

Je ne vous demande qu'une grâce. J'ai écrit à M. de Villemoran. Je l'attends ce soir; demain matin, sans doute, il me conduira à sa mère, ou dans quelque autre maison plus hospitalière que celle-ci. Je ne vous demande plus, madame, que quelques heures de patience; je vous promets jusque-là de ne pas incendier l'institution et de ne pas prêcher l'amour à ces demoiselles.

— Mais c'est que lady Fitz-Peters doit arriver ce soir, avant le dîner, et si elle vous voyait ici! Ne pourriez-vous pas, je vous l'offre de grand cœur, prévenir M. de Villemoran, en allant chez sa mère? Je vous conduirais avec plaisir chez cette dame : de cette façon, je concilierais mes devoirs avec vos intérêts.

— Mes intérêts! vos devoirs! vous vous trompez de pronom, madame, et je vous croyais meilleure grammairienne : ce sont *vos* intérêts qu'il s'agit de concilier avec *mon* devoir! Mais je vois que c'est impossible. Je ne vais pas au-devant de M. de Villemoran, puisque je l'attends; après tout, il se peut qu'il ne vienne pas! Oui, vous avez raison, je ne puis rester ici une heure, une minute de plus. Adieu, madame; faites préparer la chambre de lady Fitz-Peters. Je m'en vais!

— Et où allez-vous? demanda avec une sorte d'anxiété Mme Bellamy, qui n'était pas au fond une méchante femme, et que la colère de Pauline effrayait.

— Que vous importe? repartit brutalement celle-ci. A qui donc dois-je compte de ma conduite? Si M. de Villemoran me demande au parloir, vous lui direz, madame, que je suis partie, et qu'il me cherche! Peut-être ferez-vous bien de lui donner de sages conseils et de le détourner, lui aussi, d'un mariage qui prête si fort aux commentaires.

— Mais, mademoiselle, vous me prenez donc pour une femme sans âme? et croyez-vous que je ne comprenne pas

tout ce que vous devez souffrir? demanda l'institutrice, que son triomphe rendait miséricordieuse; je suis femme, après tout, et j'ai un cœur!

— Vous? dit Pauline, en riant d'un rire cruel et en regardant la majestueuse institutrice à l'endroit de l'estomac; madame, je ne suis pas une *maman*, et je n'ai pas besoin de prospectus.

— Vous êtes une insolente! s'écria Mme Bellamy courroucée.

— Que votre *cœur* me pardonne ces railleries de mon esprit, repartit Pauline avec une révérence ironique et en ouvrant la porte.

— Quel serpent j'avais chez moi! murmura la pauvre institutrice.

— Consolez-vous, puisqu'il n'a mordu personne, et qu'il seborne à siffler.

Et, sur ce mot, la sous-maîtresse sortit, laissant Mme Bellamy dans la tentation d'un évanouissement qui manqua, faute de témoins.

Pauline eut bientôt réuni son modeste bagage. Elle envoya chercher une voiture, sans but précis, sans réfléchir, l'esprit opprimé par une colère froide et par une sorte de catalepsie morale. Elle traversa les classes, sans jeter un regard à toutes ces jeunes filles, que sa pâleur étonnait; elle ne dit adieu à personne; il lui eût d'ailleurs semblé impossible de prononcer un seul mot; sa première parole eût été un cri, un râle; l'indignation l'étranglait. Quand le cocher lui demanda où il fallait la conduire, elle fut prise d'un éclat de rire nerveux :

— Où vous voudrez, lui dit-elle.

— Alors, madame me prend à l'heure, demanda l'automédon.

— Je vous prends à la vie, répliqua-t-elle, en riant plus fort.

L'honnête cocher monta sur son siége, sans faire de réflexions, comme s'il eût compris. Il connaissait Paris et ne s'étonnait plus de rien. Mais en donnant à ses deux chevaux le coup de fouet paternel qui feignait de les stimuler, il se dit en lui-même :

— En voilà une qui peut se flatter de manquer d'itinéraire !

Quand la voiture s'ébranla, Pauline eut un soupir qui ressemblait à un sanglot. Elle jeta sur la porte de l'institution un regard plein de rancune et de mépris.

— Oh ! les gens grotesques ! s'écria-t-elle en serrant les mains l'une contre l'autre, avec une violence à faire craquer les jointures, comme ils sont terribles et dangereux ! Je fuis devant lady Fitz-Peters ! Je suis chassée par des femmes, moi qui suis dans mon droit, dans la justice, dans le devoir, moi qui les piétinerais de mes sarcasmes, si je les tenais un jour dans un salon. Elles représentent le monde, les conventions ; et moi, avec mon ambition loyale, mon amour, je suis suspecte ! Voilà pourtant ce que je trouverai jusqu'à mon mariage, et ce que je trouverai peut-être encore après. On doutera de moi : je serai une intrigante ! Ah çà, tous ces gens-là n'ont donc jamais entendu parler de l'amour ? Hector, Hector ! Si je ne me trompe pas, si tu es bien la volonté solide, l'esprit juste, le cœur infaillible que j'ai espéré, tu me vengeras de ces vilenies ! Mais si je me trompais ! si Hector lui-même !... Je ne sais en vérité pourquoi je ne dis pas à ce cocher de me mener à la Seine. Il me semble d'humeur à m'attacher tous mes bagages au cou si je le lui demande. Qui me pleurerait ? Bah ! tout cela va finir. Je suis lâche d'avoir peur de ces misères. Qui peut donc s'opposer à ce que je sois heureuse, puisque je veux l'être ?

En terminant ces réflexions, Pauline fit signe au cocher de venir lui parler.

— Où me conduisez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Oh ! ce n'était pas au Père-Lachaise, répliqua-t-il ; vous voyez, j'avais pris le boulevard et je grimpais vers les Champs-Elysées. C'est toujours par là que les idées reviennent.

— Cocher, vous êtes sublime ! s'écria Pauline, heureuse et calmée. Vous n'êtes pas un Limousin, vous êtes un ange ! Continuez, c'est là ma route. Seulement, vous m'arrêterez dans le faubourg Saint-Honoré, à l'église Saint-Philippe-du-Roule ; de là, vous irez rue de Courcelles ! — Et Pauline donna l'adresse de la baronne de Villemoran.

— Je crois que la foi me revient, se dit-elle. J'ai envie de prier Dieu dans l'église où l'on me mariera. Décidément, Mme Bellamy avait raison et lady Fitz-Peters est ma providence.

CHAPITRE XI

Depuis qu'elle avait pris la résolution d'aller frapper à la porte de Mme de Villemoran, Pauline se trouvait ridicule d'avoir tant hésité; une confiance juvénile lui dilatait le cœur; elle regardait les passants avec la joie d'une captive délivrée; elle souriait aux boutiques, surtout à celles qui étalaient des étoffes et des bijoux; les boulevards lui semblaient éclatants de gaieté et de triomphe. A la hauteur de la Madeleine, elle vit le marché aux fleurs, encombré de monde; une tentation enfantine lui vint tout à coup.

— Cocher, arrêtez ! s'écria-t-elle.

Et ouvrant la portière, elle s'élança précipitamment. Elle avait besoin d'acheter des fleurs, d'en respirer, d'en embrasser, pour ainsi dire, d'en faire les confidents de sa foi. Elle, dont la parcimonie rigide et implacable ne s'était jamais démentie un seul jour, un seul instant, et qui se refusait toujours le moindre luxe, le moindre superflu, pour s'entretenir en quelque sorte dans des rancunes plus vivaces contre le luxe et le superflu des autres, elle se mit à marchander les fleurs les plus rares, les roses les plus fières.

— Je veux un bouquet digne d'une baronne, se disait-elle tout bas.

Et, marchant la tête haute, au milieu de la foule, elle regardait, elle interrogeait, elle critiquait; elle s'amusait à dédaigner les étonnants produits de la flore industrielle de Paris, et elle ne se hâtait pas de faire un choix, jouissant pour la première fois du bonheur d'hésiter entre plusieurs tentations et de taquiner ses caprices.

Pourtant, un gigantesque bouquet de violettes resserré dans une double rangée de roses lui parut avoir des séductions irrésistibles. Du haut de l'étagère d'une fleuriste, il l'appelait. Pauline, dont l'accès poétique touchait à son terme, se décida pour lui.

— C'est un peu mon portrait, dit-elle : des fleurs simples, étalées insolemment entre des roses qu'elles humilient. Ces violettes-là se font aussi baronnes !

Elle s'approchait de la marchande, quand elle vit celle-ci présenter le bouquet en question à une dame fort élégante, qui déposa à terre, pour ouvrir plus facilement sa bourse, un charmant et ridicule petit épagneul, gros comme un écheveau de laine emmêlé.

Pauline eut un soupir de dépit. La robe de moire, à plis abusifs, et le chapeau de paille d'Italie de sa rivale lui enlevaient tout espoir de lutter. Elle avança pour mieux regarder en face la dame innocente, mais détestée, qui lui enlevait ce bonheur; son pied heurta le petit épagneul. Au cri de l'animal, la belle dame se retourna vivement, comme atteinte au cœur. Pauline, qui se disposait à répondre par quelque dureté au reproche qui pouvait lui être adressé, se mit à rire.

— C'est toi, Adèle !

— Pauline, au marché aux fleurs !

— Cela t'étonne, que je vienne pour en acheter, et non pas pour en vendre !

— Que fais-tu là ?

— Mais, toi-même, comment es-tu à Paris ?

— Je vais te le dire.

Et Mme de Saint-Ovide, après avoir payé le bouquet, passa son bras autour du bras de son amie, et l'entraina à travers le marché, en lui faisant son récit.

— Imagine-toi, ma chère, que je maigrissais à vue d'œil à la campagne. J'étais exilée. L'air pur des Champs-Élysées manquait à ma faible poitrine. Les arbres sont si bêtes là-bas ! J'ai persuadé à mon seigneur et maître que les parfums du gaz faisaient défaut à notre amour. Je l'avais menacé de tourner à la vertu si nous restions huit jours de plus ; il a eu peur, et nous sommes revenus. Ah ! ma chère, je comprends que les bœufs ne deviennent pas savants comme Munito ; le paysage les entretient dans l'innocence. J'aurais fini, je crois, par manger du foin ; j'aime mieux les truffes. Te rappelles-tu cette bêtise de Mme de Staël qu'on nous citait à l'institution sur son amour des ruisseaux de Paris ? Eh bien ! j'y songeais là bas, et je rêvais la nuit des égouts de mon quartier. Enfin, me voilà. Si, l'année prochaine, Jules veut encore fouler l'herbette, il ira seul ; je romprai avec un Némorin si entêté.

— L'année prochaine, c'est bien loin !

— Tu veux dire que nous aurons rompu avant ce temps-là : c'est possible ! quoique, après tout, je ne l'aime pas assez cette année, pour avoir besoin de le haïr l'année prochaine.

— Singulière raison !

Pauline commençait à se souvenir que, dans sa lettre, elle avait pris une sorte d'engagement de ne plus revoir son ancienne compagne de pension. Les propos et l'amitié de Mme de Saint-Ovide la choquaient comme une injure. Elle garda le silence et s'arrêta tout à coup pour prendre congé.

Adèle, sentant le bras de Pauline glisser et lui échapper, le retint par une petite pression amicale.

— Et toi, ma chère, que fais-tu ici, sur ce marché ?

— J'allais marchander ce bouquet que tu as acheté.

— Pour ta vieille potiche anglaise ?

— Non, pour moi !

— Tu donnes dans ce luxe-là, pour toi seule ?

— Pour moi, toute seule ! D'ailleurs, je ne suis plus chez lady Fitz-Peters, je suis libre !...

— Et mariée ? peut-être ! dit avec une certaine ironie Mme de Saint-Ovide.

— Pas encore, mais bientôt !

— En attendant, où demeures-tu ?

— Depuis une heure, dans ce fiacre que tu vois là-bas avec des paquets.

— Tu déménages ; où vas-tu ?

— Chez la baronne de Villemoran, ma future belle-mère.

— Tu vas devenir une madame de Villemoran pour tout de bon ; ce n'est pas absolument bête !

Et Adèle, condamnée aux titres postiches à perpétuité, soupira avec mélancolie.

— Est-ce que l'on t'attend ?

— Non ; mais on m'accueillera bien.

— Comme tu es sûre de toi ! Sais-tu que je t'admire, ma chère Pauline ! Avec ta petite robe, ton pauvre petit chapeau, tes épaules maigres, tu as séduit réellement, et tu as vaincu le monde. Regarde-moi, avec mon attirail et avec ces yeux-là, je ne parviens qu'à faire la contrebande. A quoi cela tient-il ?

— Tu es trop belle pour faire une passion, répliqua Pauline en riant.

— J'ai peut-être moins d'imagination que toi, voilà tout !

Tout en causant, les deux amies étaient arrivées à l'ex-

trémité du marché et se trouvaient en présence de leurs deux voitures.

— Adieu, dit Pauline en dégageant son bras.

— Tu me quittes ainsi? Quand te reverrai-je? demanda Mme de Saint-Ovide.

— Je ne sais pas... Si tu oses venir prier à mon mariage, tu me verras passer dans l'église.

— Tu as le bonheur cruel, reprit Adèle avec un petit sourire.

— Moi! Est-ce que je suis heureuse?

— Si tu ne vas pas au bonheur avec un véhicule comme celui-là, dis-moi alors, ma chère, pourquoi tu ne prends pas une voiture comme celle-ci?

Et Mme de Saint-Ovide montrait, à côté du fiacre, dont les petits chevaux efflanqués grelottaient en restant appuyés sur trois jambes, l'élégant attelage qui l'attendait, avec un cocher irréprochable et deux chevaux superbes qui hochaient fièrement la tête, en remuant avec bruit un mors argenté entre leurs dents.

— Ce fiacre est à moi, puisque je le paye ; ta belle voiture ne t'appartiendra jamais. Voilà pourquoi je préfère mon fiacre.

— Tu crois que je n'ai pas déjà payé mon luxe? dit Adèle.

— Oh! si tu l'entends ainsi, tu payes trop cher, et ce prix me gâterait toutes les joies. Adieu, j'ai déjà plus d'une heure de fiacre.

— Avoue que tu as peur d'être vue dans ma compagnie! Tu as des regards inquiets. Ma fausse baronnie pourrait faire tort à la tienne, si on les voyait ensemble. Allons, adieu, pauvre ambitieuse! Réveille ton cocher, et prends garde qu'il ne te verse avant d'arriver.

— Tu railles, Adèle! Si je te quitte, ce n'est pas par fierté,

c'est par honte ; regarde-moi donc ; j'ai l'air d'une tache sur ta toilette !

— Eh bien, si tu es sincère, ma bonne Pauline, si ton fiacre ne te donne pas trop de fierté, tu viendras dîner avec moi. On ne t'attend pas ? m'as-tu dit; quelques heures de retard ne changeront aucune disposition. Viens, je suis seule, nous causerons. J'ai besoin de parler à quelqu'un qui m'ait estimée et qui m'ait aimée. Veux-tu ?

— Ce serait une singulière veillée pour une préparation au mariage, murmura Pauline avec un sourire à la fois dédaigneux et compatissant.

— Personne ne le saura, dit Adèle, en insistant avec une certaine humilité.

— Et quand on le saurait, répliqua Mlle Foucault avec vivacité; ne suis-je pas libre? ne suis-je pas au-dessus des soupçons? et Hector est-il un homme à douter de moi au premier geste? Crois-tu donc que je me sente assez peu maîtresse de ma destinée pour redouter ta compagnie? Tu m'invites par défi, j'accepte ; je n'irai pas frapper ce soir à la porte de la baronne de Villemoran. Tu as raison, on ne m'attend pas ; et, si tu veux, eh bien, je ferai porter pour un jour cette malle chez toi.

— J'aimerais mieux te voir accepter plus simplement ; mais tu consens, c'est l'essentiel. Congédie ton fiacre.

— Y penses-tu ? Est-ce que mes vilains paquets n'écorcheraient pas ta voiture? Cocher ! ajouta Pauline, en tirant par la manche son automédon endormi, mettez vos chevaux au galop, et suivez-nous, si vous pouvez !

Elle s'élança dans l'élégante voiture de Mme de Saint-Ovide, qui partit au grand trot pour la rue Blanche. Pendant qu'on s'installait, Adèle dit en riant à Mlle Foucault :

— J'avais envie de ce bouquet pour me distraire, parce

que j'étais toute seule ; puisque te voilà, il m'embarrasse. Tu le convoitais ; le veux-tu ?

— Je n'y tiens pas ; je le désirais, quand il devait me coûter cher. Si tu me le donnes, je le jetterai.

— Eh bien ! qu'il aille au ruisseau, ce pauvre bouquet, que je t'ai gâté.

Et les violettes allèrent s'enfoncer dans la boue qui ne sèche jamais au bord des trottoirs.

Un petit silence suivit cette exécution. Les deux amies affectaient de ne penser à rien ; mais, assises l'une à côté de l'autre, elles s'observaient par un regard oblique.

Mme de Saint-Ovide avait cette toilette excessive qui est le luxe, la livrée, le châtiment de ces parvenues de la galanterie. Elle portait une robe de moire qu'une duchesse eût mise pour rendre ses visites, et qui lui servait pour les courses du matin et pour les emplettes du marché aux fleurs, un chapeau de paille d'Italie qui valait trente francs de rente, un mantelet surchargé de dentelles, des bracelets à ses deux poignets, des bagues descendant jusqu'à la seconde phalange et l'obligeant à avoir toujours une main dégantée, des chaussures irréprochables et faisant valoir un pied aristocratique qu'elle montrait plus volontiers encore que son visage. Sa figure, un peu ronde, devait à la chimie des coiffeurs quelques-uns de ses secrets. De beaux yeux dont le pinceau assombrissait les orbites, des joues fermes dont le velouté de pêche pouvait résister aux lèvres, une bouche mal dessinée, mais d'un rouge émouvant, un menton avec une fossette délicieuse, un embonpoint sans disgrâce, tout le charme extérieur d'une créature appétissante et pleine d'appétit, plus friande que sensuelle, ayant cette décence relative des femmes sans illusions, qui pourrait passer pour l'indécence des femmes du monde ; rieuse et spirituelle, telle était, avec les accessoires de la voiture, de la livrée et du petit chien,

Mme de Saint-Ovide. La toilette faisait partie d'elle. Sa physionomie tenait à tout cet ensemble ; lui ôter un ruban, c'eût été la défigurer.

— Tu es bien belle, lui dit Pauline Foucault, choquée de ce luxe matinal.

— Je suis en tenue, ma chère, voilà tout. Nous autres, nous n'avons pas le droit d'être négligées. Est-ce que tu crois que je n'aimerais pas mieux être en petite robe de mérinos pour le matin ? Je suis très-économe, et j'ai le regret de ne pas laisser dans l'armoire ces belles toilettes ; mais je paraîtrais sotte, si je n'avais pas l'air de gaspiller un peu. Laisse faire, ma petite ; quand je serai riche, j'aurai acquis le droit de m'habiller pauvrement, et j'en userai. C'est si bête de se mettre en falbalas pour acheter de la violette ! Mais c'est le genre. Cette affreuse petite chienne, c'est aussi une mode. Je la porte avec moi, pour paraître lui faire manger mes dentelles et égratigner mes robes de soie. Nous ne sommes le plaisir qu'à la contition d'être la dépense.

— J'ai l'air de ta femme de chambre, continua Pauline, adoucie par les aveux de son amie.

— Ne raille pas ta misère, mais n'en sois pas entichée non plus. Quand tu seras Mme de Villemoran, tu mettras comme les autres un panache sur ton chapeau, et tu ne me salueras plus.

— Ne parlons pas de mon mariage, reprit vivement Pauline, en fronçant le sourcil.

— Ne parlons de rien, alors, répondit Mme de Saint-Ovide en haussant les épaules. Si nous allions au spectacle ce soir, pour fêter notre réunion ?

— Le spectacle m'ennuie. Il me semble qu'on y écorche une symphonie que j'entends jouer tous les jours dans mon cœur.

— Ah çà, serons-nous forcées de passer la soirée à jouer

aux cartes? ou bien, si tu le veux, je vais te laisser là. Si nous n'avons rien à nous dire, autant aller bâiller, toi chez ta baronne, moi dans ma baronnie.

— Pardonne-moi, ma bonne Adèle ; tu as raison, je suis fière, et je n'en ai pas le droit. Nous nous aimions bien autrefois. Nous n'avons plus que cette soirée, peut-être, pour pouvoir nous le dire ; nos routes nous éloignent. Ce soir, faisons halte ensemble, et aimons-nous sans arrière-pensée. Te rappelles-tu, à l'institution, les petites conférences dans les coins du dortoir? Nos maîtresses ne nous verront pas ce soir ; eh bien. causons, Demain, on nous surveillera.

— Il y a encore bien de l'orgueil dans ta bonté, dit Adèle en secouant la tête, et le cœur profondément ulcéré ; mais, tu dis vrai, oublions ce que nous sommes, ce que nous serons ; souvenons-nous de ce que nous étions. T'ai-je embrassée quand je t'ai vue? Je ne sais pas ; mais j'aime mieux t'embrasser deux fois.

Et la belle Mme de Saint-Ovide, qui venait, depuis une minute, de jurer une haine de femme à son impitoyable amie, l'embrassa avec une effusion brutale qui pouvait aussi bien aboutir à une morsure qu'à un baiser. Quant à Pauline, elle se repentait d'être montée dans la voiture. Ce luxe la gênait et la provoquait.

Chose étrange, toutefois ! Ces deux femmes étaient trop disposées à se détester pour ne pas tenir à se lier, à se rapprocher, ou du moins à ne pas se séparer brusquement. Chacune se sentait jugée par l'autre ; chacune avait un ongle sur le cœur de l'autre. Cette inimitié féroce, qui est souvent le fond des intimités humaines, grandissait et s'allumait entre elles, leur donnant parfois des chaleurs d'émotion qu'elles pouvaient prendre, aux instants d'oubli, pour de la tendresse réciproque.

La route s'acheva en silence. Mme de Saint-Ovide, dont le nom était un hasard du calendrier, et qui avait pêché ce titre avec une épingle dans un almanach, par scrupule pour le nom de son père, Mme de Saint-Ovide occupait, rue Blanche, tout près de la rue Saint-Lazare, un charmant petit hôtel, avec une miniature de jardin. Cette demeure était à la fois le sanctuaire et la caisse, le culte et les frais du culte.

Quand Pauline vit le domestique en livrée s'emparer de sa grosse malle et l'introduire dans l'hôtel, en prenant garde de heurter les délicates peintures de l'antichambre, elle ressentit une contraction au cœur. Elle fut tentée de fuir : —Ce n'est pas ici ta place, lui disait une voix secrète, tu n'as pas le droit de te compromettre ; tu déshonores ta misère.

Et elle restait debout sur les marches du perron, n'osant pas monter.

— Est-ce que tu as oublié quelque chose dans ton fiacre? lui demanda Adèle avec un petit accent persifleur.

— Oui, répondit Pauline en souriant et en pâlissant à la fois. J'ai oublié mon mari, et j'ai peur...

— De rencontrer le mien, n'est-ce pas? acheva résolûment Mme Adèle. Ne crains rien, ma chérie, il est absent pour deux jours ; il essaye des chevaux. Ce sont deux jours de relâche pour moi. Nous sommes donc libres, et personne n'en saura rien.

On entra dans un petit salon, meublé comme Mme de Saint-Ovide était habillée, c'est-à-dire avec exagération.

— C'est beau, chez toi ! dit avec une convoitise d'enfant la pauvre sous-maîtresse, c'est même trop beau !

— Que veux-tu? Je ne peux pas me meubler avec des billets de banque pendus à des ficelles. Tous ces objets d'étagère, c'est de l'argent pétrifié. Ce superflu a de quoi me donner des rentes quand je le voudrai.

— Combien il faut de précaution pour être une femme à la mode! c'est un travail, dit Pauline.

— Ce n'est que cela, repartit Adèle.

Avant le dîner, on causa des souvenirs de la pension; on affectait de ne pas sortir de ce sujet réservé; mais à force de s'y mouvoir, on finit par l'user. Quelque chose de froid et d'insaisissable se mettait entre les deux amies et leur interdisait toute expansion. Pauline avait peur d'interroger; elle se repentait d'être venue. Ce petit coup de tête, la bravade qui l'avait décidée à monter dans la voiture d'Adèle, faisait place à des remords.

— Que fait Hector? pensait-elle; que dirait-il, s'il savait que je suis ici?

Adèle, déconcertée, se sentait piquée par certains regards de son amie, et cherchait vainement à se venger. Le dîner dissipa cette contrainte. On servit dans une salle à manger qui ressemblait à une volière; et en admirant la petite table étincelante d'argenterie et de cristaux, Pauline, qui s'en était tenue au déjeuner de l'institution, parla avec bonne humeur de son appétit, même de sa gourmandise. Adèle sourit.

— Nos estomacs s'entendent encore mieux que nos cœurs, dit-elle en prenant place; ils ont la même façon de comprendre la vertu.

— Crois-tu donc sincèrement, demanda Pauline, que nos cœurs soient divisés sur d'autres points? Non, ma chère; seulement le mien espère ce que le tien regrette.

— Et peut-on connaître le nom de cet idéal espéré par toi et regretté par moi?

— C'est l'amour! reprit Pauline avec énergie.

— L'amour! répéta Mme de Saint-Ovide, avec un rire trop bruyant pour être naturel! Oh! je t'assure bien que je n'y

songe guère. J'ai cru, ajouta-elle en portant la cuiller à ses lèvres, que tu allais dire : la fortune !

— Tu ne vois donc plus que cela au monde? demanda Pauline.

— Dame ! je ne vois que cela pour faire vivre le monde! Oh ! ne fais pas la difficile ; ton héros n'est pas là, nous sommes seules. Avoue donc, entêtée, que tu es enchantée d'être aimée, pour devenir baronne et avoir des rentes?

Pauline garda un instant le silence. Elle avait la tête penchée. Quand elle releva son front, une flamme étrange brillait dans ses yeux.

— Je viens de m'interroger, dit-elle; si ma conscience t'avait donné raison, je me serais mis ce couteau dans le cœur pour toute réponse !

— Tu as le mouvement tragique.

— Mais tu ne comprends donc pas que je n'ai recherché le travail, que je n'ai accepté la misère que parce que je me sentais soutenue par l'espérance de rencontrer un jour l'estime et l'amour? L'amour! mais c'est ma seule foi. Je me tuerais, s'il fallait le renier!

— Ah ! ma pauvre enfant, dit Adèle, tu me fais peur ! et c'est le mariage que tu choisis pour t'emporter au septième ciel ?

— En quoi donc le devoir et l'honneur empêchent-ils mon rêve de se réaliser?

— A ta santé! ma chère, interrompit Adèle, en versant du vin de Champagne dans le verre de Pauline.

— A ma santé ou à ma mort! reprit l'orgueilleuse jeune fille, car il faut me souhaiter l'une ou l'autre. La vie n'est qu'à la condition de l'amour, et la mort serait pour moi le remède à la vie.

— Ma foi! repartit Mme de Saint-Ovide en trinquant, ton

futur devrait s'appeler Charlot, et toi, Mlle Werther, et on devrait vous marier en allemand.

— Tu ris? Mais tu dis vrai.

— Alors, mentons un peu et ne rions plus... ce sera plus gai.

Mme de Saint-Ovide regrettait fort à ce moment d'avoir amené chez elle sa bonne amie de pension, qui ne paraissait pas envieuse de son luxe, qui l'écrasait avec ses théories sentimentales, et qui menaçait de lui faire passer une soirée triste.

Il est vrai que ce serait toujours pour elle une soirée passée, et bien souvent les soirées lui paraissaient longues.

CHAPITRE XII

Pauline dormit mal sur l'oreiller de dentelle de Mme de Saint-Ovide; elle regretta le dortoir de Mme Bellamy. Elle pensa, pendant une partie de la nuit, que si la fatalité ne l'avait pas mise tout à coup en présence d'Adèle, elle serait maintenant dans la maison de Mme de Villemoran, près de son futur mari.

Son mari! Comme ce rêve de bonheur légitime lui semblait étrange dans cette maison! Elle n'osait arrêter trop longtemps son esprit sur la joie d'être la femme d'Hector, comme si l'atmosphère qu'elle respirait pouvait profaner et gâter cette espérance.

Elle eut la tentation de fuir tout à coup au milieu de la nuit, comme une prisonnière qui s'échappe; puis l'ironie, qui mêlait tant de repentirs à ses bons mouvements, la faiblesse, la maladie, disons le mot, le vice de cette grande âme, de cette puissante nature, lui donnait des conseils différents. — Quel mal, après tout, ai-je donc commis en venant ici? se demandait-elle avec une sorte de mutinerie, de révolte intérieure. Pouvais-je aller coucher à la nuit dans

un hôtel garni? Est-ceque j'ai un domicile, moi? Ne suis-je pas sans asile, comme je suis sans parents? Qui donc pourrait m'accuser? D'ailleurs, ceci est une épreuve, une pauvre et misérable épreuve, il est vrai, qui ne me tente guère; mais je veux défier ce monde-là, comme j'ai défié le vrai monde. Cette pauvre Adèle, je suis sûre qu'elle est jalouse, et que si je descendais dans sa chambre, je la trouverais en larmes, enviant ma misère; elle se moque trop de moi pour ne pas souffrir.

Vers le matin, Pauline s'assoupit. Elle rêva qu'on la berçait aux sons de l'orgue; une harmonie qui n'avait rien de terrestre célébrait son mariage. Tout à coup un bruit discordant se fit entendre. L'orgue se taisait, l'église s'écroulait, avec un fracas horrible; Pauline se sentait la poitrine déchirée. Elle s'éveilla en sursaut, avec un cri. C'était la petite chienne qui, montée sur le lit, jappait d'une façon désagréable, et lui sautait sur l'estomac en l'égratignant.

Adèle, en élégant négligé du matin, avec un bonnet de blonde garni de rubans roses, une robe de chambre de cachemire blanc, était debout, souriant et excitant avec malice sa petite chienne.

— Allons, paresseuse, dit Mme de Saint-Ovide, je croyais que tu avais contracté dans ton état l'habitude de te lever de bonne heure.

Pauline plissa sa lèvre.

— Et moi, je croyais, répliqua-t-elle vivement, que tu avais contracté, au contraire, l'habitude de te lever tard.

Les deux amies se regardèrent avec une certaine menace.

Pauline remarqua le cercle bistré, bien naturel à cette heure de toilette, qui entourait les yeux de Mme de Saint-Ovide.

— Tu as mal dormi? lui demanda-t-elle avec une commisération équivoque.

— Oui, je ne sais pourquoi... j'ai été un peu souffrante. Mais toi aussi, tu me parais un peu pâle, fatiguée.

— Moi, j'ai dormi, puisque tu m'as réveillée, répliqua Pauline; quant à ma pâleur, c'est ma coquetterie, à moi; si Hector le veut, je me mettrai du rouge.

— Ah! ma chère! s'écria Adèle en s'asseyant sur le pied du lit, tâche qu'il ne le veuille pas. C'est si fatigant de se masquer toujours... J'ai commandé qu'on apportât le déjeuner ici, dans ta chambre. Nous n'avons plus qu'une heure ou deux à causer; car tu veux décidément me quitter aujourd'hui, ce matin, n'est-ce pas?

— Pourquoi veux-tu que je reste plus longtemps? dit Pauline; je te gêne... et...

— Je retarde ton bonheur, interrompit avec une humilité un peu amère Mme de Saint-Ovide; tu as raison, va-t'en, honnête femme! et tâche de ne pas revenir.

— Sais-tu bien, reprit Pauline qui s'habillait tout en causant, que tu ne me tentes guère, et que, si je voulais m'en donner la peine, c'est moi qui te tenterais et te ferais déserter cette maison?

— Moi! s'écria Adèle, qui tressaillit, pourquoi te suivrais-je? Ponr me marier? Bast! quand je le voudrai, je trouverai un mari; cela n'est pas hors de prix. Je ne suis plus d'âge à entrer en apprentissage. Le monde où l'on grelotte de froid et de faim ne me paraît pas plus gai que celui où l'on bâille d'ennui. Je suis classée, je suis attachée, je *broute* dans la porcelaine du Japon; cela vaut bien une écuelle. Dans trois ou quatre ans, j'espère congédier tout le monde et ne garder de ma société qu'un agent de change. Je ferai des affaires à la Bourse; je vivrai tranquille, à mon aise; au besoin, je voyagerai.

— Mais, ma pauvre Adèle, tu n'aimes donc rien?

— Aimer! c'est le luxe des pauvres! Ne veux-tu pas que

je m'éprenne de quelque beau jeune homme qui me grugera ou me battra? Aimer! comme tu parais comprendre qu'on doit aimer, c'est un supplice, une agitation. Je préfère mon repos; j'ai fait comme pour les volatiles dont on engraisse le foie, je me suis clouée par le cœur, et je vis ainsi, immobile.

— Quoi! pas d'amour dans une existence dont l'amour est le prétexte! dit Pauline avec une sorte d'effroi.

— L'amour! répéta Mme de Saint-Ovide; va, je ne veux pas te dire ce que j'en pense : tu as tes idées, cela te choquerait.

— Parle, au contraire; je n'ai pas peur de m'indigner.

— Comment veux-tu que j'y croie à l'amour? Les gens qui me font des déclarations quittent des femmes adorables qui ne leur permettent pas d'être égoïstes, pour venir ici prendre leurs aises. Dans le monde que tu vas trouver, ma chère petite, on cherche à marier un garçon qui a des espérances solides à une jeune fille qui a des réalités sonnantes, voilà tout. On accouple deux indifférences, auxquelles on donne pour mots d'ordre un mensonge et une grimace. Dans notre monde à nous, ce n'est plus l'ambition, c'est la vanité qui fait les engagements; seulement, on se détache avec plus de facilité, et c'est là l'avantage. Quant à l'amour, c'est un rêve de pensionnaire et un moyen de comédie.

— Oh! non, s'écria Pauline, qui s'occupait en ce moment à relever ses cheveux sous son peigne, et qui joignit les mains, par un mouvement d'exaltation fébrile; non, tu mens, l'amour existe. C'est le but des âmes, c'est le fond de la vie. Tous les désordres, toutes les passions, toutes les folies et les ignominies humaines n'ont pour objet que de l'insulter, que d'en tuer la pensée et le remords. Il gêne nos vices : voilà pourquoi on le nie; mais j'y crois comme à mon existence. J'y crois, en haine de toutes les lâchetés. S'il n'était qu'un

mensonge, il faudrait mourir. Mais si l'amour n'existe pas, à quoi bon prier? Je ne suis pas dévote; mais la seule raison irrésistible que je trouve en moi de croire à Dieu, c'est cette ardeur d'aimer qui me fait vivre et qui me ferait mourir. Je ne retarde aujourd'hui mon mariage que pour irriter davantage en moi ce désir immense, ce besoin infini d'aimer.

La pauvre sous-maîtresse de l'institution Bellamy était presque belle, en parlant avec cette ferveur : ses yeux étincelaient; ses cheveux déroulés donnaient à son attitude le charme d'une victime. Les railleries de Mme de Saint-Ovide l'avaient provoquée. Elle oubliait devant quel témoin elle épanchait ainsi son enthousiasme. Jamais martyre embrassant la croix n'eut tant d'éclairs et tant d'extase.

— J'aurais bien des choses à te répondre, pauvre folle, dit Adèle avec une commisération apparente; mais j'attends l'épreuve. Va! et quand ton mari quittera un beau soir le coin de ton feu, pour ne plus entendre tes roulades de sentiment et viendra s'égayer devant les tisons d'une femme comme moi, tu demanderas alors, ma bonne petite, ce que devient l'amour dans le mariage.

Pauline haussa les épaules avec un défi superbe et dédaigna de répondre; puis, comme elle sentait un sarcasme opiniâtre dans le regard d'Adèle, elle voulut en avoir raison :

— Si tu connaissais Hector, ma chère, répliqua-t-elle en s'efforçant de rester calme, tu sentirais que tu dis une sottise.

— Ah! je n'ai pas dit que monsieur le baron te quitterait un jour pour moi, repartit Mme de Saint-Ovide; rassure-toi; je n'ai pas cette prétention, quoique...

— Eh bien! continue?

— Eh bien! j'ajoute que ton futur n'est pas d'une autre espèce que le commun des mortels, et, si l'on s'en donnait la peine...

— Oh! de la coquetterie!

— Non, mais de l'expérience; en tout cas. ma bonne petite, efforce-toi d'engraisser; la maigreur est un cas rédhibitoire en ménage.

Et Mme de Saint-Ovide, qui regardait en disant cela les épaules nues et osseuses de Pauline, partit d'un éclat de rire bruyant, et oublia de retenir sa robe de chambre qui s'écarta un peu, à l'endroit de sa poitrine, et permit à Mlle Foucault de faire une comparaison à son désavantage.

— Tiens, ne parlons plus de cela, reprit la sous-maîtresse, en s'enveloppant vivement dans un châle. Je n'ai plus qu'une heure à passer avec toi. Déjeunons et causons d'autre chose.

— Décidément, tu pars?

— Il le faut bien; tu me corromprais, répondit l'incorruptible Pauline.

— C'est dommage! J'ai ce soir quelques amis, j'aurais voulu te les présenter.

— Merci : je ne tiens pas à les connaître.

— Tu as peur de te compromettre?

— Je n'ai peur de rien, que de donner des inquiétudes à ceux qui m'attendent peut-être.,.

— On pourrait les prévenir que tu es en lieu de sûreté.

— Garde-t'en bien! reprit vivement Pauline.

— Ah! oui, on n'aurait qu'à ne plus se rappeler les promesses de mariage!

— Mais, quand je te dis que je ne crains rien!

— Prouve-le en restant encore cette journée!

— Pourquoi tiens-tu à me garder?

— Parce que je veux te montrer mon salon, à toi qui ne me montreras pas le tien.

— Si je restais, ce serait pour me moquer de toi et de ta société.

— A ton aise, moque-toi! Tu trouveras peut-être ce soir ici des gens de force à te répliquer.

— Qui attends-tu donc?

— Oh! cinq personnes : un journaliste, deux banquiers, un musicien, un comte, aussi authentique que ton baron.

— Il n'y aura pas de... dames?

— Non, je serai seule ; ainsi, cela ne te compromet guère, ou cela te compromet moins.

— Je ne sais pourquoi... j'ai tort sans doute; mais je suis bien curieuse de voir ton monde, et si j'avais une toilette convenable...

— Va! ne crains rien, j'ai tout ce qu'il faut. Nous te ferons belle.

— Belle! tu n'y parviendrais pas.

— Oh! tu es trop modeste, et si tu veux t'abandonner à tout ton esprit, à toute ta gaieté, je te garantis un succès. Oublie un peu que dans quelques jours tu seras une vraie dame, consens à redevenir mon amie de pension; cela justifiera ta présence ici. D'ailleurs, ma chère, les gens que je reçois sont des gens du monde. Ils ont assez d'intelligence pour comprendre tout ce qu'on veut et pour ne rien répéter. Sois certaine de leur discrétion.

— De leur discrétion? Qu'ai-je à redouter? Est-ce que tu crois que je ne dirai pas tout à M. de Villemoran? Il me blâmera peut-être, mais il ne doutera pas de moi.

— Quelle présomption!

— Non, c'est de l'amour!

Fort irritées l'une contre l'autre, bien décidées à ne pas fléchir l'une devant l'autre, et pourtant, se faisant des concessions pour ne pas paraître se redouter, s'observant, s'étudiant, se recherchant mutuellement, les deux amies déjeunèrent avec une gaieté contrainte. Mme de Saint-Ovide

voulait se venger; non pas qu'elle fût méchante absolument; mais elle se sentait amoindrie par cet entêtement vertueux de son ancienne compagne, et elle songeait à lui tendre quelque piége dont elle n'avait pas encore combiné les ressorts.

Quant à Pauline, il y avait au fond de son acquiescement plus de curiosité que de rancune.

Esprit malade, avide de sensations, nature généreuse, mais manquant d'équilibre, mûrie par une éducation incomplète, imagination fiévreuse, raison incertaine, Pauline avait le secret désir de connaître dans ses détails les mystères de la vie mondaine de son ancienne amie. Son honnêteté, nous l'avons déjà dit, ne tenait pas à sa candeur, mais à l'effort de sa volonté. Elle n'avait donc pas de répugnance farouche pour des confidences d'un certain genre. Elle était à la hauteur de toutes les études morales, et à l'épreuve de toutes les analyses.

Elle pensait tout bas que les femmes comme Mme de Saint-Ovide ont des recettes traditionnelles de coquetterie qu'il est bon de connaître, même pour la vie conjugale. Si violent, si intolérant que fût son amour, elle s'alarmait instinctivement du défi jeté par Adèle. Cette beauté sensuelle l'embarrassait. Quand ses yeux tombaient sur la glace, et quand elle comparait ses joues maigres aux joues roses de Mme de Saint-Ovide, elle devenait peureuse et elle avait beau se répéter : — Puisqu'il m'aime ainsi! ses yeux et son sentiment artistique lui-même l'avertissaient de prendre garde, et lui disaient que la première séduction vient par la vue. Aussi s'acharnait-elle maintenant avec une ardeur enjouée à faire parler, à connaître, à deviner son amie. Elle voulait lui prendre ses armes, pour s'en servir dans la défense et dans l'attaque; elle savait bien que le monde méprise, mais copie les femmes de l'espèce de Mme de Saint-

Ovide, et, sans donner raison au monde, Pauline se disait qu'une cause sérieuse et plausible devait se trouver au fond de cette contradiction. Pour s'excuser de rester, d'avoir accepté l'invitation perfide d'Adèle, elle se répétait :

— Je suis ici comme je serais chez un maître de danse avant un bal. Même pour danser le menuet, il n'est pas inutile de savoir la gavotte.

Cette journée, qu'elle consacrait à la retraite profane de Mme de Saint-Ovide, était aussi pour elle une escapade dans le verger des fruits défendus; et l'on sait qu'à Paris, les femmes les plus honnêtes, même sans y mordre, ne haïssent pas de voir de près, de toucher le fruit défendu.

C'est la raison du succès de certaines pièces de théâtre. Le vice ne semble avoir d'attrait que pour les gens vertueux ; pour les autres, il est un élément ; pour ceux-ci, une curiosité et une étude.

Si, par un coup de baguette, on faisait tomber tout à coup tous les masques des dominos féminins qui se pressent au foyer de l'Opéra, dans une nuit de bal, combien de fronts pudiques ne ferait-on pas rougir de confusion ? Pauline avait pour elle seule, à huis clos, une scène du foyer de l'Opéra à regarder, à étudier, à comprendre. C'était là son excuse. Dès qu'il fut bien convenu entre les deux amies que Mlle Foucault honorerait de sa présence le raout intime de Mme de Saint-Ovide, on se préoccupa de la toilette de notre héroïne.

Pour le coup, sa petite jupe noire et son inévitable corsage de drap n'étaient plus de mise. Il fallait improviser quelque chose. Adèle se dévoua de bonne grâce à cette œuvre délicate. On essaya de vingt coiffures; jamais Pauline n'était restée si longtemps devant une glace. Tout en roulant des perles, en chiffonnant des dentelles, en attachant des fleurs, on jetait quelques petites remarques, des inter-

rogations subtiles, qui trahissaient les préoccupations secrètes des deux amies.

Adèle se faisait raconter le salon de Mme de Villemoran et se moquait un peu d'Hector; Pauline affectait de plaindre Adèle, et de lui demander si cette vie d'activité stérile ne la brisait pas.

— Tu vois, répondait Adèle, en montrant ses bras blancs et polis, dont les coudes et les fossettes semblaient peints en rose, tu vois qu'on ne dépérit pas trop.

— Mais, ton cœur, ton esprit? car tu avais l'un et l'autre, autrefois.

— Parbleu! je les ai encore. Ils me servent à haïr et à mépriser.

— Tu vois donc bien que tu es capable de sentiment. La haine! c'est souvent un commencement de l'amour.

— Oh! je hais pour rire, et mon mépris ne va pas jusqu'au suicide. Que veux-tu? si j'avais eu de la mémoire, je serais entrée au théâtre. J'étais assez jolie pour cela; mais je n'ai pas eu besoin de cette exhibition. Le hasard m'a épargné les tréteaux; c'est toujours quelque chose.

— J'aimerais mieux te voir actrice. L'art, c'est une mission.

Mme de Saint-Ovide partit d'un violent éclat de rire.

— Comment dis-tu cela? J'ignore si les auteurs qui découpent en dialogues des platitudes (quand ce ne sont pas des obscénités) qu'on ne pourrait pas lire, prétendent à une mission; mais je t'affirme, ma chère, que les interprètes n'y songent pas du tout.

— Si, du moins, dans ce monde d'élégance où tu vis, tu essayais de te donner une valeur, une gloire intellectuelle!

— Écrire? Merci, je suis trop propre et trop jolie!

— Sans écrire, ne pourrais-tu pas réunir, grouper, présider un cénacle quelconque?

— Oui! Ninon de Lenclos! C'est fini, ma belle, on ne joue plus de cette musette-là. Les hommes n'aiment plus que les femmes bêtes. On leur en donne pour leur argent. Quant à l'importance sociale, j'en ai une : sais-tu ce que me disait hier un plaisant de mes amis qui s'est donné la manie des spécialités, et qui, après avoir écrit des drames et des romans, trouve plus facile maintenant de gagner son argent en faisant ce qu'il appelle de l'économie politique? « Dans nos sociétés modernes, me disait cet homme charmant, en faisant une cigarette économique, les femmes d'un certain monde continuent le travail de la révolution; elles émiettent les fortunes et les démocratisent, en les partageant. Elles achèvent l'aristocratie et tempèrent la bourgeoisie. »

Nous sommes donc une force sociale, presque une nécessité; nous sommes un quatrième État qui prend rang après les deux autres, un peu au-desous du tiers. Nous n'avons rien et nous gaspillons tout, voilà notre devise: M. Sieyès a oublié de l'inventer. C'est là, ma chère, le résumé de ce que me disait cet éminent publiciste. Nous cherchons notre Mirabeau; mais toutes les fois, hélas! qu'une d'entre nous prend la plume et écrit pour établir nos droits, la malheureuse se laisse éblouir par la vertu; elle trahit, et passe avec armes et bagages dans le camp des femmes légitimes.

— Sais-tu bien que tu es forte en histoire? répliqua Pauline avec ironie. Mais puisque nous parlons politique, laisse-moi te dire que vous êtes l'émeute, vous autres, et que ce sont les femmes comme moi, les ambitieuses de l'honneur, qui sont la vraie révolution. Vous émiettez les fortunes, en les stérilisant; nous les partageons en les fécondant: vous encanaillez la noblesse et vous corrompez la bourgeoisie...

— Le mot est dur, ma bonne, interrompit Adèle.

— C'est parce qu'il est vrai, ma chère, reprit Mlle Foucault, qui continua : Nous autres, qui faisons plier les préjugés et qui triomphons, aux dépens de l'intérêt de vanité et de l'intérêt d'argent, nous purifions l'orgueil et nous anoblissons en nous la roture... Mais laissons tout cela; ton économiste est un plaisant. On peut faire des théories à propos de tout : on en a fait sur le bonheur; mais les gens heureux savent seuls à quoi s'en tenir. Es-tu heureuse?

— Dame! et toi?

— Moi, je ne veux pas être heureuse, si le bonheur s'obtient par l'apaisement, par la monotonie. Moi, je veux, au prix de misères effroyables, de tortures subies, quelques années de joies divine. J'ai enduré toutes les angoisses de l'esclavage pour mériter de vivre de la vie de la liberté et de l'amour. J'ai fait un projet héroïque dont je souffre, mais dont je suis si fière, que c'est comme si j'en étais heureuse. Je veux faire rayonner ensemble l'honneur et l'amour, dût cet embrâsement ne durer que l'instant d'un éclair, dussé-je m'en sentir consumée. Heureuse! oui, moi je le serai, mais pas longtemps.

— Tes subtilités ardentes, reprit Mme de Saint-Ovide en soupirant, ne valent peut-être pas mieux à l'usage que mes vulgaires satisfactions. Tu veux décrocher le soleil ; moi, je décroche des rentes ; mais c'est la faute de notre naissance. Si nos pères avaient mesuré de la toile, derrière un comptoir, nous serions honnêtement, humblement et péniblement établies, et peut-être bien que nous aurions été heureuses. Mais des demoiselles sans le sou!...

— Dis, ma chère, que c'est la faute de nos maîtresses, répondit Pauline, et nous souffrons un peu plus de ce qui est le malheur de notre génération.

— Tu aurais tort de te plaindre à ce sujet, interrompit

Adèle; toi, tu étais à l'institution un prodige, un génie; tu savais tout.

— Beau prodige que celui qui n'a pas d'autre alternative que ma misère ou ton luxe! Beau génie que celui qui en a trop appris pour rester à la fois naïve, et qui n'en sait pas assez pour dépasser le doute! Si je n'avais pas mon amour, j'aurais un abîme dans le cœur, pour répondre aux vides de ma tête. Pourquoi, au lieu de nous enseigner la musique et l'histoire, ne nous a-t-on pas mises en apprentissage?

—Merci! je n'ai pas des doigts de ravaudeuse, dit Mme de Saint-Ovide qui venait, en arrangeant quelques dentelles, de se piquer avec une aiguille.

— Je ne sais pas le métier qui m'eût convenu, dit avec un regard expressif Mlle Foucault, je n'ai pas d'idée précise à ce sujet; mais je sais bien que je voudrais être une épouse dévouée, une mère vigilante. Voilà les vrais métiers de la femme; et quand j'y songe, j'ai peur de n'avoir pas même les vertus de ce métier-là!

— Tu vois bien qu'avec tes utopies, tu en arrives à m'excuser, insinua Adèle.

— Moi? jamais! dit Pauline avec force; on peut toujours s'affranchir des hontes volontaires. Tant qu'on n'aura pas songé à réformer, ou plutôt, à créer l'éducation de la femme, il n'y aura pour celle-ci que deux chances de salut : l'amour ou la mort. Quant à moi, je n'hésiterais pas.

— Il y a aussi la religion, repartit avec raillerie Mme Adèle.

— La religion est encore une face de l'amour pour les âmes tendres qui ont le bonheur de croire; ou bien, c'est la mort pour les âmes froides; mais pour de malheureuses filles incrédules, comme nous deux, ce n'est rien.

— Parle pour toi, ma chère Pauline; quant à moi, je finirai peut-être par devenir dévote!

— Comme il est heureux que tu n'aies pas commencé par là, reprit Pauline avec un ton moqueur; tu as de la ressource.

Mme de Saint-Ovide regarda Mlle Foucault avec un sourire équivoque qui trahissait la rancune; décidément, l'abîme se creusait entre elles, et l'on sentait, au fond de leurs discussions taquines, un levain de haine et de colère qui menaçait de changer en un duel implacable le rapprochement des deux anciennes amies.

La journée se passa dans les préparatifs de toilette. Peu à peu, le silence augmenta, et, à l'heure du dîner, Pauline et Adèle, renversées chacune dans un fauteuil, affectaient une rêverie qui ne les empêchait pas de se regarder, de se guetter avec une attention profonde.

— Pourquoi a-t-elle insisté avec tant de force pour me garder? se disait Pauline.

— Pourquoi ne s'en va-t-elle pas? se disait Adèle.

Et chacune, embarrassée de l'autre, la redoutant comme un piége, se tenait sur la défensive, et pourtant n'eût pas consenti à abandonner la partie.

— Je lui montrerai que je n'ai peur ni d'elle, ni de son entourage, pensait Pauline.

— Je me moque de ses dédains, et je trouverai moyen d'humilier son orgueil, pensait Adèle.

CHAPITRE XIII

Le salon de Mme de Saint-Ovide avait cette élégance qui est la gloire et en même temps la honte de certaines classes. Si Balzac, ce grand génie, qu'on commence à discuter et qu'on finira par comprendre, a poussé la psychologie jusqu'au panthéisme du mobilier; s'il ne hasarde jamais un drame sans s'être assuré de la complicité, je veux dire de la collaboration des accessoires; c'est qu'il a senti que, dans nos sociétés modernes, où l'homme fait son lit pour lui-même et l'emporte avec lui, l'ameublement est le moulage des caractères. Autrefois, les aïeux survivaient dans leurs vieux fauteuils maintenus à la place héréditaire; aujourd'hui, les aïeux meurent, et quand une vieillerie affecte la place d'honneur, dans nos salons contemporains, c'est qu'elle est neuve, et qu'elle est là pour attester le bon goût et non la piété du possesseur.

Buffon s'est trompé : ce n'est pas le style qui est l'homme. Le papier a son prestige, et la plume est menteuse ; mais le costume et l'ameublement trahissent tous les secrets. Il est impossible de méconnaître la vanité puérile, le désordre, le

goût, le sensualisme, dans l'arrangement, dans le choix du mobilier. C'est bien l'habit qui fait le moine, n'en déplaise aux proverbes, qui ne sont que des paradoxes. Si le salon d'un homme de lettres ressemble au salon d'un financier, tant pis pour le littérateur ; mais je défie l'homme d'argent, eût-il toutes les délicatesses d'un Mécène, de faire ressembler sa demeure à celle de l'homme d'idées. Le million a toujours, si spirituel qu'il soit et qu'il veuille paraître, un petit bout d'insolence qui se laisse voir et qui gâte le plaisir des yeux. Il lui manque ces contrastes charmants qu'un peu de gêne introduit dans un mobilier d'artiste. Ce qui ravit l'observateur, c'est cette part de la vie intime que l'homme intelligent mêle aux objets de la vie extérieure. Se meubler, comme une boutique ou comme un musée, c'est s'habiller comme une gravure de modes.

Le supplice de certaines gens, je devrais dire aussi de certaines professions, c'est de ne pouvoir faire apparaître dans leurs meubles cette part de l'âme qui met le public en communication rapide avec l'hôte qu'il visite. Il y a des gens chez lesquels on ne semble jamais être, parce qu'eux-mêmes ne semblent pas être chez eux.

Je connais un philosophe qui ne se permet aucune opinion sur une femme, avant de lui avoir rendu visite, et qui ne retourne jamais la voir, s'il n'a pas remarqué qu'elle sait animer son mobilier et laisser un peu de sa vie à son salon. Il a rompu avec une fort belle dame, une veuve, qui devait lui apporter en mariage cent mille livres de rente, et qui passait pour une femme supérieure, parce qu'après une inspection faite dans son domicile, il a remarqué que tout était d'un luxe si accommodé, si rangé, si officiel, qu'on ne devinait rien des habitudes de cette dame, et qu'on ne trouvait pas même, dans la chambre à coucher, une pelote avec des épingles.

A toutes les tentatives faites auprès de lui pour renouer les projets de mariage, notre homme répondait invariablement :

— Pas d'épingles chez une femme! quelle prétention !

Il n'a pas voulu en démordre; ces épingles lui tenaient au cœur, et elles étaient un argument bien autrement sérieux, mais qui paraissait aux gens superficiels de même nature que le fameux : *Tarte à la crème!*

Ce philosophe avait raison. On n'eût pas trouvé d'épingles chez Mme de Saint-Ovide. Elle avait un soin fanatique de ses meubles, dont chacun valait une rente. Meublée par ordre, elle avait à peine choisi ce qu'elle n'avait pas payé. Aussi, le damas de ses rideaux, l'or de ses fauteuils, la laine de ses tapis, tout était d'une qualité irréprochable; mais rien n'avait un accent, un caractère; rien ne trahissait une habitude, une préférence. C'était beau, mais banal.

Pauline Foucault, d'abord un peu éblouie de ce luxe, finissait par le comprendre et le juger. Elle n'était pas à l'aise au milieu de ces objets coûteux, si bien alignés, si soigneusement mis en place.

La pauvre sous-maîtresse se demandait si c'était ainsi qu'elle arrangerait son salon; et elle se répondait par un tableau d'intimité où le bonheur bouleversait toute cette harmonie froide. Elle voyait Hector oubliant ses livres sur ces guéridons qui ne servaient à rien, et elle sentait des larmes dans ses yeux, en pensant qu'il faudrait permettre sans doute à des petits enfants d'érailler un peu les meubles et de monter sur les fauteuils.

Des enfants! c'était là la dernière, la plus complète, la plus enivrante des joies qu'elle osait rêver. Cette orpheline, qui avait honte de penser à sa mère, qui n'avait pas eu les caresses de la famille, qui, obligée de comprimer son cœur sous le voile de la misère et du devoir, n'avait rencontré

jamais que le dédain et l'indifférence, qui se sentait des trésors d'affection, à qui l'amour était à peine suffisant pour dépenser les forces d'expansion qu'elle retenait en elle; cette ironique créature était émue et éblouie quand elle songeait qu'elle serait mère, et que cette vie, dont le foyer la consumait, se multiplierait autour d'elle. Elle contemplait, à travers le rideau de ses larmes, le beau visage de Mme de Saint-Ovide, et elle n'était plus jalouse de son amie. Elle lui pardonnait tout, parce qu'elle entendait à son oreille parler, crier, chanter ces petites voix enfantines qui lui disaient : Tu seras plus reine, plus belle, plus heureuse! tu auras toutes les adorations avec tous les trésors : tu seras mère !

— Ma foi ! dit tout à coup Adèle en bâillant, cette journée-ci m'a paru aussi longue que les autres.

— Tu vois donc bien que tu as eu tort de m'amener, répondit Pauline.

— Pourquoi donc, si tu as pris quelque plaisir dans ma société? répliqua Mme de Saint-Ovide.

— Plaisir? non; intérêt, oui.

— Tu m'as étudiée, n'est-ce pas? et peut-on savoir le résultat de tes observations ?

— C'est que je te plains, ma pauvre Adèle, dit Pauline d'une voix émue.

— Bah! tu as de la pitié de reste! tu as trop d'illusions! Plus tard, tu m'envieras.

— Jamais !

— Eh! mon Dieu ! le bonheur n'est pas une affaire de contrat, mais une affaire d'appétit. Il y en a qui se contentent de grignoter les joies de la vie, d'autres veulent tout dévorer. Tu mourras de faim ! je te le prédis.

— Aujourd'hui peut-être, repartit Pauline en riant et avec une bonne humeur sans arrière-pensée, car les petits anges

qui l'avaient effleurée de leurs ailes l'avaient mise en joie.

— Tu as raison, il est près de sept heures; à table!

Et Mme de Saint-Ovide sonna pour qu'on la servît.

Le dîner fut plus gai que celui de la veille. Pauline triomphait, et Adèle, qui espérait peut-être une revanche, avait besoin de ne pas paraître vaincue.

Après le dîner, on procéda à la toilete de Mlle Foucault. Ce fut une grande affaire. Pauline se souciait fort peu d'ordinaire de sa mine et de ses atours; mais elle ne voulait pas, ce soir-là, laisser absolument tout avantage à son amie. Elle tenait à battre sur son propre terrain cette héroïne d'élégance et de fanfreluches. De son côté, Mme de Saint-Ovide mettait de la vanité, peut-être de la malice, à parer sa rivale.

Pauline, animée par les espérances qui gonflaient sa maigre poitrine, se prêta avec une docilité de pensionnaire à tous les caprices d'arrangement; elle devint presque belle; en tout cas, elle sortit éclatante des mains de l'habile femme de chambre : une rose dans ses cheveux noirs, quelques dentelles chiffonnées autour de ses épaules nues, une perle qui pendait, comme une larme symbolique, au haut de son corsage, une robe à plis amples, des manches courtes laissant voir un bras d'une gracilité charmante, c'était là tout; mais son regard, son sourire, et je ne sais quel magnétisme étrange qui circulait autour d'elle, complétaient sa parure et semaient des feux de diamants sur toute sa personne.

— Tu es terrible! s'écria Adèle en la contemplant; tu n'as pas besoin de bijoux.

Et la pauvre Mme de Saint-Ovide se chargeait les bras de bracelets énormes et se mettait un peu de carmin sur les joues.

— Voilà mon écrin, dit fièrement Pauline, en appuyant la main sur son cœur.

— Si mes invités ont de l'esprit ce soir, ils t'adoreront, reprit Adèle avec un sourire.

— J'espère bien les transpercer. Éblouir les gens, ce n'est pas difficile ; se faire aimer, c'est tout simple ; mais aimer, voilà le problème.

— Est-ce que les femmes ont besoin de problèmes, repartit Mme de Saint-Ovide ; ce sont des artistes auxquelles il ne faut que des bravos. Mais pourvu qu'on nous applaudisse, nous ne nous inquiétons pas de savoir si ce sont des claqueurs ou des naïfs qui nous font un succès.

— Tu confonds, ma chère, les véritables artistes avec les cabotins.

— Dame ! je ne parle que de ce que je connais.

— Tu ferais mieux de penser à ce que tu ne connais pas.

— Quand tu seras vieille, ma pauvre enfant, repartit Adèle, que deviendras-tu ? L'amour pur pour lequel tu vis ne t'empêchera pas d'attraper des années.

— La peur de vieillir ? mais je ne l'ai pas. Le lendemain de mon mariage, je n'aurai plus d'âge ; et quand je serai mère, je serai éternelle.

Adèle rougit, sans savoir pourquoi ; elle n'aimait pas qu'on parlât famille et enfants devant elle. Cela lui paraissait inconvenant.

Au premier coup de sonnette qui retentit dans l'appartement, Pauline tressaillit. Les intimes de Mme de Saint-Ovide lui faisaient peur. On ouvrit la porte du salon : ce n'était que le musicien.

— Bonjour, maestro, dit Adèle en secouant sa main dans celle de l'artiste ; comment va l'inspiration aujourd'hui ?

— Mal ! j'ai eu les nerfs toute la journée dans un état déplorable. Il a fait un vent !...

— Et l'opéra, avance-t-il ?

— Oui, j'ai fini le boléro dansé par les trappistes dans le cimetière ; vous savez, au quatrième acte ?

— En êtes-vous content ?

— Assez. Je crois, franchement, que, depuis Meyerbeer, personne n'a compris aussi bien que moi ce genre-là. Cela fera de l'effet.

— J'avoue, dit Pauline, que la situation me paraît émouvante. Un boléro de trappistes !

— Oh ! ce sera splendide, acheva modestement le compositeur. Si on n'obtient pas un succès avec ces machines-là, ma foi, c'est à désespérer du public ; je renonce aux beaux arts, je me suicide, je me fais banquier.

— Vous allez me trouver bien curieuse, monsieur, ajouta perfidement Pauline, mais, j'oserai vous demander si, indépendamment de ce ballet étrange, dont je comprends tout le pittoresque, vous n'avez pas dans votre œuvre des situations dramatiques avec simplicité, des scènes de sentiment, en un mot ?

Le musicien, avant de répondre, enfonça sous l'arcade sourcilière de son œil droit un petit morceau de vitre ; c'était une fenêtre qu'il mettait à son esprit ; puis, il regarda Mlle Foucault avec un air mélangé de dédain et de commisération.

— Madame, dit-il en s'inclinant.

— Pardon, monsieur, interrompit Pauline, appelez-moi mademoiselle : je le suis encore.

— Ah ! repartit avec assez d'impertinence le maestro, pendant qu'Adèle souriait.

C'était la première fois qu'une femme revendiquait ce titre dans le salon de Mme de Saint-Ovide.

Le musicien se crut très-fin, très-spirituel, très-gentilhomme, c'est-à-dire très-brutal, en sifflottant un : Mademoiselle ! dont il semblait demander pardon à la maîtresse de la maison.

— Mademoiselle, dit-il, aime sans doute les romances de Mlle Loïsa Puget. Cela est bon dans un salon. Mais un opéra, un grand opéra a besoin d'autres éléments que cet éternel amour qui roucoule. Oh! non, j'ai bien défendu à mon collaborateur de me mettre de ces duo insupportables: *amour extrême, je l'aime, il m'aime !* C'est fini, usé, rococo! On a tant exploité les sentiments.

— Mais je ne vois pas, reprit Pauline, ce qui peut rester à la musique, quand on lui interdit le domaine des sentiments. L'amour ! mais c'est l'infini ! on le chante depuis la création, et il n'est pas deux voix, deux lyres, deux âmes qui l'aient chanté de même. Croyez bien qu'on le chantera jusqu'à la fin du monde.

— C'est précisément parce qu'on le chantera toujours, que je ne veux pas le chanter. Le beau mérite, de reprendre un thème banal ! tandis que la terreur, l'épouvante, la colère, sont des émotions qu'on peut varier.

— Ainsi, monsieur, il n'y aura pas d'amour dans votre opéra ?

— Oh ! il en faut bien un peu. J'aurai une romance; mais ce sera tout. C'est la seule concession que je veuille faire aux préjugés.

— Aux préjugés ! L'amour un préjugé !

— Un préjugé nécessaire, si vous voulez, mademoiselle ; mais quand les esprit seront assez perfectionnés pour comprendre l'art en lui-même, indépendamment des prétendus besoins du cœur auxquels on le fait servir, on jouira alors d'émotions parfaitement idéales; et la musique, rendue à elle-même, ne célébrera plus que la musique.

— Dans ce temps-là, monsieur, les oreilles suffiront ; on n'aura plus besoin du cœur.

— Ah ! mademoiselle, ne dites pas de mal des oreilles.

— Ce n'est pas devant vous, monsieur, que je m'en moquerais.

— Bravo ! s'écria Mme de Saint-Ovide, bien répondu ! Avouez, mon cher maître, que vous avez maintenant l'oreille basse.

— J'avouerai même, pour vous obliger, que je l'ai fort longue. Je ne suis pas galant à demi.

Et l'homme au boléro, après un salut ironique qui tranchait la question, fit quelques pas dans le salon.

— Qu'en dis-tu, ma chère ? demanda tout bas Adèle à Mlle Foucault.

— Je dis qu'il ira à l'Institut !

— Parbleu ! il y est presque. On a jusqu'ici combattu son élection, parce qu'on le trouve trop littérateur. Il n'est pas encore assez musicien pour ses collègues.

— Diable ! ils sont difficiles. Quand je serai mariée, je me le ferai présenter, il a son agrément et son utilité : il aiguise l'esprit.

— Oui, c'est une meule.

Quelques minutes après, les deux banquiers et le gentilhomme annoncés par Mme de Saint-Ovide étaient introduits. Au premier aspect, le plus banquier des trois n'était pas facile à deviner. A la vérité, ils étaient tous trois associés, en attendant qu'ils devinssent rivaux et ennemis. Le comte était président du conseil de surveillance de la société dont ses deux amis étaient les organisateurs, et il s'entendait, tout comme un autre, à cet argot pittoresque des zingari de la Bourse ; quand il ne parlait pas actions, obligations, reports, primes, etc., etc., il parlait chevaux, turf, ou, ce qui revient au même, coulisses et danseuses.

Des deux financiers, l'un était grand, mince, le front dépouillé, la figure ossifiée, sec et droit comme le chiffre 1. Son collègue, tout gras, tout gros, tout rond, ressemblant

à un zéro, faisait avec lui la dizaine. Le comte était l'accolade. On les voyait toujours, ensemble, à la Bourse, au théâtre, dans les plus célèbres restaurants. On disait de ce trio, par un déplorable calembour : — Voilà les trois comtes ; les deux banquiers sont les *comptes* courants, et le gentilhomme est le *comte* couru, Le facétieux qui s'était permis cette plaisanterie amère avait reçu, dit-on, pour l'insérer dans un journal, quelques actions industrielles de ses propres victimes. Les jeux de mots sont une spéculation. Tous les jours, les hommes qui spéculent sur la notoriété publique, demandent à la caricature ou à l'esprit gaulois la consécration, la vulgarisation de leur renommée. On ne meurt pas du ridicule en France, on en vit.

Mme de Saint-Ovide avait des fonds placés chez ces banquiers. Elle leur rendait d'ailleurs des services de plus d'une sorte.

La *Revue rétrospective*, publiée après la révolution de 1848, a révélé que les intrigants les plus austères ne dédaignaient pas, sous la royauté déchue, d'introduire dans les coulisses ministérielles quelques-unes de ces belles dames, à l'esprit délié, à la conscience souple, au cœur facile, soubrettes de la politique, trafiquant des secrets avec gentillesse, et appliquant à l'honneur des autres un escompte qu'elles ne trouvent plus pour elles-mêmes.

Mme de Saint-Ovide avait pour protecteur spécial un baron bien apparenté, assez intelligent pour écouter, assez niais pour raconter. Elle savait par lui les projets en travail, les changements ministériels en expectative, et elle tenait les banquiers au courant. D'un autre côté, elle avait le moyen de faire parvenir aux oreilles officielles les bruits, les renseignements qu'il était urgent de connaître. On avait acheté et vendu des places et des votes dans ce salon trivial. Mme de Saint-Ovide gardait dans une petite cassette des au-

tographes de ministres et de députés, dont elle espérait bien un jour tirer parti.

Pauline, que ce musicien aux nerfs délicats avait mise en verve, sourit à l'entrée des deux, ou plutôt des trois financiers, comme à une bonne fortune. La pauvre fille avait une secrète colère contre les hommes d'argent. Puisque le hasard lui en livrait quelques-uns sur un terrain neutre, il lui semblait charmant de les déchirer.

Elle s'efforça donc de les attirer doucement à elle. Mais, bien qu'elle eût parlé de la hausse et de la baisse avec la maladresse de l'ignorance, et qu'elle eût fait sur le terrain de la finance quelques faux pas intentionnels, aucun de ces trois messieurs ne vint à son aide ; le comte avait souri, le financier maigre était resté impassible, et le financier gras avait légèrement froncé le sourcil.

— De quoi faut-il leur parler ? demanda-t-elle tout bas à Adèle.

— De tout, excepté de leur spécialité ; les affaires, ce sont là leurs secrets ; ils redoutent toujours de les livrer, surtout ici.

— Eh bien ! je vais leur parler musique ; c'est assez bon pour eux.

Pauline, profitant des saluts et des compliments échangés entre les trois nouveaux venus et le maestro, réveilla la querelle apaisée quelques instants auparavant, et demanda à ces messieurs de se prononcer sur le débat.

Le comte n'était pas de l'avis du musicien, mais il n'était pas non plus de celui de Pauline. En fait de musique, il n'aimait que les ballets ; et les ronds de jambes lui paraissaient la dernière expression de l'art.

Adèle expliqua par deux mots à l'oreille de Pauline la raison de cette préférence. Le comte, qui avait une femme de vingt-cinq ans, jolie, spirituelle, douée de tous les charmes, type de toutes les élégances, modèle de toutes les dis-

tinctions, la délaissait naturellement pour une fille de portier qui avait appris l'art des pirouettes, au lieu de l'art d'écrire correctement, mais qui avait l'incomparable supériorité d'être aussi maigre d'esprit qu'elle l'était de corps, et de parler comme elle eût écrit.

C'étaient là, il faut l'avouer, de terribles séductions pour un gentilhomme; il était donc selon la logique que le comte dédaignât sa femme pour cette danseuse, et méprisât la musique pour n'aimer que les ballets. La danse est, pour bien des gens, la seule raison sérieuse d'appeler l'Opéra une Académie.

Pauline fit comme les paladins qui baissaient la lance devant un ennemi trop faible, elle sourit au comte sans discuter avec lui, et se tourna vers les deux banquiers.

Mais une étrange surprise l'attendait; et cette conversation, frivole en apparence, qui peut sembler inutile à nos lecteurs, exerça sur cette nature impressionnable, qui ne vivait que pour des émotions violentes, une influence sérieuse et profonde, dont le retentissement ne fut pas étranger aux douloureux mystères de sa destinée.

CHAPITRE XIV

— Et vous, messieurs, demanda Pauline en s'adressant aux banquiers, donnez-nous votre avis ?

— Moi, mademoiselle, dit le financier bien gras, je crois, comme vous, que la musique ne doit servir qu'aux sentiments les plus simples. Qui nous rendra ces innocents opéras où le moindre thème amoureux fournissait un prétexte aux plus touchantes mélodies ? Mais, de nos jours, on a peur de céder aux émotions naturelles, et l'on mettrait volontiers en musique la *leçon d'anatomie*, plutôt que de suivre le sentier de tout le monde.

— Vous voyez, monsieur, que je ne suis plus seule, dit Pauline en se tournant vers le musicien ; j'ai un allié.

— Dites que vous avez deux alliés, mademoiselle, ajouta à son tour le financier maigre. Girard a parfaitement raison. La musique n'est plus un plaisir, c'est une expérience d'acoustique ; on ne nous émeut plus, on nous éprouve. Eh ! mon Dieu, quand des hommes, comme nous, ont consacré toute une journée aux affaires, c'est-à-dire aux ennuis, aux tracas, que vont-ils demander, le soir, à l'Opéra ? des combi-

naisons savantes? des problèmes de notes? des tours de force? Non pas; mais l'oubli de la vie matérielle dans la vie du cœur. Pour moi, je vais toujours à l'Opéra avec ma femme et mes enfants. Eh bien! il me semble que la musique doit servir d'interprète à nos sentiments réciproques, et que nous nous aimons davantage, pendant que Mozart ou Rossini chantent les fêtes du cœur.

— Savez-vous, mon cher monsieur Bastien, que vous êtes poëte? s'écria Mme de Saint-Ovide en ricanant; il faut se défier des hommes de chiffres.

— Il faut se défier de tout le monde, madame, répondit le banquier maigre avec un sourire sentencieux, parce que tout le monde a un masque sur le visage. Seulement, vous vous trompez à notre égard : les chiffres, voilà notre masque; le sentiment, voilà nos visages.

— Je ne savais pas que la Bourse eût des Némorins de votre espèce.

— Parbleu! dit le musicien, qui avait écouté avec dédain tous ces propos, pourquoi s'étonner de trouver des bergers dans un endroit où l'on compte tant de moutons?

Mme de Saint-Ovide rit beaucoup de ce mot féroce. Pauline en sourit avec mépris; elle devenait rêveuse.

— Je ne m'attendais pas, dit Mlle Foucault, à entendre un artiste calomnier l'art, ni à voir le sentiment vengé par des banquiers.

— C'est que vous croyez, mademoiselle, reprit le financier au ventre arrondi, celui qu'on appelait M. Girard, que nous sommes des Turcarets stupides, et que la diplomatie des affaires aiguise l'esprit, au détriment du cœur. Je plains ceux qui aiment l'argent pour l'argent; mais sachez que la banque n'est pas plus incompatible avec l'imagination et le sentiment que tous les états du monde. Il n'y a pas de profession qui supprime le besoin de s'attendrir et d'aimer.

Pour ma part, j'aime les bons livres, les bons tableaux et la bonne musique. Les affaires m'aident à satisfaire ces passions-là, et si vous me lisiez des vers de Lamartine, je crois que je serais assez ridicule pour vous laisser voir des larmes de financier.

— Parbleu! reprit le banquier maigre, monsieur Bastien, c'est un préjugé étrange que de vouloir interdire aux hommes de finance un domaine qui est à tout le monde. Il se peut que l'ardeur d'acquérir dessèche le cœur; mais combien d'artistes que l'ambition pétrifie plus que des banquiers! Non, mademoiselle, avec l'éducation moderne, il n'est personne qui ne puisse être initié aux émotions de l'art. Tant pis pour ceux qui n'aiment pas ces grandes choses; ce n'est pas la faute de leur état, c'est la faute de leur sottise!

Pauline était attendrie et sérieuse. Ces deux hommes, dont elle avait voulu se faire des jouets, trahissaient des délicatesses de sentiment dont elle était jalouse. Elle qui se montrait si fière de son amour et de sa passion, elle trouvait dans des banquiers, dans des hommes positifs, les seules gens capables de la comprendre. Elle qui rêvait un poëte pour confident, elle rencontrait à sa hauteur deux hommes de la Bourse. C'était à la fois pour elle une joie et un désespoir. Heureuse de se sentir hautement appréciée par MM. Girard et Bastien, qui l'avaient appelée *mademoiselle* avec une nuance de respect dont elle avait senti tout le parfum, elle souffrait pourtant de ce mélange de poésie et de raison qui lui venait en aide.

Le grand ennemi, le grand danger pour les âmes comme celle de Pauline, c'est le bon sens. Elle eût voulu que ces deux banquiers, à la physionomie ordinaire, fussent ridicules et exagérés dans leur genre, comme le maestro l'était dans le sien; mais leur logique naïve et bourgeoise la déconcertait et la froissait. Quoi! on n'était pas une créature

d'exception en comprenant de la même façon qu'elle ! Quoi ! on pouvait aller à la Bourse, avoir du ventre, s'appeler Girard ou Bastien et entendre quelque chose au sentiment ! Elle croyait avoir fait une découverte, avoir cédé à une inspiration de génie en s'éprenant de M. Hector de Villemoran, de cet homme passionné sous une apparence placide. Hélas ! son héros était-il donc semblable à tout le monde, et le premier banquier venu pouvait-il le valoir?

C'était ainsi que Pauline se blessait à chaque pas dans le monde, et souffrait de chaque expérience. Son imagination endolorie ne pouvait s'accommoder de la réalité. Elle la trouvait parfois trop plate, et elle souffrait d'autres fois de ne pas la trouver inférieure à son rêve !

Que l'on ne dise pas que nous raffinons des souffrances, et que nous parfilons des quintessences de sentiment. Les grandes et mortelles blessures ne sont pas des coups de poignard. On ne meurt qu'une fois d'un égorgement ; on meurt vingt fois des déceptions.

Si le lecteur veut bien se rappeler, à chaque nouveau développement que nous donnons à cette histoire, que Pauline Foucault est une nature ardente et aigrie, qui a peur du monde et qui le convoite, qui veut en être bien accueillie, et qui pourtant voudrait en souffrir, afin de le châtier ; qui a trop de la douleur, et qui ne s'accommoderait pas de ne plus la sentir ; qui porte en elle ce *ver rongeur* du doute que l'abbé Gaume empêchera de trouver, s'il continue à vouloir le découvrir ; si le lecteur veut bien reconnaître aussi qu'il y a certaines superstitions auxquelles les raisons les plus fières et les plus éclairées aiment à céder, et que Pauline, à la veille de retourner chez M. de Villemoran, de commencer avec la société la querelle qu'elle croyait inévitable, cherchait et s'imaginait trouver des augures dans ce salon, il comprendra que cette première discussion, dans

laquelle un artiste de réputation avait blasphémé l'art, et où deux banquiers avaient vengé en peu de mots, et avec bon sens, le sentiment outragé, il comprendra que cette discussion eût jeté du trouble dans l'esprit de Pauline.

Elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle qui avait résolu de dominer, d'humilier les invités de Mme de Saint-Ovide, elle était contrainte d'en estimer quelques-uns; c'était un cruel désappointement dont elle voulait se venger sur son ancienne amie; et tout le monde avouera qu'elle n'avait pas tort.

Adèle s'aperçut de l'émotion de Pauline, et, charitablement, elle voulut l'augmenter, en fournissant des aliments à l'entretien près de s'éteindre. MM. Girard et Bastien, qui ne se doutaient pas de leur succès, mais qui se trouvaient heureux de rencontrer, dans cette maison si vide et si banale d'ordinaire, une intelligence vive et ardente, se prêtèrent avec rondeur à la discussion. Ils donnèrent à notre héroïne la preuve accablante que le sentiment n'est pas exclusif de la vulgarité; ils mêlèrent des platitudes à des théories délicates, si bien que la pauvre fille, à chaque instant meurtrie et flattée, était tentée de leur crier de se taire et souffrait un insupportable martyre, celui qui guérit les plaies pour mieux les rouvrir.

Le journaliste attendu parut assez tard. Il venait, disait-il, de corriger les dernières épreuves de son article du lendemain.

Adèle courut au-devant de lui avec un empressement qu'elle voulut rendre enfantin. Elle en avait peur et désirait s'en faire un allié.

— Bonjour, brigand, lui dit-elle en lui tendant le front.

— Bonjour, vestale, répliqua l'écrivain, qui blanchit ses lèvres au front crépi de la femme galante.

— Toujours menteur! dit Adèle.

— Toujours véridique ! répliqua le journaliste.

— Quoi de nouveau, homme de nouvelles?

— Le ministère chancelle ; nous aurons la guerre... à moins que nous ne l'ayons pas. Le terrible serpent de mer a dévoré un rédacteur du *Constitutionnel ;* mais comme ce dernier avait un numéro du jour dans la poche, le monstre est mort d'indigestion.

— Il est charmant, dit tout haut Mme de Saint-Ovide avec un petit rire outré et complaisant.

— Il est stupide, murmura tout bas Pauline à l'oreille de son amie.

Attends pour le juger, repartit celle-ci ; tu verras. Ces sottises qu'il débite servent d'étui, de gaîne à sa méchanceté.

Le nouveau venu était un de ces hommes qui se font écrivains, comme bien des gens se font prêtres ou soldats, pour avoir un état ; mais qui ne travaillent à former l'esprit public que jusqu'au jour où ils acquièrent l'esprit de travailler à leur fortune personnelle ; qui ne sont gênés ni par une conviction, ni par une vocation ; qui ont essuyé sur leurs manches les plumes de toutes les opinions ; qui, doués de cette effroyable raison que donnent l'essai et le mépris de toutes les causes, ont une force apparente qui séduit et qui corrompt.

Ces hommes-là tutoient des hommes d'État et sont tutoyés par des courtisanes. On ne sait jamais si, le lendemain, ils ne feront pas partie d'un ministère ou de la police. Ronds à force d'avoir roulé, ils ont cette bonhomie banale des natures émoussées, et rendent un tas de petits services inutiles, tout en laissant commettre de formidables infamies.

Je me hâte d'ajouter que ce type de journaliste existe peu, ou n'existe plus dans les conditions nouvelles. Nous sommes en 1841, ne l'oublions pas, à l'heure où l'anonyme préside encore aux mystérieux arrêts de l'opinion. Le jour-

nalisme a trop besoin aujourd'hui de se faire respecter pour ne pas redouter certaines collaborations que l'anonyme cachait autrefois. La presse a perdu de sa puissance collective; mais, en créant pour chacun cette responsabilité personnelle qui fait l'homme privé, solidaire de l'écrivain, elle a purifié son action, tout en l'amoindrissant.

Ces enfants perdus qui passaient sans scandale d'un journal officiel dans un journal de l'opposition; ces Figaros assouplis par les intrigues de tous les partis, attisant toutes les petites guerres, vendant, achetant, trafiquant tour à tour au profit de toutes les ambitions, confidents de toutes les vanités, servant de marchepied à toutes les fortunes, vivant bien dans l'ombre et, se résignant à ne parvenir à rien, parce qu'ils touchaient à tout, ces vauriens de talent sont presque inconnus aujourd'hui.

Ils étaient encore assez fréquents en 1841. La révolution de Juillet avait eu de nombreux *fruits secs*; et ces vainqueurs, vaincus, n'espérant plus de répartition prochaine, découragés et démoralisés, vivaient à la solde des triomphateurs ou des ennemis; ils avaient créé, à côté de la Bohême littéraire, insoucieuse et charmante, une âpre Bohême politique, qui avait sa force, ses moyens d'action, son influence, qui vivait dans les estaminets, trônait dans des boudoirs, comme celui de Mme de Saint-Ovide, d'où elle tenait en échec les hôtels élégants de ses patrons.

Ces écrivains, doux et cyniques, qui faisaient le bien par mégarde et le mal sans méchanceté, avaient une sorte de style, facile et prompt, qui s'accommodait de toutes les causes. Ils sont morts presque tous à la tâche, plus près de la bouteille que de l'encrier. Ils étaient de forts buveurs, ne pouvant pas être des mangeurs. Ils composaient la milice grouillante que quelques individualités éclatantes menaient à l'assaut ou à la défense du pouvoir. Ils étaient re

doutés et sont restés inconnus. A peine si quelques-uns ont conservé une notoriété apparente, due à quelques boutades spirituelles, à deux ou trois pages, échappées à l'interrègne de la tempérance.

Le mouvement honnête de 1848 nous a débarrassés de ces journalistes. Ils seraient impossibles aujourd'hui.

L'ami de Mme de Saint-Ovide était un de ces intrigants à facettes qui reflètent toutes les couleurs. Attaché autrefois à la correspondance officielle, au bureau de l'*Esprit public*, il s'était détaché du pouvoir, parce que, sans motifs, on lui avait refusé la croix. Entré dans l'opposition, depuis quelques mois, il commençait à se repentir de son indépendance et rôdait autour du ministre. Lié avec tout le monde, camarade d'études ou d'estaminet de bien des hommes importants, il ne saluait plus personne sur les boulevards que du coin de l'œil, pour ménager son chapeau. Ayant passé sa vie à écouter et à raconter, il savait tant de secrets qu'il en devinait bien d'autres. On disait que, curieux d'autographes, il avait plus d'une fois tiré de l'argent de correspondances mises à prix, et il se pouvait que Mme de Saint-Ovide fût sa complice et son associée dans cet honnête commerce.

Adèle le ménageait et le redoutait. Il lui procurait les convives dont elle avait besoin, et il y avait entre eux un pacte secret et spontanément conclu pour s'entr'aider mutuellement. Ai-je besoin d'ajouter que le mépris le plus cordial cimentait cette association?

Philippe Loignon était le nom désagréable de cet homme obscur, mais puissant. Il tenait à ce nom-là comme s'il se fût appelé Rohan, et quand on lui disait qu'il avait un nom à faire rire, il s'empressait de répondre que c'était au contraire un nom à faire pleurer. Une ou deux fois, il avait consenti à se cacher sous un pseudonyme, c'est-à-

dire à prendre le nom de son pays natal; mais Philippe était à la fois trop fort et trop blasé pour ne pas compter au contraire sur l'effet ridicule de son nom et pour être jaloux d'un nom banal.

Il avait près de quarante ans. Sa figure attestait les orages : maigre, jaune, destinée à faire valoir des yeux gris, pétillants, elle était une page de mémoires, et elle racontait les luttes, les douleurs, les déceptions, les consolations effroyables et les résignations désespérées de cet enfant du siècle. Très-fin, très-spirituel, ayant cette universalité de moyens qui séduit les réunions intimes; propre à tout et n'ayant rien obtenu, précisément à cause de cette ubiquité qui dispersait ses forces et éparpillait ses prétentions, Philippe en voulait beaucoup à la société, et s'en voulait beaucoup à lui-même. Il n'avait pas renoncé tout à fait à parvenir, et il attendait une bonne occasion. Admis dans des maisons honnêtes et familier dans des tripots, il savait être partout à sa place. Les femmes n'étaient pas étrangères à ses calculs; mais il perdait tous les jours de ses chances auprès d'elles. Sa figure, qui s'obstinait à vieillir plus vite que lui, l'irritait fort et l'obligeait à des préparations de toilette dont il se moquait et dont il enrageait. On l'avait mêlé à bien des intrigues de boudoir; mais on ne lui avait jamais connu de maîtresse en titre; et si l'on trouvait des nœuds de ruban parmi des pipes *culottées* dans ses tiroirs, ces gages étaient restés à ses doigts, comme des plumes restent aux buissons que les oiseaux traversent à tire-d'ailes.

Philippe était l'homme d'État du salon de Mme de Saint-Ovide. Les banquiers lui soumettaient discrètement de petites questions; l'artiste lui eût volontiers dénoué les lacets de ses souliers, pour obtenir un feuilleton élogieux. Le comte lui devait deux ou trois succès oratoires, et le cajolait pour n'en être pas trahi; le journaliste, heureux de cet auditoire

complaisant, se délassait et s'amusait dans ce milieu où il n'avait plus besoin de mentir et qu'il dominait avec une incontestable supériorité.

— Quelle est cette dame? demanda-t-il tout bas à Adèle qui le retenait dans un angle du salon.

— C'est une de mes bonnes et anciennes amies, très-spirituelle, mais très-romanesque. Elle va se marier, je vous en préviens; elle épouse le baron de Villemoran. C'est un chapitre de roman anglais : l'éternelle demoiselle de compagnie qui devient grande dame.

— Elle n'est pas jolie, et le sentiment la maigrit.

— Je voudrais pourtant bien vous voir essayer de lui faire la cour.

— Avant son mariage?... A quoi bon?

— Je rirais tant, si ce mariage se rompait!

— Ah! ma chère, vous manquez de dignité. D'ailleurs, croyez-vous donc que j'inspire une passion foudroyante?

— Bah! si vous vouliez... Et puis, j'ai mon idée.

— Il faut vous défier de vos idées.

— Oh! celle-là est bonne. Restez un peu tard, et vous verrez.

— Adèle, je ne vous fréquenterai plus, je vous en avertis; vous devenez haineuse et hargneuse comme une grisette. C'est donc une honnête fille que cette fille-là?

— Ah! mon cher, elle empeste de vertu!

— Eh bien! que fait-elle ici, alors?

— Elle me brave, et elle se moque de nous.

— Oh! de nous...

— Eh oui, de vous, tout le premier. Vous n'avez dit que deux mots, et elle en a déjà conclu que vous n'aviez pas le sens commun.

— Diable! elle s'y connaît! il faudra jouer le grand jeu.

Et Philippe, mis en goût de coquetterie par ces insinuations, se rapprocha de Pauline.

Il leur suffit de quelques mots incisifs à l'un et à l'autre, pour sentir qu'ils étaient dignes de lutter ensemble. Pauline trouva une ironie plus expérimentée, plus pratique que la sienne. Philippe s'émerveilla de l'amertume enthousiaste qui le dépassait dans ses élans. Ce fruit gâté, qui avait roulé à travers des sentiers poudreux, se heurtait à un fruit trop mûr, dans lequel le ver était déjà entré.

On causa à part dans un coin du salon, à voix basse, du premier sujet d'entretien, de la musique, du sentiment; et, mise à l'aise par les sarcasmes du journaliste, Pauline finit par lui exprimer sa confusion de ce qu'elle l'avait mal jugé, son étonnement de tout ce qu'elle avait entendu et l'étrange émotion produite par les deux banquiers.

— Sont-ils sincères? demanda-t-elle.

— Eh! mon Dieu! qui donc est sincère et qui donc peut mentir? répondit Philippe ; la grimace est dans tout, même dans la joie la plus vraie, même dans la douleur la plus profonde. Ces financiers âpres au gain, intraitables en affaires, plus féroces que des Caraïbes, jouant des jeux à tuer ou à déshonorer leurs rivaux, n'ont aucune raison physique ou morale pour ne pas s'adonner au sentiment dans leurs heures perdues. On n'aime plus guère que dans cette catégorie-là, et si votre amie Mme de Saint-Ovide se fait épouser un jour, ce sera par un homme d'argent qu'elle aura séduit. La haine est notre lot, à nous autres imbéciles qui ne savons pas faire fortune. L'amour est l'atmosphère et la ouate des parvenus. Le sentiment est la digestion de leur bonheur... On m'a dit que vous alliez vous marier, mademoiselle?

— Qui vous a dit cela? demanda Pauline en rougissant.

— Quelqu'un qui voulait d'abord me retirer toute espérance, répliqua Philippe Loignon avec galanterie.

— C'est vrai, monsieur, je me marie ; je fais un mariage d'amour.

— Vous avez raison de dire que vous *faites* ce mariage-là, c'est-à-dire que votre imagination l'invente.

— Monsieur, vous abusez du droit que vous donne ce salon.

— Vous voyez bien que non, mademoiselle, puisque je vous estime et que je vous parle avec respect, répondit gravement le journaliste.

— D'où vient alors que vous mettez en doute l'avenir que je me promets?

— C'est que, depuis une demi-heure que nous causons ensemble, je vous ai devinée ; c'est que je vous connais, mademoiselle. Vous êtes ce que j'aurais été, moi, sans les circonstances qui m'ont consolé et refroidi. Vous êtes ma sœur ! Oh ! ne vous effarouchez pas, ce titre vous garantit. Nous sommes deux ambitieux. Moi, je me résignerais, à la rigueur, à ne pas gravir; et vous, vous vous mettez en route pour le Mont-Blanc. Moi, j'ai ramonné toutes les cheminées où brûle la fumée de la gloire, et je n'ai rapporté que des callosités aux genoux et un peu de suie dans les yeux ; vous, vous allez intrépidement à ce foyer. Vous mourrez dans les cendres, où vous vous jetterez à travers les flammes. Laissez-moi achever. Une jeune fille honnête (et vous l'êtes, Mme de Saint-Ovide me l'a dit; je la crois ; elle s'y connaît), une jeune fille honnête, douée de votre énergie, qui vient, la veille de ses noces, dans une maison comme celle-ci, et qui trahit l'inquiétude que j'ai saisie dans vos paroles, n'est pas une âme commune. Elle marche droit à sa perte. Je ne connais pas votre futur ; mais il est baron et riche : c'est un mauvais signe. Il faut qu'il ait bien du génie pour vous rendre heureuse !

— C'est Adèle qui vous a conseillé de me dire cela, bal-

butia Pauline, qui palpitait et qui prenait un intérêt étrange aux paroles de Philippe,

— Vous savez bien que non, mademoiselle.

— Eh bien! alors, monsieur, ne me dites plus rien, reprit Mlle Foucault en se levant avec précipitation, je n'ai pas besoin qu'on me dise la bonne aventure.

— C'est pourtant ce que pourrait faire de mieux un bohémien comme moi, dit en soupirant le journaliste. Vous ne voulez pas que je continue ; c'est que vous me comprenez. Au revoir, mademoiselle. Me permettrez-vous, quand vous serez baronne, de solliciter l'honneur de vous être présenté?

— A la bonne heure! s'écria Pauline en riant d'un rire forcé, vous plaisantez! j'aime mieux cela! Moi qui avais failli vous prendre au sérieux.

— Quel malheur c'eût été pour nous deux! dit Philippe en se levant à son tour.

Pauline ne répondit rien; elle s'éloigna; mais son cœur battait, le sang lui bourdonnait aux tempes. Elle avait peur de la perspicacité de cet homme qui avait peut-être passé par ses douleurs; et pourtant, elle eût voulu qu'il la retînt de force, et qu'il continuât à la torturer.

Philippe devenait rêveur.

— Eh bien! lui dit Adèle, qui avait surveillé de loin la conversation, et qui brûlait d'en connaître le résultat, que pensez-vous de mon amie?

— D'abord qu'elle est digne que vous la détestiez! C'est une fière femme.

— Bah! c'est une femme fière!

— Eh bien! essayez d'avoir de ces fiertés-là, ma bonne; je vous en défie!

Adèle haussa les épaules, mais elle sourit. Cette injure de M. Loignon ne lui déplaisait pas.

CHAPITRE XV

Pauline était bien résolue à ne plus causer avec Philippe. Elle ne voulait pas augmenter ni aigrir le trouble dont elle souffrait. En conséquence de cette détermination bien prise, elle ne laissa pas échapper l'occasion de renouer l'entretien. De son côté, Philippe était piqué au jeu. Dix minutes après leur séparation ils s'étaient rejoints.

— J'ai oublié, monsieur, dit Pauline avec un sourire de coquetterie qui la fit rayonner, de vous demander votre opinion sur la liberté de la presse.

Philippe fit un bond, émerveillé qu'il était du tour machiavélique de l'entretien ; ce chemin des écoliers lui parut un chemin de maître.

— C'est-à-dire, répondit-il à son tour, que vous avez oublié de me donner votre opinion.

— Peut-être.

— Eh bien ! alors, mademoiselle, supposez que je vous ai répondu, et parlez, sans prétexte.

— Quel bonheur de lutter avec les gens d'esprit ! s'écria Pauline.

— Surtout quand on a plus d'esprit qu'eux, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Ne faites donc pas le modeste. Ou bien, si vous voulez être humble, soyez-le jusqu'à la vérité, et convenez que le paradoxe est la raison du succès et le danger des journaux.

— Vous voulez dire des journalistes; mais je ne saisis pas l'allusion...

— Comment, vous n'avouerez pas que votre théorie sur le sentiment en général et sur mon mariage en particulier était un exercice de paradoxe?...

— Je pense, mademoiselle, si brutales que vous aient semblé mes observations, que je vous blesserais plus en les traitant de plaisanteries et de paradoxes qu'en vous affirmant qu'elles étaient sincères. C'est parce que vous y croyez que vous y revenez, et vous essayez de me les faire démentir parce qu'elles vous ont frappée par leur justesse.

— J'avais tort de vous trouver modeste, monsieur; vous ne l'êtes plus guère.

— A quoi bon, mademoiselle, prendre pour nous parler les petites précautions hypocrites du monde que vous ne connaissez pas et que je connais trop? dit Philippe avec une sorte de dignité; nous sommes dignes de nous entendre.

— C'est pour cela que nous ne nous entendons pas, interrompit Pauline, avec un petit rire aigu qui trahissait de l'inquiétude ou du dépit. Nous ne nous sommes vus pour la première fois que depuis une heure, et voilà trois quarts d'heure que nous nous disputons.

— Oh! des disputes comme les nôtres ne font guère d'ennemis, reprit Philippe avec une voix caressante.

— Est-ce que la galanterie est aussi une vertu de journaliste? demanda Mlle Foucault, qui avait assez de ces badinages oratoires, et qui avait hâte de rentrer dans le fond du débat.

— Voilà la première fois qu'une femme d'esprit me trouve galant. Il est vrai que vous ne vous y connaissez pas.

— Vous avez, monsieur, une singulière façon de me prouver que j'ai tort.

— Tenez ! ne disons rien de plus, ou disons-nous tout ce que nous avons à nous dire, mademoiselle.

Le journaliste, avec une familiarité qui n'était pas choquante, prenait les deux mains de Pauline et les retenait dans les siennes.

— Avec quel ton solennel vous parlez !

Et, bien qu'elle essayât de rire et de plaisanter, Pauline pâlissait visiblement.

— Voyons, Rotomago, vous tenez absolument à me dire la bonne aventure ?

— Et vous, vous tenez absolument à l'entendre !

— Ainsi, vous m'annoncez un avenir de larmes ; je serai malheureuse en ménage ; mon mari me battra peut-être.

— Votre mari ! dit Philippe en hochant la tête ; je m'imagine difficilement que ce puisse être un homme choisi par vous dans cette société banale, que vous dépassez de toute l'aspiration de vos rêves !

— Bah ! comment me le faudrait-il donc ?

Un silence se fit. Pauline sentait son cœur battre à faire résonner sa poitrine.

Le journaliste, qui avait une plaisanterie sur la bouche, se mordit la lèvre et devint grave, presque recueilli ; une lueur étrange lui traversa les yeux ; son visage, impassible d'ordinaire, se colora vivement.

— Trouvez-moi ridicule, dit-il avec une voix singulière, mais je sens que je deviens amoureux de vous.

— Il n'y a que les cœurs secs pour s'enflammer à la première étincelle, dit Pauline en ricanant.

— Ne vous moquez pas tant ; je concevrais de l'espoir, s'écria le journaliste.

Pauline fit un effort rapide pour dégager ses mains.

— Ne vous en allez pas, continua Philippe qui reprenait son aplomb et son ironie, car vous garderiez l'idée que vous aviez d'abord, que je suis un imbécile !

— Qui vous a fait croire ?...

— Parbleu ! votre chère amie n'a pas manqué cette occasion. Elle m'a prévenu.

— Alors vous vous vengiez ? demanda Mlle Foucault d'une voix émue.

— J'ai voulu me venger ; mais en vous parlant, j'ai oublié mon rôle pour ne me rappeler que ma vie. Savez-vous à quoi je pense, depuis une demi-heure ? C'est que la dernière raillerie du sort à mon égard aura été de ne me mettre sur votre route que la veille de votre mariage.

— Quelle folie ! murmura Pauline.

— La folie ! Ce n'est pas moi qui la commets, continua Philippe avec amertume. Ah ! s'il en était temps encore, je vous dirais : Renoncez à votre ambition, à la chimère de votre vanité ! Vous êtes une âme vaillante, acceptez la lutte avec moi ; elle vaut mieux pour vous que l'oisiveté que vous convoitez. Nous sommes deux enfants de la même race ; unissons nos fiertés et nos déceptions. Soyez pour moi ce que vous voudrez être. Marions-nous, comme Gringoire, devant une cruche cassée, ou, comme le premier venu, devant monsieur le maire. L'essentiel, c'est de partir ensemble pour la même route. Nous nous connaissons bien, nous nous aimerons avec toute l'énergie de deux affamés d'affection. Il n'y a que vous qui puissiez m'estimer un peu ; il n'y a que moi qui puisse vous épargner des douleurs. Je me suis meurtri à tous les endroits qui menacent de vous blesser. Je sais où vont vos rêves ; vous savez, par

intuition, d'où reviennent les miens. — Ne m'interrompez pas. — Voilà, depuis vingt ans, ma première occasion de franchise et d'émotion sincère. Si je ne craignais pas de salir mes larmes en les laissant tomber sur ce tapis, je pleurerais de bien bon cœur, et je me mettrais à vos genoux; je vous supplierais de nous sauver tous les deux. Ah ! si j'avais une femme comme vous, je serais un homme! A nous deux, nous mènerions ce monde, qui est trop fort contre chacun de nous, qui ne pourrait rien contre nous deux ensemble. Deux cœurs comme les nôtres, en se combinant, dégagent une électricité foudroyante. Toute cette haine, qui fait mon esprit et qui gâte le vôtre, s'en irait dans des ardeurs sublimes. On me croit vieux et désillusionné. L'amour d'une honnête femme comme vous me rendrait toutes mes illusions!

Pauline avait écouté, sans pouvoir interrompre. Après les divers incidents de la soirée, cette conversation achevait de la bouleverser. Immobile et pâle, elle sentait glisser sur son front une sueur froide, et, tandis que tous ses membres étaient paralysés, la vie se concentrait dans sa poitrine, qu'elle échauffait à la briser. Chaque parole de Philippe lui semblait avoir été déjà entendue par elle dans un songe, et lui pénétrait dans l'oreille, avec les vibrations d'un écho. Ce n'était pas qu'elle se crût menacée par une séduction, par une tentation même; mais elle éprouvait une sensation inouïe, comme si sa conscience, son cœur, son sang, tout son être se fût détaché d'elle pour lui parler.

— Une honnête femme! balbutia-t-elle enfin avec un rire douloureux; qui vous assure que je sois une honnête femme?

— Oh! vous avez un garant infaillible, je vous l'ai déjà dit, Adèle s'y connaît. Mais sachez bien que votre vertu survivrait à quelques-unes des peccadilles dont on se fait

gloire dans ce salon. Vous êtes supérieure aux chutes ordinaires. Je me crois bien un honnête homme, moi! Vous avez l'orgueil et vous aurez pour moi l'intolérance d'une pureté d'âme qui n'a pas combattu. Je ne serai compris qu'après vos défaites.

— Pourquoi donc me présager toujours des défaites? demanda Pauline avec effort.

— Parce que vous êtes vaincue d'avance.

— Moi, vaincue! Et l'héroïque jeune fille secoua la tête avec fierté. — Moi, qui suis ici pour mieux attester ma force et l'infaillibilité de ma victoire; moi qui ai réduit le préjugé au silence, et qui demain serai la femme d'un homme riche, titré, que j'aime de toutes les forces de mon âme, et qui m'aime! Moi, l'humble demoiselle de compagnie, moi la chétive sous-maîtresse qui, demain, me réveillerai baronne de Villemoran, je suis vaincue? Mais où donc serait la victoire, si elle n'était pas là?

Pauline s'exaltait et cherchait à s'enivrer de ses paroles. Elle voulait prendre sa revanche des émotions ressenties, et se donner un vertige pour en chasser un autre.

— Oui, vous êtes vaincue, ma sœur, reprit Philippe avec mélancolie, puisque vous êtes tombée dans les piéges de ce monde. Vous tenez trop à ces préjugés dont la défaite vous ravit. Ils ne sont pas bien redoutables, au premier choc; mais ils vous suivent et vous reprennent à chaque pas. Devenir baronne, depuis qu'on ne fait plus de barons, c'est bien facile. Se faire épouser, c'est élémentaire. Mais après? Ce titre, cette fortune, ce mari, tout cela est léger à prendre, mais tout cela peut devenir pesant à porter.

— Vous oubliez, monsieur, interrompit Pauline, que j'aime et que je suis aimée.

— Je n'oublie rien, au contraire, et je n'aurais pas d'alarme, si vous n'aimiez pas. Un calcul serait ignoble; mais

un sentiment, en pareil cas, peut devenir mortel. Vous aimez trop, ou plutôt vous croyez aimer. Mais, je vous le jure, ce n'est pas votre baron, fût-il un héros, ce n'est pas un heureux de ce monde que vous devez, que vous pouvez aimer.

— C'est vous, n'est-ce pas?

Et Pauline riait aux éclats avec des flammes dans les yeux qui appelaient des larmes.

— Oui, c'est moi, repartit Philippe avec autorité, et si j'osais, si je ne craignais pas de vous faire peur, je vous dirais que c'est moi que vous aimerez! Un jour, sans doute, vous vous rappellerez ma prédiction de ce soir, et vous me chercherez parmi vos amis.

— J'espère bien, dit Pauline avec une grâce trop avisée pour n'être pas contrainte, que je ne vous chercherai pas loin, ni longtemps.

— Eh bien! c'est alors qu'il vaudrait mieux ne pas nous revoir, mademoiselle.

Pauline eut un petit frisson qu'elle essaya de cacher.

— Vous avez la sympathie lugubre, reprit-elle, vous qui avez la haine si gaie et si spirituelle!

— C'est que je vous parle avec piété; c'est que je n'écris pas. Je fais ce soir ma première communion.

— L'église est singulièrement choisie, insinua Mlle Foucault.

— Qu'importe! si Dieu est là! et je sens que nos deux âmes le feraient visible. Ces bonnes gens qui nous regardent de côté et qui s'imaginent que je cherche à écorner la couronne de monsieur le baron, ils se moqueraient bien de moi, s'ils m'entendaient parler de Dieu comme un poëte élégiaque, et d'amour comme Antony. Je ne savais pas qu'on eût tant de plaisir à pincer son cœur comme une gui-

tare. Vous me rendriez ma jeunesse et ma foi, si vous vouliez.

— Si je pouvais ! dit Pauline avec une compassion véritable.

— Quelle fatalité ! reprit Philippe avec raillerie. Voilà deux êtres créés, instruits, élevés l'un pour l'autre. Il leur est aussi impossible de se joindre que s'ils étaient séparés par tout un monde. Ils n'ont qu'à se tendre la main, et ils ne peuvent pas le vouloir. Il ne leur sera permis de se rejoindre que quand ils seront brisés. Ils mettront leurs morceaux en tas !

— Quel homme étrange vous faites, monsieur ! et laissez-moi croire qu'il est impossible que vous n'ayez pas rencontré jusqu'ici un cœur à aimer. Je ne suis pas une trouvaille ; je ne suis pour vous qu'une réminiscence.

— Pourquoi vous étonner pour moi de ce qui ne vous étonne pas pour vous ? répliqua Philippe.

— Mais, moi, je vous le répète, j'aime, je suis aimée.

— Oui ! je sais bien ! toujours la même illusion qui s'obstine !

— Toujours le même doute qui me raille !

— Moi, vous railler ! Ah ! si vous saviez quel miracle vous faites ce soir, vous ne m'accuseriez pas d'ironie. Je vous plains tendrement. Je voudrais vous sauver, voilà tout ! Mais vous avez raison, j'ai trop d'intérêt à vous prémunir. Il sera toujours temps de laisser venir la douleur.

— Mais, enfin, pourquoi ce monde, dont je ne pense pas trop de bien, me réserverait-il tant de déceptions et d'amertume ?

— Pourquoi ? Parce que vous chercherez dans le monde ce qui ne s'y trouve pas. Ce n'est pas la méchanceté qui vous fera mal, c'est la platitude. Vous allez, avec héroïsme, vous heurter à la vie monotone et mesquine. Je ne suis pas un utopiste : j'en ai trop soigné pour être accessible à la con-

tagion ! Je ne vous dirai pas que le monde est difforme. Il est le monde, voilà tout, c'est-à-dire une cohue d'hommes et de femmes élevés et dressés par la routine. Il n'a qu'un tort, c'est d'être trivial. S'il avait des précipices, des abîmes à franchir, je ne vous plaindrais pas. Mais c'est précisément le sentier battu qui m'épouvante pour vous. Vous vous y traînerez, avec des ailes enchaînées, et ce sera là le spectacle lamentable.

— Pourtant, monsieur, dit Pauline, en s'efforçant de retrouver du calme, je ne suis pas une femme différente des autres. Est-ce que vous me soupçonnez de viser à la femme incomprise?

— Vous valez mieux que bien d'autres; seulement, vous n'avez reçu que l'éducation des autres, voilà votre plaie. On aurait dû faire de vous une pythonisse ou une ménagère; mais on s'est arrêté à l'échelon de la femme supérieure. Vous êtes au-dessus de la vie banale, assez pour la mépriser, mais pas assez pour la dominer et pour échapper à ses atteintes.

— Et vous croyez, demanda Pauline d'une voix haletante, que vous seul m'empêcheriez de me blesser?

— Moi, j'ai pratiqué la vie; j'en sais l'envers et l'endroit. Je vous dresserais la carte des écueils, et je vous aiderais à rire toutes les fois que vous voudriez pleurer.

— Merci ! j'aime mieux les larmes!

— Vous n'êtes pas dégoûtée, dit Philippe dont les paupières étaient injectées.

Pauline était en proie à la plus étrange émotion qu'elle eût ressentie jamais. Cette conversation qui cachait une sympathie croissante sous ses sarcasmes, cette persistance de Philippe, qui formulait tout haut les doutes, les défiances, les terreurs qu'elle avait ressentis si souvent au fond du cœur, cet amour bizarre qui se déclarait tout à coup et dont la cha-

leur l'enveloppait sans la pénétrer, tout était fait pour briser une nature nerveuse comme celle de Pauline.

— Eloignez-vous un instant, murmura-t-elle en suffoquant, j'ai peur de me trouver mal.

— Tant mieux, dit brutalement Philippe, je vous recevrais dans mes bras.

— Vous m'outragez, répondit Pauline, qui tremblait de tous ses membres.

— Non, je vous force à convenir que je vous aime.

— Mais moi, s'écria-t-elle, presque à haute voix, je ne vous aime pas !

— En êtes-vous sûre ?

Pauline, à ce mot, se dressa comme par un ressort. Elle voulut s'éloigner ; mais ses pieds étaient enchaînés, enracinés dans du plomb. Elle promena un regard effaré autour d'elle, vit Mme de Saint-Ovide, le comte, les deux banquiers et le musicien qui la contemplaient en souriant ; elle comprit le sens injurieux que tous ces regards moqueurs donnaient à ce tête-à-tête et à son trouble ; l'indignation, la honte achevèrent de l'accabler. Elle s'évanouit.

Adèle s'élança, mais Philippe la repoussa du geste.

— On n'a pas besoin de vous, dit-il brusquement ; donnez-moi seulement une carafe et un verre.

— Pour éteindre un si grand incendie ?

— Par grâce, taisez-vous, reprit le journaliste avec chaleur. Messieurs, soyez assez bons pour l'empêcher de tuer la seule femme honnête qui soit entrée ici !

On se regarda sans comprendre. L'énergie avec laquelle Philippe avait parlé, l'émotion qui se lisait sur son visage, les deux larmes qui roulaient le long de ses joues caves, les soins convulsifs qu'il rendait à Pauline, tout était si nouveau, si extraordinaire, que les spectateurs de cette scène étaient confondus. M. Loignon amoureux et subite-

ment épris ! Il y avait là de quoi défrayer bien des chroniques.

Tandis que Pauline sortait peu à peu de son évanouissement, Mme de Saint-Ovide qui, légèrement intimidée par la défense de Philippe, n'osait approcher d'elle, murmura derrière le journaliste :

— Si c'est là ce que vous appelez le grand jeu, mon bonhomme, vous avez perdu ; on vous rend des points.

Philippe haussa les épaules et dédaigna de répondre. Il pressait délicatement, avec des précautions fraternelles, un mouchoir imbibé d'eau, sur le front de Pauline.

Adèle, encouragée, continua en persiflant :

— C'est l'amadou qui a mis le feu au briquet.

— Voilà un propos de pierre à fusil, murmura Philippe ; ah ! vous me payerez cela, ma belle.

— Est-ce que vous me ferez aussi la cour ?

— Vous êtes absurde, dit le journaliste, qui voyait Pauline rouvrir les yeux et qui étendit la main pour maintenir à distance Mme de Saint-Ovide.

Mlle Foucault, à mesure qu'elle reprenait conscience d'elle-même, se hâtait d'abréger l'incident dont elle était l'héroïne. Elle essaya de sourire et balbutia :

— Je ne sais ce que j'ai éprouvé... la chaleur, sans doute ; je me sens d'une faiblesse !...

— Ne pourrait-on envoyer chercher une voiture pour reconduire mademoiselle? demanda Philippe.

Pauline tressaillit ; Adèle sourit.

— Mais elle est ici chez elle, répliqua Mme de Saint-Ovide.

— Alors, c'est vous qu'on va reconduire.

Adèle cherchait une riposte à la hauteur de cette impertinence, quand la sonnette extérieure retentit.

— Qui attendez-vous donc? demanda Philippe.

— Peut-être le médecin! répondit Adèle avec son plus charmant, c'est-à-dire son plus méchant sourire.

Presque au même instant la porte du salon s'ouvrit, et l'on annonça :

— M. de Villemoran!

CHAPITRE XVI

Pauline poussa un cri; mais, au lieu de s'élancer, elle saisit instinctivement la main de Philippe, comme si un danger l'eût menacée et qu'elle eût cherché un défenseur.

Mme de Saint-Ovide arrondit sa robe dans la plus cérémonieuse révérence, et Hector, calme et pâle, s'avança au milieu du salon.

— Madame, dit-il en s'inclinant avec un respect qui semblait n'avoir rien d'ironique, je vous remercie d'avoir calmé les inquiétudes de ma mère et les miennes, par votre billet.

— Vous n'avez pas de remercîments à m'adresser, monsieur; j'étais impatiente, je l'avoue, de connaître le futur mari de ma meilleure amie, et je n'avais pas le choix des prétextes.

Hector rougit, malgré son empire sur lui-même. La provocation était directe et faite pour embarrasser un homme de bonne compagnie. L'humilité de Mme de Saint-Ovide tendait à sa courtoisie un piége que son respect pour Pauline lui enjoignait d'éviter. En conséquence, il ne répondit rien, et se borna à un salut équivoque, qui pouvait tout

aussi bien se traduire par un acquiscement aux paroles d'Adèle que par une protestation.

Pauline, remise de son premier effroi, comprit tout et devina enfin le guet-apens caché sous les instances réitérées de Mme de Saint-Ovide pour la retenir. Elle reprit toute son énergie, et dégageant avec vivacité sa main de la main de Philippe, elle vint droit à Hector.

— Adèle a raison, mon ami. Bien qu'elle ne m'eût pas prévenue de sa lettre, elle a parfaitement compris qu'étant venue seule chez elle, je ne pouvais plus en sortir qu'au bras de mon mari.

Mme de Saint-Ovide reçut cette flèche avec bonne grâce. Elle riposta :

— Vous arrivez fort à propos, monsieur. Cette chère Pauline se trouve indisposée. Une minute plus tôt, elle ne vous eût pas reconnu ; n'est-ce pas, Philippe ?

— Je trouve aussi que monsieur arrive fort à propos, dit le journaliste, qui dissimulait une émotion profonde sous un air de raillerie : l'air de ce salon est mauvais pour mademoiselle ; elle se remettra à l'air pur, et...

— Rassurez-vous tous, interrompit Pauline en promenant autour d'elle son regard brillant et fier, je me trouve tout à fait bien, et quand vous le voudrez, Hector, nous pourrons partir.

— Quoi ! déjà ? dit en minaudant Mme de Saint-Ovide, qui se sentait à moitié vaincue et qui voulait ressaisir quelque chance.

— Excusez-nous, madame, reprit Hector toujours impassible ; je craindrais de faire attendre ma mère... Vous comprenez....

Adèle s'empressa de répondre, en dissimulant le mieux qu'elle put son embarras :

— Oh ! je comprends ! Veuillez m'excuser près de

Mme de Villemoran. J'ai abusé de mon amitié ; mais comme c'est pour la dernière fois, sans doute...

Hector resta muet et ne protesta pas. Pauline plissa sa lèvre avec dédain.

— Vous aurez bien le droit, ma chère, d'aller prier à l'église le jour de la noce, dit Philippe, avec une brutalité joviale, dans laquelle on sentait percer le dépit.

Pauline se retourna vers le journaliste, et, le désignant à Hector, avec une intention marquée :

— Permettez-moi, lui dit-elle, de vous présenter une nouvelle connaissance, je veux dire un ami, un cœur loyal, M. Philippe Loignon.

Hector comprit l'intention et y répondit ; il salua Philippe avec un sourire cordial et lui tendit la main. Ils échangèrent tous deux une étreinte en s'inclinant.

M. de Villemoran salua la société et fit deux pas pour se retirer.

— Au revoir, Pauline, dit avec un sifflement Mme de Saint-Ovide.

— Adieu, répliqua Pauline, en insistant sur le mot.

— Tu pars ainsi, en toilette?

— Oui, j'emporte un trophée, et je te laisse mes pauvres guenilles.

— Que veux-tu que j'en fasse? demanda Adèle avec un badinage aigre-doux.

— Tu les brûleras.

— Cela pourra chasser le mauvais air, ajouta Philippe avec candeur.

Adèle commençait à perdre patience.

— Je les donnerai à ma femme de chambre, dit-elle en haussant la voix, au moment où Pauline sortait du salon.

— Vous feriez mieux, ma chère, de les lui prêter seulement, repartit Loignon. Une femme prévoyante comme

vous ne doit jamais rien donner. Des guenilles! cela peut servir un jour.

La porte extérieure se refermait; Adèle écouta. Le roulement de la voiture lui apprit que sa victime lui échappait; pourtant elle fit bonne contenance dans sa défaite, et, se tournant vers Philippe :

— Il paraît, mon cher, qu'on a épuisé votre verve ce soir! vous devenez idiot.

— C'est par compassion pour vous.

— Merci, gardez votre pitié, je n'en ai pas besoin.

— Vous parlez affaires, dit avec une nuance de mépris le banquier maigre; nous vous laissons.

Philippe salua sans répondre. Il était trop certain d'être nécessaire aux hommes d'argent, pour s'affecter d'une boutade. Il avait, en effet, un compte à régler avec Adèle, et il tenait à ne pas laisser passer la nuit sans le régler complétement.

Le comte suivit les deux banquiers dans leur retraite. Il avait pour principe de ne les quitter jamais. Le musicien, qui perdait un auditoire, n'était pas homme à rester, pour n'être plus écouté ni loué. D'ailleurs, il emportait une épine de cette soirée, et il avait hâte de se la retirer délicatement, dans l'intimité élogieuse de lui-même.

Philippe et Adèle restèrent donc seuls.

— Ah çà! ma belle! vous allez m'expliquer le secret de la comédie que nous avons jouée ce soir!

— Oh! ne faites donc pas le féroce et l'insensible; vous avez pris votre rôle au sérieux; et vous, l'homme du premier-Paris, vous avez été sentimental comme un feuilletoniste. J'ai vu le moment où vous pleuriez, monsieur Loignon!

— Nous parlerons de cela plus tard, si vous voulez; je ne vous dissimulerai rien, reprit Philippe; mais, de votre

côté, soyez sincère. Allons, Adèle, pourquoi avez-vous fait venir M. de Villemoran?

— Est-ce que je prévoyais qu'il prendrait si bien la chose? dit Mme de Saint-Ovide en haussant les épaules. Si elle n'est pas heureuse avec cet homme-là, il faudra la tuer, car elle gâterait l'espèce.

— N'ayez pas tant de souci, interrompit le journaliste, elle se tuera bien seule. Mais, enfin, pourquoi tous ces petits piéges, dans lesquels vous m'avez fait l'honneur de me placer, comme un ressort, ou comme un appât?

— Faites donc semblant de ne rien comprendre aux femmes! Comment, vous ne devinez pas que je voulais châtier, humilier cette insolence? Vous avez eu des amis de collége; il est impossible que vous ne les haïssiez pas un peu. Pauline a toujours été pour moi d'une intolérance, d'une fierté de duchesse : on dirait qu'elle ne tient à la vertu que pour faire enrager ses anciennes compagnes. J'avais cru l'occasion favorable pour me venger; je me disais : Ce baron-là ne sera pas très-flatté de voir sa femme en compagnie de gueux comme nous; elle prendra mal ses susceptibilités; et puis, j'espérais que vous m'auriez aidée. Elle a l'imagination vive : avec quelques-uns de ces paradoxes que vous débouchez si bien, on pouvait griser cette petite tête. Mais, bah! voilà que vous vous éprenez des angles aigus de mon amie, qu'elle vous tourne la tête, et que vous essayez de lui tourner le cœur! Décidément, Philippe, ou bien vous jouez un jeu supérieur au mien, et alors je ne comprends plus, ou bien vous baissez.

— Ma bonne amie, vous finirez mal, parce que vous visez trop à l'adresse. Un peu de cœur, c'est quelquefois habile. Toute cette pauvre petite intrigue, si bien ourdie, a échoué, parce que vous avez eu devant vous deux hommes, au lieu de deux mannequins. Moi d'abord, qui vous remercie de

m'avoir mis en présence de cette femme-là ; et puis le baron, qui n'est pas une bête, mais une bonne et héroïque nature. Ne songez plus à humilier votre amie, vous auriez trop d'occasions de lui en vouloir, et la haine vous vieillirait. Soyez bonne et généreuse, par hygiène. Quant à ce qui me concerne, rappelez-vous ce que je vous dis, et je ne plaisante pas, ceci n'est pas un article de journal. J'aime cette jeune fille : c'est bête pour vous ; moi, je trouve que c'est très-beau pour moi. Et je l'aime, à vous tordre le cou, si vous lui déplaisez, et à vous épouser, si cela peut la venger. J'ai senti ce soir s'éveiller quelque chose dans une caverne que je croyais vide : mon cœur a battu ; oui, j'ai pleuré. Mais je vous jure, par ces larmes que vous ne connaîtrez jamais, par cette émotion qui m'a purifié, que je ne vous permettrai pas de nuire à cette jeune femme. Vous l'enviez ! Ah ! pauvre bête que vous êtes ! vous devriez vous réjouir. Vous ne devinez donc pas qu'elle a plus besoin de pitié que de jalousie ? elle a une ardeur, une ambition pure, une soif d'honneur et d'amour qui la pousse à sa perte. Son mari me plaît ; c'est un caractère solide. J'aurais fait tout au monde pour le ruiner dans l'esprit de sa femme, si je l'avais vu intimidé ou jaloux ; mais il vous méprise si carrément, ma bonne, et il estime si profondément sa femme, que cette loyauté sans phrase m'a ébloui. S'il n'était pas baron, il serait parfait. Ainsi, ma chère, trêve de mauvais desseins ; vous n'avez pas fait vos frais, ce soir. Ne recommencez plus de représentations pareilles ; vous vous ruineriez l'esprit.

— Qui sait ? reprit Mme de Saint-Ovide avec un petit rire ; Pauline était fort émue, fort bouleversée ; qui sait si elle n'emporte pas d'ici une secrète blessure ? Son bonhomme de mari ne lui reprochera rien ; mais elle lui en voudra précisément de son indulgence et de sa placidité. Elle n'est

venue ici que pour le braver; si l'on trouve sa démarche toute simple, elle se fâchera. D'ailleurs, son évanouissement voulait dire quelque chose. Allez ! j'ai fait ma recette, quand je l'ai vue se pâmer; je n'ai pas perdu ma soirée.

— Quelle abominable créature vous faites, ma toute belle! s'écria Philippe, qui sentait la vraisemblance de ce raisonnement.

— Et le mari, continua M[me] de Saint-Ovide, parce qu'il n'est pas si vaniteux au dehors que je l'espérais, croyez-vous donc qu'il n'ait pas eu, lui aussi, sa piqûre? Ce soir, ils ne sentent rien, ni l'un ni l'autre; mais ils ont joué avec des orties; demain ils s'apercevront de la douleur. Il y avait trop d'affectation dans leur retraite. Les persifflages de Pauline et la poignée de main que ce baron vous a donnée me semblent des indices graves.

— Comment! demanda Philippe avec vivacité, vous ne comprenez pas que M. de Villemoran ait remercié par une étreinte loyale l'homme...

— L'homme qui aime sa femme et qui ne s'en cache pas trop, interrompit Adèle; ma foi, non, je ne le comprends pas. A moins que nous n'ayons affaire à un nigaud et à un orgueilleux. L'alternative est fâcheuse pour Pauline, convenez-en; elle se lassera du nigaud, elle se révoltera contre l'orgueilleux, et elle ne vous a peut-être présenté à son mari que pour le provoquer.

— Je vais me coucher, dit brusquement Philippe.

— Vous voyez bien que je remporte toutes les victoires, puisque je vous mets aussi en fuite.

— Voilà la première fois, ma chère, que vous vous vantez de chasser les gens. A propos, ne me faites pas réclamer par les *Petites Affiches*, si vous ne me revoyez pas.

— Comment? vous vous fâchez à ce point-là? Qu'est-ce que je vais devenir sans vous? Et mes banquiers!...

— Ne craignez rien; je les retrouverai peut-être un jour chez M. de Villemoran. Quant à moi, je me sens malade, je vais me mettre au vert et fréquenter un peu les honnêtes femmes.

— Ah bah! vous vous ennuierez trop!

— J'ai besoin de m'ennuyer; c'est déjà la moitié de la vertu.

— Et puis, vous voulez revoir Pauline.

— Je la compte parmi les honnêtes femmes.

— C'est là votre pré. Quelle herbe ferez-vous manger au mari?

— Une dernière fois, Adèle, écoutez-moi bien. Vous passez pour spirituelle; restez-le, en ayant le bon goût de ne rien tenter et de ne rien dire contre votre amie. Ce ménage-là m'est sacré. Si vous y touchez, je vous écrase, ma chère, et je vous ruine.

— La dernière partie de la menace me suffit, répliqua Mme de Saint-Ovide en ricanant. Adieu, Werther; vous pourrez faire *les tartines* de Charlotte, monsieur le journaliste.

— Je m'en vais sur ce mot-là, ma chère; si je restais, vous le gâteriez.

— Ainsi, vous me gardez rancune?

— Moi! pourquoi donc? Vous ne m'avez pas trompé.

— Et nous ne nous reverrons plus jamais? dit Mme de Saint-Ovide en faisant une petite moue qu'elle croyait irrésistible.

— Oh! je ne vous interdis pas la rue.

— Dites donc, Philippe, il serait plaisant de nous retrouver chez la baronne de Villemoran.

— Je vous en défie, dit sérieusement le journaliste.

— La vie a de si drôles de labyrinthes, continua Adèle.

— C'est pour cela que je ne veux plus marcher que sur les chemins droits.

— Vous devenez sentencieux, mon bon ; allez vous coucher !

— Est-il décent de vous en dire autant? demanda Philippe, en prenant avec une courtoisie affectée la main d'Adèle.

Celle-ci trouva l'occasion bonne pour paraître fâchée à son tour ; elle se recula, fit une révérence et tourna le dos.

M. Loignon haussa les épaules, mit son chapeau, s'approcha d'une bougie, alluma sans façon une cigarette qu'il avait tortillée pendant la dernière partie de l'entretien, et sortit.

Restée seule, Adèle se tint quelques instants immobile et sérieuse à contempler le parquet ; puis, rompant sa méditation par un soupir :

— Encore un qui se met à aimer, dit-elle ; quelle folie !

Elle essaya de rire tout haut, comme si quelqu'un de caché eût pu l'entendre ; mais elle rit mal, fut obligée de s'y reprendre à deux fois, et, en allant à la cheminée pour sonner sa femme de chambre, elle détourna la tête, afin de ne pas voir dans la glace deux larmes ridicules qui s'obstinaient à tomber de ses beaux yeux.

Pendant ce temps, Pauline et Hector, blottis au fond d'une voiture, se serrant les mains avec une énergie qui dispensait de reproches et d'excuses, se parlaient, pour ainsi dire, par leur silence, tout en regagnant la rue de Courcelles.

Comme on était près d'arriver, Pauline, qui avait vainement attendu, et peut-être, malgré sa joie, vainement espéré un mot sévère, Pauline, ravie en extase par cette noble confiance succédant aux émotions différentes de la soirée, mais qui eût été heureuse aussi d'avoir à se justifier

et à s'expliquer, Pauline posa sa tête avec abandon sur l'épaule d'Hector et lui dit d'une voix troublée :

— Vous m'avez pardonné ?

— Voilà un mot qui ne doit jamais se prononcer entre nous, Pauline, répondit Hector, en la pressant contre son cœur.

— Vous comprenez, n'est-ce pas, mon ami, mes caprices, mes défiances, mes imprudences. Je suis une pauvre malade; vous me guérirez par le bonheur.

— Je t'aimerai, dit Hector d'une voix profonde et attendrie.

— Oh! oui, tu m'aimeras! s'écria Pauline avec enthousiasme : il est impossible qu'une erreur, qu'une illusion nous anime et nous unisse. C'est bien ton âme tout entière qui m'adopte et qui m'épouse; c'est bien la mienne qui se donne à toi tout entière. Il n'est pas vrai, n'est-ce pas, que je puisse souhaiter autre chose que notre amour, que je puisse avoir une ambition en dehors de notre bonheur? Ce monde de l'honneur et de la probité dans lequel je vais entrer avec toi est supérieur, n'est-ce pas, à ce monde de la honte et du vice que j'ai voulu traverser ce soir? Les idées généreuses ne peuvent s'y flétrir; puisqu'il vit pour le bien, il est impossible qu'il spécule sur le mal. La vérité est dans le monde où je vais; le paradoxe est dans le monde d'exception que je viens de quitter. Oh! rassure-moi! empêche-moi de douter.

— Qu'a donc pu vous dire ce journaliste? demanda Hector avec douceur.

— Hélas! mon ami, c'est un frère de douleurs qui a désespéré trop tôt du ciel que j'ambitionne. Il m'a dit qu'il m'aimait, et il m'a prouvé qu'il m'estimait.

— En me calomniant?

— Oh! non; mais en me parlant sévèrement de moi-

même ; il m'a fait peur de ma tâche. Je tremble maintenant d'être au-dessous de la vie.

— Ayez confiance, dit Hector, dont la nuit dissimulait la pâleur et l'émotion.

— Je n'ai confiance qu'en vous, mon ami !

La voiture tournait l'angle de la rue de la Pépinière et gravissait lentement la rue de Courcelles. Le silence et la solitude du quartier semblaient une sorte de symbole et comme une préparation au dénoûment vers lequel Pauline s'acheminait. Elle se sentit calmée par ce calme extérieur.

On passait dans l'ombre projetée sur la rue par l'église Saint-Philippe. Pauline sourit doucement.

— M. l'abbé Legros m'a-t-il pardonné ? demanda-t-elle.

— C'est lui qui nous mariera.

— Et la baronne ?

— Elle va devenir votre mère ; vous n'aurez plus le droit, Pauline, de lui en vouloir. Vous m'aiderez à la bercer.

— De lui en vouloir ? moi ! mais j'irai m'agenouiller devant elle, lui demander pardon de mon orgueil. Ne suis-je pas venue la troubler, la provoquer dans ses préjugés, dans ses rêves ?

— Elle ne pense plus à tout cela, dit Hector en souriant. Ne mettez pas dans vos rapports plus de solennité qu'elle ne veut en mettre elle-même. Je ne vous demande qu'une chose, un sacrifice qu'il faut me jurer.

— Lequel ? demanda Pauline.

— C'est d'apprendre le whist.

On était arrivé devant l'hôtel. Pauline descendit de voiture en frissonnant.

— J'ai peur, dit-elle.

— Cette maison n'est pourtant pas effrayante.

— Oh ! je n'ai pas peur pour moi ; j'ai peur pour vous tous. Si j'allais vous rendre malheureux !

— C'est de la présomption, ma pauvre enfant, reprit Hector avec une douce autorité et en assujettissant le bras de Pauline sous le sien.

Ils traversèrent le jardin. Une lueur assez vive filtrait à travers les persiennes de la chambre de la baronne.

— Regardez, dit M. de Villemoran. Elle nous attend.

— Ah! pourquoi ne suis-je pas venue tout droit, en quittant l'institution de Mme Bellamy! Voilà deux jours de bonheur perdus.

— Vous n'auriez pas fait la connaissance de M. Philippe Loignon, dit Hector en plaisantant.

— Voilà déjà l'ironie qui vous gagne, repartit Pauline, et je vous rends méchant. Pour que nous soyons quittes, au moins, rendez-moi bonne.

Hector mit un dernier et chaste baiser sur le front de Pauline, et la conduisit à la chambre de sa mère.

La baronne attendait, en effet. Malgré la température fort douce du dehors, elle avait un petit feu dans la cheminée. Coiffée et parée pour la nuit, elle était assise dans son fauteuil, et tenait devant ses yeux, pour s'abriter de la lampe, un riche éventail qui lui avait été donné par le baron de Villemoran. Le jour qui finissait était précisément un des anniversaires dont nous avons parlé, et c'était la fête du baron qu'elle honorait par l'exhibition de cet éventail; aussi, mise en goût de conjugalité par ce souvenir orthodoxe, elle avait résolu de ne pas se coucher avant d'avoir vu et embrassé la future femme de son fils.

— Arrivez donc, ma fille, dit-elle avec grâce et en essayant de se soulever; je n'ai plus que cinq minutes pour vous bénir aujourd'hui.

Pauline s'avança avec timidité, s'agenouilla devant Mme de Villemoran, et voulut lui prendre la main pour la baiser. Mais la baronne se pencha et lui posa, avec toute

la tendresse dont elle était capable, les lèvres sur le milieu du front.

— Vous êtes bonne, madame, murmura la pauvre fille.

La baronne, soit que l'anniversaire en question l'eût mise en danger de mélancolie et qu'elle eût une hâte involontaire d'abréger une première entrevue qui n'était pas sans un embarras réciproque, soit seulement qu'elle fût fatiguée, la baronne fit signe à Pauline de se relever, et dit avec vivacité

— Demain, mes enfants, l'abbé Legros viendra prendre vos noms pour vous recommander au prône. Quant à la municipalité, Hector, tu t'arrangeras avec ces gens-là. Je veux que dans quinze jours toutes nos petites fêtes soient terminées. Jusque-là, Pauline, la chambre de Marie vous attend.

Ce nom, évoqué dans un pareil moment, fit tressaillir Pauline.

— Mlle de Soulaignes ne viendra-t-elle pas?

— Oh! cela est impossible, répondit la baronne. Sa mère m'annonce qu'il est question pour elle aussi d'un mariage prochain.

— Déjà!

Cette exclamation, dont la baronne ne saisit que le sens compatissant, fit sourire Hector avec tristesse. Pauline était encore jalouse, et se disait sans doute, dans le fond du cœur, qu'une pareille précipitation trahissait le besoin de s'étourdir, de faire diversion à des regrets tyranniques, d'enlever toute espérance à un amour qu'on ne pouvait éteindre.

Mais ce mariage, en prouvant qu'elle avait toujours une rivale, lui prouvait aussi qu'elle l'avait vaincue.

Selon le désir de la baronne, quinze jours après cette soirée, Pauline Foucault, la demoiselle de compagnie de lady Fitz-Peters, s'appelait Mme de Villemoran.

Dans toutes les histoires d'amour, le mariage passe, à tort, pour un dénoûment. On semble n'avoir plus le droit de s'inquiéter des héros qu'on a conduits jusqu'au seuil de la mairie et de l'église. Cette règle est trop absolue. Le mariage ne finit rien : il met tout en question ; et nos lecteurs savent déjà qu'il ne peut pas être pour nous un dénoûment, mais une transition.

CHAPITRE XVII

Quatre années se sont écoulées depuis les événements que nous avons racontés dans la première partie de cette étude.

Nous avons reculé, pour nous et pour le lecteur, devant la tâche de suivre, jour par jour, Pauline Foucault, devenue baronne de Villemoran, dans ses débuts et dans le noviciat du mariage. Le mémorial des existences modernes n'a pas assez de péripéties violentes à offrir pour qu'on puisse le détailler par fragments, et le drame de la vie est ordinairement une lente et monotone élégie dont il suffit, pour l'impuissance de l'artiste et pour l'impatience du lecteur, de saisir les traits principaux, les douleurs sommaires et les joies résumées.

Si une femme comme Pauline, à l'âme pure, à l'esprit perverti, écrivait ses confidences, ou abandonnait à quelqu'un la tâche de les écrire pour elle, il faudrait une plume enchantée pour varier les nuances sans fatiguer l'attention, et pour faire aimer jusqu'au bout cette héroïne qui souffre sans persécution, qui n'est enfermée que dans sa propre

volonté, qui n'a de bourreaux que ses sarcasmes, et à qui il suffirait d'accepter le bonheur pour qu'elle fût heureuse.

Ces quatre années que nous franchissons ne sont point un entr'acte, mais une nécessité de perspective. Le drame s'est continué, s'est compliqué. Le monde et l'amour ont reçu le défi que leur a jeté cette fille intrépide, tout à la fois si naïve et si blasée, si défiante et si enthousiaste. Le combat s'est livré en silence, dans la muette intimité du ménage. Il est temps de découvrir les cœurs et de compter les blessures.

Pauline habite avec son mari le petit hôtel de la rue de Courcelles. Dire que la vieille baronne est morte, c'est appliquer un mot bien brutal au sommeil de cette charmante femme. Le pastel est effacé; le papillon est immobilisé dans la collection céleste et manque à celle de son fils : voilà tout. Un soir, la vieille baronne se sentit trop faible pour tenir seule les cartes; elle fit signe à l'abbé Legros de regarder dans son jeu. Le vicaire profita de l'aveu pour demander un entretien secret. La bonne vieille, qui ne souffrait pas et qui s'imaginait que la mort doit être une douleur, consentit en souriant à ce qu'elle n'osait demander. Elle se confessa donc, pour s'essayer aux actes sérieux. Mais le bon Dieu ne lui en demandait pas davantage. Il se contenta de cette contrition de bonne humeur, et la baronne fut prise d'une faiblesse qui la fit glisser dans la mort, sans qu'elle eût le désappointement de voir fuir la vie.

Mme de Villemoran, avant de mourir, avait-elle versé ces premières larmes qu'elle redoutait si fort, et avait-elle trouvé dans le mariage de son fils l'épreuve douloureuse qui l'avait toujours épargnée ? C'est ce que nous n'oserions ni affirmer, ni démentir. A cet âge-là l'illusion est facile; le cœur n'a gardé que les délicatesses de la forme; mais il s'accommode de tout; et la baronne, caressée, amusée par Pauline Foucault, dont l'esprit et la verve la mettaient en gaieté, ne se

demanda jamais si son fils était bien heureux, et si elle-même avait bien rencontré l'ange que Marie de Soulaignes lui faisait rêver.

Une seule déception fut réelle et peut être constatée. Elle mourut, sans avoir vu se rouler sur le tapis les petits Cupidons qu'elle avait souhaités ; mais comme elle fut surprise par son évanouissement final, avant d'avoir désespéré de la réalisation de ce souhait ; comme elle n'avait pas fini de l'attendre, quand elle partit, sans se douter du départ, ce désappointement n'avait pas été trop amer, et Pauline put la pleurer sans remords.

L'absence de la baronne n'empêcha pas M. de Saint-Paares de venir régulièrement, tous les soirs, prendre sa place à côté du fauteuil vide de son amie. Hector le traitait avec une condescendance qui eût fait sourire les anciens adorateurs de la baronne, si le comte n'eût pas été le dernier survivant de ces naufragés de Cythère. Pauline, indulgente et bonne à ses heures, amusait ce vieillard par quelques friandises de conversation, et prenait plaisir à s'en faire adorer.

L'abbé Legros avait voulu se tenir sur la réserve ; mais, outre que l'on jouait encore au whist, Hector avait insisté pour que le vicaire fût assidu comme autrefois. Il faisait vis-à-vis au bon M. de Saint-Paares. Pauline elle-même, qui taquinait l'abbé Legros et qui le menaçait toujours d'une querelle théologique, avait su lui inspirer le désir de la convertir.

Chaque soir, à la même heure, M. de Saint-Paares, en tournant l'angle de la rue de Monceau, apercevait de loin le bon vicaire qui, avant d'entrer, l'attendait devant la porte de l'hôtel.

Quand M. et Mme de Villemoran allaient dans le monde et sortaient le soir, l'abbé et le comte ne se croyaient pas

dispensés de venir, ou s'ils étaient venus, ne se croyaient pas obligés de s'en aller. Ils faisaient ensemble, par les chaudes soirées, quelques petits tours dans le jardin ; puis ils entraient au salon et commençaient ou continuaient une longue série de récits qu'ils ne variaient pas toujours, et dont la morale était invariablement celle-ci : Le monde est devenu grossier, disait le comte. — Il est devenu impie, disait l'abbé.

Quelquefois, l'entretien se prolongeait jusqu'au retour de M. et de Mme Hector. C'étaient là les grandes débauches. Pauline y mettait le comble, en faisant servir du thé ; et le lendemain, M. de Saint-Paares se vantait d'avoir bien dormi, et de n'être jamais malade, à quelque heure qu'il se couchât.

On le voit, l'amour et le mariage n'avaient point introduit de tumulte dans la calme retraite de la rue de Courcelles. Ce silence avait été d'abord un calcul des deux époux ; il était devenu depuis une nécessité. Dans les premiers temps, Pauline buvait à trop longs traits le breuvage divin pour avoir d'autre souci. Elle aimait, elle était aimée : cela lui suffisait. Les visites, les bals, le théâtre défrayaient, et au delà, ses intervalles de raison. Elle se sentait une fraîcheur délicieuse à l'âme, quand elle rentrait dans cette maison, témoin de ses premiers rêves, de ses humiliations et de son triomphe.

Si le monde l'avait blessée, elle oubliait la douleur dans ce nid silencieux où le bonheur chaste et paisible la reposait du bruit et des médisances extérieures. Là, du moins, elle avait son mari, à elle, tout entier ; là, elle régnait sans contestation, sans opposition secrète ou publique.

La vieille baronne la voyait avec les yeux de son fils ; M. de Saint-Paares la voyait avec les yeux de la baronne. Quant à l'abbé Legros, il s'intéressait à elle, avec un senti-

ment d'affection mêlé de crainte ; il sentait bien que cette âme était chargée de salpêtre, et il redoutait toujours l'explosion. Aussi, sa politesse était-elle caressante, et son amitié pleine de précaution.

Après les deux premières années, quand le bonheur et l'amour furent entrés dans cette période régulière qui commence l'épreuve décisive, et surtout après la mort de la baronne de Villemoran, qui était encore le prétexte des vieilles habitudes, Pauline s'aperçut qne l'abbé Legros n'était pas un aigle, et que M. de Saint-Paares était un tourtereau bien monotone et bien vieilli ; elle eut des bâillements nerveux et ressentit des lassitudes ; elle ne regarda plus le comte et l'abbé que comme deux accessoires ; elle chercha l'indispensable, c'est-à-dire des amitiés, des relations suivies, un salon enfin.

Hector sentait naître ce besoin, le surveillait et ne s'en alarmait pas ; je veux dire qn'il ne s'en alarmait pas plus que d'autres choses qui l'inquiétaient un peu. Mais il n'était pas facile à M. de Villemoran de se créer ou de se choisir une société, et il fallait une grande prudence pour influencer, à cet égard, le choix de sa femme.

Le bonheur domestique ne se compose pas seulement de l'estime et de l'amour réciproques : les étrangers, les relations en sont un élément essentiel. Il faut encore s'aimer, s'estimer à travers le monde, se chercher et se retrouver dans les autres. L'amitié doit rendre, à de certains moments, à l'amour, toute l'électricité qu'elle en a reçue, et il est bon de mettre son esprit en dépôt chez ses amis, pour qu'ils le restituent aux heures où l'on se sent pauvre.

On attribue le malheur et le désordre de bien des ménages à l'imprudence et à la vénalité des unions modernes ; mais on ne tient pas assez compte du peu de soin que les époux mettent, au lendemain des noces, à recruter leurs

amitiés. Le jour, monsieur court à la Bourse, madame court les magasins; le soir, on bâille, en sortant de table, et chacun se sépare, pour fuir l'ennui qui lui fait vis-à-vis. Quand, par hasard, on s'efforce de rester au logis, c'est par vanité, ce n'est pas par plaisir. On a des musiciens ou des cartes; on crée, on achète des prétextes, pour demeurer chez soi sans impatience; on attire la cohue. Mais la cohue est toujours demandée pour d'autres fêtes qui font concurrence; elle part, avec la rapidité de l'égoïsme, et elle ne laisse pas d'autre trace de son passage que la fatigue et le vide du cœur et de la bourse.

Les cercles, ces cafés sans enseigne, sont des dissolvants énergiques de la vie d'intérieur. Joignez à cet ennemi l'insuffisance de l'éducation de la femme, et vous aurez quelques-unes des causes de la famine d'esprit et de l'abondance de discordes qui se font sentir.

L'élégance et la conversation ne sont pas toujours, ainsi qu'on pourrait le croire, des Capoues dangereuses pour l'amour et les sentiments héroïques. Il se dégage, au contraire, des relations intelligentes un enseignement perpétuel, une rivalité, une hypocrisie même du beau et du bien qui n'est pas sans profit. La première corruption, c'est la solitude. L'homme qui se contemple s'abêtit; la nécessité de fournir une réplique tient en haleine et renouvelle l'inspiration.

Sans doute, la galanterie et les protocoles mondains ne sont pas l'amour pur et la vérité incontestable; mais ils ménagent, en les préservant des chocs et des frottements inquiétants, les sentiments purs, et les vérités carrées qui, sans cela, se heurteraient et se briseraient au contact brutal. La politesse est, en définitive, la menue monnaie du dévouement, et la vertu farouche tourne aisément à l'égoïsme.

Si le ciel accordait toujours aux amants cette chaumière déserte dont ils font leur paradis, j'imagine qu'un beau jour

ils mettraient le feu à la cabane, pour rentrer dans le monde. La chaumière du sentiment doit être, comme Trianon, coquette, artificielle, et tout près du Versailles officiel.

Malheur aux maisons vides, malheur aux amoureux solitaires ! le désert pour les cœurs épris, c'est la tour d'Ugolin. On finit par s'y dévorer. Supposez Roméo et Juliette, sans enfants, dans l'île de Robinson ; ils commenceront par l'hymne et par l'extase, pour aboutir à la haine. A un moment donné, Roméo étranglera Juliette, afin d'être plus seul encore, et d'enfoncer plus avant, de plonger, pour s'y éteindre, dans l'abîme de l'ennui. Robinson Crusoé est un blasphème social. Il devait marcher sur les mains quand on l'a retrouvé.

M. et Mme de Villemoran, Dieu merci, n'en étaient pas venus encore à se mordre ; mais leur amour se sentait des dents. Pauline avait commencé par braver le monde. Introduite par son mari dans quelques salons de moyenne aristocratie, la sous-maîtresse s'était redressée, par peur de paraître pliée. En général, pourtant, les préventions hautaines qu'elle redoutait ne lui avaient point barré la route ; mais elle était si fière, si épanouie dans son amour, elle triomphait avec tant d'éclat, qu'elle déconcertait la sympathie.

Hector avait trop de raison pour ne pas comprendre qu'il fallait un aliment à l'activité de cette âme qui aurait bientôt fini de broyer son amour, si elle tournait toujours ainsi, seule et sur elle-même. Le choix de l'entourage était délicat. Hector y songeait, et au moment où nous les retrouvons, quatre années après leur mariage, Pauline est vaguement troublée par les premiers symptômes d'un mal qu'elle n'avait jamais connu, du moins, dans ses années de lutte et de misère : le mal de l'ennui.

Elle n'a pas beaucoup changé extérieurement. Ses yeux sont peut-être un peu plus enfoncés dans l'orbite ; mais sa

lèvre trahit moins d'amertume. Le bonheur qu'elle a traversé, si inquiet et si rapide qu'il ait été, lui a donné une beauté qu'elle ne pourra plus perdre. L'amour est une féerie qui laisse toujours la trace de son enchantement, et Pauline a la beauté inaltérable des femmes aimées et aimantes. La douleur peut venir, les larmes peuvent couler; il y aura toujours une harmonie tendre au fond de sa voix, un reflet céleste dans ses traits fatigués.

Vêtue simplement, se faisant honneur de son luxe, sans en abuser, aimant le noir par coquetterie et par fidélité de souvenir, après l'avoir aimé par économie, remplaçant seulement la toile par la soie, et la soie par le velours, Pauline est assise dans son salon, près de la fenêtre. Elle travaille, mais sans ardeur. Elle s'interrompt pour lire, mais avec distraction. Souvent, elle regarde la pendule. Elle se souvient du temps où, admise par tolérance dans ce salon qui est devenu son domaine, elle passait des soirées délicieuses, s'épouvantant, au milieu de sa joie, de la marche des aiguilles sur le cadran, qui semblaient lui voler des heures de félicité. Elle trouve maintenant que les aiguilles sont lentes.

On sonne à la porte de l'hôtel. C'est Hector. Il traverse le jardin en lisant une lettre, aperçoit sa femme, lui envoie un petit salut avec un sourire, rougit un peu, serre la lettre dans sa poche et entre dans le salon.

— Eh bien ? lui demande Pauline.

— Eh bien ! ma bonne amie, répond Hector en l'embrassant au front, j'espère que cela ne sera rien. Un refroidissement, voilà tout. Le médecin assure que M. de Saint-Paares pourra se lever dans deux jours, et venir ici avant la fin de la semaine.

— D'ici là, mes petites soirées seront boiteuses, dit Pauline; je serai obligée de tenir tête à l'abbé Legros. Je vais

le scandaliser, je t'en avertis : l'occasion est belle pour nous disputer.

— Ménage-le.

— N'aie pas peur, je ne veux pas le faire fuir ; nous resterions seuls...

— Je ne m'en plaindrais pas, interrompit Hector en prenant la main de sa femme.

— Et moi, je m'en plaindrais ! reprit Pauline presque sérieusement.

— Bah ! nous enverrons l'abbé rendre visite et tenir compagnie au malade, ajouta Hector. Quant à nous, nous profiterons du congé. Veux-tu voir l'opéra nouveau ?

Pauline leva la tête et regarda son mari dans les deux yeux avec un mélange de tristesse et d'amour qui trahissait l'anxiété de son âme.

— Que tu es bon ! lui dit-elle. Tu méritais d'avoir une femme meilleure que moi ! Mais avoue que tu commences à être au bout de tes gâteries, et qu'à moins de faire jouer des pièces pour moi, de faire écrire des romans pour moi, tu n'auras bientôt plus rien à me faire voir ni à me faire lire. J'attends toujours que tu me proposes de voyager.

— Pourquoi pas ?

— Oh ! mon ami, c'est la prescription des médecins qui désespèrent de leurs malades ; ne voyageons pas ; restons chez nous. Va, je ne me reposerai jamais autant que j'ai besoin de repos !

En disant cela, Pauline s'allongea dans son fauteuil, comme si la fatigue l'eût brisée, mais en réalité pour dissimuler des larmes qui venaient lui brûler les paupières.

Hector ne fut pas dupe ; il devina les larmes.

— Enfant ! dit-il, avec une amitié caressante.

— Oui, j'ai tort, n'est-ce pas, de pleurer, quand je devrais

être, quand je suis si heureuse? Mais, que veux-tu, c'est plus fort que moi! J'ai eu le malheur ironique, excuse-moi, d'avoir le bonheur un peu lugubre, pourvu que je ne te fatigue pas, que je ne t'ennuie pas!

— Voyons, Pauline, raisonnons, dit Hector en s'asseyant à côté de sa femme; je ne te demande pas les motifs de cette tristesse. Tu pleures de n'avoir pas de chagrin: la paix de l'intérieur t'épouvante comme le vide. Mais le monde n'a pas toujours des émotions à donner.

— Ne raisonnons pas, surtout, interrompit Pauline avec une vivacité touchante. Tu m'as consolée en me regardant. Ne fais pas attention à une défaillance nerveuse. Dis-moi quelle est cette lettre que tu lisais en entrant.

— Ah! j'oubliais, dit Hector en rougissant un peu; c'est une lettre de Marie.

— De Mme Desprets; tu oubliais peut-être de la mieux cacher?

— Jalouse!

— Et que nous apprend-elle?

— Tiens, lis; car la lettre est surtout pour toi.

Pauline dévora en quelques secondes la lettre de Marie de Soulaignes, puis laissa retomber sa main sur ses genoux et poussa un soupir.

— Qu'elle est heureuse! dit-elle, elle est mère pour la troisième fois. Tu me demandais pourquoi j'étais triste. Voilà mon secret. Je n'envie pas les femmes aimées, j'ai de quoi les rendre jalouses; mais les mères! oh! celles-là, je les envie. Si je lui ai pris son cousin, à cette douce Marie, elle se venge bien, elle! On dirait qu'elle me prend la famille à laquelle j'ai droit. Trois enfants! tandis que nous!...

— Pourquoi désespérer?

— Pourquoi espérer? mon ami, le nom de Villemoran s'éteindra; la mésalliance t'aura porté malheur.

— Pauline, tu nous calomnies tous deux!

— Je sais bien qu'elle devrait être punie, elle aussi, continua Mme de Villemoran; car elle aussi s'est mésalliée. Elle avait droit, au moins, à un baron; elle a épousé un M. Desprets, un maître de forges! Est-ce que Dieu bénit seulement les unions sans amour? Voilà un sujet de controverse tout trouvé pour moi et l'abbé Legros!

— Ne va pas le scandaliser, dit Hector, qui cachait bravement sa part de tristesse.

— Au fait, reprit Pauline, l'abbé m'indiquera sans doute un pèlerinage à entreprendre. Il doit y avoir des fontaines pour cela. Nous irons.

— Tu n'as pas la foi, murmura Hector avec un sourire équivoque.

Pauline leva la tête et garda quelques instants le silence; puis, changeant brusquement de ton et d'allure :

— Tu tiens à répondre à cette lettre? demanda-t-elle.

— Moi! bien au contraire, je te l'apportais.

— Eh bien! j'écrirai à Marie; je lui annoncerai notre arrivée.

— Comment! que veux-tu dire ?

— Je dis, mon ami, que je veux être la marraine de cet enfant-là; que cela me portera bonheur; que ta cousine a eu grand tort de ne pas songer à moi; que c'est une injustice que je ne souffrirai pas. Tiens, Hector, cette lettre arrive à propos; elle est un oracle. J'ai besoin d'un pèlerinage. Faisons-le ensemble au berceau de ce nouveau-né. Allons apprendre à être heureux, nous qui nous aimons tant, nous qui nous aimons trop, chez les gens qui ne s'aiment guère.

— Pourquoi dis-tu cela? M. Desprets est un honnête et bon mari.

— Oh! je m'entends; Marie s'est mariée comme je me serais tuée : elle t'aimait!

— Pauline! Pauline! dit Hector avec un enjouement un un peu forcé et en menaçant sa femme, si tu parles de Marie, je vais parler de M. Loignon.

— Cela ne serait pas généreux, reprit Pauline qui avait pâli. Eh bien! mon ami, veux-tu que nous allions demander un filleul à ta cousine; je sens que ce voyage nous fera du bien?

— C'est toi maintenant qui demandes à voyager.

— Je n'oublie pas, Hector, reprit Mme de Villemoran avec une gravité attendrie, que Marie m'a déjà porté bonheur une fois; quand on me chassait d'ici, c'est elle qui a intercédé pour moi. C'est elle qui nous a mariés. Je n'ai pas de superstition quand je crois en elle. Allons la voir; cela me guérira. La vue d'un intérieur content me servira d'enseignement et de modèle. Je tâcherai de surprendre le secret des vertus de Marie. Qui sait? cela n'est peut-être pas impossible à gagner.

— Voilà une bonne pensée, dit Hector en embrassant sa femme.

— Oh! je te prouverai, mon ami, que j'ai du courage, et que si je ne parviens pas à te rendre heureux, c'est que décidément nous nous serons trompés tous deux.

— Quand veux-tu partir, Pauline?

— Demain. J'écris à l'instant à Marie.

— Et moi, je vais aller mettre l'abbé Legros en vacances chez M. de Saint-Paares.

— Nous ferons nos paquets, au lieu d'aller à l'Opéra!

— Mais, j'y pense, dit Hector à la porte du salon, si nous trouvions l'enfant baptisé?

— Eh bien! reprit Pauline en riant, nous y retournerions une autre fois. En attendant, emportons toujours des dragées.

Hector sortit. Pauline, rayonnante et ravivée, heureuse d'avoir, au moins pour quelques jours, un but, une tâche, alla dans sa chambre et se mit en devoir de répondre à Mme Desprets. Elle voulait être brève, n'écrire que quelques lignes, annoncer seulement son arrivée. Mais son cœur était gros depuis longtemps; l'occasion était tentante; elle avait peur d'être interrogée en arrivant à la campagne; elle se défiait de ce doux regard de Marie, qui l'avait si bien déconcertée déjà; et, tout en se promettant de ne pas tout dire de ce qu'elle renfermait en elle, elle laissa déborder son âme. Elle avait à peine fini, quand Hector rentra, deux heures après son départ.

Hector se douta bien des proportions qu'avait prises la lettre; mais Marie était une confidente trop précieuse, ce voyage lui paraissait à lui-même trop salutaire, pour qu'il feignît de s'étonner. Il ne parla donc pas de cette réponse. En rentrant, seulement, le soir, bien tard, quand il eut la certitude qu'elle était à la poste, il demanda à Pauline si elle avait écrit. Pauline l'assura que oui; alors il répliqua :

— J'ai acheté les dragées; nous pouvons partir demain.

CHAPITRE XVIII

Voici la lettre que Pauline avait écrite à Marie de Soulaignes :

« Ma bonne Marie,

» Je viens de lire votre petit billet, à l'écriture indécise et tremblée, ce billet courageux, tracé de votre lit, et qui nous annonce que vous êtes pour la troisième fois récompensée et bénie. Ai-je besoin, ou plutôt avez-vous besoin que nous vous envoyions nos actions de grâces et nos vœux, puisque nous avons décidé que nous vous les porterions nous-mêmes? Attendez-nous donc à la forge, le lendemain de la réception de cette lettre, et si cet enfant n'est pas encore baptisé, retenez les cloches pour nous. Laissez-nous être le parrain et la marraine.

» De quel train vous y allez, mon ange! et comme on voit bien que M. Desprets est en relations suivies avec Londres! Il vous met au régime anglais. Vous aurez douze enfants, ma chère, terme moyen; car si peu que vous y preniez goût, vous doublerez ce chiffre. Quant à moi, j'ai beau

boire du thé, je ne suis pas à la mode anglaise. C'est peut-être la haine de lady Fitz-Peters qui me poursuit. La grosse amirale m'a jeté un sort. Elle m'a gratifiée de la malédiction de son pays.

» Comment! déjà trois berceaux dans votre chambre! Je sais bien que les pièces sont grandes en province et que vous avez de quoi faire des dortoirs.

» Ainsi, la blondinette qui a droit de préséance sur sa sœur et sur son frère a trois ans! Dans quelques années, on pourra vous peindre comme ces vierges de Murillo qui sourient au bon Dieu dans un nuage de petits enfants; car je suis sûre qu'avec tout cela vous avez gardé vos airs de madone, et que vous ne désirez une famille que pour en paraître la sœur et non la mère.

» Ah çà! M. Desprets, ce maître de forges infaillible, est-il au moins content de son sort et de la prospérité de sa maison? Que peut-il inventer pour vous honorer? Le nourrirez-vous jusqu'à la fin, ce bel enfant, qui va être un peu à moi? Je ne veux pas, entendez-vous bien, que vous l'exposiez à être sevré trop tôt, ce filleul. Je suis ravie que ce soit un garçon. Nous l'appellerons Hector. S'il a déjà un autre nom, celui-là, n'est-ce pas, primera sur l'autre. Je ne suis pas imprudente de lui faire l'abandon de ce nom-là, car je sens bien que je n'aurai jamais à le donner ici.

» Je me serais pourtant contentée de la moindre des choses, d'une fille. Je n'ose penser à la joie, à l'ébranlement que j'eusse ressenti d'être mère. J'en serais devenue folle. C'est par pitié pour ma raison que Dieu m'a refusé cette épreuve. On dit que l'on souffre bien; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? ce sont les femmes lâches qui disent cela. Moi, j'aurais eu peur de ne pas souffrir assez. Surtout, mon amie, soyez sur pied et n'ayez plus ni pâleur ni fatigue quand nous arriverons. Car je serais jalouse de votre

mine malade. C'est bien assez de vous voir allaiter ce marmot que j'appellerai mon fils.

» Qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il me refuse d'être mère? N'est-il pas injuste que tout vous arrive, et pourquoi me traite-t-il comme une maîtresse profane et non pas comme une épouse? Un enfant! mais c'eût été ma foi, ma gloire, la guérison suprême et définitive de tous mes doutes, de toutes mes douleurs, de toutes mes méchancetés, car je suis encore méchante; j'ai la bonté de vous en avertir. Prenez garde que je ne vous vole un baby, le plus petit, le plus frêle, le plus cher, le dernier. Je suis capable de l'emporter avec moi.

» Vous verrez, mon amie, comme Hector les regardera, les embrassera aussi, ces enfants! vous verrez comme il souffre, le pauvre et grand cœur ! vous verrez comme il sera jaloux de M. Desprets! Il se dira peut-être qu'il a manqué tout ce bonheur et toutes ces joies; que la Providence les lui offrait, et qu'il a préféré ce tête-à-tête stérile que je ne pourrai pas toujours égayer. Savez-vous bien que j'en serai aussi jalouse de ces beaux enfants roses? S'il allait vous aimer en eux, et me forcer à haïr mon filleul!

» Non! ce sont là des folies. La vérité, c'est que je vous envie, c'est que rien ne nous manque que cette consécration; c'est que, quand je descends au fond de mon cœur, je sens une ardeur d'aimer qui s'augmente, loin de se satisfaire par le mariage, et que ma maison est vide, silencieuse; que j'ai besoin de cris; que j'ai des chants de nourrice plein les lèvres, des larmes de mère plein les yeux, des terreurs sans but, des angoisses sans causes, et que je voudrais avoir un petit enfant à allaiter, à choyer, à voir sourire, à voir pleurer, à surveiller dans son sommeil, à manger de caresses, à soigner avec épouvante dans ses petites maladies, à croire mort tout à coup pour avoir à fondre en joie de le sentir ressus-

cité. Le bon Dieu a craint sans doute que je ne l'étouffasse de mes caresses; c'est par humanité qu'il ne m'a pas donné d'enfant.

» Vous me direz votre secret, Marie. Vous m'apprendrez les prières que vous dites, car je vous connais, ma sainte; ce n'est pas une émulation d'amour et de passion qui vous donne la victoire, c'est une rivalité de prière et de dévotion. Vous ne plaisez pas à votre mari plus que je ne plais au mien; mais vous plaisez davantage à Dieu. C'est lui qui vous féconde et qui me stérilise.

» Ah! nous le prierons ensemble, ce Dieu jaloux et capricieux. Il doit y avoir dans votre pays une chapelle propice, une fontaine qui ait des charmes, une montagne à gravir à pieds nus, un pèlerinage à entreprendre. Mais à quoi bon! Mon pèlerinage, c'est vous; ma chapelle, c'est votre chambre; je m'agenouillerai à votre lit et je vous invoquerai. Vous m'avez rendue la femme d'Hector, faites encore que je sois mère. Je ne veux plus penser à autre chose, je suis superstitieuse et folle; je m'en tiens à cette idée : vous m'avez porté bonheur une fois, portez-moi bonheur toujours; vous êtes ma providence, mon salut!

» Oui, mon salut! J'ai eu peur de ce mot, après l'avoir écrit, et je n'ose pas l'effacer, le salut de mon amour, le salut de mon ménage. Car, je le sens bien, il me sera impossible de vivre, de vieillir et de lutter sans défaite contre cette terrible absence de marmots. J'ai déjà dévoré bien des larmes, et j'en verserai des torrents, jusqu'à ce que je meure, noyée dans ce flot de ma douleur. Sachez-le, mon amie, on me croit heureuse. Hector me cache son chagrin, et je ne lui fais pas voir celui que j'éprouve; mais j'ai une peur terrible, et lui-même, par moments, me regarde avec une pitié qui le trahit.

» Si vous saviez avec quel transport caché il a accueilli

l'idée de ce voyage qui doit nous guérir; car vous nous guérirez, n'est-ce pas? Nous sommes irrévocablement perdus, si vous ne nous apprenez pas à vivre de nous-mêmes, et si vous ne nous prouvez pas qu'on peut s'aimer toujours, sans enfants.

» Quelquefois je m'interroge sévèrement et je me demande si cet orphelinat de mon cœur est bien toute ma peine, si je n'ai pas quelque autre souci, et si M. de Villemoran n'a que ce reproche à m'adresser. Je fais pourtant de mon mieux, je vous le jure, pour que cet homme de bien me trouve sans défaut; je m'applique à étouffer en moi la sous-maîtresse et à dégager la femme.

» Le lendemain du mariage, quand je me suis réveillée dans cet hôtel où je suis entrée autrefois presque servante de lady Fitz-Péters, en me trouvant acceptée et accueillie comme une égale par ce monde qui me paraissait si fort au-dessus de moi, je me suis juré d'être calme, douce, docile à la volonté de mon mari, et j'ai cru, sans orgueil, avoir mérité ma place. Votre tante m'a vue dévotement agenouillée devant elle, prête à subir ses moindres caprices, et elle m'a relevée dans ses bras, en me nommant du cœur sa fille. J'ai éteint sur mes lèvres les sarcasmes de mes années de pauvreté. Je me suis donné la tâche d'être confiante, et j'ai étudié Hector avec une ardeur dévouée qui me suggérait des inspirations... Je crois qu'il peut témoigner sans indulgence du bonheur que je lui ai donné. Mais ce bonheur qui me semblait avoir un horizon infini, et que je croyais profond comme l'Océan, a été une goutte d'eau que j'ai bue bien vite.

Après quelques semaines, quelques mois, je me suis sentie inoccupée. Le ménage me prenait une heure; que devais-je faire le reste du jour? Mon mari a des lectures, des travaux qui l'intéressent. Moi, j'ai une activité de l'âme qui

me pousse au désœuvrement. Je m'ennuie des aiguilles que je n'ai pas à employer pour une layette; l'histoire me fait peur; les romans me font bâiller et m'énervent; les visites, les bals sont des exhibitions stériles qui me répugnent. Que faire? Circonscrire sa vie au foyer domestique; boucher toutes les fenêtres pour ne pas voir l'horizon? cela semble facile la veille du mariage; cela semble bien difficile quelques mois après.

» Je n'ai pas voulu avoir un salon. Qui aurais-je attiré? des artistes? je les sais vaniteux; des hommes d'argent! ils me blessent, quand ils sont sincères et égoïstes; ils me répugnent, quand je les vois grimacer le sentiment.

» J'ai rencontré un jour, ou plutôt une nuit, un homme qui m'a tiré mon horoscope, et dont les paroles, gravées et brûlantes dans mon cœur, m'ont désenchanté la vie. Il m'a prédit que je n'étais pas faite pour l'existence uniforme, pour le bonheur sans orages, et je tremble que ce sceptique, qui me parlait avec conviction, n'ait deviné juste.

» Cela est pourtant bien absurde de dire qu'on n'est pas fait pour la vie positive. Il semblerait, au contraire, que ce soit pour la poésie, pour les délires de l'imagination que tout le monde n'est pas fait. Mais, en vérité, quand je vois combien il faut de vertus pour dépenser sans impatience les heures du ménage; quand je sens que c'est l'ennui seul qui fait diversion à mon amour, j'ai des tentations folles de faire venir chez moi ce philosophe railleur qui me connaît si bien, et de lui demander des conseils.

— Il fallait rester libre! me dirait-il. — Libre de quoi? Libre avec la chaîne de la domesticité! Ne suis-je pas libre? ne puis-je pas tailler, rogner, broder, arranger le canevas de ma vie à ma fantaisie, et quelqu'un a-t-il le droit de me contraindre? Me suis-je courbée et amoindrie en épou-

sant un honnête homme qui m'aime et qui craindrait d'user de la moindre autorité sur moi?

» C'est peut-être précisément cette liberté dont je n'ai que faire qui cause ma peine. Je devrais être menée et dominée. On rit des femmes du peuple qui veulent être battues et qui baisent le bâton. Moi, je suis du peuple; j'en ai les préjugés vicieux, les instincts révoltés, en même temps que j'ai l'ambition et le besoin d'un monde supérieur d'élégance, de grâce intellectuelle, de plaisirs délicats. Je suis comme le peuple : je me ferais tuer pour devenir libre, et je ne sais ni user de la liberté, ni la mériter.

« Pourquoi m'a-t-on instruite? Si, au lieu de m'aiguiser l'esprit et de m'épanouir le cœur, on m'avait maintenue dans les préoccupations mesquines, dans les coquetteries frivoles, je me contenterais d'être baronne, d'avoir quelques toilettes, de me faire honneur de mon argenterie pour quelques dîners d'apparat, et tout serait dit. Mais on m'a exaltée et aigrie, et je ne sais ni régler mon âme, ni accommoder la monotonie de l'existence à mon ambition. Mais mon défaut, c'est encore de n'avoir pas assez de science, plutôt que d'en avoir trop. On m'a, par exemple, ôté la foi, et on ne m'a pas donné une philosophie qui mette une idée à la place d'un culte, une conscience à la place de la légende!

» Je me débats silencieusement dans mon ménage, espérant trouver des ennemis, des préjugés à vaincre, des rivalités dangereuses. Mais non; je suis au bout de mon poëme, sans avoir rencontré de géant à combattre. Je me suis armée comme Clorinde, pour aller au marché, et je suis tentée parfois de m'écrier : Comment! le mariage, ce n'est que cela! J'imaginais quelque chose d'héroïque et d'impossible.

» Hector me voit et me juge. C'est là mon supplice. Il craint d'intervenir, et il a raison; son autorité me pousserait à quelque révolte; sa silencieuse compassion me trou-

ble, m'humilie et me contraint de chercher toute seule ma route et ma tâche. Un mot de lui serait décisif. Mais, ce mot, quel serait-il ? Hector, vous le savez, est la raison solide ; il comprend tous les enthousiasmes, sans en subir les vertiges. Il sait toutes les ironies, sans s'y associer. Il m'a aimée par un miracle, ou plutôt il s'est senti aimé, et cet homme vierge s'est sacrifié à mon orgueil. Je tremble d'avoir recours à lui. Doux et patient, respectant mes doutes, me maintenant dans l'estime de moi-même, par un respect profond, et par son estime pour moi, il a une perfection sans apparat qui me décourage. Je le voudrais imparfait, plein de défauts, comme je suis. Nous aurions ensemble des scènes de désespoir, de douleur fiévreuse, qui nous donneraient de l'élan ; mais cette placidité qui ne se dément pas, mais cet amour circonspect m'accable de toute sa simplicité.

» C'est moi, mon ange, qui ai voulu vous aller voir. J'ai voulu donner à M. de Villemoran une preuve nouvelle de ma confiance et de ma bonne volonté. J'ai voulu braver le souvenir qu'il a gardé de vous et lui montrer que je ne demandais qu'à m'instruire en vertu et en courage.

» Ah ! ma bonne Marie, je n'aurais pas à vous écrire toutes ces divagations qui sont sérieuses. je n'aurais pas à trembler ainsi pour mon honneur, si j'étais mère. On se console de tout, on sait tout, on est courageuse et habile pour tout, quand on a dans les bras un de ces petits êtres chétifs qui vous mord le sein pour vous rappeler à la réalité. Un enfant ! et je réponds de moi !

» Que j'aie un fils, et je me relèverai vaillante, sous mon fardeau, ou plutôt je n'aurai plus de fardeau, plus de crainte. Le vagissement d'un nouveau-né serait pour moi le *Credo* de ma conversion. J'adorerais Dieu, sans me lasser jamais des épreuves. Je ne suis pas si dédaigneuse des vulgarités de la vie que j'affecte parfois de l'être. Vous me verrez à

l'œuvre; je vous aiderai dans tous vos petits soins, et vous comprendrez que j'ai la vocation de la bouillie.

» Je ris, pour ne pas pleurer et parce que cette lettre vous donnerait du chagrin.

» J'ai résolu de vous prévenir de toutes ces misères, ou plutôt de tous ces symptômes de misère, pour que vous sachiez bien, mon amie, quelle pauvre malade vous allez recevoir. Mais nous ne parlerons plus de cela, entre nous. Traitez-moi en conséquence de ces aveux; mais ne me forcez pas à les renouveler. Je vous ai tout dit; vous connaissez le fond de mon âme. Pardonnez-moi de n'être pas heureuse, et surtout de ne pas rendre Hector heureux, comme je l'avais promis. Vous m'avez menacée, il y a quatre ans, de reprendre tous vos droits sur lui, si vous appreniez jamais que je n'étais plus digne des miens, et de le guérir de mon amour par le vôtre. N'allez pas, mon ange, exécuter cette menace! Hector serait encore capable de vous aimer.

» Mais je suis folle; vous n'avez plus de droits sur lui. Mon filleul me sauvera de la rivalité. Ah! je l'aimerai bien, ce gentil enfant; car il sera gentil, n'est-ce pas? Les fils ressemblent en général aux mères. Qu'il vous ressemble, mon Hector; qu'il soit beau comme vous, et qu'il ait assez de tendresse pour aimer sa marraine et sa mère; car je veux m'attacher à lui, et j'ai besoin que ses petits bras me donnent un jour l'illusion des caresses d'un fils.

» Excusez cette longue lettre, ce mémoire justificatif. Il y a quatre années d'épreuves dans ces pages. Voilà la première confession que je fais depuis celle que vous avez reçue un soir, et que vous avez si miséricordieusement entendue. Je m'en souviens comme si c'était d'hier. Vous m'avez embrassée, vous m'avez juré d'être ma sœur. Tenez votre serment, Marie, et partageons tout en sœurs. Moi, je vous donne mes larmes; vous, prêtez-moi vos enfants.

» J'ai oublié de vous dire que j'ai depuis quelques semaines une horrible tentation, celle de tenir un registre, un mémoire de mes doutes, et, dans cette solitude où je vis, d'écrire pour moi, d'avoir un journal de ma vie d'aspirations et de déceptions. Mais j'ai peur de prendre goût à ces épanchements! j'ai peur d'avoir le pédantisme de mes douleurs! j'ai tant besoin d'humilité, que jusqu'à présent je me suis refusé cette satisfaction orgueilleuse qui m'exalterait encore.

» D'ailleurs, Hector, tout en respectant ce caprice, pourrait en être jaloux. Je sais qu'il n'aime pas trop l'encre aux doigts des femmes, et je suis certaine qu'il s'affligerait de me voir poser ainsi pour moi-même et teindre mes bas en bleu, même dans le secret de ma chambre.

» Et puis, serait-ce, après tout, une consolation efficace? Ne serait-ce pas plutôt un danger? Mon mal, c'est celui de toute ma génération, c'est celui que j'ai surpris et reconnu dans ce philosophe sceptique dont je vous parlais plus haut : l'analyse!

» Au lieu de vivre, nous scrutons la vie; au lieu d'agir, nous critiquons l'action ; je meurs, et je me tue de m'étudier.

» Je prends l'engagement de me mettre sérieusement, c'est-à-dire joyeusement, en vacances, chez vous. Hâtez-vous donc, ma belle, de vous rétablir, pour que nous puissions faire quelques belles et longues promenades. Dites à M. Desprets que je n'entends rien aux forges, que je ne sais pas du tout comment on coule la fonte; que j'en suis encore aux souvenirs de la mythologie, aux cavernes de Vulcain, et que je compte sur lui pour des leçons. Quant à vous, faites-moi faire des tabliers, pour que mon filleul ne me ruine pas en robes, et, pendant que mon compère Hector va acheter des dragées, j'ai bien envie d'aller acheter une de

ces *précautions* en toile cirée que les bonnes mettent devant elles.

» Si vous avez besoin d'une institutrice, pensez à moi. Je sais l'anglais, j'enseigne le piano, l'histoire et la couture; mais ne me demandez pas d'enseigner la vie. Sur ce point-là, je ne suis plus maîtresse, je suis écolière.

» Au revoir, ma bonne Marie, ma cousine par alliance, ma sœur par l'amitié. Méditez ma lettre; déchirez-la, brûlez-la si vous la trouvez sérieuse; faites-en des cocottes pour votre aînée si vous trouvez qu'elle ne signifie rien. »

Hector n'avait pas besoin de lire cette lettre. Sans en connaître les termes, il en soupçonnait le sens; et c'était précisément à cause de ces confidences pressenties qu'il désirait ce voyage. Il savait que Marie de Soulaignes avait de l'autorité sur sa femme; et, malgré les émotions douloureuses que devait procurer la vue de la jeune famille de Mme Desprets, il y avait dans le tableau d'un intérieur paisible, où le génie industriel rayonnait à côté du génie maternel, un conseil de raison, une leçon de travail et d'amour pratique qu'il était bon de faire comprendre et admirer à Pauline. L'empressement de Mme de Villemoran venait en aide à Hector. Ce fut donc avec une joie réelle que celui-ci remercia sa femme d'avoir annoncé leur départ.

La journée s'acheva dans des préparatifs. C'était la première absence de Paris depuis le mariage. On mettait une sorte d'activité enfantine à boucler les malles, à exagérer les bagages, pour un voyage de soixante et quelques lieues. Quelques instants avant le dîner, Pauline, qui avait fait fermer sa porte, reçut une carte. Ce fut à son tour de rougir.

— Tiens, dit-elle en riant à Hector, voilà le pendant de la lettre de ce matin.

C'était la carte de Philippe Loignon, qui venait prendre

congé de M. et Mme de Villemoran, avant de quitter Paris. Quelques rencontres dans le monde et au théâtre, quelques entrevues bienveillantes et sans intimité sur un terrain neutre, expliquaient, sans la justifier, toutefois, la démarche de politesse de Philippe. Il n'avait pas encore été reçu rue de Courcelles. Pauline, sans fausse pruderie, mais discrète, n'osait pas l'inviter, et Hector n'avait voulu ni paraître le fuir, ni mettre un empressement généreux à le recevoir. On était donc resté avec lui dans des termes courtois, mais sans rapports directs.

Cependant, absent en réalité du ménage, Philippe s'y trouvait bien des fois présent par le souvenir que chacun avait de lui. Pauline gardait au fond de l'âme, comme une lie de son bonheur, quelques-unes des paroles du journaliste. Elle pensait à lui plus qu'elle ne voulait le laisser croire. Il lui était apparu chez Mme de Saint-Ovide, comme un railleur compatissant, comme un frère perdu qui avait souffert, avant elle, des douleurs dont elle se sentait menacée. Et puis, enfin, il lui avait brusquement déclaré qu'il l'aimait ; et, si absorbée qu'elle fût par son amour, si loyale et si honnête qu'elle se sentît dans son ménage, elle ne pouvait s'empêcher de savoir gré à cet ami, si prompt et si respectueux, de sa tendresse. Elle ressentait donc, à la fois, la peur secrète de l'attirer, et le désir de le revoir ; et nous savons que, pour empêcher ce nom et ce souvenir d'avoir jamais de gravité et d'importunité entre eux, Hector et Pauline l'évoquaient plaisamment et se le rejetaient avec une raillerie douce qui cachait une double préoccupation sérieuse.

— Pourquoi M. Loignon nous envoie-t-il sa carte? demanda Pauline à son mari. Il prend congé de nous, sans être venu nous voir.

— C'est une prière ou un reproche, dit Hector. Je lui porterai ma carte à son retour.

— C'est peut-être une menace, reprit Pauline. Il est le sorcier qu'on rencontre aux époques décisives, pour assombrir l'avenir, par une prédiction. Tu sais quand je l'ai vu pour la première fois! Qu'a-t-il besoin de se rappeler à notre souvenir, la veille de ce voyage? Mon ami, prenons garde! cela nous portera malheur en route; nous verserons. Cette carte est un présage.

— Je n'ai pas peur des présages! dit Hector, et je regrette que M. Loignon ne soit pas entré, nous lui aurions fait nos adieux sous condition. Je me sens de la sympathie pour lui, je lis ses articles; il a du talent : ce que tu m'as dit prouve qu'il a du cœur. On serait bien heureux de trouver toujours ces qualités-là dans ses amis. Je suis convaincu que nous nous entendrons bien ensemble. Nous avons d'ailleurs des points de contact...

— Hector, si tu voulais être méchant, tu aurais une façon implacable de le devenir.

— Comment devrais-je m'y prendre?

— Tu n'aurais qu'à plaisanter toujours ainsi.

— Je ne plaisante pas! et si tu me provoques, j'emmène M. Loignon dans notre voyage.

— Oh! c'est bien assez de le recevoir à notre retour, dit Pauline, qui, après cette petite escarmouche, se hâta de détourner la conversation.

CHAPITRE XIX

M. Desprets était propriétaire de fourneaux dans une vallée de la Haute-Marne. Reçu avocat, il avait, comme tant d'autres, offert d'abord à l'innocence et au crime les prémices d'un talent oratoire et d'une science de jurisconsulte dont l'innocence et le crime se seraient forcément accommodés. Mais son père, qui était un homme pratique, laissa passer la première fougue et le premier verbiage. Il consentit à l'acquisition d'une robe et d'une toque qui ne furent pas usées, et, après une audience solennelle, dans laquelle son héritier présomptueux avait fait condamner à mort un pauvre homme qui avait à peine assassiné, et qui, sans le secours de son éloquence, en aurait été quitte pour les galères, M. Desprets sut tirer parti de cette déception. Il prouva à son fils que toutes les nobles entreprises ont leur amertume; il lui fit peur de quelques nouveaux homicides, et, après lui avoir fait signer un recours en grâce pour son client, c'est-à-dire pour sa victime, il le ramena à la forge et donna la robe et la toque au bedeau du pays.

M. Desprets fils se laissa faire. Il n'avait au fond de vo-

cation bien décidée que pour la chasse, et cet exercice lui paraissait plus salutaire que l'exercice de la parole, fût-on, pour parler, debout ou assis.

Beau garçon, cavalier aimable, élégant dans sa mise, sachant émettre des paroles sonores sur tous les sujets; plein de vénération pour les choses intellectuelles et pour les livres, auxquels il ne touchait jamais; ayant le sentiment de la prépondérance décisive que donne l'argent, méprisant l'utopie, comme le cauchemar de la misère, conservateur obstiné, voyant dans le gouvernement de Louis-Philippe un idéal à la portée de toutes les bourses, et trouvant dans la lecture des journaux ministériels des émotions favorables à l'épanouissement de la santé, c'est-à-dire aux bonnes digestions, M. Despretz fils caressait tout bas la chimère d'aller représenter quelque jour, à la chambre des députés, les intérêts de son arrondissement, auxquels ses intérêts propres étaient forcément mêlés.

Son père se l'associa d'abord, puis il finit par lui abandonner ses usines et par se retirer dans un petit château, à quelques lieues de là. M. Desprets fils, dont la figure rose et souriante avait des favoris superbes, était un parti enviable. Il eut tout un hiver bien fatigant à Wassy, à Saint-Dizier et à Chaumont; il lui fallut danser avec un nombre considérable d'héritières. Marie de Soulaignes le délivra de cette tarentule matrimoniale. Desprets s'enflamma à la première vue : il comprit que Marie était le type le plus pur et le plus parfait des femmes de députés, et qu'elle aurait une grâce incomparable dans un salon de Paris. Ce ne fut pas là, avons-nous besoin de le dire, le prétexte qu'on mit en avant pour faire la demande, ou plutôt on ne donna pas de raison à l'appui d'une démarche; on demanda, et on obtint. Les avantages réciproques furent soupesés par les notaires des deux familles. Ces prêtres de l'hyménée moderne ayant

rendu un arrêt favorable, on alluma des bougies comme pour une adjudication, le contrat fut signé et l'union conclue.

Marie n'a jamais raconté à personne la douleur et l'agonie de ses rêves de jeune fille. Elle obéit avec douceur à la volonté de ses parents. M. Desprets lui sembla de bonne compagnie. Hors son cousin, le monde lui était indifférent; elle se sentait veuve, et se croyait obligée d'être aussi peu exigeante qu'une veuve. Si elle n'eût écouté que la voix secrète et désolée qui lui parlait, au fond du cœur, de solitude et de recueillement, elle ne se fût pas mariée; elle eût ressenti une sorte de plaisir douloureux à vieillir fille. Mais elle pensa, sans vanité, que son mariage était nécessaire au mariage d'Hector; elle était chrétienne et mettait le sacrifice au-dessus de l'amour. Elle écouta donc patiemment les propos doucereux et honnêtes que M. Desprets crut convenable de lui débiter, deux fois par jour, pendant une quinzaine; elle essaya avec une dignité souriante le voile et les toilettes de la mariée; elle entra, avec une pudeur sans emphase et sans faiblesse, dans la maison nuptiale; et si elle eut, comme la fille de Jephté, une heure de lamentation, ce cri de son âme monta vers Dieu dans le secret de la prière. Son mari ne l'entendit pas, et n'en eut jamais ni le soupçon ni le regret.

La maternité parut à Mme Desprets une récompense et un encouragement. A partir de son premier enfant, elle se trouva heureuse, sans effort et sans mérite. Le berceau garni de dentelles, qu'on installa dans sa chambre après un peu moins d'un an de mariage, lui sembla rayonner des lueurs de la crèche de Bethléem. Elle crut avoir un Dieu à allaiter, et elle se sentit initiée aux seules joies fécondes et véritables, à celles que l'ingratitude même ne désenchante pas.

D'ailleurs, M. Desprets était un mari fort convenable.

Riche, à la tête d'une industrie puissante, voyant luire à l'horizon les honneurs parlementaires, préparant le revers de son habit pour la fleur des champs ministérielle, ne sentant pas d'ornière dans l'avenue sablée qui le menait à la fortune, M. Desprets, instinctivement bon, n'avait aucun prétexte pour n'être pas aimable.

Marie l'aimait donc, sinon de cet amour qui ne recommence pas, du moins de cette bonne et chaude amitié qui compte un peu moins pour le ciel, mais qui donne plus de profit sur la terre.

Les fourneaux de M. Desprets étaient établis au bord de la petite rivière de la Blaise, dans le milieu d'un vallon tout verdoyant, coupé de grands peupliers et de belles prairies. Une habitation d'une simplicité élégante, qui affectait de ne pas atteindre à l'allure aristocratique du château, mais qui dépassait de beaucoup la maison bourgeoise, avait été construite tout récemment. M. Desprets le père s'était contenté jadis des bâtiments restaurés d'un ancien moulin. Mais son fils avait voulu élever son monument. Conseillé par sa femme, dont l'influence heureuse faisait contrepoids aux influences académiques de l'architecte, M. Desprets avait su se faire bâtir une belle maison, commode sans disgrâce, et harmonieuse sans régularité.

Ce fut là qu'un matin de l'été de l'année 1845 la lettre de Pauline Foucault vint s'abattre, comme un oiseau frappé qui a les ailes sanglantes. Marie faisait les premiers pas hors de sa chambre ; elle y rentra pour lire ces pages, et elle ne put s'empêcher de frémir, en recevant ces confidences, qu'elle attendait, qu'elle pressentait depuis longtemps. Mais l'arrivée prochaine d'Hector et de sa femme ne laissait pas le loisir de méditer sur les consolations à donner. Il fallait tout préparer pour les recevoir, et demander à l'amitié des inspirations rapides.

Marie hâta sa convalescence par un effort de sa volonté. Quand, le lendemain, on vint la prévenir qu'on entendait les grelots d'une chaise de poste, et quand un tourbillon de poussière qui volait au-dessus d'une longue avenue de peupliers lui signala l'arrivée des voyageurs, elle fut la première sur le perron à les guetter, à les saluer de loin, en agitant son ombrelle, à les recevoir, quand la voiture s'arrêta.

Pauline s'élança de la voiture et courut se jeter dans ses bras.

— Comment ! debout déjà ? Quelle imprudence! Ou bien nous auriez-vous trompés ?

Et Mme de Villemoran, par un geste familier, prenant les mains de Marie, lui faisait faire un demi-tour et examinait sa taille, comme si la grâce de la femme dût faire révoquer en doute les mérites récents de la mère.

— Vous allez voir votre filleul, répondit Marie en embrassant encore Pauline et en tendant la main à son cousin.

— Nous arrivons donc à temps pour le baptême? demanda Hector.

M. Desprets, qui avait mis sa petite vanité à recevoir les Parisiens en veste de coutil, en tenue familière de chef d'usine, se montra aussitôt. Il fut simple, cordial, dans son accueil, et, après les formules et les compliments habituels :

— Excusez-moi, dit-il, les travaux de la forge m'ont retenu toute la matinée. Je n'ai pas eu le temps de changer de costume. D'ailleurs, c'est l'étiquette. J'espère bien que mon cousin m'autorisera, en s'habillant, ou plutôt en se déshabillant de même.

La cousine eut un petit sourire en remarquant les mains blanches et irréprochablement soignées de son cousin le forgeron, et en constatant que la veste élégante sortait de

l'armoire et en avait gardé les plis. Ce négligé était une coquetterie apprêtée.

Avant toute chose, Pauline voulut voir la *nursery* et embrasser son filleul Hector. Elle avoua qu'elle trouvait ce dernier encore plus beau que les autres ; elle voulut lui essayer elle-même des petits bonnets, des petites brassières, des folies de dentelles qu'elle avait apportées.

Marie, qui la regardait faire en souriant, s'extasiait sur son adresse, surtout quand elle la tirait elle-même d'embarras en lui venant en aide. Le baby fut déclaré un chef-d'œuvre. On lui trouva des pieds roses extraordinaires, des mains fabuleusement modelées, et, bien qu'il ne vît ni n'entendît rien, Pauliue déclara qu'il avait l'air intelligent. M. Desprets fut de cet avis.

L'enfant voulut donner raison à ses flatteurs ; il se mit à crier.

— Le gaillard nous rappelle qu'il est temps de déjeuner, dit M. Desprets en emmenant Hector.

Les deux femmes restèrent seules. Marie prit l'enfant à demi nu dans ses bras, entr'ouvrit chastement son corsage et tendit le sein au petit affamé.

Pauline admirait ce tableau avec des regards avides.

— Que vous êtes heureuse ! dit-elle en soupirant, après un peu de silence.

— C'est un bonheur qui vous menace aussi, ma cousine, répliqua Marie.

— Ah ! si je pouvais le croire, continua Pauline. Avez-vous brûlé ma lettre ?

— Non, dit Marie, nous en causerons.

— Il faut me guérir, mon ange, par pitié pour moi, par pitié pour Hector.

— Nous essayerons !

Et Mme Desprets eut un regard rayonnant de compassion. Après le déjeuner, les voyageurs voulurent visiter l'usine

dans tous ses détails. M. Desprets se fit leur cicérone, et appliqua sa modestie à ne rien oublier de ce qui donnait la preuve de ses nombreuses occupations.

— Vous voyez, disait-il, en faisant admirer d'immenses magasins où s'entassaient des ustensiles de ménage pour plusieurs millions, je suis un fabricant de marmites.

Quand on entra dans la partie des fourneaux où le minerai est en fusion, un ouvrier s'arma d'un pic et frappa quelques coups au bas d'un mur gigantesque; un filet de lave bouillante s'échappa et vint se répandre dans des canaux symétriquement disposés.

— Voilà un volcan plein de galanterie, dit Pauline.

— Et plein d'utilité, ajouta magistralement M. Desprets; je vais avec cette lave, ma cousine, vous faire faire, séance tenante, une casserole.

— Je m'y oppose, dit Mme de Villemoran; laissez-moi l'illusion d'un cratère.

— Hélas! ce n'est qu'un fourneau, ajouta Hector avec un peu de raillerie.

— Ah! si l'on pouvait changer tous les volcans en fabriques, dit Marie en souriant, le Vésuve et l'Etna auraient leur beau côté.

— Taisez-vous, profane, reprit Pauline; ne dépoétisez pas les volcans, et n'en dégoûtez pas les autres.

— Oh! je ne veux pas les éteindre, continua Marie avec un sourire qui mettait une allusion sous ses paroles, mais je voudrais que le feu ne consumât pas sans profit et que la lave se rendît utile.

— Bah! il faut bien laisser des volcans pour la folie des Empédocles! dit Pauline, en regardant Hector.

Le reste du jour se passa dans des promenades, dans des récits sommaires, dans l'admiration, renouvelée à chaque heure, des trois enfants, et surtout du séduisant petit Hec-

tor. Le dîner fut gai. M. Desprets, jaloux de faire ses preuves et de montrer que s'il se résignait à la province, ce n'était qu'après avoir usé de Paris, fut envers Pauline d'une galanterie empressée.

On convint, pour ces deux messieurs, d'une partie de chasse. Ils devaient, le lendemain au matin, aller tuer le dîner du baptême. Pauline fut pendant tout le repas d'un enjouement sans ironie, et le soir, quand elle se trouva seule avec son mari :

— Pourquoi donc, lui demanda-t-elle, a-t-on la funeste idée de chercher à s'aimer ailleurs qu'à la campagne? Ne t'inquiète plus de ce que j'ai, Hector. Va, je connais maintenant mon mal, et je veux en guérir. C'est Paris qui me donne la fièvre! La nature, voilà la grande consolatrice; le ciel bleu, l'herbe verte, voilà ce qui fortifie.

— Prends garde! répondit Hector avec un sourire un peu triste, le ciel n'est pas toujours bleu, l'herbe n'est pas toujours verte; le paysage qui ne change pas, le décor de féerie, c'est le cœur.

— Eh bien! je sens mon cœur agrandi et pacifié, s'écria Pauline avec enthousiasme. J'ai revu ma rivale et je l'aime; j'ai tenu dans mes bras ses enfants, et j'ai senti mon cœur et mes entrailles tressaillir de joie. Restons ici le plus longtemps possible, et quand nous les quitterons, ces amis, dont la sérénité me gagne, allons louer, acheter, planter une campagne qui soit à nous.

— Toujours de l'exagération!

— Oh! quel homme froid et positif, s'écria gaiement Pauline! Comment, cette vie du grand air et de la liberté ne te tente pas? Comment, cet oubli du monde et de ses dangereuses obsessions ne t'enivre pas? Quant moi, je me fais laitière, fermière; je veux vivre ici; je meurs de Paris.

— Soit, vivons ici, dit simplement Hector, qui ne voulait

pas lutter contre ce caprice de Pauline; mais que dira M. Loignon, s'il nous cherche à son retour?

— Tais-toi, s'écria Mme de Villemoran avec une colère mutine, et en mettant la main sur la bouche de son mari. C'est toi, maintenant, qui t'efforces de mêler une ironie à toutes mes joies. Tu me rappelles que l'amie de M. Philippe, Mme de Saint-Ovide, avait en horreur la campagne; tu vois donc bien que j'ai raison de l'aimer. Les profanes ne la comprennent pas; c'est à nous d'en sentir les pures délices.

Hector sourit, mais n'insista plus. Il admirait les efforts de cette âme ardente pour se plaire au monde et chercher des sources d'émotion dans tous les hasards de sa vie; mais il ne croyait pas à la durée de cette aspiration champêtre; il craignait de l'exagérer ou d'en précipiter la chute par la contradiction. Son étude constante était de guetter les sommets que l'amour inquietde Pauline cherchait toujours à escalader, et de sonder les abîmes dans lesquels elle pouvait se meurtrir.

Le lendemain, dès l'aube, Hector et M. Desprets se mirent diligemment en chasse. Ils devaient être absents une partie de la journée. Marie se plut à partager tous les soins maternels avec Pauline, et quand tout fut en ordre autour des trois berceaux, pendant le sommeil du dernier-né, les deux jeunes femmes descendirent dans le jardin, ouvrirent une élégante porte à claire-voie qui donnait sur la prairie, et allèrent s'asseoir au bord de la Blaise, sous des saules qui invitaient aux confidences.

— L'eau a une étrange couleur, dit Pauline; je ne l'avais pas remarquée hier.

— Je crois bien! ce cours d'eau sert à laver le minerai d'une vingtaine d'usines.

— Quel dommage! reprit Mme de Villemoran.

— Au contraire, mon amie, les champs n'en sont pas moins verts, et ce ruisseau est notre Pactole.

Il y eut un petit silence. On s'installait sur l'herbe.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, Marie ?

— Oui, je suis heureuse, répondit avec confiance Mme Desprets en levant ses beaux yeux au ciel.

— Mais si vous n'aviez pas vos enfants ?

— J'ignorerais sans doute des joies infinies, mais je serais heureuse encore !

— Oh ! peut-être !

— Le bonheur, ma chère Pauline, n'est pas un résultat de combinaisons de famille ou de fortune. Il est tout entier dans le devoir. Je n'ai pas d'orgueil quand je dis cela. Le devoir est mesuré à nos forces. Le mien est d'être attentive aux intérêts et au bien-être de M. Desprets, de lui tenir une maison décente, de lui offrir un visage souriant, de le rendre fier de ses enfants.

— C'est le devoir de la femme de charge, ce n'est pas tout le devoir de l'épouse, de l'amante.

Marie se sentit rougir, mais elle répondit :

— Je ne vous comprends pas.

Pauline garda le silence, et chercha pendant une minute un biais adroit pour se faire comprendre, sans offenser la pudeur de cette mère.

— Je ne veux pas revenir sur des douleurs passées, dit-elle enfin d'une voix caressante, en pressant les mains de Marie dans les siennes ; mais enfin, mon amie, quand vous vous êtes mariée, vous n'aimiez pas M. Desprets ?

— Je n'aimais personne, interrompit Marie avec un peu de vivacité. J'avais laissé à Paris les illusions que Paris m'avait données. Ne me croyez pas plus insensible qu'une autre ; mais j'avais étouffé sous la raison les espérances trompées. J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai donné à mon cœur un peu plus d'air et d'espace vers le ciel, et quand M. Desprets a demandé ma main, j'ai fait serment de ne plus penser qu'à

lui. J'ai tenu parole. Dès lors, j'étais prête pour le bonheur !

— C'est que vous n'aviez pas aimé Hector.

— Est-ce à vous de dire cela, Pauline ? Ne comparons point nos amours. On peut toujours déraciner de son cœur un sentiment sans avenir. C'est l'orgueil qui nous conseille le désespoir. L'humilité conduit à la résignation. Dans ce monde, où la mort est une loi rigoureuse, où l'on survit toujours à quelqu'un et à quelque chose, la vie n'aurait pas de but, si une tombe qui se ferme nous enfermait avec elle. Quand on perd un ami, ou une illusion, on se console de ne plus les avoir, en pensant qu'on a l'éternité pour les retrouver.

— Vous parlez comme un prêtre, dit Pauline un peu sèchement.

— Je parle comme une femme. Notre mission à nous n'est pas de nous satisfaire, mais de satisfaire les autres ; se dévouer est une tâche qui emploie toute la vie et qui se suffit à elle-même. Les cœurs mécontents sont des égoïstes qui veulent stipuler leur part, ou des usuriers qui prêtent leurs sentiments à la petite semaine.

— Suis-je donc une égoïste? s'écria Pauline. Je me jetterais dans le brasier de vos fourneaux pour Hector : je ne vis que pour l'aimer, et si je veux être aimée, c'est pour l'aimer encore plus !

— Vous êtes une âme héroïque, je le sais. Mais les douleurs de votre jeunesse ont éveillé en vous des susceptibilités et des doutes qui aigrissent toutes vos joies. Vous méprisez la vie, vous lui demandez des illusions ! Faites deux parts dans votre existence, mon amie ; gardez cette imagination d'artiste, mais gardez-la, comme dans un sanctuaire, et essayez de vivre de la vie de tout le monde. Vous auriez tort de vous plaindre ; vous aviez tous les éléments d'un bonheur

solide, un mari dévoué, à l'esprit juste, à la raison ferme. Ce qui vous manque est un surcroît qu'il faut espérer toujours.

— Oui, vous dites vrai, repartit Pauline avec un soupir et un peu d'ironie, j'ai un mari raisonnable, un intérieur paisible. Il n'en faut pas davantage pour la béatitude du foyer domestique. Mais, enfin, la raison de mon mari n'est pas toujours là. J'ai des heures inoccupées... Ce sont ces méditation qui m'épouvantent et qui m'ouvrent des abîmes.

— Empêchez-vous de penser sans but !

— Vous voyez bien que vous me parlez comme un prêtre, ma bonne amie; vous voulez faire du ménage un couvent.

— Un couvent des deux sexes, dit Marie en faisant un visible effort pour hasarder cette plaisanterie, et en rougissant beaucoup.

— J'ai peur de moi, reprit Mme de Villemoran en secouant la tête et en devenant rêveuse, quand je vois tout le monde accepter la vie, et moi seule la chicaner toujours. Ne suis-je donc pas faite pour l'existence régulière, normale ? Y aurait-il donc des pauvres femmes fatalement destinées à la lutte ? Cet ennui que j'éprouve, ce désappointement que me donne le devoir, est-ce le signe d'une vocation manquée ?

— Ne blasphémez pas, mon amie, dit Mme Desprets en l'interrompant ; votre seul tort, c'est de concentrer tout le foyer de votre âme sur un seul point, au lieu d'animer toutes les fonctions du ménage et de vous répandre dans toutes vos actions. Vous vivez, vous vous absorbez dans une seule ardeur. Vous voulez être trop aimée, et vous voulez aimer trop.

— C'est vous qui blasphémez, à votre tour, s'écria Pauline.

— Non ! je suis une épouse orthodoxe, continua Marie avec un sourire qui laissait soupçonner quelques déceptions. Vous le disiez vous-même tout à l'heure : on ne peut pas

toujours avoir un mari à contempler, on ne peut pas toujours en être contemplée. L'amour est comme la prière, une élévation de l'âme. Il faut prendre terre quelquefois, mon amie, quand ce ne serait que pour s'élancer plus haut. Mais la prière sans actes est stérile.

— Mais qu'est-ce que l'action ?

— C'est la vie pratique; disons le mot, c'est le salon et la cuisine; c'est l'esprit appliqué à la conversation et aux confitures.

— Vous voulez me prouver que je serais sauvée si je faisais la lessive, dit Pauline avec dédain et d'une voix émue ; et j'ai tort, sans doute, de ne pas appliquer mon amour à des ravaudages.

— Voilà encore vos exagérations !

— Tenez, Marie, ne discutons plus... Vons me convertirez mieux par l'exemple que par la leçon. Laissez-moi vous voir, vous admirer dans la grâce de votre ménage, dans l'auréole de vos enfants. Je trouverai peut-être mon secret en vous étudiant. Vos paroles me font mal et votre vue m'enchante. Embrassez-moi, ma cousine, et ne me catéchisez plus.

— Vous vous sentez ébranlée, ma chère, dit Marie en l'embrassant. Voilà pourquoi vous ne voulez plus m'entendre. A bientôt la conversion !

— Je ne sais pas si je serai convertie au désenchantement, mais je me sens heureuse ici. Vous donnez sans doute des parfums à la nature, car elle m'enivre, et je pardonne à cette rivière d'être sale et bourbeuse. L'eau doit être jaune, n'est-ce pas ?

— L'eau n'a pas de couleur, dit Mme Desprets avec un adorable ton sentencieux; elle emprunte ses reflets aux champs qu'elle arrose, aux services qu'elle rend. La destinée de la femme est pareille. Moi, je charrie un peu, je porte du minerai. Vous, ma belle coquette, vous voulez ne

baigner que des fleurs sur votre passage, et garder un cristal pur; acceptez la loi du rivage, et allez devant vous. Nous courons toutes au même océan.

— Vous devenez poétique, ma chère, dit Pauline en se levant.

— C'est pour vous prouver que la poésie ne meurt pas dans le ménage. Mais on vient me chercher, là-bas. Mon troisième *poëme* s'est réveillé sans doute, et demande à boire. Allons l'apaiser.

CHAPITRE XX

Pauline et Marie ne recommencèrent pas l'entretien du bord de l'eau ; elles ne pouvaient s'entendre.

Pauline parlait *passion*, Marie parlait *devoir*. L'une et l'autre cherchaient de bonne foi une conciliation impossible entre ces deux termes. Mme de Villemoran, par une étrange susceptibilité, trouvait que sa cousine s'était bien facilement résignée à se passer d'Hector. Elle voyait dans ce sacrifice une sorte de dédain de son propre choix et une insulte pour elle-même. Elle eût préféré une rivale ; et elle avait mieux aimé Marie le soir de cette confidence, quand elles s'étaient rencontrées au bas de l'escalier. Mais ce bonheur bourgeois si tôt venu, si tôt accepté, ce mariage de convenance, qui donnait la paix aux deux époux, cet amour officiel qui narguait le sien, tout l'irritait, en lui donnant des torts qu'elle n'avouait pas, quand les faits semblaient les lui reprocher.

Mme Desprets commençait de son côté à ressentir moins de sympathie que d'effroi pour cet amour si impérieux, si insatiable, qui se vantait toujours, s'excitait toujours, jetait un perpétuel défi au monde et à Dieu, et voulait vivre en se

maintenant hors de l'atmosphère respirable. Elle se sentait gênée par cette ardeur fiévreuse ; elle se demandait si c'était bien là de l'amour ; si Pauline n'était pas dupe d'elle-même, si cette prétendue passion n'était pas seulement l'utopie de l'orgueil.

Ces réflexions portaient naturellement Marie à plaindre tout bas Hector, et à l'observer avec la plus vigilante attention. Mais M. de Villemoran était impassible. Il avait sur les lèvres un sourire cloué qui ne s'envolait plus. A peine, en le guettant avec la sagacité d'une âme dévouée qui a des intuitions fraternelles, Marie parvenait-elle à surprendre quelquefois un tressaillement, un pli des lèvres, un battement des cils, une pâleur rapide, un regard plus inquiet. Elle essayait de plonger dans sa pensée; elle avait surtout une façon de lui tendre son filleul, pour qu'il l'embrassât, qui eût été bien cruelle, si elle n'eût été le piége d'une amitié sans bornes.

Le baptême fut une fête de famille, une grande fête destinée à faire époque. Pauline pria comme une simple chrétienne, dans l'église du village. A Paris, elle eût peut-être souri du sacrement auquel elle participait; mais là, dans cet humble sanctuaire, elle se fût sentie sacrilége de lutter contre son émotion. Marie lui sut gré de cette ferveur, et l'embrassa tendrement.

— Merci, lui dit-elle, vous serez cause que je gâterai ce dernier-né. Je veux l'aimer par-dessus toutes mes tendresses, pour vous, et je veux vous aimer en lui.

— La mère, répondit Pauline avec mélancolie, combattra l'influence de la marraine. Il sera heureux, parce qu'il est votre fils.

— Il n'est plus à moi seul, il est à nous tous désormais, reprit Mme Desprets ; et si je mourais, ma cousine, vous seriez obligée de lui servir de mère.

— Je ne veux pas songer à cette maternité-là, dit Mme de Villemoran.

— Je ne veux pas non plus que vous y songiez, repartit Marie. J'espère bien vivre assez pour l'élever, ce cher Hector.

Toutes les joies, à la campagne, s'épanouissent dans un dîner. On dîna donc. Quelques voisins, des maîtres de forges, des marchands de bois, avaient été invités. Mme Desprets fit les honneurs avec uue grâce un peu languissante. La fatigue de son bonheur lui avait laissé une pâleur adorable. Mise avec goût, mais obligée, pour satisfaire précisément aux exigences du nouveau baptisé, de porter une toilette de convention, elle avait un charme et une élégance qui n'étaient dus qu'à elle-même et qui ne devaient rien à la mode. Pauline l'admira naïvement, mais ne s'immola pas toutefois à son triomphe; elle fut belle aussi à sa manière; et, dirigeant la conversation avec une verve éblouissante, elle mit le feu à toutes ses fusées, et tint à honneur de laisser dans l'imagination des convives le souvenir d'un météore. Tour à tour coquette et simple, abordant tous les sujets avec l'autorité et la science d'un professeur, ou bien maniant les paradoxes avec la dextérité d'une Parisienne qui cache son ignorance, elle grisa toutes les têtes.

M. Desprets surtout, qui tenait à passer pour un connaisseur, et qui avait procuré à ses invités cette fête de l'esprit, se montra ravi jusqu'au transport. Il but et fit boire à la santé de la marraine, et comme il était assis à côté d'elle, il lui traduisit son admiration dans les termes d'une courtoisie un peu plus galante et un peu plus profane qu'il ne convenait peut-être.

Pauline sourit de ce grand succès et n'en tira pas vanité. Mais il lui sembla, le lendemain, que M. Desprets n'était pas revenu de l'ivresse de son estime, et qu'il continuait à la

regarder avec des étincelles que la nuit avait eu le temps d'éteindre. Il mit dans son salut une onction toute particulière; il lui prit les mains, en lui souhaitant le bonjour, avec une énergie qui eût été brutale si elle n'eût trahi l'enthousiasme.

Depuis ce dîner, M. Desprets parut tenir beaucoup moins à son mérite de maître de forges et se rappeler complaisamment ses mérites un peu négligés de dandy. Bien qu'il fût le mari d'une excellente musicienne, il ne s'aperçut du bonheur d'avoir un piano à la campagne que lorsque Pauline consentit à jouer ou à chanter. Il se hasarda lui-même dans une romance. Il avait eu, comme avocat, une assez jolie voix de baryton.

Il présenta Hector à une société de chasseurs, et organisa des parties irrémissibles auxquelles des rendez-vous d'affaires, plus irrémissibles encore, l'empêchaient toujours d'assister ; mais il ne se rappelait jamais ces rendez-vous qu'au moment du départ. Hector, engagé, partait seul. M. Desprets restait à la maison : l'affaire malencontreuse le retenait une heure dans son cabinet ; puis, au lieu de rejoindre les chasseurs, il restait avec les dames, il leur tenait compagnie, il offrait de les diriger dans quelques promenades. Empressé envers sa femme, qui le proclamait le plus obligeant des maris, il profitait de ces certificats légitimes pour en mériter d'autres de sa cousine, et ne cessait de l'assiéger de supplications pour qu'elle consentît aussi à le trouver galant, complaisant, charmant.

Pauline, qui perça à jour cette diplomatie, voulut bien se prêter d'abord avec gaieté à ce jeu innocent ; elle en parla même, le premier soir, à son mari. Elle ne vit aucun danger pour elle, non plus que pour Marie, dans cette velléité de braconnage sentimental dont M. Desprets était atteint. Elle n'avait pas été gâtée de flatteries. Jusque-là, l'a-

mour d'Hector avait été silencieux et grave ; la passion étrange de Philippe s'était déclarée avec brutalité ; ce roucoulement entremêlé de gros bouquets, cette élégie, qui empruntait à la familiarité décente de la campagne un attrait et une excuse, lui sourit comme une nouveauté.

Elle voulut, de très-bonne foi, se moquer de ce jeune patriarche qui essayait de se rendre infidèle à la mère adorée de ses trois enfants ; et voulant se distraire des préoccupations autrement sérieuses qui l'agitaient, elle répondit sur le même ton de marivaudage, soupirant en *dièze*, quand M. Desprets soupirait en *bémol*, tombant dans les petits piéges qu'il lui tendait avec une rouerie candide, ne dédaignant pas les fleurs qu'il cueillait pour elle, et trouvant délicieux les fruits qu'il lui offrait.

Nous ne voulons pas exposer à des jugements sévères une héroïne qui nous coûte déjà tant d'efforts de plaidoiries pour être maintenue dans l'estime du lecteur ; et le caractère de Pauline Foucault décourage déjà trop la sympathie vulgaire, qui ne veut que des victimes parfaites, des amoureuses irréprochables, des vertus d'un seul bloc et des couleurs sans ombres, pour que nous risquions de l'accuser de coquetterie féline et d'intentions méchantes.

Beaucoup de femmes, qui n'ont pas encore pris de bâton pour éconduire les complimenteurs, s'offusqueraient de voir Pauline accessible à l'encens de M. Desprets, même pour s'en moquer, et trouveraient immoral qu'elle voulût essayer la trempe du bonheur conjugal de son amie, en feignant de donner la réplique à cet adorateur impromptu.

Rien ne peut et rien ne doit nous empêcher de constater pourtant que Pauline, sans vouloir mettre aucune méchanceté, aucune trahison sérieuse, aucun procédé irrémédiable dans sa conduite, ne fut pas fâchée, — peut-être même sans se rendre compte de ce sentiment, — d'éprouver la

solidité de cette paix d'intérieur qu'elle était venue étudier et envier. Elle était bien certaine de ne pas succomber à la tentation; mais elle eût voulu qu'on la crût tentée, et surtout elle eût voulu rire du tentateur. M. Desprets faisait partie de l'expérience, de l'étude qu'elle s'était imposée. Elle désirait, enfin, immoler à la gloire d'Hector ce fat ambitieux qui accaparait déjà les fruits du mariage et qui convoitait encore les fruits défendus.

Avons-nous besoin, après tout, de fournir tant d'explications? Pauline voulait être coquette. Brave, devant le danger sérieux, elle était taquine devant les dangers apparents. Que celle, d'entre les Parisiennes, qui est sans coquetterie, lui jette la première pierre!

Ce manége n'était pas un crime contre l'hospitalité; en conséquence, le galant maître de forges, ravi de trouver un accueil encourageant dans le sourire de cette Parisienne à l'esprit si distingué, n'imposa plus de bornes à ses espérances et redoubla de séductions de moins en moins timides. Il avait rattaché au clou les vestes de coutil, et mettait des gants pour aller payer les ouvriers. La fleur des champs brillait constamment à sa boutonnière, qui bâillait après la décoration.

Marie s'extasiait à chaque repas, comme si elle y eût entendu malice, sur la tenue irréprochable de son mari, et le complimentait avec un redoublement d'éloges qui mettait une rougeur violente sur les joues du coupable. Pauline souriait, et proposait quelquefois à Hector, comme modèle, la désinvolture typique de son élégant cousin. Hector s'avouait vaincu.

Il ne faut pas croire, au surplus, que la passion de M. Desprets eût des exigences désavouées par le bon ton : il était patient, parce qu'il était content de lui. Chaque marque de bienveillance de Pauline, dûment constatée, lui

procurait un triomphe dont la joie et les douceurs lui tenaient lieu d'aliment pendant quelques jours. Cependant, sa bonne opinion de lui-même, en se fortifiant, acquérait des titres et des droits apparents. Plus il s'admirait, plus il se croyait admiré, et il en vint à s'adorer si complétement, qu'il ne lui sembla plus possible qu'on lui résistât.

Comment obtenir de Pauline un aveu décisif, une explication catégorique ? La coquette se laissait bien presser les mains avec affectation; elle semblait bien saisir les mots à double entente que M. Desprets décochait devant elle; mais toutes ces menues faveurs pouvaient être trompeuses, et le maître de forges voulut enfin savoir à quoi s'en tenir.

Un hasard, comme le mauvais génie des ménages sait en procurer à l'esprit sournois de l'insurrection conjugale, permit enfin à M. Desprets de tenter l'épreuve.

Un soir, on était au salon, après une journée d'une chaleur accablante, et chacun, absorbé dans sa rêverie, respectait le silence auquel le calme et la beauté de la nuit ajoutaient un attrait mystérieux. Hector tenait un journal qu'il ne pouvait plus lire. Marie, qui était assise devant le piano, posait à peine, de temps en temps, les doigts sur les touches d'ivoire, et provoquait un son aussitôt étouffé, comme si elle eût craint d'éveiller les enfants.

Pauline était à la fenêtre et contemplait la splendeur du ciel. Le jardin avait des feuilles et des fleurs d'argent. La prairie, qui s'étendait au loin, semblait un lac, tant la lune répandait de lueurs qui pâlissaient l'herbe. Dans le fond de la vallée, par un contraste sublime, les fourneaux lançaient dans le ciel des souffles ardents qui paraissaient mettre comme autant de cratères dans ce paysage de Watteau. Pauline admirait avec langueur ce tableau doux et grandiose. Elle y cherchait une harmonie avec son âme, un symbole. Ces brasiers qui se mêlaient à la mélancolie du

Dans toutes les histoires d'amour, le mariage passe, à tort, pour un dénoûment. On semble n'avoir plus le droit de s'inquiéter des héros qu'on a conduits jusqu'au seuil de la mairie et de l'église. Cette règle est trop absolue. Le mariage ne finit rien : il met tout en question ; et nos lecteurs savent déjà qu'il ne peut pas être pour nous un dénoûment, mais une transition.

CHAPITRE XVII

Quatre années se sont écoulées depuis les événements que nous avons racontés dans la première partie de cette étude.

Nous avons reculé, pour nous et pour le lecteur, devant la tâche de suivre, jour par jour, Pauline Foucault, devenue baronne de Villemoran, dans ses débuts et dans le noviciat du mariage. Le mémorial des existences modernes n'a pas assez de péripéties violentes à offrir pour qu'on puisse le détailler par fragments, et le drame de la vie est ordinairement une lente et monotone élégie dont il suffit, pour l'impuissance de l'artiste et pour l'impatience du lecteur, de saisir les traits principaux, les douleurs sommaires et les joies résumées.

Si une femme comme Pauline, à l'âme pure, à l'esprit perverti, écrivait ses confidences, ou abandonnait à quelqu'un la tâche de les écrire pour elle, il faudrait une plume enchantée pour varier les nuances sans fatiguer l'attention, et pour faire aimer jusqu'au bout cette héroïne qui souffre sans persécution, qui n'est enfermée que dans sa propre

volonté, qui n'a de bourreaux que ses sarcasmes, et à qui il suffirait d'accepter le bonheur pour qu'elle fût heureuse.

Ces quatre années que nous franchissons ne sont point un entr'acte, mais une nécessité de perspective. Le drame s'est continué, s'est compliqué. Le monde et l'amour ont reçu le défi que leur a jeté cette fille intrépide, tout à la fois si naïve et si blasée, si défiante et si enthousiaste. Le combat s'est livré en silence, dans la muette intimité du ménage. Il est temps de découvrir les cœurs et de compter les blessures.

Pauline habite avec son mari le petit hôtel de la rue de Courcelles. Dire que la vieille baronne est morte, c'est appliquer un mot bien brutal au sommeil de cette charmante femme. Le pastel est effacé; le papillon est immobilisé dans la collection céleste et manque à celle de son fils : voilà tout. Un soir, la vieille baronne se sentit trop faible pour tenir seule les cartes; elle fit signe à l'abbé Legros de regarder dans son jeu. Le vicaire profita de l'aveu pour demander un entretien secret. La bonne vieille, qui ne souffrait pas et qui s'imaginait que la mort doit être une douleur, consentit en souriant à ce qu'elle n'osait demander. Elle se confessa donc, pour s'essayer aux actes sérieux. Mais le bon Dieu ne lui en demandait pas davantage. Il se contenta de cette contrition de bonne humeur, et la baronne fut prise d'une faiblesse qui la fit glisser dans la mort, sans qu'elle eût le désappointement de voir fuir la vie.

Mme de Villemoran, avant de mourir, avait-elle versé ces premières larmes qu'elle redoutait si fort, et avait-elle trouvé dans le mariage de son fils l'épreuve douloureuse qui l'avait toujours épargnée ? C'est ce que nous n'oserions ni affirmer, ni démentir. A cet âge-là l'illusion est facile; le cœur n'a gardé que les délicatesses de la forme; mais il s'accommode de tout; et la baronne, caressée, amusée par Pauline Foucault, dont l'esprit et la verve la mettaient en gaieté, ne se

demanda jamais si son fils était bien heureux, et si elle-même avait bien rencontré l'ange que Marie de Soulaignes lui faisait rêver.

Une seule déception fut réelle et peut être constatée. Elle mourut, sans avoir vu se rouler sur le tapis les petits Cupidons qu'elle avait souhaités ; mais comme elle fut surprise par son évanouissement final, avant d'avoir désespéré de la réalisation de ce souhait ; comme elle n'avait pas fini de l'attendre, quand elle partit, sans se douter du départ, ce désappointement n'avait pas été trop amer, et Pauline put la pleurer sans remords.

L'absence de la baronne n'empêcha pas M. de Saint-Paares de venir régulièrement, tous les soirs, prendre sa place à côté du fauteuil vide de son amie. Hector le traitait avec une condescendance qui eût fait sourire les anciens adorateurs de la baronne, si le comte n'eût pas été le dernier survivant de ces naufragés de Cythère. Pauline, indulgente et bonne à ses heures, amusait ce vieillard par quelques friandises de conversation, et prenait plaisir à s'en faire adorer.

L'abbé Legros avait voulu se tenir sur la réserve ; mais, outre que l'on jouait encore au whist, Hector avait insisté pour que le vicaire fût assidu comme autrefois. Il faisait vis-à-vis au bon M. de Saint-Paares. Pauline elle-même, qui taquinait l'abbé Legros et qui le menaçait toujours d'une querelle théologique, avait su lui inspirer le désir de la convertir.

Chaque soir, à la même heure, M. de Saint-Paares, en tournant l'angle de la rue de Monceau, apercevait de loin le bon vicaire qui, avant d'entrer, l'attendait devant la porte de l'hôtel.

Quand M. et Mme de Villemoran allaient dans le monde et sortaient le soir, l'abbé et le comte ne se croyaient pas

dispensés de venir, ou s'ils étaient venus, ne se croyaient pas obligés de s'en aller. Ils faisaient ensemble, par les chaudes soirées, quelques petits tours dans le jardin ; puis ils entraient au salon et commençaient ou continuaient une longue série de récits qu'ils ne variaient pas toujours, et dont la morale était invariablement celle-ci : Le monde est devenu grossier, disait le comte. — Il est devenu impie, disait l'abbé.

Quelquefois, l'entretien se prolongeait jusqu'au retour de M. et de Mme Hector. C'étaient là les grandes débauches. Pauline y mettait le comble, en faisant servir du thé ; et le lendemain, M. de Saint-Paares se vantait d'avoir bien dormi, et de n'être jamais malade, à quelque heure qu'il se couchât.

On le voit, l'amour et le mariage n'avaient point introduit de tumulte dans la calme retraite de la rue de Courcelles. Ce silence avait été d'abord un calcul des deux époux ; il était devenu depuis une nécessité. Dans les premiers temps, Pauline buvait à trop longs traits le breuvage divin pour avoir d'autre souci. Elle aimait, elle était aimée : cela lui suffisait. Les visites, les bals, le théâtre défrayaient, et au delà, ses intervalles de raison. Elle se sentait une fraîcheur délicieuse à l'âme, quand elle rentrait dans cette maison, témoin de ses premiers rêves, de ses humiliations et de son triomphe.

Si le monde l'avait blessée, elle oubliait la douleur dans ce nid silencieux où le bonheur chaste et paisible la reposait du bruit et des médisances extérieures. Là, du moins, elle avait son mari, à elle, tout entier ; là, elle régnait sans contestation, sans opposition secrète ou publique.

La vieille baronne la voyait avec les yeux de son fils ; M. de Saint-Paares la voyait avec les yeux de la baronne. Quant à l'abbé Legros, il s'intéressait à elle, avec un senti-

ment d'affection mêlé de crainte ; il sentait bien que cette âme était chargée de salpêtre, et il redoutait toujours l'explosion. Aussi, sa politesse était-elle caressante, et son amitié pleine de précaution.

Après les deux premières années, quand le bonheur et l'amour furent entrés dans cette période régulière qui commence l'épreuve décisive, et surtout après la mort de la baronne de Villemoran, qui était encore le prétexte des vieilles habitudes, Pauline s'aperçut qne l'abbé Legros n'était pas un aigle, et que M. de Saint-Paares était un tourtereau bien monotone et bien vieilli ; elle eut des bâillements nerveux et ressentit des lassitudes ; elle ne regarda plus le comte et l'abbé que comme deux accessoires ; elle chercha l'indispensable, c'est-à-dire des amitiés, des relations suivies, un salon enfin.

Hector sentait naître ce besoin, le surveillait et ne s'en alarmait pas ; je veux dire qn'il ne s'en alarmait pas plus que d'autres choses qui l'inquiétaient un peu. Mais il n'était pas facile à M. de Villemoran de se créer ou de se choisir une société, et il fallait une grande prudence pour influencer, à cet égard, le choix de sa femme.

Le bonheur domestique ne se compose pas seulement de l'estime et de l'amour réciproques : les étrangers, les relations en sont un élément essentiel. Il faut encore s'aimer, s'estimer à travers le monde, se chercher et se retrouver dans les autres. L'amitié doit rendre, à de certains moments, à l'amour, toute l'électricité qu'elle en a reçue, et il est bon de mettre son esprit en dépôt chez ses amis, pour qu'ils le restituent aux heures où l'on se sent pauvre.

On attribue le malheur et le désordre de bien des ménages à l'imprudence et à la vénalité des unions modernes ; mais on ne tient pas assez compte du peu de soin que les époux mettent, au lendemain des noces, à recruter leurs

amitiés. Le jour, monsieur court à la Bourse, madame court les magasins; le soir, on bâille, en sortant de table, et chacun se sépare, pour fuir l'ennui qui lui fait vis-à-vis. Quand, par hasard, on s'efforce de rester au logis, c'est par vanité, ce n'est pas par plaisir. On a des musiciens ou des cartes; on crée, on achète des prétextes, pour demeurer chez soi sans impatience; on attire la cohue. Mais la cohue est toujours demandée pour d'autres fêtes qui font concurrence; elle part, avec la rapidité de l'égoïsme, et elle ne laisse pas d'autre trace de son passage que la fatigue et le vide du cœur et de la bourse.

Les cercles, ces cafés sans enseigne, sont des dissolvants énergiques de la vie d'intérieur. Joignez à cet ennemi l'insuffisance de l'éducation de la femme, et vous aurez quelques-unes des causes de la famine d'esprit et de l'abondance de discordes qui se font sentir.

L'élégance et la conversation ne sont pas toujours, ainsi qu'on pourrait le croire, des Capoues dangereuses pour l'amour et les sentiments héroïques. Il se dégage, au contraire, des relations intelligentes un enseignement perpétuel, une rivalité, une hypocrisie même du beau et du bien qui n'est pas sans profit. La première corruption, c'est la solitude. L'homme qui se contemple s'abêtit; la nécessité de fournir une réplique tient en haleine et renouvelle l'inspiration.

Sans doute, la galanterie et les protocoles mondains ne sont pas l'amour pur et la vérité incontestable; mais ils ménagent, en les préservant des chocs et des frottements inquiétants, les sentiments purs, et les vérités carrées qui, sans cela, se heurteraient et se briseraient au contact brutal. La politesse est, en définitive, la menue monnaie du dévouement, et la vertu farouche tourne aisément à l'égoïsme.

Si le ciel accordait toujours aux amants cette chaumière déserte dont ils font leur paradis, j'imagine qu'un beau jour

ils mettraient le feu à la cabane, pour rentrer dans le monde. La chaumière du sentiment doit être, comme Trianon, coquette, artificielle, et tout près du Versailles officiel.

Malheur aux maisons vides, malheur aux amoureux solitaires! le désert pour les cœurs épris, c'est la tour d'Ugolin. On finit par s'y dévorer. Supposez Roméo et Juliette, sans nfants, dans l'île de Robinson; ils commenceront par hymne et par l'extase, pour aboutir à la haine. A un moment donné, Roméo étranglera Juliette, afin d'être plus seul ncore, et d'enfoncer plus avant, de plonger, pour s'y éteindre, dans l'abîme de l'ennui. Robinson Crusoé est un blasème social. Il devait marcher sur les mains quand on l'a rouvé.

M. et Mme de Villemoran, Dieu merci, n'en étaient pas ius encore à se mordre; mais leur amour se sentait des its. Pauline avait commencé par braver le monde. Introte par son mari dans quelques salons de moyenne arisatie, la sous-maîtresse s'était redressée, par peur de pae pliée. En général, pourtant, les préventions hautaines lle redoutait ne lui avaient point barré la route; mais était si fière, si épanouie dans son amour, elle triom avec tant d'éclat, qu'elle déconcertait la sympathie. ctor avait trop de raison pour ne pas comprendre qu'il t un aliment à l'activité de cette âme qui aurait bientôt e broyer son amour, si elle tournait toujours ainsi, et sur elle-même. Le choix de l'entourage était délicat. r y songeait, et au moment où nous les retrouvons, années après leur mariage, Pauline est vaguement ée par les premiers symptômes d'un mal qu'elle n'avait connu, du moins, dans ses années de lutte et de mie mal de l'ennui.

n'a pas beaucoup changé extérieurement. Ses yeux ut-être un peu plus enfoncés dans l'orbite; mais sa

lèvre trahit moins d'amertume. Le bonheur qu'elle a traversé, si inquiet et si rapide qu'il ait été, lui a donné une beauté qu'elle ne pourra plus perdre. L'amour est une féerie qui laisse toujours la trace de son enchantement, et Pauline a la beauté inaltérable des femmes aimées et aimantes. La douleur peut venir, les larmes peuvent couler; il y aura toujours une harmonie tendre au fond de sa voix, un reflet céleste dans ses traits fatigués.

Vêtue simplement, se faisant honneur de son luxe, sans en abuser, aimant le noir par coquetterie et par fidélité de souvenir, après l'avoir aimé par économie, remplaçant seulement la toile par la soie, et la soie par le velours, Pauline est assise dans son salon, près de la fenêtre. Elle travaille, mais sans ardeur. Elle s'interrompt pour lire, mais avec distraction. Souvent, elle regarde la pendule. Elle se souvient du temps où, admise par tolérance dans ce salon qui est devenu son domaine, elle passait des soirées délicieuses, s'épouvantant, au milieu de sa joie, de la marche des aiguilles sur le cadran, qui semblaient lui voler des heures de félicité. Elle trouve maintenant que les aiguilles sont lentes.

On sonne à la porte de l'hôtel. C'est Hector. Il traverse le jardin en lisant une lettre, aperçoit sa femme, lui envoie un petit salut avec un sourire, rougit un peu, serre la lettre dans sa poche et entre dans le salon.

— Eh bien ? lui demande Pauline.

— Eh bien ! ma bonne amie, répond Hector en l'embrassant au front, j'espère que cela ne sera rien. Un refroidissement, voilà tout. Le médecin assure que M. de Saint-Paares pourra se lever dans deux jours, et venir ici avant la fin de la semaine.

— D'ici là, mes petites soirées seront boiteuses, dit Pauline; je serai obligée de tenir tête à l'abbé Legros. Je vais

le scandaliser, je t'en avertis : l'occasion est belle pour nous disputer.

— Ménage-le.

— N'aie pas peur, je ne veux pas le faire fuir ; nous resterions seuls...

— Je ne m'en plaindrais pas, interrompit Hector en prenant la main de sa femme.

— Et moi, je m'en plaindrais ! reprit Pauline presque sérieusement.

— Bah ! nous enverrons l'abbé rendre visite et tenir compagnie au malade, ajouta Hector. Quant à nous, nous profiterons du congé. Veux-tu voir l'opéra nouveau ?

Pauline leva la tête et regarda son mari dans les deux ·eux avec un mélange de tristesse et d'amour qui trahissait 'anxiété de son âme.

— Que tu es bon ! lui dit-elle. Tu méritais d'avoir une ·mme meilleure que moi ! Mais avoue que tu commences à re au bout de tes gâteries, et qu'à moins de faire jouer ·s pièces pour moi, de faire écrire des romans pour moi, n'auras bientôt plus rien à me faire voir ni à me faire e. J'attends toujours que tu me proposes de voyager.

— Pourquoi pas ?

— Oh ! mon ami, c'est la prescription des médecins qui ·espèrent de leurs malades ; ne voyageons pas ; restons ·z nous. Va, je ne me reposerai jamais autant que j'ai oin de repos !

:n disant cela, Pauline s'allongea dans son fauteuil, ıme si la fatigue l'eût brisée, mais en réalité pour imuler des larmes qui venaient lui brûler les paues.

ector ne fut pas dupe ; il devina les larmes.

- Enfant ! dit-il, avec une amitié caressante.

- Oui, j'ai tort, n'est-ce pas, de pleurer, quand je devrais

être, quand je suis si heureuse? Mais, que veux-tu, c'est plus fort que moi! J'ai eu le malheur ironique, excuse-moi, d'avoir le bonheur un peu lugubre, pourvu que je ne te fatigue pas, que je ne t'ennuie pas!

— Voyons, Pauline, raisonnons, dit Hector en s'asseyant à côté de sa femme; je ne te demande pas les motifs de cette tristesse. Tu pleures de n'avoir pas de chagrin: la paix de l'intérieur t'épouvante comme le vide. Mais le monde n'a pas toujours des émotions à donner.

— Ne raisonnons pas, surtout, interrompit Pauline avec une vivacité touchante. Tu m'as consolée en me regardant. Ne fais pas attention à une défaillance nerveuse. Dis-moi quelle est cette lettre que tu lisais en entrant.

— Ah! j'oubliais, dit Hector en rougissant un peu; c'est une lettre de Marie.

— De Mme Desprets; tu oubliais peut-être de la mieux cacher?

— Jalouse!

— Et que nous apprend-elle?

— Tiens, lis; car la lettre est surtout pour toi.

Pauline dévora en quelques secondes la lettre de Marie de Soulaignes, puis laissa retomber sa main sur ses genoux et poussa un soupir.

— Qu'elle est heureuse! dit-elle, elle est mère pour la troisième fois. Tu me demandais pourquoi j'étais triste. Voilà mon secret. Je n'envie pas les femmes aimées, j'ai de quoi les rendre jalouses; mais les mères! oh! celles-là, je les envie. Si je lui ai pris son cousin, à cette douce Marie, elle se venge bien, elle! On dirait qu'elle me prend la famille à laquelle j'ai droit. Trois enfants! tandis que nous!...

— Pourquoi désespérer?

— Pourquoi espérer? mon ami, le nom de Villemoran s'éteindra; la mésalliance t'aura porté malheur.

— Pauline, tu nous calomnies tous deux!

— Je sais bien qu'elle devrait être punie, elle aussi, continua Mme de Villemoran; car elle aussi s'est mésalliée. Elle avait droit, au moins, à un baron; elle a épousé un M. Desprets, un maître de forges! Est-ce que Dieu bénit seulement les unions sans amour? Voilà un sujet de con-roverse tout trouvé pour moi et l'abbé Legros!

— Ne va pas le scandaliser, dit Hector, qui cachait bra-ement sa part de tristesse.

— Au fait, reprit Pauline, l'abbé m'indiquera sans doute n pèlerinage à entreprendre. Il doit y avoir des fontaines our cela. Nous irons.

— Tu n'as pas la foi, murmura Hector avec un sourire juivoque.

Pauline leva la tête et garda quelques instants le silence; is, changeant brusquement de ton et d'allure :

— Tu tiens à répondre à cette lettre? demanda-t-elle.

— Moi! bien au contraire, je te l'apportais.

— Eh bien! j'écrirai à Marie; je lui annoncerai notre ar-ée.

— Comment! que veux-tu dire?

— Je dis, mon ami, que je veux être la marraine de cet int-là; que cela me portera bonheur; que ta cousine a grand tort de ne pas songer à moi; que c'est une injus-que je ne souffrirai pas. Tiens, Hector, cette lettre ar-à propos; elle est un oracle. J'ai besoin d'un pèlerinage. ons-le ensemble au berceau de ce nouveau-né. Allons endre à être heureux, nous qui nous aimons tant, nous nous aimons trop, chez les gens qui ne s'aiment guère.

- Pourquoi dis-tu cela? M. Desprets est un honnête et mari.

— Oh! je m'entends; Marie s'est mariée comme je me serais tuée : elle t'aimait!

— Pauline! Pauline! dit Hector avec un enjouement un un peu forcé et en menaçant sa femme, si tu parles de Marie, je vais parler de M. Loignon.

— Cela ne serait pas généreux, reprit Pauline qui avait pâli. Eh bien! mon ami, veux-tu que nous allions demander un filleul à ta cousine; je sens que ce voyage nous fera du bien?

— C'est toi maintenant qui demandes à voyager.

— Je n'oublie pas, Hector, reprit Mme de Villemoran avec une gravité attendrie, que Marie m'a déjà porté bonheur une fois; quand on me chassait d'ici, c'est elle qui a intercédé pour moi. C'est elle qui nous a mariés. Je n'ai pas de superstition quand je crois en elle. Allons la voir; cela me guérira. La vue d'un intérieur content me servira d'enseignement et de modèle. Je tâcherai de surprendre le secret des vertus de Marie. Qui sait? cela n'est peut-être pas impossible à gagner.

— Voilà une bonne pensée, dit Hector en embrassant sa femme.

— Oh! je te prouverai, mon ami, que j'ai du courage, et que si je ne parviens pas à te rendre heureux, c'est que décidément nous nous serons trompés tous deux.

— Quand veux-tu partir, Pauline?

— Demain. J'écris à l'instant à Marie.

— Et moi, je vais aller mettre l'abbé Legros en vacances chez M. de Saint-Paares.

— Nous ferons nos paquets, au lieu d'aller à l'Opéra!

— Mais, j'y pense, dit Hector à la porte du salon, si nous trouvions l'enfant baptisé?

— Eh bien! reprit Pauline en riant, nous y retournerions une autre fois. En attendant, emportons toujours des dragées.

Hector sortit. Pauline, rayonnante et ravivée, heureuse d'avoir, au moins pour quelques jours, un but, une tâche, alla dans sa chambre et se mit en devoir de répondre à Mme Desprets. Elle voulait être brève, n'écrire que quelques lignes, annoncer seulement son arrivée. Mais son cœur était gros depuis longtemps; l'occasion était tentante; elle avait peur d'être interrogée en arrivant à la campagne; elle se défiait de ce doux regard de Marie, qui l'avait si bien déconcertée déjà; et, tout en se promettant de ne pas tout dire de ce qu'elle renfermait en elle, elle laissa déborder son âme. Elle avait à peine fini, quand Hector rentra, deux heures après son départ.

Hector se douta bien des proportions qu'avait prises la ettre; mais Marie était une confidente trop précieuse, ce oyage lui paraissait à lui-même trop salutaire, pour qu'il ignît de s'étonner. Il ne parla donc pas de cette réponse. n rentrant, seulement, le soir, bien tard, quand il eut la rtitude qu'elle était à la poste, il demanda à Pauline si le avait écrit. Pauline l'assura que oui; alors il répliqua :

— J'ai acheté les dragées; nous pouvons partir demain.

CHAPITRE XVIII

Voici la lettre que Pauline avait écrite à Marie de Soulaignes :

« Ma bonne Marie,

» Je viens de lire votre petit billet, à l'écriture indécise et tremblée, ce billet courageux, tracé de votre lit, et qui nous annonce que vous êtes pour la troisième fois récompensée et bénie. Ai-je besoin, ou plutôt avez-vous besoin que nous vous envoyions nos actions de grâces et nos vœux, puisque nous avons décidé que nous vous les porterions nous-mêmes? Attendez-nous donc à la forge, le lendemain de la réception de cette lettre, et si cet enfant n'est pas encore baptisé, retenez les cloches pour nous. Laissez-nous être le parrain et la marraine.

» De quel train vous y allez, mon ange! et comme on voit bien que M. Desprets est en relations suivies avec Londres! Il vous met au régime anglais. Vous aurez douze enfants, ma chère, terme moyen; car si peu que vous y preniez goût, vous doublerez ce chiffre. Quant à moi, j'ai beau

lu thé, je ne suis pas à la mode anglaise. C'est peut-haine de lady Fitz-Peters qui me poursuit. La grosse e m'a jeté un sort. Elle m'a gratifiée de la malédic-e son pays.

omment! déjà trois berceaux dans votre chambre! Je en que les pièces sont grandes en province et que vez de quoi faire des dortoirs.

insi, la blondinette qui a droit de préséance sur sa et sur son frère a trois ans! Dans quelques années, arra vous peindre comme ces vierges de Murillo qui nt au bon Dieu dans un nuage de petits enfants; car s sûre qu'avec tout cela vous avez gardé vos airs de ne, et que vous ne désirez une famille que pour en re la sœur et non la mère.

h çà! M. Desprets, ce maître de forges infaillible, au moins content de son sort et de la prospérité de aison? Que peut-il inventer pour vous honorer? Le irez-vous jusqu'à la fin, ce bel enfant, qui va être un moi? Je ne veux pas, entendez-vous bien, que vous osiez à être sevré trop tôt, ce filleul. Je suis ravie que it un garçon. Nous l'appellerons Hector. S'il a déjà un nom, celui-là, n'est-ce pas, primera sur l'autre. Je ne pas imprudente de lui faire l'abandon de ce nom-là, e sens bien que je n'aurai jamais à le donner ici.

Je me serais pourtant contentée de la moindre des es, d'une fille. Je n'ose penser à la joie, à l'ébranle-t que j'eusse ressenti d'être mère. J'en serais devenue . C'est par pitié pour ma raison que Dieu m'a refusé e épreuve. On dit que l'on souffre bien; ce n'est pas n'est-ce pas? ce sont les femmes lâches qui disent . Moi, j'aurais eu peur de ne pas souffrir assez. Surtout, amie, soyez sur pied et n'ayez plus ni pâleur ni fati-quand nous arriverons. Car je serais jalouse de votre

mine malade. C'est bien assez de vous voir allaiter ce marmot que j'appellerai mon fils.

» Qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il me refuse d'être mère? N'est-il pas injuste que tout vous arrive, et pourquoi me traite-t-il comme une maîtresse profane et non pas comme une épouse? Un enfant! mais c'eût été ma foi, ma gloire, la guérison suprême et définitive de tous mes doutes, de toutes mes douleurs, de toutes mes méchancetés, car je suis encore méchante; j'ai la bonté de vous en avertir. Prenez garde que je ne vous vole un baby, le plus petit, le plus frêle, le plus cher, le dernier. Je suis capable de l'emporter avec moi.

» Vous verrez, mon amie, comme Hector les regardera, les embrassera aussi, ces enfants! vous verrez comme il souffre, le pauvre et grand cœur! vous verrez comme il sera jaloux de M. Desprets! Il se dira peut-être qu'il a manqué tout ce bonheur et toutes ces joies; que la Providence les lui offrait, et qu'il a préféré ce tête-à-tête stérile que je ne pourrai pas toujours égayer. Savez-vous bien que j'en serai aussi jalouse de ces beaux enfants roses? S'il allait vous aimer en eux, et me forcer à haïr mon filleul!

» Non! ce sont là des folies. La vérité, c'est que je vous envie, c'est que rien ne nous manque que cette consécration; c'est que, quand je descends au fond de mon cœur, je sens une ardeur d'aimer qui s'augmente, loin de se satisfaire par le mariage, et que ma maison est vide, silencieuse; que j'ai besoin de cris; que j'ai des chants de nourrice plein les lèvres, des larmes de mère plein les yeux, des terreurs sans but, des angoisses sans causes, et que je voudrais avoir un petit enfant à allaiter, à choyer, à voir sourire, à voir pleurer, à surveiller dans son sommeil, à manger de caresses, à soigner avec épouvante dans ses petites maladies, à croire mort tout à coup pour avoir à fondre en joie de le sentir ressus-

Le bon Dieu a craint sans doute que je ne l'étouffasse
es caresses; c'est par humanité qu'il ne m'a pas donné
ant.

/ous me direz votre secret, Marie. Vous m'apprendrez
rières que vous dites, car je vous connais, ma sainte;
est pas une émulation d'amour et de passion qui vous
e la victoire, c'est une rivalité de prière et de dévotion.
ne plaisez pas à votre mari plus que je ne plais au
; mais vous plaisez davantage à Dieu. C'est lui qui vous
ide et qui me stérilise.

\h ! nous le prierons ensemble, ce Dieu jaloux et ca-
eux. Il doit y avoir dans votre pays une chapelle pro-
une fontaine qui ait des charmes, une montagne à
r à pieds nus, un pèlerinage à entreprendre. Mais à
bon! Mon pèlerinage, c'est vous; ma chapelle, c'est
chambre; je m'agenouillerai à votre lit et je vous in-
erai. Vous m'avez rendue la femme d'Hector, faites
re que je sois mère. Je ne veux plus penser à autre
e, je suis superstitieuse et folle; je m'en tiens à cette
: vous m'avez porté bonheur une fois, portez-moi bon-
toujours; vous êtes ma providence, mon salut!

Oui, mon salut! J'ai eu peur de ce mot, après l'avoir
, et je n'ose pas l'effacer, le salut de mon amour, le
de mon ménage. Car, je le sens bien, il me sera im-
ble de vivre, de vieillir et de lutter sans défaite contre
terrible absence de marmots. J'ai déjà dévoré bien des
es, et j'en verserai des torrents, jusqu'à ce que je meure,
e dans ce flot de ma douleur. Sachez-le, mon amie, on
croit heureuse. Hector me cache son chagrin, et je ne
ais pas voir celui que j'éprouve; mais j'ai une peur ter-
:, et lui-même, par moments, me regarde avec une pitié
le trahit.

Si vous saviez avec quel transport caché il a accueilli

l'idée de ce voyage qui doit nous guérir; car vous nous guérirez, n'est-ce pas? Nous sommes irrévocablement perdus, si vous ne nous apprenez pas à vivre de nous-mêmes, et si vous ne nous prouvez pas qu'on peut s'aimer toujours, sans enfants.

» Quelquefois je m'interroge sévèrement et je me demande si cet orphelinat de mon cœur est bien toute ma peine, si je n'ai pas quelque autre souci, et si M. de Villemoran n'a que ce reproche à m'adresser. Je fais pourtant de mon mieux, je vous le jure, pour que cet homme de bien me trouve sans défaut; je m'applique à étouffer en moi la sous-maîtresse et à dégager la femme.

» Le lendemain du mariage, quand je me suis réveillée dans cet hôtel où je suis entrée autrefois presque servante de lady Fitz-Péters, en me trouvant acceptée et accueillie comme une égale par ce monde qui me paraissait si fort au-dessus de moi, je me suis juré d'être calme, douce, docile à la volonté de mon mari, et j'ai cru, sans orgueil, avoir mérité ma place. Votre tante m'a vue dévotement agenouillée devant elle, prête à subir ses moindres caprices, et elle m'a relevée dans ses bras, en me nommant du cœur sa fille. J'ai éteint sur mes lèvres les sarcasmes de mes années de pauvreté. Je me suis donné la tâche d'être confiante, et j'ai étudié Hector avec une ardeur dévouée qui me suggérait des inspirations... Je crois qu'il peut témoigner sans indulgence du bonheur que je lui ai donné. Mais ce bonheur qui me semblait avoir un horizon infini, et que je croyais profond comme l'Océan, a été une goutte d'eau que j'ai bue bien vite.

Après quelques semaines, quelques mois, je me suis sentie inoccupée. Le ménage me prenait une heure; que devais-je faire le reste du jour? Mon mari a des lectures, des travaux qui l'intéressent. Moi, j'ai une activité de l'âme qui

›usse au désœuvrement. Je m'ennuie des aiguilles que i pas à employer pour une layette ; l'histoire me fait les romans me font bâiller et m'énervent ; les visites, ls sont des exhibitions stériles qui me répugnent. Que Circonscrire sa vie au foyer domestique ; boucher ; les fenêtres pour ne pas voir l'horizon? cela semble la veille du mariage ; cela semble bien difficile quel-mois après.

e n'ai pas voulu avoir un salon. Qui aurais-je attiré? ·tistes? je les sais vaniteux ; des hommes d'argent! ils essent, quand ils sont sincères et égoïstes ; ils me ré-ɜnt, quand je les vois grimacer le sentiment.

'ai rencontré un jour, ou plutôt une nuit, un homme ı'a tiré mon horoscope, et dont les paroles, gravées et ıtes dans mon cœur, m'ont désenchanté la vie. Il m'a t que je n'étais pas faite pour l'existence uniforme, le bonheur sans orages, et je tremble que ce scepti-qui me parlait avec conviction, n'ait deviné juste.

Cela est pourtant bien absurde de dire qu'on n'est pas our la vie positive. Il semblerait, au contraire, que ce ›our la poésie, pour les délires de l'imagination que e monde n'est pas fait. Mais, en vérité, quand je vois ›ien il faut de vertus pour dépenser sans impatience eures du ménage ; quand je sens que c'est l'ennui seul ıit diversion à mon amour, j'ai des tentations folles de venir chez moi ce philosophe railleur qui me connaît si et de lui demander des conseils.

Il fallait rester libre! me dirait-il. — Libre de quoi? ɜ avec la chaîne de la domesticité! Ne suis-je pas libre? uis-je pas tailler, rogner, broder, arranger le canevas ıa vie à ma fantaisie, et quelqu'un a-t-il le droit de contraindre? Me suis-je courbée et amoindrie en épou-

sant un honnête homme qui m'aime et qui craindrait d'user de la moindre autorité sur moi?

» C'est peut-être précisément cette liberté dont je n'ai que faire qui cause ma peine. Je devrais être menée et dominée. On rit des femmes du peuple qui veulent être battues et qui baisent le bâton. Moi, je suis du peuple; j'en ai les préjugés vicieux, les instincts révoltés, en même temps que j'ai l'ambition et le besoin d'un monde supérieur d'élégance, de grâce intellectuelle, de plaisirs délicats. Je suis comme le peuple : je me ferais tuer pour devenir libre, et je ne sais ni user de la liberté, ni la mériter.

« Pourquoi m'a-t-on instruite? Si, au lieu de m'aiguiser l'esprit et de m'épanouir le cœur, on m'avait maintenue dans les préoccupations mesquines, dans les coquetteries frivoles, je me contenterais d'être baronne, d'avoir quelques toilettes, de me faire honneur de mon argenterie pour quelques dîners d'apparat, et tout serait dit. Mais on m'a exaltée et aigrie, et je ne sais ni régler mon âme, ni accommoder la monotonie de l'existence à mon ambition. Mais mon défaut, c'est encore de n'avoir pas assez de science, plutôt que d'en avoir trop. On m'a, par exemple, ôté la foi, et on ne m'a pas donné une philosophie qui mette une idée à la place d'un culte, une conscience à la place de la légende!

» Je me débats silencieusement dans mon ménage, espérant trouver des ennemis, des préjugés à vaincre, des rivalités dangereuses. Mais non; je suis au bout de mon poëme, sans avoir rencontré de géant à combattre. Je me suis armée comme Clorinde, pour aller au marché, et je suis tentée parfois de m'écrier : Comment! le mariage, ce n'est que cela! J'imaginais quelque chose d'héroïque et d'impossible.

» Hector me voit et me juge. C'est là mon supplice. Il craint d'intervenir, et il a raison; son autorité me pousserait à quelque révolte; sa silencieuse compassion me trou-

ble, m'humilie et me contraint de chercher toute seule ma route et ma tâche. Un mot de lui serait décisif. Mais, ce mot, quel serait-il ? Hector, vous le savez, est la raison solide; il comprend tous les enthousiasmes, sans en subir les vertiges. Il sait toutes les ironies, sans s'y associer. Il m'a aimée par un miracle, ou plutôt il s'est senti aimé, et cet homme vierge s'est sacrifié à mon orgueil. Je tremble d'avoir recours à lui. Doux et patient, respectant mes doutes, me maintenant dans l'estime de moi-même, par un respect profond, et par son estime pour moi, il a une perfection sans apparat qui me décourage. Je le voudrais imparfait, plein de défauts, comme je suis. Nous aurions ensemble des scènes de désespoir, de douleur fiévreuse, qui nous donneraient de l'élan; mais cette placidité qui ne se dément pas, mais cet amour circonspect m'accable de toute sa simplicité.

» C'est moi, mon ange, qui ai voulu vous aller voir. J'ai oulu donner à M. de Villemoran une preuve nouvelle de ıa confiance et de ma bonne volonté. J'ai voulu braver le ›uvenir qu'il a gardé de vous et lui montrer que je ne emandais qu'à m'instruire en vertu et en courage.

» Ah ! ma bonne Marie, je n'aurais pas à vous écrire ıtes ces divagations qui sont sérieuses. je n'aurais pas à mbler ainsi pour mon honneur, si j'étais mère. On se ısole de tout, on sait tout, on est courageuse et habile ır tout, quand on a dans les bras un de ces petits êtres tifs qui vous mord le sein pour vous rappeler à la réa-. Un enfant ! et je réponds de moi !

Que j'aie un fils, et je me relèverai vaillante, sous mon eau, ou plutôt je n'aurai plus de fardeau, plus de crainte. agissement d'un nouveau-né serait pour moi le *Credo* na conversion. J'adorerais Dieu, sans me lasser jamais épreuves. Je ne suis pas si dédaigneuse des vulgarités vie que j'affecte parfois de l'être. Vous me verrez à

l'œuvre; je vous aiderai dans tous vos petits soins, et vous comprendrez que j'ai la vocation de la bouillie.

» Je ris, pour ne pas pleurer et parce que cette lettre vous donnerait du chagrin.

» J'ai résolu de vous prévenir de toutes ces misères, ou plutôt de tous ces symptômes de misère, pour que vous sachiez bien, mon amie, quelle pauvre malade vous allez recevoir. Mais nous ne parlerons plus de cela, entre nous. Traitez-moi en conséquence de ces aveux; mais ne me forcez pas à les renouveler. Je vous ai tout dit; vous connaissez le fond de mon âme. Pardonnez-moi de n'être pas heureuse, et surtout de ne pas rendre Hector heureux, comme je l'avais promis. Vous m'avez menacée, il y a quatre ans, de reprendre tous vos droits sur lui, si vous appreniez jamais que je n'étais plus digne des miens, et de le guérir de mon amour par le vôtre. N'allez pas, mon ange, exécuter cette menace! Hector serait encore capable de vous aimer.

» Mais je suis folle; vous n'avez plus de droits sur lui. Mon filleul me sauvera de la rivalité. Ah! je l'aimerai bien, ce gentil enfant; car il sera gentil, n'est-ce pas? Les fils ressemblent en général aux mères. Qu'il vous ressemble, mon Hector; qu'il soit beau comme vous, et qu'il ait assez de tendresse pour aimer sa marraine et sa mère; car je veux m'attacher à lui, et j'ai besoin que ses petits bras me donnent un jour l'illusion des caresses d'un fils.

» Excusez cette longue lettre, ce mémoire justificatif. Il y a quatre années d'épreuves dans ces pages. Voilà la première confession que je fais depuis celle que vous avez reçue un soir, et que vous avez si miséricordieusement entendue. Je m'en souviens comme si c'était d'hier. Vous m'avez embrassée, vous m'avez juré d'être ma sœur. Tenez votre serment, Marie, et partageons tout en sœurs. Moi, je vous donne mes larmes; vous, prêtez-moi vos enfants.

» J'ai oublié de vous dire que j'ai depuis quelques semaines une horrible tentation, celle de tenir un registre, un mémoire de mes doutes, et, dans cette solitude où je vis, d'écrire pour moi, d'avoir un journal de ma vie d'aspirations et de déceptions. Mais j'ai peur de prendre goût à ces épanchements! j'ai peur d'avoir le pédantisme de mes douleurs! j'ai tant besoin d'humilité, que jusqu'à présent je me suis refusé cette satisfaction orgueilleuse qui m'exalterait encore.

» D'ailleurs, Hector, tout en respectant ce caprice, pourrait en être jaloux. Je sais qu'il n'aime pas trop l'encre aux doigts des femmes, et je suis certaine qu'il s'affligerait de me voir poser ainsi pour moi-même et teindre mes bas en bleu, même dans le secret de ma chambre.

» Et puis, serait-ce, après tout, une consolation efficace? Ne serait-ce pas plutôt un danger? Mon mal, c'est celui de toute ma génération, c'est celui que j'ai surpris et reconnu dans ce philosophe sceptique dont je vous parlais plus haut : l'analyse!

» Au lieu de vivre, nous scrutons la vie; au lieu d'agir, nous critiquons l'action ; je meurs, et je me tue de m'étudier.

» Je prends l'engagement de me mettre sérieusement, c'est-à-dire joyeusement, en vacances, chez vous. Hâtez-vous donc, ma belle, de vous rétablir, pour que nous puissions faire quelques belles et longues promenades. Dites à M. Desprets que je n'entends rien aux forges, que je ne sais pas du tout comment on coule la fonte; que j'en suis encore aux souvenirs de la mythologie, aux cavernes de Vulcain, et que je compte sur lui pour des leçons. Quant à vous, faites-moi faire des tabliers, pour que mon filleul ne me ruine pas en robes, et, pendant que mon compère Hector va acheter des dragées, j'ai bien envie d'aller acheter une de

ces *précautions* en toile cirée que les bonnes mettent devant elles.

» Si vous avez besoin d'une institutrice, pensez à moi. Je sais l'anglais, j'enseigne le piano, l'histoire et la couture; mais ne me demandez pas d'enseigner la vie. Sur ce point-là, je ne suis plus maîtresse, je suis écolière.

» Au revoir, ma bonne Marie, ma cousine par alliance, ma sœur par l'amitié. Méditez ma lettre; déchirez-la, brûlez-la si vous la trouvez sérieuse; faites-en des cocottes pour votre aînée si vous trouvez qu'elle ne signifie rien. »

Hector n'avait pas besoin de lire cette lettre. Sans en connaître les termes, il en soupçonnait le sens; et c'était précisément à cause de ces confidences pressenties qu'il désirait ce voyage. Il savait que Marie de Soulaignes avait de l'autorité sur sa femme; et, malgré les émotions douloureuses que devait procurer la vue de la jeune famille de Mme Desprets, il y avait dans le tableau d'un intérieur paisible, où le génie industriel rayonnait à côté du génie maternel, un conseil de raison, une leçon de travail et d'amour pratique qu'il était bon de faire comprendre et admirer à Pauline. L'empressement de Mme de Villemoran venait en aide à Hector. Ce fut donc avec une joie réelle que celui-ci remercia sa femme d'avoir annoncé leur départ.

La journée s'acheva dans des préparatifs. C'était la première absence de Paris depuis le mariage. On mettait une sorte d'activité enfantine à boucler les malles, à exagérer les bagages, pour un voyage de soixante et quelques lieues. Quelques instants avant le dîner, Pauline, qui avait fait fermer sa porte, reçut une carte. Ce fut à son tour de rougir.

— Tiens, dit-elle en riant à Hector, voilà le pendant de la lettre de ce matin.

C'était la carte de Philippe Loignon, qui venait prendre

congé de M. et Mme de Villemoran, avant de quitter Paris. Quelques rencontres dans le monde et au théâtre, quelques entrevues bienveillantes et sans intimité sur un terrain neutre, expliquaient, sans la justifier, toutefois, la démarche de politesse de Philippe. Il n'avait pas encore été reçu rue de Courcelles. Pauline, sans fausse pruderie, mais discrète, n'osait pas l'inviter, et Hector n'avait voulu ni paraître le fuir, ni mettre un empressement généreux à le recevoir. On était donc resté avec lui dans des termes courtois, mais sans rapports directs.

Cependant, absent en réalité du ménage, Philippe s'y trouvait bien des fois présent par le souvenir que chacun avait de lui. Pauline gardait au fond de l'âme, comme une lie de son bonheur, quelques-unes des paroles du journaliste. Elle pensait à lui plus qu'elle ne voulait le laisser croire. Il lui était apparu chez Mme de Saint-Ovide, comme un railleur compatissant, comme un frère perdu qui avait souffert, avant elle, des douleurs dont elle se sentait menacée. Et puis, enfin, il lui avait brusquement déclaré qu'il l'aimait; et, si absorbée qu'elle fût par son amour, si loyale et si honnête qu'elle se sentît dans son ménage, elle ne pouvait s'empêcher de savoir gré à cet ami, si prompt et si respectueux, de sa tendresse. Elle ressentait donc, à la fois, la peur secrète de l'attirer, et le désir de le revoir; et nous savons que, pour empêcher ce nom et ce souvenir d'avoir jamais de gravité et d'importunité entre eux, Hector et Pauline l'évoquaient plaisamment et se le rejetaient avec une raillerie douce qui cachait une double préoccupation sérieuse.

— Pourquoi M. Loignon nous envoie-t-il sa carte? demanda Pauline à son mari. Il prend congé de nous, sans être venu nous voir.

— C'est une prière ou un reproche, dit Hector. Je lui porterai ma carte à son retour.

— C'est peut-être une menace, reprit Pauline. Il est le sorcier qu'on rencontre aux époques décisives, pour assombrir l'avenir, par une prédiction. Tu sais quand je l'ai vu pour la première fois! Qu'a-t-il besoin de se rappeler à notre souvenir, la veille de ce voyage? Mon ami, prenons garde! cela nous portera malheur en route; nous verserons. Cette carte est un présage.

— Je n'ai pas peur des présages! dit Hector, et je regrette que M. Loignon ne soit pas entré, nous lui aurions fait nos adieux sous condition. Je me sens de la sympathie pour lui, je lis ses articles; il a du talent : ce que tu m'as dit prouve qu'il a du cœur. On serait bien heureux de trouver toujours ces qualités-là dans ses amis. Je suis convaincu que nous nous entendrons bien ensemble. Nous avons d'ailleurs des points de contact...

— Hector, si tu voulais être méchant, tu aurais une façon implacable de le devenir.

— Comment devrais-je m'y prendre?

— Tu n'aurais qu'à plaisanter toujours ainsi.

— Je ne plaisante pas! et si tu me provoques, j'emmène M. Loignon dans notre voyage.

— Oh! c'est bien assez de le recevoir à notre retour, dit Pauline, qui, après cette petite escarmouche, se hâta de détourner la conversation.

CHAPITRE XIX

M. Desprets était propriétaire de fourneaux dans une vallée de la Haute-Marne. Reçu avocat, il avait, comme tant d'autres, offert d'abord à l'innocence et au crime les prémices d'un talent oratoire et d'une science de jurisconsulte dont l'innocence et le crime se seraient forcément accommodés. Mais son père, qui était un homme pratique, laissa passer la première fougue et le premier verbiage. Il consentit à l'acquisition d'une robe et d'une toque qui ne furent pas usées, et, après une audience solennelle, dans laquelle son héritier présomptueux avait fait condamner à mort un pauvre homme qni avait à peine assassiné, et qui, sans le secours de son éloquence, en aurait été quitte pour les galères, M. Desprets sut tirer parti de cette déception. Il prouva à son fils que toutes les nobles entreprises ont leur amertume; il lui fit peur de quelques nouveaux homicides, et, après lui avoir fait signer un recours en grâce pour son client, c'est-à-dire pour sa victime, il le ramena à la forge et donna la robe et la toque au bedeau du pays.

M. Desprets fils se laissa faire. Il n'avait au fond de vo-

cation bien décidée que pour la chasse, et cet exercice lui paraissait plus salutaire que l'exercice de la parole, fût-on, pour parler, debout ou assis.

Beau garçon, cavalier aimable, élégant dans sa mise, sachant émettre des paroles sonores sur tous les sujets; plein de vénération pour les choses intellectuelles et pour les livres, auxquels il ne touchait jamais; ayant le sentiment de la prépondérance décisive que donne l'argent, méprisant l'utopie, comme le cauchemar de la misère, conservateur obstiné, voyant dans le gouvernement de Louis-Philippe un idéal à la portée de toutes les bourses, et trouvant dans la lecture des journaux ministériels des émotions favorables à l'épanouissement de la santé, c'est-à-dire aux bonnes digestions, M. Despretz fils caressait tout bas la chimère d'aller représenter quelque jour, à la chambre des députés, les intérêts de son arrondissement, auxquels ses intérêts propres étaient forcément mêlés.

Son père se l'associa d'abord, puis il finit par lui abandonner ses usines et par se retirer dans un petit château, à quelques lieues de là. M. Desprets fils, dont la figure rose et souriante avait des favoris superbes, était un parti enviable. Il eut tout un hiver bien fatigant à Wassy, à Saint-Dizier et à Chaumont; il lui fallut danser avec un nombre considérable d'héritières. Marie de Soulaignes le délivra de cette tarentule matrimoniale. Desprets s'enflamma à la première vue : il comprit que Marie était le type le plus pur et le plus parfait des femmes de députés, et qu'elle aurait une grâce incomparable dans un salon de Paris. Ce ne fut pas là, avons-nous besoin de le dire, le prétexte qu'on mit en avant pour faire la demande, ou plutôt on ne donna pas de raison à l'appui d'une démarche; on demanda, et on obtint. Les avantages réciproques furent soupesés par les notaires des deux familles. Ces prêtres de l'hyménée moderne ayant

rendu un arrêt favorable, on alluma des bougies comme pour une adjudication, le contrat fut signé et l'union conclue.

Marie n'a jamais raconté à personne la douleur et l'agonie de ses rêves de jeune fille. Elle obéit avec douceur à la volonté de ses parents. M. Desprets lui sembla de bonne compagnie. Hors son cousin, le monde lui était indifférent; elle se sentait veuve, et se croyait obligée d'être aussi peu exigeante qu'une veuve. Si elle n'eût écouté que la voix secrète et désolée qui lui parlait, au fond du cœur, de solitude et de recueillement, elle ne se fût pas mariée; elle eût ressenti une sorte de plaisir douloureux à vieillir fille. Mais elle pensa, sans vanité, que son mariage était nécessaire au mariage d'Hector; elle était chrétienne et mettait le sacrifice au-dessus de l'amour. Elle écouta donc patiemment les propos doucereux et honnêtes que M. Desprets crut convenable de lui débiter, deux fois par jour, pendant une quinzaine; elle essaya avec une dignité souriante le voile et les toilettes de la mariée; elle entra, avec une pudeur sans emphase et sans faiblesse, dans la maison nuptiale; et si elle eut, comme la fille de Jephté, une heure de lamentation, ce cri de son âme monta vers Dieu dans le secret de la prière. Son mari ne l'entendit pas, et n'en eut jamais ni le soupçon ni le regret.

La maternité parut à Mme Desprets une récompense et un encouragement. A partir de son premier enfant, elle se trouva heureuse, sans effort et sans mérite. Le berceau garni de dentelles, qu'on installa dans sa chambre après un peu moins d'un an de mariage, lui sembla rayonner des lueurs de la crèche de Bethléem. Elle crut avoir un Dieu à allaiter, et elle se sentit initiée aux seules joies fécondes et véritables, à celles que l'ingratitude même ne désenchante pas.

D'ailleurs, M. Desprets était un mari fort convenable.

Riche, à la tête d'une industrie puissante, voyant luire à l'horizon les honneurs parlementaires, préparant le revers de son habit pour la fleur des champs ministérielle, ne sentant pas d'ornière dans l'avenue sablée qui le menait à la fortune, M. Desprets, instinctivement bon, n'avait aucun prétexte pour n'être pas aimable.

Marie l'aimait donc, sinon de cet amour qui ne recommence pas, du moins de cette bonne et chaude amitié qui compte un peu moins pour le ciel, mais qui donne plus de profit sur la terre.

Les fourneaux de M. Desprets étaient établis au bord de la petite rivière de la Blaise, dans le milieu d'un vallon tout verdoyant, coupé de grands peupliers et de belles prairies. Une habitation d'une simplicité élégante, qui affectait de ne pas atteindre à l'allure aristocratique du château, mais qui dépassait de beaucoup la maison bourgeoise, avait été construite tout récemment. M. Desprets le père s'était contenté jadis des bâtiments restaurés d'un ancien moulin. Mais son fils avait voulu élever son monument. Conseillé par sa femme, dont l'influence heureuse faisait contrepoids aux influences académiques de l'architecte, M. Desprets avait su se faire bâtir une belle maison, commode sans disgrâce, et harmonieuse sans régularité.

Ce fut là qu'un matin de l'été de l'année 1845 la lettre de Pauline Foucault vint s'abattre, comme un oiseau frappé qui a les ailes sanglantes. Marie faisait les premiers pas hors de sa chambre; elle y rentra pour lire ces pages, et elle ne put s'empêcher de frémir, en recevant ces confidences, qu'elle attendait, qu'elle pressentait depuis longtemps. Mais l'arrivée prochaine d'Hector et de sa femme ne laissait pas le loisir de méditer sur les consolations à donner. Il fallait tout préparer pour les recevoir, et demander à l'amitié des inspirations rapides.

Marie hâta sa convalescence par un effort de sa volonté. Quand, le lendemain, on vint la prévenir qu'on entendait les grelots d'une chaise de poste, et quand un tourbillon de poussière qui volait au-dessus d'une longue avenue de peupliers lui signala l'arrivée des voyageurs, elle fut la première sur le perron à les guetter, à les saluer de loin, en agitant son ombrelle, à les recevoir, quand la voiture s'arrêta.

Pauline s'élança de la voiture et courut se jeter dans ses bras.

— Comment ! debout déjà ? Quelle imprudence! Ou bien nous auriez-vous trompés ?

Et Mme de Villemoran, par un geste familier, prenant les mains de Marie, lui faisait faire un demi-tour et examinait sa taille, comme si la grâce de la femme dût faire révoquer en doute les mérites récents de la mère.

— Vous allez voir votre filleul, répondit Marie en embrassant encore Pauline et en tendant la main à son cousin.

— Nous arrivons donc à temps pour le baptême? demanda Hector.

M. Desprets, qui avait mis sa petite vanité à recevoir les Parisiens en veste de coutil, en tenue familière de chef d'usine, se montra aussitôt. Il fut simple, cordial, dans son accueil, et, après les formules et les compliments habituels :

— Excusez-moi, dit-il, les travaux de la forge m'ont retenu toute la matinée. Je n'ai pas eu le temps de changer de costume. D'ailleurs, c'est l'étiquette. J'espère bien que mon cousin m'autorisera, en s'habillant, ou plutôt en se déshabillant de même.

La cousine eut un petit sourire en remarquant les mains blanches et irréprochablement soignées de son cousin le forgeron, et en constatant que la veste élégante sortait de

l'armoire et en avait gardé les plis. Ce négligé était une coquetterie apprêtée.

Avant toute chose, Pauline voulut voir la *nursery* et embrasser son filleul Hector. Elle avoua qu'elle trouvait ce dernier encore plus beau que les autres ; elle voulut lui essayer elle-même des petits bonnets, des petites brassières, des folies de dentelles qu'elle avait apportées.

Marie, qui la regardait faire en souriant, s'extasiait sur son adresse, surtout quand elle la tirait elle-même d'embarras en lui venant en aide. Le baby fut déclaré un chef-d'œuvre. On lui trouva des pieds roses extraordinaires, des mains fabuleusement modelées, et, bien qu'il ne vît ni n'entendît rien, Pauliue déclara qu'il avait l'air intelligent. M. Desprets fut de cet avis.

L'enfant voulut donner raison à ses flatteurs ; il se mit à crier.

— Le gaillard nous rappelle qu'il est temps de déjeuner, dit M. Desprets en emmenant Hector.

Les deux femmes restèrent seules. Marie prit l'enfant à demi nu dans ses bras, entr'ouvrit chastement son corsage et tendit le sein au petit affamé.

Pauline admirait ce tableau avec des regards avides.

— Que vous êtes heureuse ! dit-elle en soupirant, après un peu de silence.

— C'est un bonheur qui vous menace aussi, ma cousine, répliqua Marie.

— Ah ! si je pouvais le croire, continua Pauline. Avez-vous brûlé ma lettre ?

— Non, dit Marie, nous en causerons.

— Il faut me guérir, mon ange, par pitié pour moi, par pitié pour Hector.

— Nous essayerons !

Et Mme Desprets eut un regard rayonnant de compassion. Après le déjeuner, les voyageurs voulurent visiter l'usine

dans tous ses détails. M. Desprets se fit leur cicérone, et appliqua sa modestie à ne rien oublier de ce qui donnait la preuve de ses nombreuses occupations.

— Vous voyez, disait-il, en faisant admirer d'immenses magasins où s'entassaient des ustensiles de ménage pour plusieurs millions, je suis un fabricant de marmites.

Quand on entra dans la partie des fourneaux où le minerai est en fusion, un ouvrier s'arma d'un pic et frappa quelques coups au bas d'un mur gigantesque; un filet de lave bouillante s'échappa et vint se répandre dans des canaux symétriquement disposés

— Voilà un volcan plein de galanterie, dit Pauline.

— Et plein d'utilité, ajouta magistralement M. Desprets; je vais avec cette lave, ma cousine, vous faire faire, séance tenante, une casserole.

— Je m'y oppose, dit Mme de Villemoran; laissez-moi l'illusion d'un cratère.

— Hélas! ce n'est qu'un fourneau, ajouta Hector avec un peu de raillerie.

— Ah! si l'on pouvait changer tous les volcans en fabriques, dit Marie en souriant, le Vésuve et l'Etna auraient leur beau côté.

— Taisez-vous, profane, reprit Pauline; ne dépoétisez pas les volcans, et n'en dégoûtez pas les autres.

— Oh! je ne veux pas les éteindre, continua Marie avec un sourire qui mettait une allusion sous ses paroles, mais je voudrais que le feu ne consumât pas sans profit et que la lave se rendît utile.

— Bah! il faut bien laisser des volcans pour la folie des Empédocles! dit Pauline, en regardant Hector.

Le reste du jour se passa dans des promenades, dans des récits sommaires, dans l'admiration, renouvelée à chaque heure, des trois enfants, et surtout du séduisant petit Hec-

tor. Le dîner fut gai. M. Desprets, jaloux de faire ses preuves et de montrer que s'il se résignait à la province, ce n'était qu'après avoir usé de Paris, fut envers Pauline d'une galanterie empressée.

On convint, pour ces deux messieurs, d'une partie de chasse. Ils devaient, le lendemain au matin, aller tuer le dîner du baptême. Pauline fut pendant tout le repas d'un enjouement sans ironie, et le soir, quand elle se trouva seule avec son mari :

— Pourquoi donc, lui demanda-t-elle, a-t-on la funeste idée de chercher à s'aimer ailleurs qu'à la campagne? Ne t'inquiète plus de ce que j'ai, Hector. Va, je connais maintenant mon mal, et je veux en guérir. C'est Paris qui me donne la fièvre! La nature, voilà la grande consolatrice; le ciel bleu, l'herbe verte, voilà ce qui fortifie.

— Prends garde! répondit Hector avec un sourire un peu triste, le ciel n'est pas toujours bleu, l'herbe n'est pas toujours verte; le paysage qui ne change pas, le décor de féerie, c'est le cœur.

— Eh bien! je sens mon cœur agrandi et pacifié, s'écria Pauline avec enthousiasme. J'ai revu ma rivale et je l'aime; j'ai tenu dans mes bras ses enfants, et j'ai senti mon cœur et mes entrailles tressaillir de joie. Restons ici le plus longtemps possible, et quand nous les quitterons, ces amis, dont la sérénité me gagne, allons louer, acheter, planter une campagne qui soit à nous.

— Toujours de l'exagération!

— Oh! quel homme froid et positif, s'écria gaiement Pauline! Comment, cette vie du grand air et de la liberté ne te tente pas? Comment, cet oubli du monde et de ses dangereuses obsessions ne t'enivre pas? Quant moi, je me fais laitière, fermière; je veux vivre ici; je meurs de Paris.

— Soit, vivons ici, dit simplement Hector, qui ne voulait

pas lutter contre ce caprice de Pauline; mais que dira M. Loignon, s'il nous cherche à son retour?

— Tais-toi, s'écria Mme de Villemoran avec une colère mutine, et en mettant la main sur la bouche de son mari. C'est toi, maintenant, qui t'efforces de mêler une ironie à toutes mes joies. Tu me rappelles que l'amie de M. Philippe, Mme de Saint-Ovide, avait en horreur la campagne; tu vois donc bien que j'ai raison de l'aimer. Les profanes ne la comprennent pas; c'est à nous d'en sentir les pures délices.

Hector sourit, mais n'insista plus. Il admirait les efforts de cette âme ardente pour se plaire au monde et chercher des sources d'émotion dans tous les hasards de sa vie; mais il ne croyait pas à la durée de cette aspiration champêtre; il craignait de l'exagérer ou d'en précipiter la chute par la contradiction. Son étude constante était de guetter les sommets que l'amour inquietde Pauline cherchait toujours à escalader, et de sonder les abîmes dans lesquels elle pouvait se meurtrir.

Le lendemain, dès l'aube, Hector et M. Desprets se mirent diligemment en chasse. Ils devaient être absents une partie de la journée. Marie se plut à partager tous les soins maternels avec Pauline, et quand tout fut en ordre autour des trois berceaux, pendant le sommeil du dernier-né, les deux jeunes femmes descendirent dans le jardin, ouvrirent une élégante porte à claire-voie qui donnait sur la prairie, et allèrent s'asseoir au bord de la Blaise, sous des saules qui invitaient aux confidences.

— L'eau a une étrange couleur, dit Pauline; je ne l'avais pas remarquée hier.

— Je crois bien! ce cours d'eau sert à laver le minerai d'une vingtaine d'usines.

— Quel dommage! reprit Mme de Villemoran.

— Au contraire, mon amie, les champs n'en sont pas moins verts, et ce ruisseau est notre Pactole.

Il y eut un petit silence. On s'installait sur l'herbe.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, Marie ?

— Oui, je suis heureuse, répondit avec confiance Mme Desprets en levant ses beaux yeux au ciel.

— Mais si vous n'aviez pas vos enfants ?

— J'ignorerais sans doute des joies infinies, mais je serais heureuse encore !

— Oh ! peut-être !

— Le bonheur, ma chère Pauline, n'est pas un résultat de combinaisons de famille ou de fortune. Il est tout entier dans le devoir. Je n'ai pas d'orgueil quand je dis cela. Le devoir est mesuré à nos forces. Le mien est d'être attentive aux intérêts et au bien-être de M. Desprets, de lui tenir une maison décente, de lui offrir un visage souriant, de le rendre fier de ses enfants.

— C'est le devoir de la femme de charge, ce n'est pas tout le devoir de l'épouse, de l'amante.

Marie se sentit rougir, mais elle répondit :

— Je ne vous comprends pas.

Pauline garda le silence, et chercha pendant une minute un biais adroit pour se faire comprendre, sans offenser la pudeur de cette mère.

— Je ne veux pas revenir sur des douleurs passées, dit-elle enfin d'une voix caressante, en pressant les mains de Marie dans les siennes ; mais enfin, mon amie, quand vous vous êtes mariée, vous n'aimiez pas M. Desprets ?

— Je n'aimais personne, interrompit Marie avec un peu de vivacité. J'avais laissé à Paris les illusions que Paris m'avait données. Ne me croyez pas plus insensible qu'une autre ; mais j'avais étouffé sous la raison les espérances trompées. J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai donné à mon cœur un peu plus d'air et d'espace vers le ciel, et quand M. Desprets a demandé ma main, j'ai fait serment de ne plus penser qu'à

lui. J'ai tenu parole. Dès lors, j'étais prête pour le bonheur !

— C'est que vous n'aviez pas aimé Hector.

— Est-ce à vous de dire cela, Pauline? Ne comparons point nos amours. On peut toujours déraciner de son cœur un sentiment sans avenir. C'est l'orgueil qui nous conseille le désespoir. L'humilité conduit à la résignation. Dans ce monde, où la mort est une loi rigoureuse, où l'on survit toujours à quelqu'un et à quelque chose, la vie n'aurait pas de but, si une tombe qui se ferme nous enfermait avec elle. Quand on perd un ami, ou une illusion, on se console de ne plus les avoir, en pensant qu'on a l'éternité pour les retrouver.

— Vous parlez comme un prêtre, dit Pauline un peu sèchement.

— Je parle comme une femme. Notre mission à nous n'est pas de nous satisfaire, mais de satisfaire les autres; se dévouer est une tâche qui emploie toute la vie et qui se suffit à elle-même. Les cœurs mécontents sont des égoïstes qui veulent stipuler leur part, ou des usuriers qui prêtent leurs sentiments à la petite semaine.

— Suis-je donc une égoïste? s'écria Pauline. Je me jetterais dans le brasier de vos fourneaux pour Hector : je ne vis que pour l'aimer, et si je veux être aimée, c'est pour l'aimer encore plus !

— Vous êtes une âme héroïque, je le sais. Mais les douleurs de votre jeunesse ont éveillé en vous des susceptibilités et des doutes qui aigrissent toutes vos joies. Vous méprisez la vie, vous lui demandez des illusions ! Faites deux parts dans votre existence, mon amie; gardez cette imagination d'artiste, mais gardez-la, comme dans un sanctuaire, et essayez de vivre de la vie de tout le monde. Vous auriez tort de vous plaindre ; vous aviez tous les éléments d'un bonheur

solide, un mari dévoué, à l'esprit juste, à la raison ferme. Ce qui vous manque est un surcroît qu'il faut espérer toujours.

— Oui, vous dites vrai, repartit Pauline avec un soupir et un peu d'ironie, j'ai un mari raisonnable, un intérieur paisible. Il n'en faut pas davantage pour la béatitude du foyer domestique. Mais, enfin, la raison de mon mari n'est pas toujours là. J'ai des heures inoccupées... Ce sont ces méditation qui m'épouvantent et qui m'ouvrent des abîmes.

— Empêchez-vous de penser sans but !

— Vous voyez bien que vous me parlez comme un prêtre, ma bonne amie ; vous voulez faire du ménage un couvent.

— Un couvent des deux sexes, dit Marie en faisant un visible effort pour hasarder cette plaisanterie, et en rougissant beaucoup.

— J'ai peur de moi, reprit Mme de Villemoran en secouant la tête et en devenant rêveuse, quand je vois tout le monde accepter la vie, et moi seule la chicaner toujours. Ne suis-je donc pas faite pour l'existence régulière, normale ? Y aurait-il donc des pauvres femmes fatalement destinées à la lutte ? Cet ennui que j'éprouve, ce désappointement que me donne le devoir, est-ce le signe d'une vocation manquée ?

— Ne blasphémez pas, mon amie, dit Mme Desprets en l'interrompant ; votre seul tort, c'est de concentrer tout le foyer de votre âme sur un seul point, au lieu d'animer toutes les fonctions du ménage et de vous répandre dans toutes vos actions. Vous vivez, vous vous absorbez dans une seule ardeur. Vous voulez être trop aimée, et vous voulez aimer trop.

— C'est vous qui blasphémez, à votre tour, s'écria Pauline.

— Non ! je suis une épouse orthodoxe, continua Marie avec un sourire qui laissait soupçonner quelques déceptions. Vous le disiez vous-même tout à l'heure : on ne peut pas

toujours avoir un mari à contempler, on ne peut pas toujours en être contemplée. L'amour est comme la prière, une élévation de l'âme. Il faut prendre terre quelquefois, mon amie, quand ce ne serait que pour s'élancer plus haut. Mais la prière sans actes est stérile.

— Mais qu'est-ce que l'action ?

— C'est la vie pratique ; disons le mot, c'est le salon et la cuisine ; c'est l'esprit appliqué à la conversation et aux confitures.

— Vous voulez me prouver que je serais sauvée si je faisais la lessive, dit Pauline avec dédain et d'une voix émue ; et j'ai tort, sans doute, de ne pas appliquer mon amour à des ravaudages.

— Voilà encore vos exagérations !

— Tenez, Marie, ne discutons plus... Vous me convertirez mieux par l'exemple que par la leçon. Laissez-moi vous voir, vous admirer dans la grâce de votre ménage, dans l'auréole de vos enfants. Je trouverai peut-être mon secret en vous étudiant. Vos paroles me font mal et votre vue m'enchante. Embrassez-moi, ma cousine, et ne me catéchisez plus.

— Vous vous sentez ébranlée, ma chère, dit Marie en l'embrassant. Voilà pourquoi vous ne voulez plus m'entendre. A bientôt la conversion !

— Je ne sais pas si je serai convertie au désenchantement, mais je me sens heureuse ici. Vous donnez sans doute des parfums à la nature, car elle m'enivre, et je pardonne à cette rivière d'être sale et bourbeuse. L'eau doit être jaune, n'est-ce pas ?

— L'eau n'a pas de couleur, dit Mme Desprets avec un adorable ton sentencieux ; elle emprunte ses reflets aux champs qu'elle arrose, aux services qu'elle rend. La destinée de la femme est pareille. Moi, je charrie un peu, je porte du minerai. Vous, ma belle coquette, vous voulez ne

baigner que des fleurs sur votre passage, et garder un cristal pur; acceptez la loi du rivage, et allez devant vous. Nous courons toutes au même océan.

— Vous devenez poétique, ma chère, dit Pauline en se levant.

— C'est pour vous prouver que la poésie ne meurt pas dans le ménage. Mais on vient me chercher, là-bas. Mon troisième *poëme* s'est réveillé sans doute, et demande à boire. Allons l'apaiser.

CHAPITRE XX

Pauline et Marie ne recommencèrent pas l'entretien du bord de l'eau ; elles ne pouvaient s'entendre.

Pauline parlait *passion*, Marie parlait *devoir*. L'une et l'autre cherchaient de bonne foi une conciliation impossible entre ces deux termes. Mme de Villemoran, par une étrange susceptibilité, trouvait que sa cousine s'était bien facilement résignée à se passer d'Hector. Elle voyait dans ce sacrifice une sorte de dédain de son propre choix et une insulte pour elle-même. Elle eût préféré une rivale ; et elle avait mieux aimé Marie le soir de cette confidence, quand elles s'étaient rencontrées au bas de l'escalier. Mais ce bonheur bourgeois si tôt venu, si tôt accepté, ce mariage de convenance, qui donnait la paix aux deux époux, cet amour officiel qui narguait le sien, tout l'irritait, en lui donnant des torts qu'elle n'avouait pas, quand les faits semblaient les lui reprocher.

Mme Desprets commençait de son côté à ressentir moins de sympathie que d'effroi pour cet amour si impérieux, si insatiable, qui se vantait toujours, s'excitait toujours, jetait un perpétuel défi au monde et à Dieu, et voulait vivre en se

maintenant hors de l'atmosphère respirable. Elle se sentait gênée par cette ardeur fiévreuse ; elle se demandait si c'était bien là de l'amour ; si Pauline n'était pas dupe d'elle-même, si cette prétendue passion n'était pas seulement l'utopie de l'orgueil.

Ces réflexions portaient naturellement Marie à plaindre tout bas Hector, et à l'observer avec la plus vigilante attention. Mais M. de Villemoran était impassible. Il avait sur les lèvres un sourire cloué qui ne s'envolait plus. A peine, en le guettant avec la sagacité d'une âme dévouée qui a des intuitions fraternelles, Marie parvenait-elle à surprendre quelquefois un tressaillement, un pli des lèvres, un battement des cils, une pâleur rapide, un regard plus inquiet. Elle essayait de plonger dans sa pensée ; elle avait surtout une façon de lui tendre son filleul, pour qu'il l'embrassât, qui eût été bien cruelle, si elle n'eût été le piége d'une amitié sans bornes.

Le baptême fut une fête de famille, une grande fête destinée à faire époque. Pauline pria comme une simple chrétienne, dans l'église du village. A Paris, elle eût peut-être souri du sacrement auquel elle participait ; mais là, dans cet humble sanctuaire, elle se fût sentie sacrilége de lutter contre son émotion. Marie lui sut gré de cette ferveur, et l'embrassa tendrement.

— Merci, lui dit-elle, vous serez cause que je gâterai ce dernier-né. Je veux l'aimer par-dessus toutes mes tendresses, pour vous, et je veux vous aimer en lui.

— La mère, répondit Pauline avec mélancolie, combattra l'influence de la marraine. Il sera heureux, parce qu'il est votre fils.

— Il n'est plus à moi seul, il est à nous tous désormais, reprit Mme Desprets ; et si je mourais, ma cousine, vous seriez obligée de lui servir de mère.

— Je ne veux pas songer à cette maternité-là, dit Mme de Villemoran.

— Je ne veux pas non plus que vous y songiez, repartit Marie. J'espère bien vivre assez pour l'élever, ce cher Hector.

Toutes les joies, à la campagne, s'épanouissent dans un dîner. On dîna donc. Quelques voisins, des maîtres de forges, des marchands de bois, avaient été invités. Mme Desprets fit les honneurs avec une grâce un peu languissante. La fatigue de son bonheur lui avait laissé une pâleur adorable. Mise avec goût, mais obligée, pour satisfaire précisément aux exigences du nouveau baptisé, de porter une toilette de convention, elle avait un charme et une élégance qui n'étaient dus qu'à elle-même et qui ne devaient rien à la mode. Pauline l'admira naïvement, mais ne s'immola pas toutefois à son triomphe ; elle fut belle aussi à sa manière ; et, dirigeant la conversation avec une verve éblouissante, elle mit le feu à toutes ses fusées, et tint à honneur de laisser dans l'imagination des convives le souvenir d'un météore. Tour à tour coquette et simple, abordant tous les sujets avec l'autorité et la science d'un professeur, ou bien maniant les paradoxes avec la dextérité d'une Parisienne qui cache son ignorance, elle grisa toutes les têtes.

M. Desprets surtout, qui tenait à passer pour un connaisseur, et qui avait procuré à ses invités cette fête de l'esprit, se montra ravi jusqu'au transport. Il but et fit boire à la santé de la marraine, et comme il était assis à côté d'elle, il lui traduisit son admiration dans les termes d'une courtoisie un peu plus galante et un peu plus profane qu'il ne convenait peut-être.

Pauline sourit de ce grand succès et n'en tira pas vanité. Mais il lui sembla, le lendemain, que M. Desprets n'était pas revenu de l'ivresse de son estime, et qu'il continuait à la

regarder avec des étincelles que la nuit avait eu le temps d'éteindre. Il mit dans son salut une onction toute particulière; il lui prit les mains, en lui souhaitant le bonjour, avec une énergie qui eût été brutale si elle n'eût trahi l'enthousiasme.

Depuis ce dîner, M. Desprets parut tenir beaucoup moins à son mérite de maître de forges et se rappeler complaisamment ses mérites un peu négligés de dandy. Bien qu'il fût le mari d'une excellente musicienne, il ne s'aperçut du bonheur d'avoir un piano à la campagne que lorsque Pauline consentit à jouer ou à chanter. Il se hasarda lui-même dans une romance. Il avait eu, comme avocat, une assez jolie voix de baryton.

Il présenta Hector à une société de chasseurs, et organisa des parties irrémissibles auxquelles des rendez-vous d'affaires, plus irrémissibles encore, l'empêchaient toujours d'assister ; mais il ne se rappelait jamais ces rendez-vous qu'au moment du départ. Hector, engagé, partait seul. M. Desprets restait à la maison : l'affaire malencontreuse le retenait une heure dans son cabinet ; puis, au lieu de rejoindre les chasseurs, il restait avec les dames, il leur tenait compagnie, il offrait de les diriger dans quelques promenades. Empressé envers sa femme, qui le proclamait le plus obligeant des maris, il profitait de ces certificats légitimes pour en mériter d'autres de sa cousine, et ne cessait de l'assiéger de supplications pour qu'elle consentît aussi à le trouver galant, complaisant, charmant.

Pauline, qui perça à jour cette diplomatie, voulut bien se prêter d'abord avec gaieté à ce jeu innocent ; elle en parla même, le premier soir, à son mari. Elle ne vit aucun danger pour elle, non plus que pour Marie, dans cette velléité de braconnage sentimental dont M. Desprets était atteint. Elle n'avait pas été gâtée de flatteries. Jusque-là, l'a-

mour d'Hector avait été silencieux et grave ; la passion étrange de Philippe s'était déclarée avec brutalité ; ce roucoulement entremêlé de gros bouquets, cette élégie, qui empruntait à la familiarité décente de la campagne un attrait et une excuse, lui sourit comme une nouveauté.

Elle voulut, de très-bonne foi, se moquer de ce jeune patriarche qui essayait de se rendre infidèle à la mère adorée de ses trois enfants ; et voulant se distraire des préoccupations autrement sérieuses qui l'agitaient, elle répondit sur le même ton de marivaudage, soupirant en *dièze*, quand M. Desprets soupirait en *bémol*, tombant dans les petits piéges qu'il lui tendait avec une rouerie candide, ne dédaignant pas les fleurs qu'il cueillait pour elle, et trouvant délicieux les fruits qu'il lui offrait.

Nous ne voulons pas exposer à des jugements sévères une héroïne qui nous coûte déjà tant d'efforts de plaidoiries pour être maintenue dans l'estime du lecteur ; et le caractère de Pauline Foucault décourage déjà trop la sympathie vulgaire, qui ne veut que des victimes parfaites, des amoureuses irréprochables, des vertus d'un seul bloc et des couleurs sans ombres, pour que nous risquions de l'accuser de coquetterie féline et d'intentions méchantes.

Beaucoup de femmes, qui n'ont pas encore pris de bâton pour éconduire les complimenteurs, s'offusqueraient de voir Pauline accessible à l'encens de M. Desprets, même pour s'en moquer, et trouveraient immoral qu'elle voulût essayer la trempe du bonheur conjugal de son amie, en feignant de donner la réplique à cet adorateur impromptu.

Rien ne peut et rien ne doit nous empêcher de constater pourtant que Pauline, sans vouloir mettre aucune méchanceté, aucune trahison sérieuse, aucun procédé irrémédiable dans sa conduite, ne fut pas fâchée, — peut-être même sans se rendre compte de ce sentiment, — d'éprouver la

solidité de cette paix d'intérieur qu'elle était venue étudier et envier. Elle était bien certaine de ne pas succomber à la tentation; mais elle eût voulu qu'on la crût tentée, et surtout elle eût voulu rire du tentateur. M. Desprets faisait partie de l'expérience, de l'étude qu'elle s'était imposée. Elle désirait, enfin, immoler à la gloire d'Hector ce fat ambitieux qui accaparait déjà les fruits du mariage et qui convoitait encore les fruits défendus.

Avons-nous besoin, après tout, de fournir tant d'explications? Pauline voulait être coquette. Brave, devant le danger sérieux, elle était taquine devant les dangers apparents. Que celle, d'entre les Parisiennes, qui est sans coquetterie, lui jette la première pierre!

Ce manége n'était pas un crime contre l'hospitalité; en conséquence, le galant maître de forges, ravi de trouver un accueil encourageant dans le sourire de cette Parisienne à l'esprit si distingué, n'imposa plus de bornes à ses espérances et redoubla de séductions de moins en moins timides. Il avait rattaché au clou les vestes de coutil, et mettait des gants pour aller payer les ouvriers. La fleur des champs brillait constamment à sa boutonnière, qui bâillait après la décoration.

Marie s'extasiait à chaque repas, comme si elle y eût entendu malice, sur la tenue irréprochable de son mari, et le complimentait avec un redoublement d'éloges qui mettait une rougeur violente sur les joues du coupable. Pauline souriait, et proposait quelquefois à Hector, comme modèle, la désinvolture typique de son élégant cousin. Hector s'avouait vaincu.

Il ne faut pas croire, au surplus, que la passion de M. Desprets eût des exigences désavouées par le bon ton : il était patient, parce qu'il était content de lui. Chaque marque de bienveillance de Pauline, dûment constatée, lui

procurait un triomphe dont la joie et les douceurs lui tenaient lieu d'aliment pendant quelques jours. Cependant, sa bonne opinion de lui-même, en se fortifiant, acquérait des titres et des droits apparents. Plus il s'admirait, plus il se croyait admiré, et il en vint à s'adorer si complétement, qu'il ne lui sembla plus possible qu'on lui résistât.

Comment obtenir de Pauline un aveu décisif, une explication catégorique ? La coquette se laissait bien presser les mains avec affectation ; elle semblait bien saisir les mots à double entente que M. Desprets décochait devant elle ; mais toutes ces menues faveurs pouvaient être trompeuses, et le maître de forges voulut enfin savoir à quoi s'en tenir.

Un hasard, comme le mauvais génie des ménages sait en procurer à l'esprit sournois de l'insurrection conjugale, permit enfin à M. Desprets de tenter l'épreuve.

Un soir, on était au salon, après une journée d'une chaleur accablante, et chacun, absorbé dans sa rêverie, respectait le silence auquel le calme et la beauté de la nuit ajoutaient un attrait mystérieux. Hector tenait un journal qu'il ne pouvait plus lire. Marie, qui était assise devant le piano, posait à peine, de temps en temps, les doigts sur les touches d'ivoire, et provoquait un son aussitôt étouffé, comme si elle eût craint d'éveiller les enfants.

Pauline était à la fenêtre et contemplait la splendeur du ciel. Le jardin avait des feuilles et des fleurs d'argent. La prairie, qui s'étendait au loin, semblait un lac, tant la lune répandait de lueurs qui pâlissaient l'herbe. Dans le fond de la vallée, par un contraste sublime, les fourneaux lançaient dans le ciel des souffles ardents qui paraissaient mettre comme autant de cratères dans ce paysage de Watteau. Pauline admirait avec langueur ce tableau doux et grandiose. Elle y cherchait une harmonie avec son âme, un symbole. Ces brasiers qui se mêlaient à la mélancolie du

paysage, n'était-ce pas sa pensée ardente et inquiète qui incendiait toujours l'horizon de ses rêves? Elle demandait à la nature le secret de sa destinée. Elle était faite pour le repos? L'émotion qu'elle ressentait, était-elle l'ennui ou l'apaisement? Fallait-il souhaiter vivre ou bien mourir dans les effluves qui la pénétraient de toutes parts?

Elle se détacha, avec un soupir, de la fenêtre.

— Vous sortez? lui dit Marie, qui la vit se diriger vers la porte.

— Oui, j'ai besoin de marcher, de me promener. Quelle belle nuit! Malheur à ceux qu'elle ne console pas!

— Je n'ose vous accompagner, reprit Marie, le jardin m'est défendu le soir. Je craindrais la fraîcheur. On n'a pas le droit d'être imprudente, quand on est mère et nourrice.

— Moi, je ne risque rien, dit Pauline avec tristesse; mais je vous remercie. Je n'ai pas peur de la solitude; je la désire. Qui m'aime ne me suive pas!

— J'accepte la consigne, dit Hector.

Quant à M. Desprets, avec la sagacité d'un cœur épris, il s'était dit qu'une pareille défense n'était pas pour lui. Quelques secondes après la sortie de Pauline, il sortit lui-même du salon, et après avoir affecté, avec un machiavélisme de débutant, de rester sur le perron et d'y allumer son cigare, il était furtivement descendu et s'était glissé dans les allées du jardin, bien décidé à rencontrer Mme de Villemoran et à en obtenir au moins une réponse, un engagement définitif.

Pauline ne pensait guère, en ce moment, à M. Desprets; elle ne pensait guère à ce monde. Troublée par cette nuit argentée, elle dégonflait son cœur des chagrins sans nom qui l'emplissaient; elle se sentait malheureuse sans trouver un malheur à préciser, à haïr; et elle allait à pas lents, dans le jardin, murmurant par intervalles des paroles sans

suite, enthousiaste du décor qui l'entourait, et accablée du drame qu'elle sentait s'agiter vaguement en elle.

A l'extrémité d'une allée, au point le plus éloigné de la maison, comme elle tournait derrière un massif de lilas, Pauline se heurta à M. Desprets qui, en tacticien infaillible, avait calculé l'eudroit le plus propice à une rencontré.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle en se reculant, mais d'un ton banal qui prouvait bien qu'elle n'avait pas eu peur et qu'elle disait cela, en attendant une autre inspiration.

— Vraiment? dit le maître de forges avec galanterie, ce n'est pas la peur que je veux vous inspirer!

— Au fait, reprit Mme de Villemoran, que cette réponse arrachait à sa rêverie, je me souviens : vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? vous m'avez fait des signes ce soir. Il s'agit d'un secret, d'une surprise peut-être pour Marie?

— Il s'agit bien d'un secret, dit M. Desprets en roulant des yeux; mais puisque c'est un secret, nous ne devons être que deux à le connaître.

— Pour plus de sûreté, si vous le gardiez à vous seul?

Et Pauline voulut continuer sa promenade. Elle n'était pas en veine de coquetterie. Mais la fatuité de M. Desprets avait de quoi forcer un peu, à cet égard, la disposition.

— Oh! ne vous éloignez pas, ma cousine, avant de m'avoir entendu. Je croirais que vous me haïssez, ou bien, comme vous le disiez tout à l'heure, que vous avez peur de moi.

— Je ne vous hais pas, mon cousin, dit Pauline, et je n'ai pas peur de vous.

Cela fut dit d'un ton délibéré auquel M. Desprets se trompa complétement. Il n'entendit que la réponse; il ne saisit pas l'accent qui la commentait, et en faisait une moquerie.

— Bien vrai! demanda-t-il avec un soupir.

— Très-certainement, mon cousin, et, pour vous le prouver, tenez, je prends votre bras. Promenons-nous et causons. Qu'avez-vous à me dire? Voyons! en deux mots.

— En deux mots! comme vous y allez, balbutia l'amoureux industriel; c'est que ce n'est pas facile à dire.

— Vous croyez? Essayez un peu, mon cousin.

Et Pauline avait une voix si engageante, que M. Desprets frissonna d'espérance.

— Eh bien! dit-il.

— Eh bien! quoi? Vous m'aimez, n'est-ce pas? c'est là le grand mystère.

— Oui, souffla M. Desprets en saisissant une main de Pauline, qu'il essaya d'approcher de ses lèvres.

— Moi aussi, je vous aime, mon cousin, répliqua Pauline en se dégageant avec dignité et en reculant de deux pas.

— Oh! si je pouvais le croire!

— Croyez-le! oui, je vous aime, vous, votre femme, vos trois enfants, et je m'étonne que vous ayez attendu ce clair de lune pour vous en assurer.

Pauline riait.

— Mais ce n'est pas cela, reprit d'une voix haletante le maître de forges, qui s'enhardissait, et qui voyait une feinte dans la retraite de Pauline; vous parlez d'amitié, et moi, je parle d'amour.

Pauline leva au ciel un regard brillant de mépris, comme pour l'attester et le prendre à témoin de la comédie qu'elle allait faire jouer à ce mari infidèle et du mensonge qui présidait à la paix de ce ménage si envié.

— Ainsi, vous n'aimez plus votre femme, demanda-t-elle brusquement et en se posant en face de M. Desprets, et c'est moi que vous aimez?

— Il ne s'agit pas de ma femme. Certainement, j'ai pour

elle du respect et de l'estime ; mais il y a entre elle et vous tant de différence. Ah ! croyez-le ! c'est d'aujourd'hui seulement que je comprends l'amour.

— C'est d'aujourd'hui, monsieur, que je vais commencer à en douter, moi, dit Mme de Villemoran avec sévérité. Qui donc méritera votre dévouement, si ce n'est cette admirable créature qui vient encore de vous rendre père, et qui vaut mieux que moi, croyez-le ?

Ne discutons pas des mérites, reprit M. Desprets. Je vous aime. Voilà ma raison. C'est votre faute : ce n'est pas à vous de me la reprocher.

— C'est ma faute, à moi, si vous trompez la plus sainte des femmes? C'est ma faute ? Mais croyez-vous donc que je sois capable de vous aider dans cette trahison ? Non, monsieur. J'ai pu rire de vos galanteries, m'amuser comme d'un jeu de vos adorations après le dessert ; mais il n'y avait rien de plus de ma part. Voyons, mon cousin, je ne veux pas me fâcher d'un sentiment qui profite de la parenté pour s'attendrir. J'accepte cette déclaration comme une plaisanterie ; ne me faites pas même d'excuses, donnez-moi la main ; je vous pardonne, et parlons d'autre chose !

— Mais ceci est sérieux, reprit M. Desprets, qui se sentait capable d'une folie, si on le poussait à bout, je vous aime ; je veux vous le redire encore.

— Eh bien ! dites-le moi trois fois, quatre fois, dix fois, et qu'il n'en soit plus question, s'écria Pauline en haussant les épaules, mais je vous défie de me forcer à vous répondre.

— Vous êtes cruelle !

— Envers qui donc, mon cousin? Est-ce envers mon mari, dont je défends l'honneur, ou envers votre femme, dont je veux sauvegarder le bonheur? Est-ce même envers vous, qui rougirez demain de cette folie ? Il y a là-bas, dans ce salon, où nous devrions être, deux cœurs plus parfaits

22.

que les nôtres, qui étaient faits pour se comprendre et s'aimer. Eh bien! ils préféreraient toutes les douleurs humaines à l'ignominie de nous trahir, et c'est ce couple-là que vous me proposez d'insulter doublement? Allez chercher ailleurs une complice! Marie m'a sacrifié son amour; je mourrai insolvable envers elle, car, en vous repoussant, je ne lui ferai pas à mon tour de sacrifice.

— Qui sait? dit M. Desprets, à court d'arguments et se sentant blessé jusqu'au plus profond de sa vanité; qui sait si ces deux êtres vertueux ne profitent pas du tête-à-tête que nous leur ménageons?...

— Taisez-vous, s'écria violemment Pauline, vous me faites horreur! Si Marie pouvait se douter d'une pareille calomnie, elle en mourrait de chagrin. Oh! les hommes!

— Eh! mon Dieu! je n'ai fait qu'une supposition, dit le maître de forges qui affectait le ton ironique, et qui ne se souvenait plus guère de son premier métier d'avocat, ou bien qui s'en souvenait comme le jour de la condamnation à mort de son client.

— Cette supposition n'est pas courageuse, repartit Mme de Villemoran, et elle pourrait avoir d'autre danger encore que celui d'une calomnie. Que deviendrais-je, moi, qui n'ai pas de goût pour la consolation que vous pourriez m'offrir, si j'étais capable de vous croire?

Pauline ne raillait plus; elle était en proie à une colère fébrile, et une inquiétude nouvelle paraissait l'agiter.

Elle se tut tout à coup. La brise, qui traversait le salon ouvert des deux côtés, répandait dans le jardin des lambeaux d'harmonie. Marie chantait. Cette voix si fraîche et si pure, qui modérait ses accents par précaution maternelle, protestait d'une manière si sainte et si écrasante, que M. Desprets se sentit honteux, et que Pauline, le prenant tout à fait en pitié, lui tourna le dos, sans vouloir continuer l'entretien.

— Un dernier mot, s'écria le maître de forges, me pardonnez-vous ?

— Hélas ! ce n'est pas moi seule que vous avez offensée !

— C'est de vous seule que je veux le pardon.

— Eh bien ! oui, je vous pardonne, car vous ne savez pas ce que vous avez fait ; mais, comme vous seriez capable de recommencer, je partirai demain.

— Déjà ?

— Je n'aurais qu'à m'aviser d'être encore coquette ! C'est un jeu dangereux ; j'y renonce.

— Vous vous confessez, en riant, d'un tort réel, dit le sentimental M. Desprets, car vous avez paru encourager mon amour.

— Eh bien, il me semble que je le décourage assez pour que l'équilibre soit rétabli. C'est vrai, j'ai voulu voir ce qu'il y avait de loyauté, de foi solide dans l'engagement commercial que vous avez pris d'aimer Marie. Hélas ! je n'ai que trop réussi, puisque, ne voulant que vous trouver ridicule, j'ai failli vous trouver odieux !

— Madame ! dit M. Desprets d'un ton majestueux.

— Eh bien ! quoi ! Vous allez me haïr ! Je ne demande pas mieux.

— Ah ! vous êtes un démon, s'écria le pauvre maître de forges, en frappant du pied et en croisant les bras sur sa poitrine, comme pour y faire rentrer son cœur qui en était sorti.

— Il serait donc impardonnable de me sacrifier une ange' répliqua Pauline, qui lui tira sa révérence et s'achemina vers la maison.

Marie était toujours au piano. Hector s'était approché d'elle ; il était assis, et se penchait comme pour continuer une conversation à voix basse. Mme Desprets était rêveuse, et bien qu'elle chantât par intervalles, elle courbait la tête

avec tristesse. La lune, qui pénétrait par la porte et par les fenêtres ouvertes, éclairait assez ce tableau pour que Pauline, en rentrant, pût en saisir tous les détails. Elle se sentit atteinte par un soupçon. Les sottes paroles de M. Desprets lui revinrent en mémoire. Si Hector et Marie!... Mais, non, cette jalousie était une injure; elle voulut l'étouffer, et vint droit à Marie :

— Quelle belle soirée! dit-elle en riant : vous avez eu tort de ne pas m'accompagner, la promenade vous eût fait du bien.

— Tout à l'heure, Pauline, vous vouliez être seule.

— Mais j'avais oublié que le jardin était peuplé. J'ai fait la rencontre de votre mari.

— Ah! dit Mme Desprets en relevant la tête.

— Qu'avez-vous donc, Marie? Vous pleurez?

— Je pleure peut-être de ce qui vous fait rire.

— Voici M. Desprets, interrompit brusquement Hector, qui sortit du salon pour aller à la rencontre du maître de forges.

— Marie, dit gravement Pauline, quand elles furent seules, nous avons à causer.

— Vous ne voulez plus me faire de confidences, répondit Marie avec douceur.

— C'est que je ne vous ai pas encore assez répété combien je vous aime, continua Mme de Villemoran avec transport et en serrant sa cousine dans ses bras.

— Eh bien! il est tard, remettons cette confidence à demain matin.

— A propos, nous partirons demain.

— Hector ne m'a pas parlé de ce départ.

— C'est qu'Hector ne le connaissait pas ; je vais le lui annoncer.

Les deux jeunes femmes se regardèrent dans l'obscurité

de cette nuit éclatante. Leurs deux yeux se pénétrèrent. Elles se serrèrent la main en silence, et allèrent au-devant des deux cousins qui se promenaient ensemble devant le perron, se tenant bras dessus bras dessous, comme les meilleurs amis du monde.

Hector était en train d'allumer un cigare au cigare de M. Desprets, et ces deux maris avaient l'air de s'embrasser avec du feu.

CHAPITRE XXI

Personne ne s'étonna, le lendemain matin, d'entendre parler de départ pour le jour même. Hector avait cédé sans observation au désir de Pauline. M. Desprets n'osa pas insister.

Comme on préparait la voiture qui devait conduire M. et Mme de Villemoran à la ville voisine, les deux jeunes femmes descendirent dans le jardin, qu'elles traversèrent, et firent une dernière promenade dans la prairie.

— Marie, dit Pauline avec tristesse, je regrette d'être venue. Je ne suis pas guérie, et j'ai alarmé votre bonheur, sans avoir rassuré le mien.

— De quelles alarmes voulez-vous donc parler ? demanda Mme Desprets avec un sourire résigné et d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir.

— Oh ! vous me comprenez !

— Pour une petite coquetterie de M. Desprets?

— Quoi, vous n'êtes pas jalouse ?

— Jalouse de vous, ma cousine? Vous savez bien que je ne puis pas l'être. Quant à mon mari, il a reçu une leçon,

n'est-ce pas? Vous la lui avez donnée complète; je n'ai pas à me plaindre.

— Pourvu qu'il en profite! dit Mme de Villemoran sans dissimuler son étonnement du sang-froid de Marie.

— De cela, je ne saurais répondre, dit Mme Desprets d'un ton mélancolique; tout ce que je puis demander à Dieu, c'est qu'il s'adresse toujours à une honnête femme, et qu'il ne tombe pas aux mains d'une coquette, qui le perdrait pour moi et pour ses enfants.

— Comme vous êtes calme!

— Pourquoi m'irriterais-je! Ma conscience me dit de paraître ignorer des torts que le dépit rendrait irrémédiables. On ne retient pas les infidèles par des larmes ou par la colère. M. Desprets est jeune; il n'a pas eu de déceptions. Je ne puis pas entreprendre de lutter contre tous les rêves qui l'éblouissent et l'entraînent. Je redoutais cette épreuve; j'espérais qu'à force de soins et... de famille, j'obtiendrais qu'elle me fût épargnée. Je vois qu'elle me menace. J'y suis préparée.

— Quoi! vous vous résigneriez à vivre sans amour?

— Ma chère Pauline, ne mêlons pas de roman à la prose de la vie. L'amour (et je n'établis pas de différence entre nos deux manières de le comprendre), l'amour est un acte de foi que l'âme fait avant de se dévouer. C'est une préparation, c'est une invitation au mariage; mais ce n'est pas tout le mariage : j'ai mes enfants à élever, l'honneur et la paix de mon foyer à maintenir intacts. Les torts personnels de M. Desprets ne me déchargent pas de ce devoir. Moi seule je suis atteinte. C'est une blessure qui pénètre dans le cœur et qui ne doit pas en sortir. Que voulez-vous que je fasse? Il ne faut pas fermer la porte au repentir.

— Ainsi, vous pardonnez?

— Je suis la femme de M. Desprets, dit Marie avec une

simplicité touchante ; tant qu'un scandale public, tant qu'un désordre incompatible avec le respect que je me dois à moi-même, ne m'aura pas ouvertement déliée de mon serment, je serai toujours pour lui ce que j'ai été par le passé.

— Mais cette feinte est horrible ! Mais le mariage à ce prix est une galère !

— Vous disiez, Pauline, que le ménage manquait d'émotions ; vous voyez bien le contraire ! Que pouvez-vous imaginer de plus émouvant que ce sacrifice ?

— Mais ne peut-on, en respectant ce que vous appelez sans doute des convenances, se réserver au moins la liberté dans l'intérieur ?

— Non, reprit Marie en pâlissant un peu, le seul avantage qui reste à la femme pour défendre son bonheur, c'est cette intimité forcée. On ne doit y renoncer que quand tout est perdu. Je suis vaillante, mon amie, et, pour mes enfants, pour M. Desprets lui-même ; je saurai souffrir, comme, au besoin, je saurais lutter.

— Pour lui, dites-vous ?

— Oui, pour lui, qui a besoin de rester le chef, le père ; pour lui, dont je sauvegarderai toujours la vanité. J'ai bien vu que la flamme de votre esprit l'attirait et lui donnait des ailes de papillon. Je n'ai pas douté de vous un seul instant ; aussi n'ai-je manifesté aucune jalousie, et me suis-je retirée dans l'ombre, un peu triste seulement ; mais si j'avais eu affaire à une coquette sans pitié, oh ! j'aurais intrépidement combattu ! Nous autres provinciales, nous mettons nos belles robes et notre esprit des dimanches dans une armoire. Mais, enfin, on peut les en tirer, dans les grands jours, et j'imagine que, si je m'en donnais la peine, je ferais connaître à M. Desprets une femme un peu plus mondaine et un peu moins sotte que celle qu'il a cru épouser.

— Vous, Marie, vous triompheriez de tout le monde !

— Excepté de vous, Pauline, interrompit Mme Desprets avec un petit sourire et un battement des paupières.

— Puisque vous avez triomphé de vous-même ! ajouta Mme de Villemoran.

—Oh ! moi, je connaissais mon endroit faible ; c'est là que je me suis frappée. Mais, si mon mari ne s'adresse pas à de trop éclatantes héroïnes, je le leur disputerai. C'est une force que d'être trompée et de ne pas se plaindre ; cette force-là, je l'aurai toujours. L'estime que veut bien me garder M. Desprets le ramènera souvent au bercail. C'est près de moi qu'il se consolera, et l'obstination de mon dévouement lassera ses caprices.

— Je n'aurais pas votre courage, votre énergie tranquille, s'écria Pauline en frissonnant ; le mariage, dans de semblables conditions, me paraîtrait une chaîne honteuse que je secouerais.

— C'est pourtant là une condition ordinaire, et la seule façon, dans certains cas, de garder la paix et la dignité.

— Mais vous me parlez toujours de paix et de dignité, dit Mme de Villemoran, comme si le ménage était seulement un rôle à jouer, et comme si le cœur ne devait pas être sincèrement de la partie. Il ne s'agit pas d'être heureuse pour les regards des autres, mais d'être heureuse pour soi.

— Eh bien ! on peut être heureuse en agissant ainsi.

— Je ne sais, Marie, si je dois vous admirer ou vous blâmer ; mais, en tout cas, soyez certaine que je ne saurais pas vous imiter.

— Hector, lui, ne mettra jamais votre courage à l'épreuve !

— Ce n'est pas là ma raison ; mais il me semble que l'amour tel que je le conçois, tel que je l'éprouve, ne s'accommoderait pas de ces hypocrisies ; il est exclusif, impla-

cable. Vous n'aimez pas votre mari, ma pauvre enfant, voilà pourquoi vous vous engagez à l'aimer toujours.

— Pauline, Pauline, prenez garde ! dit Marie en tressaillant.

— Oui, je suis brutale dans mes arguments, mais permettez-moi de vous parler comme je vous ai déjà parlé une fois. Vous êtes une sainte ; les passions humaines ne montent pas jusqu'à votre front pour l'étourdir. Voilà pourquoi la résignation vous est facile. Ah ! si vous aimiez !

— Si j'aimais, reprit Marie d'une voix qu'elle voulait affermir, mais dont les notes profondes avaient une vibration, je ne changerais rien à ma conduite, rien à mon plan. L'amour est une inspiration, un entretien perpétuel dans l'infini qui nous élève et nous isole ! Tout est facile alors. Ah ! ne dites pas que l'amour me rendrait faible. Il m'ôterait la gloire ; mais il me donnerait l'apparence de l'égoïsme.

— Je ne parle pas d'aimer M. Desprets, repartit Pauline avec lenteur, en observant son amie.

— Si j'éprouvais un autre amour, répliqua Marie que ces confidences entraînaient, je le cacherais si bien, je le purifierais dans des flammes si ardentes, que personne n'aurait le droit de me le reprocher, et que, brûlant au fond de moi, pour me consoler et me conseiller, il m'entraînerait au devoir, au lieu de m'en détourner.

Mme Desprets, en parlant ainsi, était sublime de beauté et d'enthousiasme. Pauline, qui la regardait avec un soupçon, fut éblouie. Il lui sembla qu'elle assistait à une transfiguration ; mais, en même temps, elle se sentit atteinte et foudroyée. Il y avait trop de lumière dans les yeux de sa cousine pour qu'il n'y eût pas de l'amour au fond de son âme. Cette martyre laissait voir le feu de son bûcher.

— Marie ! s'écria Mme de Villemoran, en prenant les deux mains de sa cousine dans les siennes, vous me trompez au-

jourd'hui ; vous m'avez menti, il y a cinq ans ; vous aimez Hector !

Marie ne chancela pas sous l'impétuosité de cette attaque, elle regarda Pauline avec ses beaux yeux ouverts qui laissaient voir jusque dans sa pensée, et, rougissant à peine, elle répondit simplement :

— Je ne vous ai pas trompée, mon amie, et je ne vous ai pas menti ; j'ai tenu toutes mes promesses envers vous. Le reste est mon secret. Vous ne me l'avez pas demandé ; mais, s'il le faut encore, prenez-le.

— Ainsi, vous l'aimez?

— De quel droit, ma cousine, me faites-vous cette question? demanda Marie. Vous êtes cruelle!

— J'aime mieux qu'il en soit ainsi, dit Pauline d'un air sombre ; du moins je n'ai pas tort quand je défends l'amour. Vous voyez bien que c'est cette passion qui vous donne du courage.

— Elle m'en a surtout donné, il y a cinq ans ; ne l'oubliez pas, ma cousine, reprit Mme Desprets avec un ton de doux reproche. Quant à ces épreuves d'aujourd'hui, quant aux misères de mon foyer, j'ai là-haut trois petits êtres qui me consolent et qui m'aident.

— Vous serez donc toujours et jusqu'au bout ma rivale ! murmura Pauline en joignant les mains.

— Votre rivale? Est-ce bien à vous à me jeter ce mot odieux au visage, ma chère Pauline? En tout cas, convenez que j'ai pris quelques précautions pour assurer votre tranquillité, et, si l'un de nos deux maris peut donner de l'inquiétude à sa femme, ce n'est pas le vôtre.

— Hector était près de vous, hier.

—Ingrate! dit Marie avec le plus navrant et le plus charmant sourire qui ait jamais fait briller la pitié et le dévouement sur des lèvres de femme.

— Oui, je suis ingrate, je suis folle, je suis malheureuse, reprit Pauline en fondant en larmes; tout m'accable. Voilà que je n'ai pas même le mérite de m'éloigner par respect pour votre bonheur! Je croyais fuir votre mari, c'est vous qui me forcez à m'éloigner avec le mien; et, dans ma jalousie contre un sentiment que j'admire, je n'ai pas la ressource de pouvoir vous haïr; car vous êtes si grande, si noble et si pure, que vous m'accablez, en me désarmant.

— Pauvre âme exaltée! reprit Mme Desprets, en appuyant par un geste caressant la tête de Pauline sur son épaule, je ne suis pas meilleure que vous.

— Comme vous êtes vengée, Marie, de notre entretien d'il y a cinq ans! Aujourd'hui, c'est moi qui suis vaincue!

— Singulière vengeance, et que M. Desprets rendra plus complète, n'est-ce pas? Non, nous ne sommes pas rivales; nous ne sommes pas ennemies; et si la force m'a trahie aujourd'hui, si j'ai laissé toucher à une pensée, à un remords plutôt qu'à un sentiment que je croyais bien caché, bien enfoui dans le plus profond de mon cœur, ce secret ne peut pas nous empêcher de nous aimer. Soyons supérieures à ces souffrances, et ne vous repentez pas d'être venue, mon amie, vous ne m'envierez plus... Mais je vois nos infidèles qui s'approchent; essuyez ces vilaines larmes de colère; M. Desprets s'imaginerait que vous pleurez de le quitter.

Marie souriait en parlant ainsi, et passait, comme une caresse, ses doigts charmants sur les paupières de sa cousine.

— Comme vous l'auriez rendu heureux! dit Pauline à voix basse en retenant au passage la main de Marie, qu'elle appuya sur ses lèvres.

Marie ne répliqua rien à ce dernier mot jeté dans un soupir, et, pressant le pas, elle rejoignit Hector et M. Desprets.

Les adieux furent embarrassés et contraints. Marie garda

seule une présence d'esprit pleine de grâce, qui vint en aide à tout le monde. Elle souffla le mot nécessaire à son mari, et donna à Pauline le courage de dominer son émotion.

Heureusement, on amena les trois enfants. Ce fut un prétexte dont chacun profita.

Pauline dévora de caresses son filleul.

— Le verrai-je grand? dit-elle avec mélancolie. Je serai bien vieille, quand il sera un jeune homme!

— Vous savez que j'ai contracté une dette de dragées, interrompit bravement Mme Desprets; ne me laissez pas insolvable.

Ce n'est pas pour un baptême que vous viendrez chez moi, mon amie!

— Vous me permettrez donc d'aller vous voir? dit Marie à demi-voix avec une nuance d'ironie douce, perceptible pour Pauline seulement.

— Avez-vous donc besoin de permission? demanda Hector, qui avait entendu et peut-être bien compris; nous vous avons gardé votre chambre, ma cousine : elle porte toujours votre nom.

— Nous ne pourrons pas offrir à M. Desprets le plaisir de la chasse, reprit vivement Pauline qui voulait lutter de sang-froid, et qui, ne pouvant s'en tenir à la politesse, allait toujours de la douleur à la moquerie; — le gibier est rare à Paris, et mon cousin est un grand chasseur.

M. Desprets était rouge comme le métal dans le fourneau; il essaya de dire quelque chose.

— Oh! je sais bien me passer de la chasse.

— Surtout, n'est-ce pas, quand le gibier vous manque?

On était arrivé à la grille. Pauline se jeta dans les bras de sa cousine, et, l'entraînant un peu à l'écart :

— Je ne veux pas rester, et j'ai peur de m'en aller, lui dit-elle en la serrant contre sa poitrine; quelque chose me

dit que je devais guérir ici et que je tourne le dos à la vie Pardonnez-moi l'amertume de mes paroles de tout à l'heure et jurez-moi de venir, si je vous appelle.

— Je me ferai appeler, répondit Marie avec une pitié caressante, et je vous écrirai ; il faudra bien vous donner des nouvelles de votre filleul, mauvaise marraine.

— Vous allez l'aimer mieux que les autres, celui-là, n'est-ce pas, Marie, à cause de son nom?

— Me reprocherez-vous donc d'aimer aussi mes enfants?

— Je suis folle! Adieu, dit Mme de Villemoran en montant dans la voiture.

Hector et Marie se touchèrent la main. M. Desprets assura M. de Villemoran de sa parfaite amitié, et salua sa cousine avec respect; puis la voiture s'ébranla, franchit la grille et partit au grand trot.

Marie les suivait du regard avec tristesse. Elle tenait son plus jeune enfant sur les bras. Au bout de quelques instants, elle s'aperçut qu'elle pleurait et que les joues roses de son nourrisson avaient reçu les larmes. Elle les essuya dans un ardent baiser.

M. Desprets, lui aussi, regardait sur le chemin; mais il n'était pas d'humeur mélancolique, ni disposé à pleurer.

— M. de Villemoran est un charmant homme, dit-il à Marie en se tournant au bruit des caresses données à l'enfant. Quant à sa femme, malgré son esprit, ou bien à cause de son esprit, elle ne me plairait guère.

— Vraiment? vous êtes difficile, mon ami!

— Prends-t'en à toi qui m'as formé le goût, répondit M. Desprets en déposant un baiser sur le front de sa femme.

Marie regarda le maître de forges sans dédain, et comme si elle le remerciait de ce compliment sincère.

— Veux-tu que je te dise? reprit celui-ci; je ne crois pas que ton cousin soit heureux !

— Le soupçonneriez-vous d'être jaloux?

— Non; mais sa femme est coquette et d'un caractère qui ne semble pas facile. Pauvres gens! ils paraissaient envieux de notre bonheur!

Marie feignit de s'occuper de l'enfant qui s'éveillait, et laissa son mari achever sa phrase. Elle avait peur d'en entendre davantage.

Pendant ce temps, la voiture gravissait lentement un coteau. Pauline avait hâte de parler; elle avait des soupçons dans le cœur, des questions sur les lèvres, elle regardait son mari à la dérobée; elle espionnait son attitude, pour surprendre un geste, un mouvement, un soupir ; mais elle ne savait comment aborder le sujet de ses préoccupations. Ce fut lui qui, devinant son embarras, lui vint en aide.

— Eh bien! Pauline, comment te trouves-tu de ce séjour?

— Mal! Ce modèle des ménages me fait horreur! Voilà donc à quel prix la paix s'achète! Ah! mon ami, souffrons, mais aimons-nous!

— Crois-tu toujours que la campagne soit indispensable au bonheur?

— Ne te moque pas de mes caprices. Si tu m'aimes, tous les endroits me sembleront doux et superbes avec toi.

— La galanterie de M. Desprets t'a rendue incrédule.

— Ce n'est pas lui qui me porte à douter, c'est elle!

— Marie, la pauvre femme !

— Oui, Marie, qui ne peut aimer ce fat insupportable; Marie que j'ai retrouvée plus radieuse qu'autrefois ; Marie, qui m'est supérieure en beauté et en vertu ; Marie, enfin , qui t'a aimé !

— Et qui nous a mariés, interrompit M. de Villemoran.

— Le beau mérite! tu ne l'aimais pas, et je t'aimais! Crois-tu donc que, si elle ne se fût retirée, je lui aurais cédé humblement la victoire?

— Ne parlons pas du passé.

— Te serait-il pénible d'y songer?

— Ce que j'ai fait, je le ferais encore.

— Bien sûr?

— Quelle preuve te faut-il?

— Que disais-tu donc à Marie, hier au soir, dans le salon, quand je suis rentrée? Tu étais penché vers elle; elle était émue!

— T'ai-je questionnée sur le discours de M. Desprets? dit Hector en plaisantant.

— Mais je ne m'accommoderais pas d'un dialogue entre vous qui ressemblât à mes entretiens avec son mari! s'écria Pauline, moitié riante, moitié irritée.

— Aussi n'as-tu rien à craindre?

— Tu ne veux pas me répéter ce que vous vous disiez ainsi?

— Ai-je des secrets pour toi, Pauline, quand ces secrets sont les miens?

Pauline fut étonnée de ce refus plein de douceur, mais de fermeté.

— J'ai bien envie de faire retourner la voiture, dit-elle en pâlissant, Marie m'avouera tout.

Si tu as cette certitude, pourquoi être inquiète? La franchise de Mme Desprets te garantit.

— Hector, tu es un honnête homme, tu n'as jamais menti. Jure moi que tu m'aimes toujours et que tu n'aimes pas Marie.

— Voilà un enfantillage qui me fait de la peine.

— Non! tu as raison; ne jure pas. C'est de la folie de ma

part ! D'ailleurs, par humanité, par pitié, tu pourrais commettre un parjure !

— D'où vient cette agitation, ce doute étrange? demanda Hector en attirant sa femme avec bonté, et en essayant de lire dans ses yeux. Quelle mauvaise pensée t'est venue?

— Est-ce que je sais pourquoi je suis malheureuse? s'écria Pauline, qui éclata en sanglots; pourquoi je suis jalouse? C'est que j'ai peur de me faire haïr; c'est que je sens mon insuffisance. Tu peux te lasser, à la fin, de ces caprices, de ces fièvres... Et puis, pourquoi me dis-tu que tu as un secret de moitié avec Marie ! Elle m'en a confié un, elle aussi; ou plutôt, celui-là, je l'ai deviné, je l'ai arraché, et si je découvrais en toi le même secret, je me jetterais sous les roues de cette voiture.

Pauline, en parlant ainsi, se renversait en arrière, cachant son visage dans ses deux mains et étouffant ses cris.

Hector n'essaya pas de lutter contre ce soupçon; il aima mieux l'endormir. Les paroles irritaient Pauline. Il ne lui dit rien; mais, l'entourant de ses bras avec une câlinerie paternelle, il la berça sur son cœur, la magnétisant de la main et des lèvres. La douceur triomphait toujours de cette nature impérieuse. Quand Pauline eut pleuré longtemps, elle éprouva le bien-être d'une convalescence, et, se relevant lentement :

— Pourquoi m'empêches-tu de désespérer tout à fait? lui dit-elle. Il faut bien que j'en vienne là ! Tu me rattaches à la vie pour que je souffre ensuite davantage. Aie pitié de moi en me repoussant; ce sera plus tôt fini.

— Mauvaise tête ! soupira Hector.

— Va! nous n'étions pas destinés l'un à l'autre ! Nous nous sommes trompés, ou plutôt je n'étais faite pour personne et pour rien, moi qui ne sais être ni amante, ni épouse, ni mère, ni amie ! Tu aurais dû me laisser à lady

Fitz-Péters, à Mme Bellamy, ou peut-être bien à Mme de Saint-Ovide. Je suis un châtiment immérité. Quand tu seras fatigué de mes reproches et de mes injustices, tu me le diras, je te laisserai. J'ai cru pourtant que c'était bien facile d'aimer et d'être aimée !

— C'est facile, dit Hector, il n'y a qu'à accepter simplement l'amour.

— Pourquoi retournons-nous à Paris ? demanda tout à coup Pauline.

— Veux-tu rester ici, à la forge ?

— Non, grand Dieu ! j'y deviendrais folle ! Cette *nursery* sans amour m'épouvante ; mais je redoute la solitude de notre petite maison. J'ai besoin de me calmer, ou plutôt de m'étourdir.

— Où veux-tu aller ?

— Je ne sais, tous les endroits du monde me sont indifférents. J'ai voulu ce voyage ; il ne m'a pas réussi ; je n'ose plus avoir maintenant de volonté. Au premier relai, à la première ville, nous suivrons l'indication d'un poteau, et nous irons devant nous. Je dois avoir dans les veines une goutte de sang de bohémienne. La vie régulière, les projets médités me sont funestes. J'ai la nostalgie de l'inconnu.

— Allons donc chercher l'inconnu ! dit simplement Hector.

CHAPITRE XXII

Comme on allait entrer dans Vassy, Pauline, restée depuis quelques instants silencieuse dans son coin, pencha tout à coup la tête hors de la portière. Elle cherchait à voir de loin l'oracle dont elle avait parlé.

— Regarde ! dit-elle à Hector ; quelle est cette affiche éclatante ?

En effet, sur une des premières maisons de la ville, un placard en lettres rouges s'étalait avec une insolence de coloris qui a été bien exploitée et bien dépassée depuis 1846.

Hector lut à haute voix : BADE.—*Saison des eaux*, etc., etc. Après ces mots qui appelaient les passants, suivait l'énumération invariable des plaisirs variés de cette résidence.

— Ainsi, nous allons à Bade? demanda Pauline avec un battement de cœur, comme si cette décision, confiée au hasard, eût eu une énorme gravité.

— Allons à Bade ! les truites y sont excellentes, les eaux inoffensives, le paysage est coquet, la solitude n'y est pas redoutable, dit Hector en souriant ; mais pourquoi cette émotion ?

— C'est une folie, répliqua Mme de Villemoran. Je m'é-

tais dit tout bas à moi-même que j'allais me condamner ou m'absoudre, selon l'endroit que nous allions subir. Il y a des pays où je redouterais d'aller et qui seraient pour moi comme un arrêt de mort. Bade me déconcerte, c'est un endroit banal. Je ne sais qu'en penser; je ne l'avais pas prévu.

— Raison de plus, peut-être, pour y courir sans retard, dit Hector. Tu n'as encore contre ce pays-là aucune prévention, et nulle déception ne s'y prépare.

— Des préventions? j'en ai contre tout, et cependant toute chose m'ôte une illusion. Bade ne me guérira pas. Mais allons-y.

Le voyage se fit plus gaiement qu'on ne devait s'y attendre; Pauline, qui satisfaisait ses moindres caprices avec l'énergie qu'elle eût mise au projet le plus héroïque, avait une impatience d'arriver, un besoin de voir Bade qui l'empêchait de songer à ses ennuis. Elle montrait une vivacité d'impressions, une curiosité de pensionnaire, s'extasiant volontiers devant le moindre clocher, trouvant superbes les pays qu'elle traversait par un rayon de soleil, haïssant et maudissant les contrées qu'elle voyait par la pluie.

De sa jalousie, de Marie, de ses enfants, de M. Desprets, il n'en était plus question. L'angoisse se tordait au fond de sa pensée et n'osait plus remonter jusqu'à ses lèvres. La distraction et la curiosité l'enchaînaient. Hector étudiait cette étrange mobilité de sensations et croyait y voir un symptôme consolant.

— Elle a plus besoin d'apprendre que d'oublier! se disait-il.

Ils arrivèrent à Bade le soir du quatrième jour et descendirent à l'hôtel d'Angleterre. Pauline, malgré la fatigue de la route, prit à peine le temps de dîner, voulant jouir sans délai du premier aspect de ce paradis des joueurs, dans lequel elle apportait, elle aussi, un enjeu.

Elle entraîna Hector vers l'allée de Lichtenthal. Elle avait jeté, en passant, un coup d'œil à la maison de conversation.

— Ce pays-ci n'est pas effrayant, dit-elle en voyant les élégants équipages et les cavaliers qui revenaient de la promenade, ce n'est pas plus sauvage que les Champs-Élysées. Quant on ne veut ni penser, ni aimer, ni haïr, mais se reposer dans un murmure, cet endroit est commode. Sans la roulette, il ne s'y jouerait jamais de drame. Ce n'est pas un salon, ni un théâtre; c'est un vestiaire : on y voit des mannequins de tous les pays qui ont l'air de se guérir, et qui font semblant de s'amuser; c'est charmant, délicieux; nous resterons longtemps, mon ami.

Hector sourit faiblement. Il savait au juste ce que valaient ces résolutions de séjour.

— Nous resterons jusqu'à la chute des feuilles, dit-il.

La nuit était venue. La soirée était douce et belle. C'était fête dans le ciel, et fête dans la maison de conversation. La lune répandait sur les pelouses une lumière qui veloutait le gazon. Les collines apparaissaient dans le fond, comme des décors de satin bleuâtre. On voyait, par les fenêtres ouvertes, passer et tourbillonner les valseurs de tous les pays que l'orchestre mêlait dans une harmonie cosmopolite. C'était la sainte-alliance des peuples réalisée par Strauss.

— Quel beau joujou! murmura Pauline. Que fait-on, l'hiver, de tous ces accessoires? On doit mettre le paysage en magasin, le démonter par pièce; la neige le gâterait.

Comme ils allaient entrer dans la maison de conversation, un promeneur, qui les suivait depuis quelques instants sans oser les aborder, se décida tout à coup, jeta son cigare, les dépassa de deux enjambées, fit volte-face, et se retournant brusquement, les salua avec respect.

Pauline tressaillit. M. de Villemoran n'avait pas reconnu le nouveau venu.

— Monsieur Philippe! s'écria Pauline.

— Eh! c'est M. Loignon, dit à son tour Hector en serrant la main du journaliste.

— Moi-même, qui ne m'attendais guère à vous trouver ici. Comment, ajouta-t-il avec un ton de reproche solennel, vous venez déjà à Bade?

— Déjà? demanda Hector.

— Oui, c'est le voyage des époux de deux mois ou des mariés de vingt ans; on vient ici quand on ne s'ennuie pas encore, ou quand on s'ennuie trop.

— Nous venons vous rendre visite, répliqua Hector en plaisantant et en voulant détourner l'entretien de la pente que lui faisait prendre M. Loignon.

— C'est vrai, monsieur, ajouta Pauline, qui se sentait fort émue et qui voulait surmonter cette émotion, vous nous avez laissé votre carte; c'était un itinéraire. Où vont les journalistes en vacances? A Bade.

— Oh! la société est mêlée, dit Philippe; vous oubliez les diplomates en convalescence, les artistes en congé! Tous les gens qui jouent un rôle, plaisant ou triste, viennent ici; c'est une coulisse; voilà pourquoi je m'étonne de vous y rencontrer.

— C'est le hasard, dit Pauline.

— Ceci est plus grave! Quand le hasard se mêle de nos projets, la vie devient *rouge ou noire*, et on peut perdre.

— Il n'est pas défendu de tricher, reprit vivement Mme de Villemoran.

— Restez-vous longtemps? demanda Philippe.

— Mais oui, dit gaiement Hector.

— Mais non! se hâta de dire Mme de Villemoran.

— Il paraît que vous n'êtes pas d'accord?

— Et vous, monsieur? répliqua Pauline, qui interrogea pour ne pas répondre.

— Moi! je n'en sais rien. Je resterai jusqu'à mon dernier sou. J'attends ici l'ouverture de la session; je me repose avant la fatigue. D'ailleurs, j'ai eu la faiblesse de promettre mes impressions de voyage à mon journal, et je fais les choses en conscience.

Philippe pensa qu'il ne fallait pas abuser de cette première rencontre, et après quelques mots, il continua sa promenade.

Quand il se fut éloigné, Pauline dit à son mari :

— Je ne crois plus au hasard. La carte de M. Loignon était un augure. Nous aurions dû ne pas partir et rester à Paris.

— Pourquoi donc? Que trouves-tu de fâcheux dans la rencontre d'un homme d'esprit qui nous expliquera Bade, ses environs et ses habitants? Nous voulons recevoir M. Philippe. Nous sommes plus libres ici de nous consulter à ce sujet. Nous le jugerons, sans nous engager; mais, silence, le voici.

En effet, M. Loignon revenait précipitamment sur ses pas.

— J'oubliais de vous prévenir, dit-il à Mme de Villemoran, vous allez retrouver ici d'autres gens de connaissance.

— Qui donc?

— Lady Fitz-Péters et Mme de Saint-Ovide.

— Toutes les deux! s'écria Pauline, qui eut un premier mouvement d'effroi et qui pâlit; mais la réflexion lui rendit du courage.

— Eh bien! je ne suis pas fâchée de les revoir, dit-elle fièrement et en relevant la tête. L'amirale est-elle consolée? Adèle est-elle pauvre?

— L'amirale me semble dans un état satisfaisant de santé. Quant à Adèle, elle est resplendissante de gloire et de

beauté. Vous la verrez ; elle a monté en grade : elle n'est plus baronne. Comme elle s'aperçut qu'elle avait pris dix ans pendant ces cinq années, elle comprit le besoin de s'incruster définitivement dans un coin de cette société qui ne blâme que l'effronterie. Or, elle a découvert un général bavarois. Est-il général ? est-il Bavarois ? je l'ignore. Mais il a des rhumatismes qu'il aime à promener dans la compagnie d'Adèle. On la dit mariée. C'est un bruit qu'elle-même fait courir. Cela me paraît trop solennel pour être vraisemblable. Le général, d'ailleurs, est encore vert. Elle a une tenue irréprochable ; elle porte le nom de son vainqueur. Comme elle n'a guère trouvé que moi ici d'ancienne connaissance, et que je suis discret, on la traite avec des égards. Mais ce qui va vous confondre et vous donner à rire, c'est qu'elle est l'amie intime, l'inséparable de lady Fitz-Peters. Vous aurez été sans doute un lien mystérieux entre elles. L'amirale et la générale ne peuvent se passer l'une de l'autre. Adèle sait tirer un excellent parti de cette amitié. Le pavillon de l'amirale l'a couverte d'abord. Aujourd'hui, il n'y a plus de différence entre elles ; elles sont sur un pied d'égalité.

— Ce que vous nous racontez là est fort plaisant, en effet, dit Pauline avec moquerie, je suis impatiente de les voir.

— Je ne vous dissimulerai pas que mon amie, Mme de Saint-Ovide, qui, par parenthèse, a laissé ce nom vacant pour un autre, préfère le tapis vert à la salle de danse. Elle joue. Lady Fitz-Peters voudrait bien danser, mais on ne pousse pas encore ici l'excentricité jusqu'à l'inviter. Je lui tiens compagnie souvent ; elle m'apprend l'anglais ; et si je n'étais pas un homme de rien, elle ferait de moi quelque chose. Votre présence me rendra infidèle. Mais l'amirale m'a donné une petite boussole que je porte suspendue à mes breloques. Cette aiguille me ramènera toujours vers elle.

Tous ces détails furent débités par le journaliste de ce ton gouailleur, léger, indifférent, qui lui était habituel. Pauline l'observait et l'écoutait avec attention. Elle se sentait presque blessée de cette liberté d'esprit que gardait Philippe ; mais l'ironie, après tout, pouvait être un masque. Elle se réserva de conclure.

— Adèle avait raison, dit-elle en riant ; son chemin l'a conduite plus haut que moi. Hector, tu n'es pas général?

— Ni Bavarois ! ajouta Philippe. D'ailleurs, sait-elle bien elle-même à quoi elle est arrivée, cette pauvre Adèle? Le monde est pour ses pareilles une cage d'écureuil ; elles tournent toujours, sans arriver jamais.

— Je croyais que vous étiez fâchés ensemble, demanda Pauline.

— Oh ! nous nous détestons, c'est pour cela que nous continuons à nous voir. Je vais, si vous le permettez, prévenir ces deux puissances de votre arrivée. La première surprise pourrait leur être funeste, Elles manqueraient, l'une d'esprit, l'autre de bon goût. J'aime mieux qu'elles assemblent un conseil de guerre.

— Et moi, je vais me mettre sous les armes, dit Pauline.

On se sépara ; mais on devait se retrouver quelques instants après dans la salle de bal.

Hector ne se souciait que médiocrement de cette rencontre. Tout ce qui exaltait l'esprit de Pauline lui semblait un danger. Lady Fitz-Péters était désormais inoffensive ; provoquer Mme de Saint-Ovide, c'était, d'autre part, s'engager sur un terrain scabreux. Mais Hector avait résolu d'aller jusqu'au bout de la patience et des concessions.

— Encore cette folie, se dit-il.

Et il alla s'habiller.

Pauline trouva dans son ressentiment des inspirations de toilette. Quand elle entra dans les salons de la maison de

conversation, appuyée au bras de son mari, elle eut presque un succès de beauté.

Philippe l'attendait et parut ébloui.

— Vous ne ferez grâce à personne, je le vois, dit-il en l'abordant.

L'amirale avait mis ce soir-là toutes voiles dehors. S'autorisant de la température, elle sortait le plus qu'elle pouvait d'une robe de mousseline de soie cramoisie, qui hésitait à lui couvrir les épaules. Ses bandeaux, qui avaient toujours été en augmentant depuis cinq ans, s'avançaient maintenant jusqu'à la pointe des lèvres. Son menton, son nez et sa bouche semblaient entre-bâiller les cheveux pour paraître. Cette disposition particulière était, hélas! une dernière ressource de sa coquetterie; il devenait impossible, de cette façon, de lui trouver des rides, et tout portait à croire que l'année suivante, abusant de sa belle chevelure, lady Fitz-Péters ne laisserait plus rien apparaître entre l'intervalle des bandeaux.

Elle vit entrer son ancienne demoiselle de compagnie, et sembla grandir sur sa banquette; puis elle se mit à agiter avec fureur un gigantesque éventail, capable de faire chavirer un vaisseau à trois ponts. On eût dit qu'elle voulait chasser le mauvais air répandu dans le salon par la présence de cette petite personne.

Adèle était assise derrière l'amirale; mais elle n'avait pas de colère dans les yeux. D'un embonpoint qui exagérait les saillies, vêtue toujours avec cette élégance outrée que nous avons remarquée déjà, *feue* Mme de Saint-Ovide avait toujours de quoi plaire, mais à certaine catégorie d'amateurs seulement; et la diminution de sa prestesse expliquait le général.

En voyant entrer Mme de Villemoran, Adèle se leva et sortit.

— Elle fuit! murmura Pauline, ravie de ce premier triomphe.

— Ne le croyez pas! dit Philippe qui avait entendu. Sa retraite est habile et touchante; elle a peur d'empêcher vos salutations à l'amirale, et comprend très-bien que le hasard doit vous rapprocher et que M. de Villemoran ne peut pas vous conduire vers elle. Si vous la poussiez à bout, elle s'armerait de l'amirale et vous la lancerait à la tête; mais, jusqu'ici, elle offre l'entrevue, c'est-à-dire le combat, à armes courtoises, et elle n'attend que l'occasion de vous trouver seule pour vous parler.

— Eh bien! alors, sois assez bon, Hector, pour me laisser; je veux avoir avec lady Fitz-Peters la même humilité. Tu lui dois au moins un compliment, va le lui porter; je reste là; quand Adèle me quittera, hâte-toi de revenir.

— Nous jouons aux échecs, dit Hector, qui obéit sans objection.

Philippe Loignon prit un fauteuil et s'installa à côté de Pauline.

— Eh bien! que faites-vous là? lui demanda Mme de Villemoran?

— Oh! je ne gêne pas Adèle, et je gêne votre mari en l'accompagnant.

— Soit, mais peut-être me gênerez-vous.

— Quand je m'en apercevrai, je n'attendrai pas votre madame.

— Vous n'avez pas changé, monsieur, depuis cinq ans.

— Non, madame, je n'ai pas changé, répondit Philippe congé, sérieusement.

Pauline eut peur d'entrer trop rapidement dans une conversation qu'elle désirait peut-être. Elle demanda à Philippe des détails sur la plupart des gens réunis dans ce salon.

Le journaliste s'empressa de la satisfaire, et lui récita gratis (ce qui était une première preuve de dévouement) toute une chronique spirituelle et frondeuse qui eût fait merveille dans son journal. Il est vrai que cette première édition *parlée* n'empêcha pas l'édition *écrite*, et que Philippe ne risquait pas une ligne, à cette gentillesse.

Pendant ce temps Hector saluait l'amirale.

Quand celle-ci vit M. de Villemoran s'avancer seul, débarrassé de sa femme, elle eut une contraction des lèvres qui alla se perdre sous ses bandeaux, mais qui put passer pour un sourire; elle sut gré à Hector de la délicatesse de son isolement, et y vit peut-être des remords. Toute la bourrasque préméditée se dissipa donc; l'éventail mis en déroute se reposa. Lady Antonia se montra gracieuse et, faisant faire volte-face à sa vengeance, elle s'appliqua à humilier Pauline, non plus par des airs de dignité qui pouvaient être perdus, mais par l'accueil chaleureux qu'elle fit à son mari.

Nous demanderons la faveur de ne pas reproduire un entretien qui se maintint dans les généralités les plus inoffensives, malgré les efforts de la bonne amirale pour glisser ses pointes d'épigrammes sous le velours de ses paroles. On parla beaucoup du passé. Lady Antonia eut des soupirs expressifs, des élégies dans son regard. Hector eut la complaisance d'écouter docilement et de donner la réplique avec un sérieux imperturbable. Lady Fitz-Peters avait eu bien des chagrins depuis cinq ans. Elle s'était installée dans la maison de Mme Bellamy. Mais là, son beau perroquet, le dernier souvenir de l'amiral, était mort : l'infortué s'était égaré au réfectoire, et avait eu l'imprudence d'y manger; il était tombé foudroyé; l'oiseau était empaillé, mais lady Antonia lui survivait et était bien seule au monde. Sans l'amitié d'une charmante femme, épouse d'un général bavarois, elle

n'aurait su que devenir. L'amirale fut d'une grande abondance en faisant l'éloge d'Adèle, et elle se borna, avec une magnanimité superbe, pour toute vengeance, à jeter de côté quelques petits regards dédaigneux dans la direction de Pauline.

Celle-ci, pendant ce temps, écoutait avidement les bavardages de Philippe, et s'excitait tout bas à lui adresser certaines questions qui brûlaient ses lèvres.

— Adèle ne vient pas, dit-elle, en l'interrompant.

— Voulez-vous que j'aille la chercher? La malheureuse aura été exposer un louis à la roulette pour savoir si elle doit vous embrasser ou vous mordre.

— Vous la calomniez ?

— Non, depuis qu'elle engraisse, elle devient superstitieuse.

— Et vous, êtes-vous toujours fataliste?

— Toujours un peu.

— Que signifie cette carte d'adieu que vous avez déposée chez moi?

— Enfin! vous m'en parlez ! le préambule a été long.

— J'aurais dû, en effet, vous exprimer plus tôt mon étonnement.

— C'est pourtant tout simple. Vous mettiez à m'accueillir une si grande, et permettez-moi d'ajouter, une si injurieuse hésitation, que j'ai glissé cette carte dans la serrure pour entre-bâiller la porte.

— Pourquoi tenir tant à nous voir ?

— Vous le savez bien, dit Philippe.

— Pauline se sentit rougir et essaya de lutter contre cette émotion :

— J'ai oublié, répliqua-t-elle.

— Eh bien ! je vais vous le redire. C'est que je vous aime, madame; c'est que vous allez bientôt m'aimer ; c'est

qu'il est temps que j'intervienne, comme je vous ai menacée de le faire autrefois, et que je veux vous sauver.

— Vous vous y prenez d'avance, dit Mme de Villemoran avec raillerie, et vous avez une façon de venir en aide à mon bonheur dont l'efficacité ne m'apparaît pas nettement.

— Bien : moquez-vous, c'est votre droit, c'est votre rôle. Mais écoutez-moi encore une fois, madame ; vous serez libre ensuite de m'interdire l'entrée de votre maison. Je vous jure, cette fois, de respecter votre arrêt et de ne rien tenter contre lui, même en effigie.

Philippe ne riait plus en parlant ainsi.

Pauline devint grave devant cet homme sérieux.

— Je vous écoute, lui dit-elle avec un grand battement de cœur.

CHAPITRE XXIII

— Voilà cinq ans, madame, continua Philippe Loignon, que nous nous sommes vus pour la première fois. Pendant cinq ans, vous avez éprouvé la vie ; et je vous retrouve comme je redoutais de vous rencontrer, lassée du ménage, sans vouloir en convenir, ennuyée de vous-même et de votre mari, promenant à Bade une maladie qu'on ne guérit nulle part. Vous avez épuisé la joie d'être baronne. Ce mariage, qui vous paraissait un couronnement et une apothéose, n'aura été qu'une halte ; vous avez des impatiences de repartir, de vous remettre en route pour d'autres contrées. Eh bien ! je suis un guide excellent, j'ai du jarret, du coup d'œil, de l'expérience, et je veux me dévouer pour vous. Voilà, madame, en deux mots, ce que j'ai à vous dire.

— En vérité, vous êtes d'une audace de suppositions !... répondit Pauline en s'efforçant de rire. Je n'ai pas envie de voyager, je n'ai que faire d'un guide. Votre dévouement me touche, mais je le refuse ; il serait trop dévoué et pas assez récompensé. Qu'avez-vous à répliquer ?

— Si vous vouliez me permettre de prendre une à une

mes raisons, je vous en ferais voir la force et l'éclat, dit Philippe, sans paraître ému. Je dis que vous vous ennuyez! Osez me démentir ! Ce n'est pas l'ennui qui vous amène ici dans ce pays délicieux et banal ? Ce n'est pas l'ennui qui vous enferme à Paris, dans votre mausolée de la rue de Courcelles? Ah ! vous avez sur le front, dans les yeux, sur les lèvres, toutes les tristesses accumulées. Ne le niez pas, où je le croirais encore davantage; mais ce n'est pas de vous seule que vous vous ennuyez !

— Monsieur, interrompit Pauline en ne riant plus, faites grâce à M. de Villemoran ?

— Je n'en dirai pas du mal; ce serait trop élémentaire. D'ailleurs, je trouve qu'il lui a fallu, sous sa froideur apparente, une force et un courage inouïs pour ne pas vous avoir exaspérée depuis cinq ans, et pour ne s'être pas lassé lui-même! Un maladroit vous eût poussée à quelque extrémité et se fût affranchi; cet homme-là a la puissance de la bonté persévérante. Je l'admire et je le plains; mais ce n'est pas une raison pour qu'il continue une lutte stérile. Par pitié pour lui-même, rendez-le libre?

— Vous me donnez de singuliers conseils, balbutia Mme de Villemoran avec ironie.

— Attendez; je n'en suis pas encore aux prescriptions, je n'en suis qu'à la constatation de la maladie. Par égard pour les mots du dictionnaire, que je n'ose jamais offenser, je n'entamerai pas de querelle sur cette palpitation du cœur que vous avez si fièrement et si témérairement appelée de l'amour. Vous avez cru et vous croyez peut-être encore aimer M. de Villemoran. Je ne sais pas s'il a encore, lui, à votre égard, autant d'illusion; mais, un jour prochain, vous verrez l'un et l'autre, avec stupeur, que la virginité de vos deux âmes vous a trompés. Non, madame, vous n'aimez per-

sonne ; vous n'êtes pas aimée. Si ! je me trompe, vous aimez l'amour ; mais c'est là tout.

— Eh bien ! quand cela serait vrai ? dit courageusement Pauline, en regardant Philippe en face, je n'en resterais pas moins à la place que je me suis choisie ; j'essayerai de tromper toujours cette soif qui m'a égarée... Vous convenez vous-même que M. de Villemoran est un grand cœur ; je trouverai donc en lui plus d'illusions que...

— Qu'en moi, c'est certain, interrompit Philippe. Quoique, après tout, je ne pense pas que les illusions vous soient salutaires. Mais je ne viens pas vous proposer, brutalement, d'échanger l'ennui élégant dans lequel vous vivez contre l'activité douteuse de ma vie ; d'ailleurs, vous ne haïssez pas encore assez votre tombeau, pour avouer que vous m'aimez.

— Vous n'êtes pas fat !

— Non, je ne le suis pas, puisque j'ai attendu que vous fussiez près de désespérer pour revenir vous parler de mon amour.

— J'accepte la maladie, reprit Pauline, qui n'osait pas soutenir ce regard railleur ; je veux bien m'avouer atteinte et en danger. Passons vite à la seconde partie, à la guérison. Quelles sont vos drogues ?

— Vous croyez toujours que je vais m'offrir, dit Philippe ; non. Il vous manque un état dans le monde ; vous en aviez un, vous n'en avez plus. L'amour d'un homme n'est pas toujours nécessaire, quand on a l'amour d'une idée. Soyez ambitieuse, voilà ma première pilule. Essayez de faire de M. de Villemoran un homme politique. L'occasion est bonne ; l'opposition fait des chefs de tous ses soldats ; M. de Villemoran doit être quelque chose comme un légitimiste avancé, c'est-à-dire rien du tout de précis et de pratique ; mais un honnête homme qui a des traditions en lutte avec des instincts généreux. Eh bien ! rendez utile cet honnête homme-là.

C'est une opinion que l'honnêteté, par ce temps-ci! Voulez-vous que je lui triture la matière électorale? Dites un mot, et on vous sert.

— Voilà la première fois que je pense à la politique, répondit Pauline; mais vous me proposez de me désintéresser des choses infinies pour m'intéresser à des intrigues parlementaires! Ce n'est pas tentant.

— Voulez-vous ne vous occuper que de vous seule? reprit le journaliste. Écrivez!

— J'attendais ce mot, repartit Pauline avec tristesse. Quand nous souffrons, quand nous sommes blessées et trompées, on ne nous donne pas, à nous autres femmes, d'autres conseils : Écrivez, racontez vos douleurs! faites métier de vos souffrances! vendez votre âme à tant la ligne! prostituez votre esprit!... Le monde vous refuse l'amour? Intéressez à ce refus les désœuvrés, les étudiants et les grisettes! devenez glorieuse à force d'audace, et achetez le droit de vous faire insulter par le premier venu, en prenant la foule pour confidente! Ah! ne me parlez pas d'écrire! je n'aurais que trop de penchant pour ce poison! Mais un mari est gênant pour écrire; on ne peut ni le vanter, ni s'en moquer. Il faut le supprimer, et, je vous l'ai dit, je tiens au mien.

— Parbleu! vous y tenez trop. C'est mauvais signe, repartit Philippe brusquement. Je vous ai indiqué, non pas les deux chances de guérison (car le cœur est une maladie mortelle), mais les deux palliatifs, les deux dérivatifs. Laissez-moi vous parler maintenant du dernier moyen.

— Ah! oui, de votre amour! Eh bien! que voulez-vous que j'en fasse!

— D'abord, ne le traitez pas avec ce dédain; car cet amour-là ferait honte à toutes vos romances, à toutes vos élégies! Je n'ai plus assez de plumes pour être un tourte-

reau ; j'ai joué de toutes les guitares ; je ne veux ni vous enlever ni vous séduire. Tromper M. de Villemoran n'est pas un triomphe. A mon âge, avec ma mine ravagée, avec les égratignures que j'ai reçues et données, je ne songe plus à soupirer ni à faire soupirer. La passion qui me tient est plus profonde et plus énergique, plus sauvage et plus résignée; c'est la folie, c'est la colère suprême d'un pauvre diable qui a dégringolé de tous les paradis, mais qui veut vous sauver. Je vous aime sans espoir. S'il vous plaît que je vous aide à calfeutrer votre maison pour empêcher l'ennui d'y entrer, je vous aiderai ; si vous voulez que je pousse M. de Villemoran, je le pousserai; soyez heureuse, ou plutôt ne désespérez pas, voilà mon ambition. N'en arrivez pas à cette affreuse tranquillité que je possède ou à pis encore, voilà mon vœu. Je me féliciterais de vous voir vous accommoder de votre mari ; l'essentiel, c'est que vous ne soyez plus malade de la vie, et que vous viviez, voilà mon amour. Il est étrange, et paraîtrait stupide ; mais ne dites pas qu'il est impossible. C'est de l'amour de vieillard, si vous voulez, mais c'est de l'amour !

Pauline était troublée plus qu'elle n'osait le laisser voir. Cet entretien la charmait et l'épouvantait ; elle voulait en rire, et était près d'en pleurer; elle voulait faire taire Philippe, et elle avait peur qu'il ne dît pas tout; elle eût voulu le repousser, le fuir, et elle avait des tentations folles de lui tendre les deux mains.

— Je vous crois, dit-elle, en faisant un effort prodigieux sur elle-même pour parler, oui, je vous crois; mais, ce que vous appelez l'amour, je ne l'accepte que comme l'amitié. Soyez mon ami, je le veux bien ; aidez-moi à garder dignement le nom que j'ai pris après l'avoir convoité; mais, si nous échouons dans cette tâche, ne m'offrez pas de me consoler.

— Dans six mois, madame, si vous n'êtes pas sauvée, quittez fermement et simplement votre mari.

— Vous êtes fou! s'écria Pauline; le quitter! fuir lâchement! Obtenir de la bonté d'Hector une séparation vulgaire! n'y comptez pas. Ce serait honteux et ridicule!

— Rester serait plus honteux et plus ridicule encore. Comment, vous vous inclinez devant ces délicatesses immorales? Quand deux natures honnêtes découvrent qu'elles se sont trompées, elles ne doivent pas prolonger une erreur qui deviendrait un supplice et un sacrilége. Si la loi ne veut pas admettre ni sanctionner facilement ces ruptures, c'est que la loi est faite contre nos vices et contre nos faiblesses; elle se défie de nous; mais elle n'a pas besoin de venir en aide aux esprits fermes et honnêtes. Le code des grands cœurs est en eux-mêmes; il vaut mieux rompre que trahir.

— Et quand j'aurai quitté mon mari, où irai-je? Chez Mme Bellamy? chez Adèle? chez lady Fitz-Peters?

— Chez moi, madame, dit Philippe en se levant.

— Vous déraisonnez, monsieur.

— Je le sais bien; mais la raison est si bête pour des gens d'esprit comme nous!

— Qu'irais-je donc vous demander, continua Pauline? Du pain, ou de l'amour? Je saurais gagner mon pain, et je ne veux pas d'amour à cette condition-là.

— Ah! madame, près de moi seul vous auriez ces âpres consolations de la colère et du dédain qui brûlent et cicatrisent les plaies. Moi seul je puis vous comprendre; mais vous le savez bien, je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien! monsieur, vous courez le risque d'attendre toujours!

— Peut-être! En tout cas, je suis patient, et je ne désespérerai jamais. Restez avec M. de Villemoran si c'est possible, et accueillez-moi, alors, comme votre ami à tous les

deux; je deviendrai le chien du foyer, le plus vigilant gardien de votre bonheur. Jamais un mot n'offensera la loyauté de votre mari ou la vôtre, je vous le jure; mais, si ce rêve est impossible, souvenez-vous de ma carte! Si vous souffrez, écrivez-moi; je traite mes malades par correspondance; si vous m'appelez, j'irai; mais, encore une fois, ne me faites pas l'injure de me regarder comme un séducteur. Je répéterais à votre mari ce que je vous dis là, et peut-être me comprendrait-il mieux que vous!

— Mais, encore une fois, vous oubliez, monsieur, ou vous feignez d'oublier que toutes ces théories ironiques sur ma destinée et sur mon mari tombent devant ce fait qui détruit toute discussion : j'aime M. de Villemoran.

— Tiens! nous n'y pensions plus, dit Philippe, ni vous ni moi, et nous avons discuté de bonne foi.

Pauline rougit et essaya de se lever.

— Adèle prend plaisir au jeu, dit-elle, elle ne revient pas, et je laisse Hector en tête-à-tête avec lady Fitz-Peters; je vais devenir jalouse.

— Adèle attend un signal, dit Philippe en souriant. C'est moi qui l'ai envoyée jouer pour qu'elle nous laissât libres. Tout cela était assez bien combiné, n'est-ce pas?

— Vous avez les malices d'un soupirant vulgaire : c'est mauvais signe.

— J'accepte le reproche, mais pour qui? Est-ce pour moi qui ai tendu le piége, ou pour vous qui ne l'avez pas senti?

— Il y a des piéges dont on sort facilement, reprit Mme de Villemoran en se disposant à quitter sa place.

— Oui, mais il y a des piéges dont on croit sortir et qu'on ne fait qu'emporter avec soi!

— Décidément, vous avez de l'orgueil.

— C'est la seule vertu qui me soit restée, elle tient chez moi la place d'un défaut.

— Sans rancune, dit Pauline qui ne savait quel adieu lui donner en le quittant, et qui se serait reproché également une parole trop amère ou trop encourageante.

Philippe était homme à comprendre la valeur du pardon. Il n'en parut ni choqué ni triomphant; il salua avec courtoisie et se perdit dans la foule. Adèle de Saint-Ovide semblait guetter, car elle parut aussitôt.

— J'ai entendu ton dernier mot, dit-elle à Mme de Villemoran en lui offrant la main; je te le répète : Sans rancune, n'est-ce pas?

Pauline était fort émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir; elle craignait que, malgré ses efforts pour retenir en elle l'émotion qui menaçait de déborder, on ne vît sur son visage ce qui se passait dans son cœur. Philippe la regardait sans doute, et elle sentait bien que son mari ne la quittait pas des yeux. Aussi se levant brusquement :

— Sans rancune! répondit-elle, mais si tu veux causer, sortons; j'étouffe dans cette salle :

— Est-ce que tu serais toujours fière? C'est que tu n'aurais pas à te gêner, ma bonne, répliqua Adèle; ici, je règne; tu ne seras pas compromise, et c'est moi qui aurai tout au plus une scène à subir de la part de l'amirale qui t'appelle *sa petite intendante!*

— Ah! je resterais pour faire enrager lady Fitz-Peters, dit Pauline en riant d'un rire forcé; mais je suis souffrante, l'air me fera du bien.

— C'est toujours M. Philippe qui te produit cet effet-là. C'est une torpille que ce journaliste, quand il n'écrit pas.

— Heureusement, dit Pauline, que je le rencontre une fois tous les cinq ans.

— Tu es bien aimable d'avoir consenti à ne pas me tourner le dos, reprit Adèle avec un ton de persifflage; tu étais partie de chez moi comme une malédiction; mais, vois-tu?

l'amitié de pension, c'est un vaccin qui préserve de l'oubli. On ne peut pas se haïr, quand on a pleurniché ensemble dans les salles d'étude, et puis, je m'intéresse à toi.

— C'est pour cela que tu t'es liée avec lady Fitz-Peters?

— Elle m'ennuie fort, ton amirale; mais je lui dois des relations solides.

— C'est vrai! comment t'appelles-tu donc maintenant?

— Ah! ma chère, ne me force pas à te le dire. C'est un nom allemand que j'oublie toujours et que je ne peux pas prononcer. Il y a du kirch dedans. Eh bien! je te l'avais prédit! Quelle différence trouves-tu maintenant entre nous? Je suis une aussi grande dame que toi! Mon titre de femme d'un général figure sur le passe-port. et le livre des étrangers. Ce sont des pièces authéntiques. Nous voilà au même sommet; qu'as-tu donc de différent de moi, des souvenirs gais en moins, et des misères en plus?

— Pauvre entêtée! dit Pauline, ne compare pas nos deux destinées. Je ne crains pas de descendre, moi!

— Ma foi, ni moi non plus! la Bavière est fidèle. Si j'avais la douleur de devenir veuve, je serais définitivement acceptée; une veuve de général étranger, c'est classique et contrôlé comme de l'or. Tu ne me parais pas, toi, avoir profité beaucoup du ménage. Je te retrouve avec la même mine; tu n'as pas d'enfants; tu es encore à questionner les passants pour savoir si tu dois rire ou pleurer. Encore une fois, c'est bien la peine!

— Ne parlons pas de moi, dit Pauline; quand j'ai su que tu étais ici, je n'ai pas voulu paraître te craindre. J'ai voulu, au contraire, te montrer que je n'avais gardé aucun ressentiment de cette nuit où tu avais défié mon bonheur.

— J'aurais bien fait de réussir!

— Qu'en sais-tu?

— Philippe t'eût donné des distractions; il eût fait de toi

une femme célèbre ; la vanité t'eût consolé de l'amour. Tu as voulu vaincre les préjugés. Beau combat, vraiment ! Tentons une épreuve ! Nous allons rentrer. Lady Fitz-Peters dira tout haut à quelques vieilles langues de notre connaissance que tu es son ancienne demoiselle de compagnie, mariée, par suite de tes habiles manœuvres, à un gentilhomme que tu as ensorcelé ! Tu auras beau répondre, de ton côté, que je suis... ce que je suis, on te prendra pour une intrigante, et moi pour une belle femme, un peu sensible, mais excusable ; on enviera mon général, on prendra en pitié ton baron.

— Qu'importe ! reprit Pauline en marchant à grands pas. Crois-tu donc que je tienne aux jugements de ce monde-ci? J'ai ma conscience, cela me suffit. D'ailleurs, s'il se trouve un honnête homme et une honnête femme dans ce salon, ils me comprendront et m'estimeront. Est-ce que tu vas habiter la Bavière ?

— Pendant quelque temps. Il le faut ; c'est un vernis que je me donne.

— Alors, comme je ne pense pas aller en Allemagne, nous ne nous reverrons plus de sitôt. Adieu, Adèle ; j'apprendrai sans doute par les journaux que tu es devenue princesse.

— Oh non! je m'en tiens à mon général. Je suis modeste.

— Tâche que ton général ait aussi de la modestie.

— Tiens ! tu vas mieux ! la méchanceté revient. Quand tu es entrée dans ce salon, tu avais du feu sous les paupières. Je me suis dit : Elle vient nous mettre en pièces ! Mais voilà qu'un quart d'heure de conversation avec Philippe t'a rendue moite et tremblante. Tu n'as plus d'énergie, ma pauvre Pauline, la richesse t'a énervée.

Pauline se sentait souffrante : elle frissonnait.

— J'ai la fièvre, murmura-t-elle ; rentrons.

Quand elle parut dans le salon, elle était si pâle que M. de Villemoran, qui s'inquiétait un peu de son absence, courut à elle.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il avec une vivacité toute juvénile; t'aurait-on insultée?

Pauline releva la tête et fut fière de ce beau regard plein de courage et d'honneur qui voulait la protéger et qui défiait Adèle.

Celle-ci se borna à faire la révérence.

— Qui donc oserait m'insulter, quand je suis près de toi? répondit Pauline en se suspendant au bras de son mari. Mais je ne sais ce que j'éprouve; je me sens bien malade, mon ami.

Hector la soutint doucement pour la reconduire à l'hôtel. Adèle les vit passer, les salua et chercha Philippe dans la foule. Elle le trouva dans un coin, debout, les bras croisés, et pâle lui-même. Il avait vu sortir M. et Mme de Villemoran.

— Est-ce que vous êtes malade aussi? demanda Adèle.

— Peut-être, répondit Philippe.

— Il s'agit bien de cela, mon cher; vous savez si j'ai quelque expérience du monde et de ses grimaces? Ou je ne m'y connais plus, ou Pauline est en train de vous aimer; c'est moi qui vous le dis.

— Hélas! c'est bien ce qui m'épouvante pour elle, dit Philippe en secouant la tête et sans paraître surpris de ce singulier pronostic, qui pouvait sembler au moins prématuré.

Pauline se coucha avec une fièvre ardente. Elle eut du délire dans la nuit. Faut-il s'en étonner, quand on pense à l'entretien avec Philippe, à cet audacieux défi, jeté par un homme auquel elle reconnaissait une sorte de puissance sur

elle-même, de droit d'analyse à cette émotion suprême succédant aux émotions qui l'avaient agitée jusque-là, à cette alternative fréquente et, pour ainsi dire, quotidienne d'espoir et de désillusion.

Tant qu'elle s'était sentie forte de son amour, elle avait souri à la douleur; mais, ce soir-là, le seul doute qu'elle n'eût pas encore éprouvé avec violence, le doute d'elle-même, était entré dans son cœur pour n'en plus sortir. Elle avait pu parfois, aux heures de grande amertume, se comprendre dans le mépris qu'elle envoyait à l'humanité tout entière; mais cette raillerie ne la blessait pas beaucoup : c'était un éperon, ce n'était pas une épée. La parole ironique de Philippe lui avait découvert tout à coup un abîme. Si Hector ne l'aimait pas, et si elle n'aimait pas Hector, alors c'en était fait d'elle-même; sa vie était manquée, tout son orgueil était en déroute, il lui fallait mourir, s'abandonner au désespoir.

Quand la fièvre lui laissait un intervalle de raison, elle appelait Hector, qui était là, près d'elle, qui ne la quittait pas, et elle lui demandait avec angoisse s'il l'aimait toujours.

Hector la rassurait, s'efforçait de la calmer; mais lui-même était inquiet et attristé, et commençait à ne plus voir dans son affection pour Pauline que cette tendresse douloureuse qu'on porte aux malades fatalement condamnés. Il assistait à l'agonie de son bonheur, et il voyait, par un phénomène étrange, deux âmes loyales, sincèrement unies, se torturer, se détacher, se séparer, sans qu'aucune circonstance extérieure fût assez puissante pour amener ce désordre qui naissait de lui-même. Ils voulaient s'aimer l'un et l'autre, et plus ils s'efforçaient d'échauffer, dans leurs cœurs et sur leurs lèvres, cet amour qui tenait autant à la volonté qu'à la sympathie, plus ils le sentaient palpiter et tressaillir dans des convulsions, comme s'il allait mourir.

CHAPITRE XXIV

Vers le matin, Pauline s'assoupit. Quand elle s'éveilla, la crise violente était passée, mais la fièvre persistait, et un abattement profond avait succédé aux transports de la veille.

Un médecin fut appelé, il ne vit rien de grave; il expliqua tout par des nerfs et par quelques-unes de ces raisons merveilleuses que les médecins et les horlogers s'empruntent pour rendre compte d'un phénomène inconnu dans le mécanisme humain ou dans les pendules. Hector écouta les prescriptions, reçut l'ordonnance, n'oublia pas de la payer, et quand le médecin fut parti, chiffonna le papier qui formulait des calmants et des potions, et donna l'ordre de retenir des places pour le prochain départ.

— Tu as raison, dit Pauline, je ne veux pas mourir ici.

— Il ne s'agit pas de mort, mais d'ennui ; le médecin assure que la fatigue du voyage te sera salutaire. Nous avons eu tort, Pauline, de prendre le hasard et le caprice pour conseils. J'ai eu tort de ne pas faire tourner bride, et, si tu le veux, désormais je fixerai l'itinéraire. J'ai respecté toutes tes fantaisies; je ne m'en repens pas et je ne t'en fais

pas de reproches. Tu as une intelligence trop vive et trop juste pour ne pas comprendre les raisons de ma conduite ; tu ne m'en voudras pas non plus si, tes expériences terminées, j'expérimente un peu à mon tour, et je m'étudie à diriger mon ménage. Ces rencontres inutiles et dangereuses que nous avons faites ici, ces regrets et ces jalousies que tu as rapportés de la forge, tout cela est un jeu cruel ; tu as perdu ; laisse-moi à mon tour me charger de la partie, c'est mon devoir ; si je l'avais réclamé plus tôt, tu te serais crue en tutelle, tu aurais protesté ; maintenant tu me l'abandonnes, n'est-ce pas ?

— Fais ce que tu veux ! je suis ta femme, conduis-moi.

— C'est parce que tu es la femme que j'ai librement choisie et que j'ai aimée pour son courage et pour sa droiture, que je veux te sauver, continua Hector. Nous n'avons pas, hélas ! d'enfants à élever, mais nous avons nos deux âmes à maintenir et à éclairer. Allons, sois forte, et en route pour une autre étape ! Ne laissons pas aux envieux qui nous regardent la joie d'assister à notre défaite. Comment ! deux cœurs honnêtes, saintement unis, ne pourraient pas être heureux, parce qu'il y aura des sots comme M. Desprets, des folles comme lady Fitz-Peters, des créatures comme Mme de Saint-Ovide et des esprits gâtés comme M. Philippe Loignon ! Allons donc ! cela répugne au bon sens !

— Tu oublies un nom parmi ceux-là, interrompit Pauline avec douceur ; et Marie ?

— Celle-là n'a pas d'influence fâcheuse, reprit Hector.

— C'est pourtant celle-là, dit Mme de Villemoran, qui pèse le plus dans ma destinée. Je ne suis pas jalouse d'Adèle ; M. Desprets ne me fait pas peur ; mais cette Marie, si grande et si pure, cette martyre si heureuse dans sa douleur, voilà le modèle qui me fait envie en me désespérant ; et puis, j'ai peur que tu ne la compares à moi, et je souffre.

— Tu oublies, à ton tour, M. Philippe, repartit Hector. Ce monsieur prend décidément des droits qu'il serait de bon goût à lui de limiter un peu. Il veut nous gouverner et faire de la politique dans notre intérieur. Défie-toi de ses conseils.

— Si tu avais entendu ceux qu'il m'a donnés ce soir, tu les aurais peut-être sanctionnés.

— Je ne regrette pas de ne pas les avoir entendus, et je ne veux pas les connaître. M. Loignon est un esprit très-délié, amusant, plein de verve; je le crois même incapable de ces félonies que notre cousin Desprets essayait là-bas; mais prends garde! Il flatte tes tendances à la raillerie. Sa parole est une musique aigre qui pénètre et qui irrite : je veux bien l'entendre dans un concert, mais je ne l'aimerais pas en solo.

— Tu as raison, toujours raison, dit Pauline en remuant la tête avec une douceur résignée, il est impossible d'être plus sage, plus prudent. Mais qu'est-ce que tout cela fait à notre bonheur? Je n'en serai pas moins malheureuse, va! car le mal ne vient ni des autres, ni de toi; il est en moi-même.

— Eh bien! je veux te faire sortir de toi-même, dit Hector en lui prenant les deux mains et en l'aidant à se soulever.

— Ta douceur même, mon pauvre ami, dit Mme de Villemoran, au lieu de me calmer, augmente ma torture. Je me dis que vous avez tous du courage, et que moi seule je n'en ai pas ; je me dis que vous me prenez trop en pitié, et qu'il faut alors que vous désespériez de moi. Tu me fais souffrir, en essayant de me sauver.

Hector ne voulut pas lui répondre; il se contenta de lui sourire.

Demeurée seule, Pauline resta longtemps les yeux fixés

sur le parquet. Elle était touchée de cette sollicitude, de cette bonté inépuisable; mais elle se demandait si cette commisération était de l'amour, et si elle-même recevait ces soins avec cette reconnaissance passionnée qu'elle ressentait autrefois. Ces fatales et décisives paroles de Philippe lui revenaient en mémoire. Elle trouvait même, jusque dans la volonté nouvelle et dans l'activité de son mari, une raison de douter.

— Il s'agite pour se faire croire à lui-même qu'il m'aime encore; il veut me protéger, pour se donner l'illusion de l'amour; et moi, d'où vient que je me sens émue et révoltée de ce qu'il me propose? Oh! pourquoi suis-je venue ici? pourquoi ai-je revu cet homme?

En pensant à Philippe, elle se demanda ce qu'il allait dire de son brusque départ.

— Il croira que j'ai peur de lui! Peut-être bien que je l'aime; que mon mari est jaloux. Je voudrais le prévenir! S'il allait essayer de me revoir, de nous suivre! Mais, non; il attendra sans doute.

Pauline n'osait s'avouer à elle-même que c'était elle surtout qui désirait le voir. Une sympathie funeste l'attirait vers cette intelligence sceptique. Elle pensait si bien comme lui! il doutait si bien comme elle! ils avaient tous deux de si victorieuses façons de flageller les bassesses et les ridicules! Mais, honnête et trompée par une attraction qu'elle prenait pour une répugnance, elle résista longtemps à l'idée de lui écrire. Hélas! elle résista trop longtemps! car, à la fin, elle se dit que vraiment son hésitation était puérile, qu'il ne fallait pas attacher d'importance à une précaution si simple, et, courant à sa table, elle lui écrivit :

« Adieu, monsieur; je pars. L'amour de mon mari m'a fait honte de vos paradoxes. Je n'aurais plus ici la patience de vous écouter ni le désir de vous comprendre.

» Quand vous serez de retour à Paris, si la douceur d'un petit cloître conjugal peut vous tenter, M. de Villemoran sera heureux de vous recevoir. »

Ce billet était à peine porté que Pauline fut prise de remords et de colère.

— Avais-je besoin de lui écrire, et cette lettre n'est-elle pas ridicule ? Je lui annonce que je pars pour ne plus l'entendre, et je l'invite à revenir me voir. Hector a raison, je ne peux plus me conduire ; je deviens aveugle et insensée.

Et s'irritant contre elle-même, exagérant l'imprudence de ce billet :

— Avais-je le droit d'être si fière de mon amour? se disait-elle. Voilà, après cinq ans de mariage honnête, après toute une jeunesse de lutte et de patience, voilà que je descends aux coquetteries vulgaires ; que je fais du plus noble et du plus loyal des maris une sorte de Bartholo ; que je me compromets dans une escapade de pensionnaire, et que je suis assez lâche pour ne pas fermer ma porte à cet homme qui se donne des droits sur mon âme, et qui veut régler ma destinée !

On ne s'étonnera pas de l'énergie de ce repentir et de l'imprudence qui l'avait précédé. Pauline, avant d'arriver à Bade, portait avec elle le souvenir de Philippe, sans se rendre compte de l'attrait douloureux qu'elle trouvait à le garder, à l'entretenir au plus profond de son cœur. Il lui suffit de quelques paroles, pour déchirer à ses propres yeux le mensonge dont elle enveloppait ses secrets sentiments ; et en voyant à côté l'un de l'autre Hector et le journaliste, elle eut peur de ne plus aimer autant Hector et de moins haïr M. Loignon.

Ces revirements soudains sont plus fréquents qu'on ne le suppose, et sont parfaitement dans la logique, je devrais

dire dans l'absence de logique de l'âme humaine. Il se creuse parfois dans nos sentiments des cavités profondes qu'un tas de sophismes, de raisonnements faux, de petites hypocrisies emplissent et dissimulent, jusqu'au jour où une étincelle met le feu à toutes ces bourrées, fait sauter la mine et découvre un abîme sous un sol qu'on croyait bien solide.

Il en est de la plus petite révolution du cœur comme des grandes révolutions politiques, puisque souvent les dernières ne sont que des continuations, des exagérations des premières. On cède à un instinct généreux qui pousse à l'opposition ; on taquine un pouvoir qu'on ne veut qu'inquiéter et qu'on ne croit pas renverser ; on se hasarde dans une manifestation ; puis, tout à coup, le mouvement entraîne ; la Providence, rencontrant les événements au point précis qu'elle avait fixé, les pousse en avant, et atteint son but en forçant les hommes à dépasser le leur. L'humanité n'avancerait pas si elle avait le secret des étapes qu'elle doit franchir, et si elle pouvait elle-même fixer ses haltes et limiter ses mouvements.

Eh bien ! il se passait dans la conscience de Pauline une révolution analogue. Elle se croyait simplement en désaccord sur le programme de la vie intime avec son mari. Elle eût attesté son amour inaltérable ; elle était jalouse avec passion. Elle fût morte, et elle mourrait encore, de le savoir infidèle ; mais pourtant, une heure, quelques minutes après lui avoir répété qu'elle l'aimait, elle se sentait prise de la peur de ne plus l'aimer, et elle découvrait une séparation profonde, quand elle croyait ne trouver qu'un peu de distance entre les cœurs.

Pourtant cette découverte n'était encore qu'à l'état de soupçon et d'inquiétude. Pauline ne voulait pas lire nettement dans son âme. Quand l'évidence l'étreignait, elle cherchait à s'étourdir ; et depuis qu'elle avait le secret effroi de

ne plus aimer autant Hector, elle répétait vingt fois, en joignant les mains avec ferveur :

— Comme je l'aime ! comme il est bon ! comme il est généreux !

De son côté, Hector, que nous avons laissé jusqu'ici et intentionnellement un peu dans l'ombre, sentait dans son cœur des défiances analogues et des remords semblables ; lui aussi ne voulait pas croire que son amour pût finir ; lui aussi, en estimant toujours sa femme, croyait qu'il l'aimait toujours ; et la fermeté active que nous lui voyons déployer, la résolution, enfin, qu'il prend tout à coup de ne plus abandonner à l'imagination de Pauline la conduite et la règle de sa maison, ne sont que des efforts honnêtes et sincères pour cacher et combler un gouffre qu'il entend résonner sous ses pas.

M. et Mme de Villemoran quittèrent Bade le lendemain de leur arrivée. Lady Fitz-Peters soupira. La patience avec laquelle Hector avait écouté l'oraison funèbre du perroquet avait fait espérer secrètement à la sentimentale Antonia que peut-être bien ce gentilhomme se repentait de sa faiblesse passée, et oserait lui demander à elle-même de tendres et surtout de chastes consolations.

Adèle avait exprimé à Philippe son opinion. Ce départ l'y fit persister. Quant à M. Loignon, il était très-sérieusement ému et embarrassé. La délicatesse lui était venue depuis cinq ans. Ce n'était pas un séducteur, et il aimait trop Pauline, il la devinait surtout trop bien, pour tirer sottement vanité de son succès auprès d'elle.

Quand il reçut le billet maladroit qu'elle avait eu la faiblesse de lui écrire, il réfléchit longtemps.

— En est-elle déjà à ne plus avoir d'esprit ? se dit-il. Et il fut effrayé de la responsabilité que son amour allait accepter. Après avoir mûrement médité la conduite à tenir,

il résolut d'attendre, de rester à Bade, de ne rentrer qu'à l'hiver; et, se sentant supérieur aux tactiques ordinaires :

— Je n'irai chez elle, pensait-il, que pour la fiancer de la main gauche à son mari, puisqu'ils ne savent pas se tenir de la main droite, ou que pour l'enlever. Il faut à tout prix qu'elle soit heureuse, par M. de Villemoran ou par moi. Ce serait l'aimer que de rompre son mariage; mais ce serait peut-être l'aimer davantage que de le resserrer!

Et ce héros blasé, qui ne se vantait pas à lui-même de son héroïsme, tant il était indifférent sur toute chose, même sur son bonheur, et tant il avait perdu, avec le secret de l'enthousiasme, la conscience du dévouement, Philippe resta à Bade dans la société d'Adèle, et il alla tous les soirs risquer quelque menue monnaie à la roulette et au trente-et-quarante, comme un oisif sans but et sans cœur.

M. de Villemoran continua pendant la route le rôle qu'il avait pris. Il traita Pauline avec une autorité doucement paternelle; et elle ne songea pas à protester. Le lendemain de leur retour à Paris, il vint dans sa chambre, s'assit à côté d'elle, lui prit les mains et lui dit avec douceur :

— Mon enfant, la solitude a failli nous devenir funeste, en nous donnant des goûts de voyages qui ne nous ont pas réussi. Désormais, nous ne vivrons plus seuls. Tu auras un jour, tu recevras. J'étais un avare de garder pour moi seul les fleurs et les fruits d'un esprit comme le tien. J'ouvre le paradis aux maraudeurs. C'est un moyen de ne plus les craindre. Je ne me croyais pas ambitieux; je sens que je le deviens. J'ai été élevé par ma famille dans des idées politiques qui se sont transformées depuis par la réflexion. Il ne me conviendrait pas de me rallier à ce gouvernement, ni de participer à quelque intrigue contre lui. J'ai mes principes, mais je suis seul de mon parti, par conséquent, je ne veux pas m'enrôler. Toutefois, il y a, pour un homme qui ne se

croit pas absolument inutile, des idées pratiques à émettre, à répandre, des questions spéciales à éclairer. Je veux faire un livre; tu seras mon conseil, je n'ose dire mon secrétaire, je voudrais pouvoir dire mon collaborateur. Tu animeras de tes sympathies, tu réchaufferas de ton souffle mes froides théories, tu mettras de la flamme dans la statistique. et de la poésie dans les questions de budgets. Si quelques-unes de ces idées offrent une réalisation actuellement possible, nous nous appliquerons à les réaliser. Tu m'aideras surtout alors; veux-tu la moitié de mon ambition?

— J'accepte! s'écria vivement Pauline, étonnée de l'entendre lui donner presque le conseil qu'elle avait déjà reçu de Philippe.

— Si nous découvrons que nous nous sommes trompés, nous essayerons de planter des choux au lieu de planter des idées. Tu voulais te faire laitière, je me ferai fermier.

— Oh! je suis revenue de mes goûts de campagne, dit Pauline en souriant.

— Non, tu es simplement revenue de Bade et de la forge de M. Desprets.

Pauline regarda son mari avec une admiration sincère.

— Il est impossible que je ne l'aime pas de toute mon âme, se dit-elle en se jetant dans ses bras.

Hector, lui, ne se faisait plus aucune illusion. A vrai dire, même, il n'avait jamais eu d'espérances que les événements postérieurs à son mariage eussent détruites. Il avait aimé Pauline, avec l'admiration d'une âme chaste, pour le spectacle de la misère honnêtement soufferte, de la vertu patiente, de l'intelligence opprimée. Dans cette maison où s'éteignait sa jeunesse, il avait rencontré cette pauvre fille vaillante, et il s'était dit qu'il était noble et pieux de l'affranchir, de la transporter dans un monde supérieur, de réaliser tous ses rêves. Lui qui avait étouffé la voix de ses

vingt ans, sous le silence et dans l'étude, il comprenait bien les tortures de cette humble demoiselle de compagnie; il entrevoyait un délire de reconnaissance, une ivresse de bonheur dans l'amour qu'on lui tenait en réserve.

Mais cette passion, longtemps dévorée, qu'il avait vue naître, engageait beaucoup plus que son amour, elle engageait son honneur; et dût-il expier par des regrets amers le vertige de sa sympathie, il ne pouvait plus reculer, après avoir donné une apparence réelle aux visions que suscitait le cœur de Pauline.

La fuite de celle-ci, sa retraite calculée, et, par-dessus tout, son séjour chez Mme de Saint-Ovide, avaient révélé à M. de Villemoran l'étendue de la tâche qu'il s'était choisie.

Sans douter un seul instant de la volonté loyale de sa fiancée, ni même de sa tendresse, il devinait en elle un si grand besoin de représailles contre les dédains du monde, une fierté si indomptable et si provocatrice, un désir si implacable de trouver dans le mariage un triomphe et une vengeance, qu'il jugea son bonheur perdu; aussi dès lors son parti fut pris de se dévouer, sans attendre de consolation.

Il pensa que la douceur, que la soumission sans lâcheté, qu'une satisfaction de tous les instincts d'élégance, qu'une quiétude absolue d'esprit apaiseraient peut-être et modéreraient au moins cette âpreté de convoitise honnête. Il se jura de prendre pour lui toutes les déceptions et de ménager à sa femme les mécomptes et les désappointements.

Mais il était difficile, sinon impossible, d'empêcher Pauline de se heurter à chaque pas, et de souffrir du repos, comme elle avait souffert longtemps de la lutte. Elle apportait dans la recherche du devoir une passion qui ne pouvait se laisser ni limiter ni modérer. Quand Mme de Maintenon, cette patronne des dames de compagnie ambitieuses, spéculait sur sa vertu, elle glaçait du moins son cœur, refroidis-

sait ses veines, mettait un marbre sur sa jeunesse écrasée. Pauline spéculait sans le savoir. Il n'y avait pas en elle d'hypocrisie, et c'était dans toute la sincérité de sa foi qu'elle avait juré d'atteindre à la considération et à l'amour; mais elle ambitionnait trop le mariage comme une récompense de ses sacrifices antérieurs, et pas assez comme une perspective de sacrifices nouveaux. Elle voulait vivre d'émotions quotidiennes, et, dans l'orgueil de sa vertu, elle s'imaginait que la conscience du devoir, conciliée avec la jouissance de l'amour, lui donnerait des extases infinies. Pourtant, elle consentait héroïquement à souffrir encore, mais à souffrir en espérant ou en aspirant toujours, à souffrir d'ambition, à souffrir d'un désir nouveau succédant à un désir satisfait.

Quand elle fut mariée, elle s'étonna de n'avoir plus à haïr ni à convoiter. La satisfaction lui donna l'ennui, et la douceur de son existence devint une sorte de défi pour la flamme qui survivait en elle.

Elle voulut se résigner; elle voulut, comme une dévote de l'amour, s'abîmer dans la contemplation, dans l'adoration muette et absolue du cœur de son mari. Mais Hector n'offrait pas de raison suffisante pour un culte; et par la perfection même de ses vertus pratiques, il échappait à cette adoration qui se multiplie. Il était toujours le même. Sa bonté immuable plaisait, puis lassait. Des enfants eussent sauvé Pauline. Mais ce foyer vide et silencieux ne pouvait toujours circonscrire l'ardeur d'une âme qui s'irritait et s'enflammait dans le repos. Nous avons vu comment la jalousie de Pauline pour Marie, et comment ensuite les paroles sardoniques et insolentes de Philippe avaient hâté l'éclosion d'un germe funeste. Mme de Villemoran avait pu se demander si elle aimait encore, et si elle était aimée; question fatale qui n'a pas besoin de réponse et qui revient toujours, quand une fois elle est venue!

Hector, de son côté, après quatre années d'observations et de patience, commençait à craindre d'avoir cédé à un sophisme plutôt qu'à la raison, et d'avoir voulu vainement et témérairement acclimater dans une région paisible une nature indépendante et fougueuse qui était faite pour escalader des pics élevés et pour courir à travers des abîmes. Il avait eu en se mariant le remords d'avoir fait naître l'amour, il avait maintenant le remords de ne l'avoir pas doucement étouffé. Il se sentait un rival dans le cœur de Pauline, un rival redoutable ; ce n'était pas Philippe, c'était lui-même ; c'était son propre idéal, évoqué jadis par Mlle Foucault, qui humiliait et désenchantait maintenant la réalité pour Mme de Villemoran. C'était cette image radieuse et provocatrice qu'il eût voulu arracher. Mais ses efforts avaient été stériles, et il prévoyait des malheurs dont sa délicatesse le faisait d'avance responsable.

Aussi, résolut-il de lutter intrépidement contre ce fantôme de la satiété qui venait s'interposer entre sa femme et lui, et nous avons vu les premiers efforts de cette volonté qui donna un sursaut et comme un élan au courage de Pauline. Celle-ci fut frappée de l'analogie des exhortations de son mari avec celles de M. Philippe. Elle y trouva une raison d'y applaudir ; elle crut honorer l'un et l'autre en leur obéissant. Elle crut que le souvenir des paroles de Philippe ne serait plus dangereux pour elle, maintenant que les paroles de son mari en partageaient l'effet. Elle crut rester fidèle à Hector en suivant les conseils de M. Loignon présentés par Hector. C'était là l'erreur d'une âme probe qui pouvait céder à la passion, mais sans trahir volontairement le devoir, et qui cherchait jusqu'au bout à mettre d'accord l'amour et l'honneur.

CHAPITRE XXV

Hector de Villemoran a pu sembler inférieur à sa femme; mais il la dominait, au contraire, et cette supériorité était précisément une des causes du trouble qui les tourmentait.

Pauline se fût bien vite affranchie d'un mari sot et nul; ce qu'elle eût fait alors, nous l'ignorons et nous n'avons pas à le prévoir. Mais cette force réelle qu'elle sentait sous cette faiblesse apparente, cette résistance qui ne la heurtait jamais, cette raison qui souriait toujours, ce dévouement qui ne s'aigrissait pas, cette attitude froide et tendre, lui donnaient souvent tort, et en même temps lui inspiraient une estime profonde qui devait l'empêcher de jamais haïr celui qu'elle ne pourrait peut-être pas toujours aimer.

L'estime, en effet, était une cause d'aigreur entre ces deux époux, Hector eût sinon sauvé sa femme, du moins simplifié ses sentiments en se faisant coupable; mais il ne poussa pas l'héroïsme jusqu'à déchoir à ses propres yeux, et sa faute fut d'être sans reproche.

La jalousie de Pauline tenait encore moins à un amour qui se défendait qu'à un secret conseil de son orgueil qui

lui disait qu'elle serait plus libre de sa destinée, si elle parvenait à s'armer d'un véritable et sérieux grief contre ce maître infaillible, dont la sérénité l'accablait.

Ces sentiments s'agitaient toutefois au fond de la conscience de Pauline, sans qu'elle en eût la perception distincte. Elle tenait trop, elle aussi, à sa propre estime, pour écouter volontairement le mauvais conseil de son orgueil. Mais nous avons besoin d'entrer dans cette analyse pour faire bien comprendre une conduite qui gardait, sous ses fluctuations apparentes, une invariable logique, et pour expliquer les malheurs de deux destinées unies par un contrat sincère et divisées par des causes plus fortes que la volonté.

Hector avait attendu patiemment l'heure de parler avec un peu d'autorité. Qu'eût-il pu faire jusque-là? Il fût tombé dans le piége des âmes vulgaires, en luttant contre les rêves, contre les enthousiasmes, contre les douleurs de Pauline; il l'eût froissée et meurtrie, sans profit pour son bonheur. Mais, quand il la surprit dans sa faiblesse, quand il la crut à demi vaincue, et quand il la vit se renverser sous son fardeau et trembler d'avoir à choisir entre la tentation brutale de Philippe et quelque consolation dérisoire; comme la vanité d'écrire, il pensa que le moment était venu; et, doucement, fermement, avec la sûreté d'accent d'une raison préparée, il revendiqua son droit de tutelle.

Pauline, nous l'avons dit, se sentait atteinte de vertige. Elle ne lutta pas, elle accepta avec soumission la main que son mari lui tendait. Elle eut un dernier flot d'espoir qui l'empêcha de sombrer. Elle crut voir dans l'effort de M. de Villemoran la transfiguration rêvée :

— Je savais bien, dit-elle, que ce n'était pas une âme vulgaire; qu'il saurait me sauver, et qu'il y avait en lui un héros caché, que mon instinct avait pressenti.

Alors, ne voulant plus penser qu'à une seule chose, elle

n'eut plus d'ardeur que pour un seul but : elle voulut transporter dans les régions pures de l'esprit son amour inquiet et malade, que la région des sens étouffait et menaçait de mort.

Son instruction, ce pédantisme même que le professorat avait déposé en elle, lui servirent d'auxiliaires.

— Il a raison pensa-t-elle avec fierté ; il y a des sommets où les vulgarités, où les infirmités de ce monde ne peuvent plus atteindre. Puisque nous ne pouvons nous aimer dans l'amour et dans la joie, nous nous aimerons dans les ravissements de l'intelligence. Je ne serai plus sa femme, moi qui ne sais pas être mère ; je serai la moitié de son esprit la moitié de son intelligence, et je défie bien Marie de me faire concurrence sur ce terrain-là.

Elle croyait échapper à sa jalousie, à son mécontentement d'elle-même, en s'élançant vers ces hauteurs; elle croyait pouvoir rejeter l'humanité et vivre désormais dans un Elysée abstrait où ne pénétreraient plus les défiances grossières et les tentations triviales dont elle était obsédée et humiliée. Mais elle avait une impatience de se guérir qui s'exagérait la force et la rapidité des remèdes; et, quelques jours après le dernier entretien dont nous avons parlé, Hector s'avouait à lui-même que la guérison n'était pas encore trouvée, et que le mal allait peut-être s'endormir, mais pour se réveiller plus impérieux, plus implacable.

En effet, il y eut pour quelques instants une trêve, un sursis. Pauline dépensait en coquetterie intellectuelle toutes les forces de son âme. Elle prenait goût aux études de son mari, elle aimait à s'asseoir à côté de lui, à lire à la même page, à l'attendre au bout de la ligne qu'elle avait dévorée d'un regard.

On essaya de réunir, dans le petit salon de la rue de Courcelles, quelques savants, quelques littérateurs. Mme de

Villemoran présida des dîners académiques. Son esprit acheva de s'aiguiser, de s'éclairer dans ces entretiens dignes d'elle. Hardie dans ses aspirations, audacieuse dans ses recherches, elle aimait les théories radicales, les philosophies aventureuses; elle eût voulu qu'on l'aidât à changer le monde, à le dissoudre, pour le mieux reconstruire. Retrouvant d'ailleurs dans ses idées l'amour qu'elle n'osait plus chercher dans sa vie, elle avait des fureurs d'utopie qu'on prenait pour de la colère, et qui n'étaient que l'expansion désordonnée de sa tendresse.

Hector ne la suivait pas si haut, ou plutôt ne voulait pas se risquer dans ces sentiers périlleux. Il la ramenait doucement, il la contredisait de biais, il lui répondait en répondant aux autres; mais Pauline bravait sa sagesse, dédaignait les atermoiements de l'expérience, et s'impatientait de se heurter au sang-froid de son mari, jusque dans le bleu profond du ciel où la jetait son enthousiasme.

Hector avait préparé les matériaux d'un livre, mais Pauline, d'accord avec lui pour le fond, le trouvait timide, hésitant dans les détails; il lui avait demandé d'animer la statistique, elle l'embrasait! Elle portait dans toutes ses études cette passion et cette amertume qui l'avaient déjà rendue si malheureuse. Au bout de quelques mois, cette distraction, qu'ils s'étaient choisie, était devenue un prétexte de discussions interminables. Hector ne cédait rien de ses idées, Pauline gardait les siennes; et comme la question de leur amour, de leur bonheur, n'apparaissait pas sous une forme sensible dans ces débats; comme ils semblaient n'en vouloir qu'à leurs erreurs réciproques, ils disputaient cordialement, donnant libre carrière à des antipathies qui ne croyaient se heurter qu'à des opinions, qu'à des préjugés.

— Quel dommage qu'un cœur si bon et si grand, pensait Pauline, ait de si singulières faiblesses!

— Quel dommage, disait Hector, qu'il y ait de tout dans cette âme, excepté de la logique !

Et dans leurs efforts courageux pour remplir leur existence, ils creusaient entre eux un gouffre insondable, en s'imaginant entasser des montagnes.

Le monde, qui joue dans les drames intimes le rôle du chœur antique, mais d'un chœur qui ne voit pas, et qui chante faux, le monde s'émerveillait de l'esprit de Mme de Villemoran. Son salon avait de la réputation. On se faisait présenter chez elle afin d'y entendre des philosophes dans l'abandon de la plaisanterie, des hommes politiques dans la familiarité de la causerie.

Pendant l'hiver de 1846 et pendant tout l'été de 1847, Pauline Foucault régna complétement et obtint tous les succès auxquels sa vanité semblait autrefois prétendre. Riche, grande dame, honorée, célébrée, elle triomphait, mais en se sentant au fond d'elle-même tourmentée, et entraînée sur une pente fatale.

Elle avait des heures de pénétration où tout ce bruit, toute cette gloire de salon, toute cette philosophie de boudoir, toutes ces théories d'éventail lui semblaient insipides. Quand elle apercevait debout devant elle, au milieu d'un salon ravi, le seul contradicteur qu'elle n'eût pas vaincu, son mari ; quand elle rencontrait les regards doux et indulgents d'Hector, qui la voyait triompher des autres, en protestant par son silence, pour ses convictions personnelles, elle se sentait humiliée et vaincue à son tour.

Quelquefois, elle avait des élans, des éclairs de soumission. Elle allait se jeter dans les bras d'Hector, se suspendre à son cou.

— Sauve-moi, lui disait-elle, et ne songeons plus à sauver l'humanité.

Puis elle pleurait, jurait de penser comme lui, s'étudiait à

se courber docilement sous sa volonté ; ou bien, elle fermait son salon pendant quelques jours, et, forçant Hector à laisser là les livres et les travaux, elle redemandait aux transports de l'amour des illusions qui passaient vite et qui la rendaient à son ennui.

Philippe Loignon n'avait pas reparu. Pauline redoutait sa présence, et le journaliste, soit calcul, soit loyauté, n'avait pas voulu suivre la petite foule qui traversait le salon de M. de Villemoran. Il était à la tête d'un grand journal, battait en brèche le pouvoir qui, décidément, n'avait plus rien à lui offrir, et paraissait absorbé par l'ardeur de la bataille.

Un soir, on parla devant Pauline d'un article de ce journal qui avait fait osciller les fonds et les bas-fonds de la Bourse. Pauline reconnut à la première ligne, à la première brûlure, le talent corrosif de Philippe, en se reconnaissant aux colères épanchées. C'était une philippique violente contre le régime, contre ses corruptions; le sarcasme était impitoyable, la plaisanterie enlevait des lambeaux sanglants aux hommes politiques. On annonçait des orages, on prédisait une révolution ; il y avait du feu, de la poudre et des tonnerres dans ces lignes indignées.

Mme de Villemoran fut obligée de s'interrompre plusieurs fois, tant son cœur battait à la lecture de cette page révolutionnaire, dans laquelle on ne sentait d'autre conviction que le mépris. Elle lisait ce qu'elle eût écrit elle-même ; toute l'âpreté de son ironie repassait devant ses yeux en flamboyant dans ces lignes. Une joie farouche la faisait sourire.

— Je n'avais pas tort, disait-elle; il pense comme moi, et le monde s'épouvante de ses prédictions qui foudroient d'avance par leur justesse. C'est bien ainsi que je frapperais.

Elle fut tentée d'écrire à Philippe, de le remercier de ce breuvage acide, de l'encourager ; mais sa droiture naturelle et le remords d'une première imprudence l'arrêtèrent. Elle crut rester fidèle à la foi jurée, en se bornant à lire assidûment ce journal, à vivre secrètement des émotions qu'il lui donnait ; à rester, à l'insu de tout le monde, et de cette façon, en communication avec la pensée de Philippe. Elle s'imaginait que c'était elle qui dictait, et elle se sentait toute radieuse quand, en dépliant la feuille humide encore, elle y trouvait ses jugements formulés, ses doutes exprimés, et jusqu'à ses douleurs rendues.

Elle voulut faire lire ces articles à Hector. Dans sa loyauté, elle pensait que si ces deux hommes pouvaient avoir les mêmes façons de comprendre, elle ne trahirait aucun des deux en se faisant leur complice.

Mais Hector, sans estimer le régime que Philippe attaquait avec violence, avait une philosophie trop sûre d'elle-même pour ne pas dédaigner la tactique des partis. Il était de ces révolutionnaires aux mains pures qui mettent la victoire d'un principe au-dessus de la victoire d'une coterie. Il savait que les consciences fortement unies usent mieux et plus vite un pouvoir que les poings crispés. Il croyait au progrès d'une façon trop invincible pour vouloir le compromettre en le tiraillant, et, prêt à mourir pour la liberté, il ne voulait tuer personne pour elle.

Aussi se préparait-il à un grand mouvement, en se refusant à des intrigues, et laissait-il se déposer au fond de son cœur le mépris et les passions mauvaises, pour ne laisser monter à la surface que les sentiments généreux et les chaleurs du dévouement.

Il lut les articles de Philippe avec un sourire un peu triste. Peut-être reconnaissait-il l'auteur, et s'effrayait-il, à travers ses scrupules de citoyen, de l'attrait singulier que ces pages

avaient pour Pauline. Il réfuta ces théories hargneuses en quelques mots et conclut ainsi :

— La plupart des journalistes, ma chère Pauline, font de la politique comme nos romanciers font des romans ; quelquefois même, la même plume sert pour les deux choses : ils exagèrent les vertus de leurs personnages de prédilection, et ils ne voient que des monstres achevés dans leurs ennemis. Il n'y a pas pour eux de nuances, de demi-teintes, de perspectives. Il faut être un type idéal ou un bandit ! et, en outrant ainsi le point de vue, ils rendent les conversions impossibles, et changent les victoires des partis en autant de vengeances. Les convictions politiques doivent être une espérance et ne doivent pas être une rancune. Le plus sûr moyen de vaincre ses adversaires, ce n'est pas de les haïr à tout propos, car c'est les fortifier : c'est de les plaindre, en leur prouvant surtout qu'ils sont à plaindre.

— Tu traites la politique comme tu traites l'amour et le ménage, répliqua Pauline avec impatience.

— C'est que la politique est le ménage universel.

— Mais au-dessus des querelles de partis, interrompit Mme de Villemoran, comme au-dessus du foyer domestique, n'y a-t-il pas un horizon où l'âme se repose, se retrempe, fuit la trivialité terrestre, puise ses forces et ses inspirations? Eh bien ! ce ciel a des électricités nécessaires. Tu n'y cherches, toi, que l'azur banal. Moi, j'y sens des éclairs, des souffles d'orage qui ont leur but, puisqu'ils ont leur cause ; la vie est plutôt dans la lutte que dans le repos, et l'amour qui n'a pas ses haines n'est pas de l'amour.

— L'amour qui passe son temps à haïr me paraît un abus, dit Hector en souriant.

Pauline ne répliqua pas ; cette douceur de son mari faisait bouillonner tout son sang, et elle craignait toujours que

le dépit et l'ironie n'amenassent sur ses lèvres des paroles amères qu'elle se fût reprochées.

Par une contradiction qui n'était étrange qu'en apparence, elle eût redouté d'offenser l'homme qu'elle ne comprenait plus. Ce respect pour Hector était une dernière illusion, un dernier prétexte qui pût la retenir; elle se fût sentie perdue en se sentant detachée de lui.

Mais, on le voit, toutes les tentatives d'union étaient chimériques; qu'il fût question d'amour, d'art, de politique, de vie banale, ils ne pouvaient plus s'entendre; ils se heurtaient sur la terre et dans le ciel. Bien loin même de donner un soulagement aux douleurs de ce ménage, le salon de Mme de Villemoran, et les questions qu'on y traitait, finissaient par devenir une occasion de déchirements nouveaux et profonds.

Pauline, qui voyait ou qui croyait voir le monde frémir autour d'elle, comme à l'approche d'un orage, et qui aspirait dans l'air des souffles avant-coureurs de révolution. Pauline, que les déclamations haineuses et sans enthousiasme de Philippe agitaient et faisaient vibrer, et qui rêvait peut-être pour elle un rôle à l'heure de la crise, Pauline se lamentait tout bas, au fond d'elle-même, d'être seule, de ne pouvoir trouver un allié dans son mari, et se sentait invinciblement entraînée à regarder Philippe comme un complice fatal et prédestiné. Elle qui eût héroïquement ambitionné, avec tous ses périls et toutes ses chances, la gloire, le martyre de Mme Roland, elle souffrait de ne voir dans son mari qu'un honnête homme, placide comme Roland.

Mais du moins, cette douleur, ce désenchantement, en la faisant souffrir, la faisait vivre. Les sources de la vie n'étaient plus autant menacées, et cette fièvre l'enlevait aux empoisonnements de l'ennui.

Cette situation anormale et spasmodique pouvait-elle se

prolonger longtemps? Cette absence de bonheur pouvait-elle durer sans que Pauline essayât quelque révolte funeste? C'est ce qu'un incident qui hâta les péripéties de ce drame ne nous permet pas de conjecturer.

Tous les caractères portent en eux-mêmes le dénoûment de leur destinée. En commençant l'histoire de Pauline, de cette femme qui a toutes les sciences, toutes les initiations, toutes les bonnes pensées, tous les courages, mais aussi toutes les imperfections, tous les préjugés, tous les doutes, toutes les colères, toutes les corruptions du dix-neuvième siècle, nous avons prévu l'issue de cette existence torturée et nous n'attendons pas qu'un accident ou une catastrophe nous débarrasse du fardeau de cette étude et délivre le lecteur de la satiété de cette analyse. Mais quand la coupe est pleine, c'est toujours le hasard qui la fait déborder; la Providence se borne à l'emplir; l'accuser ensuite de l'avoir vidée, c'est croire au fatalisme.

Pauline, qui devinait à sa souffrance les douleurs d'Hector, s'étonnait de la résignation de celui-ci. Elle trouvait que le caractère de son mari n'expliquait pas suffisamment son courage et sa tranquillité.

— S'il m'aime, ou s'il m'a aimée, se disait-elle, il doit pleurer comme moi le supplice de nos deux cœurs. D'où vient que son impassible visage ne porte jamais la trace d'une heure d'insomnie ou d'une larme versée? En est-il arrivé à me prendre assez en pitié pour n'avoir plus à partager mes angoisses? La science et l'étude sont-elles des consolations? et après avoir accepté devant Dieu la tâche de me préserver ou de me sauver, se débarrasse-t-il du soin de mon bonheur et m'abandonne-t-il à moi-même?

L'inquiétude qui l'agitait la rendait jalouse de la quiétude apparente de son mari. Elle observait avec attention. Mais Hector n'avait ni lassitude dans sa bonté, ni amertume dans

ses paroles. Depuis qu'il avait formulé le désir de diriger son ménage, il remplissait sa tâche avec une douceur sans défaillance, et la ponctualité de sa sollicitude ingénieuse confondait et accablait Pauline.

Elle pensa qu'il se cachait pour souffrir, et elle mit tout en œuvre pour le surprendre dans sa retraite, pour arriver tout à coup, pour chercher à lire dans ses yeux. Quelquefois, quand il n'était pas là, elle entrait furtivement dans sa chambre, interrogeait les meubles, les livres, les objets familiers à Hector, et leur demandait une réponse, un renseignement, un indice. Elle regardait, avec toute la fixité de ses yeux, la page qu'il venait de lire ou d'écrire.

Mais les meubles étaient muets, les pages étaient muettes : tout attestait le calme et la force. L'ordonnance méthodique de ces livres, de ces papiers, était une nouvelle ironie qui pesait davantage encore sur le cœur de Pauline. Elle se trouvait provoquée et humiliée presque par les objets matériels, et tout dans la maison semblait prendre parti contre elle. Un matin, elle était accoudée à une fenêtre de sa chambre, et regardait mélancoliquement le petit jardin de l'hôtel, semblant rechercher dans le sable des allées les traces perdues de ses promenades d'autrefois avec Hector ; elle se rappelait ses entretiens furtifs pendant les premières heures de la nuit, ses craintes d'être surprise, son effroi et sa honte quand, un soir, elle s'était trouvée face à face avec Marie de Soulaignes.

— J'étais heureuse alors ! se dit-elle en songeant à ce temps de douleur et de misère. J'espérais ! et maintenant !...

Comme elle était plongée dans ses méditations, on sonna à la grille du jardin. C'était le facteur qui apportait les lettres et les journaux. Pauline jeta un regard vague et dis-

trait, vit le concierge recevoir les divers papiers et se diriger vers la maison pour les remettre aux domestiques.

Une lettre! C'est souvent un rien, un grain de sable; c'est quelquefois un monde; c'est une épingle ou l'épée d'Alexandre! On ne sait jamais si ce petit papier, cacheté comme un envoi de poison, ne renferme pas la mort ou la vie. C'est un incident de comédie, c'est le dénoûment d'un drame. Pauline se sentit prise tout à coup d'un désir effréné de recevoir une lettre, et demanda si quelque chose était arrivé pour elle.

— Non, madame, lui fut-il répondu du jardin; tout est pour monsieur.

— Tant pis! soupira Pauline sans savoir ce qu'elle regrettait.

Puis une réflexion envieuse lui traversa l'esprit :

— Qui donc s'occupe d'Hector, et pourquoi ne m'écrit-on pas?

Elle se retira de la fenêtre et alla dans l'antichambre au-devant des papiers.

— C'est bien, dit-elle, je les remettrai moi-même; et elle prit avidement tout ce que le facteur avait apporté, comme si un secret instinct l'eût avertie que l'arrivée du courrier ne pouvait pas lui être indifférente.

Elle lisait les suscriptions des diverses enveloppes, quand, tout à coup, elle poussa un cri.

Elle tenait à la main une lettre, une grosse lettre adressée par Marie à Hector de Villemoran.

— Ah! voilà ce qui le console, se dit-elle tout bas avec une fureur jalouse.

Elle courut dans sa chambre, tira son verrou, se jeta dans son fauteuil. Au moment où la colère allait lui faire rompre le cachet de cette lettre, elle eut peur, et elle eut honte des excitations de sa jalousie.

— Ce serait lâche, dit-elle.

Mais la colère ne se laissa pas vaincre par ce premier scrupule.

— Est-il moins lâche de me tromper? continua-t-elle en fondant en larmes. Voilà leur secret! voilà ce qu'ils se promettaient l'un à l'autre! Elle le console de moi, il la console de M. Desprets. Depuis combien de temps s'écrivent-ils, et que peuvent-ils s'écrire?

Elle reprenait la lettre, la froissait, l'approchait de ses yeux, la palpait, comme si les signes eussent été en relief, comme si les mots eussent percé le papier.

— Ne suis-je pas sa femme après tout? pensait-elle. N'ai-je pas bien le droit de défendre mon bonheur par une indiscrétion? Mon bonheur? vaut-il qu'on le défende? et ne ferais-je pas mieux de laisser Hector se consoler et m'oublier? Mais il est impossible que Marie, si loyale, si fidèle à son devoir, me trahisse! D'où vient, cependant, qu'elle ne m'écrit pas, et si cette lettre est indifférente et banale, pourquoi ne m'est-elle pas adressée? J'interrogerai Hector!... Mais il refusera de répondre, ou bien il mentira! Pourquoi un préjugé attache-t-il une idée de vol à l'acte de briser ce cachet? Même, aux yeux de mon mari, de l'homme dont je porte le nom, je serais coupable, parce que jusqu'à présent je l'ai laissé libre. Mais est-ce bien un préjugé? et ne serais-je pas réellement déshonorée à mes propres yeux, de violer ainsi un secret que mon mari me refuse? Quand je pense pourtant qu'il y a peut-être là, dans cette feuille, mon arrêt? Quand je pense que la triste énigme de ma vie peut se dénouer par la lecture de cette lettre! Rien ne défend ce papier; je puis le lire, le dévorer, le brûler, et laisser croire ensuite que rien n'est arrivé, que la poste a perdu la lettre!

Mais Pauline n'hésitait pas longtemps quand il s'agissait de courage. Sa fierté avait toujours raison, et elle lui con-

seillait, dans le cas présent, d'être confiante, même avec des traîtres, de garder sur Hector la supériorité de cette tentation vaincue.

— C'est une torture de plus, voilà tout, se dit-elle; mais il n'aura pas du moins le droit de me mépriser.

Et, se levant sans faiblesse, elle alla reporter les lettres et les journaux à un domestique pour qu'ils fussent directement remis à M. de Villemoran.

Au déjeuner, elle observa Hector. Il fut souriant et calme, comme d'habitude, et ne parla pas du courrier du matin. Pauline voulut tenter une épreuve. Elle hésita longtemps, fit un effort prodigieux sur elle-même pour empêcher sa voix de la trahir par quelque vibration indiscrète, et dit tout haut, en regardant Hector en face, avec le sourire le moins soupçonneux :

— Il y a longtemps que nous n'avons reçu de nouvelles de Marie.

Hector leva la tête, ne put s'empêcher de rougir, et répondit simplement :

— Il y a longtemps, en effet; tu devrais lui écrire.

L'épreuve était décisive. Hector, l'infaillible Hector, cet homme loyal, incapable de mensonge, avait menti.

Pauline se leva de table et se hâta de rentrer dans sa chambre.

— Trahie! je suis trahie! se disait-elle en mordant son mouchoir pour étouffer ses cris, et en se promenant avec agitation. Qu'ai-je besoin de rester dans cette maison? Je suis une étrangère pour mon mari. Il m'abandonne à mes tortures; il se console, et ne veut pas que je sois consolée. Eh bien! cette liberté qu'il prend, je l'aurai aussi, moi. Il a une confidente, j'aurai un confident; il écrit à Marie, j'écrirai à M. Philippe.

Et elle courut à la table; mais, dans ses plus violents

éclats, Pauline avait toujours un point d'honneur qui la provoquait à l'héroïsme. Une dernière loyauté la fit hésiter à prendre la plume :

— Cette lettre n'est peut-être qu'un hasard, qu'un accident. Hector ne voudra peut-être pas y répondre; j'attendrai qu'il agisse, pour agir à mon tour. S'il écrit, j'écrirai!

CHAPITRE XXVI

Pendant toute la journée, Pauline affecta la gaieté, et se fit un prétexte de son enjouement pour ne pas quitter son mari, ou du moins pour le surprendre à tout propos. Quand il était seul une demi-heure, elle s'imaginait qu'il écrivait à Mme Desprets, elle arrivait brusquement, sans qu'une seule fois il tressaillît.

Vers le soir, elle se sentit lasse de ce jeu pénible.

— Je suis folle ! se dit-elle. Je veux savoir s'il écrira, et je l'empêche d'écrire.

Alors elle feignit de sortir pour une visite, rentra au bout de cinq minutes, s'enferma dans sa chambre, et, se plaçant derrière un rideau de sa fenêtre, elle se mit à guetter avec une angoisse inexprimable, bien persuadée qu'elle reconnaîtrait cette réponse, cette lettre fatidique, si elle la voyait passer de haut, de loin, à la main d'Hector ou d'un domestique. L'heure du dernier courrier sonna; la nuit vint, Hector n'avait pas répondu.

Pauline sortit de sa chambre tout inquiète, ne sachant

si ce retard était un augure favorable ou une précaution ; pendant le dîner, M. de Villemoran parla d'une promenade au bois de Boulogne. Pauline y consentit.

— Je trouverai peut-être occasion de l'amener à une confidence, se dit-elle.

Mais quand elle fut dans la voiture, à côté de son mari, elle trembla de parler, elle eut peur de s'y prendre maladroitement, de se montrer sottement jalouse, d'être inférieure à lui. Elle songea qu'il n'exerçait aucune surveillance sur sa conduite, sur sa correspondance; qu'elle aurait pu écrire vingt fois à M. Philippe Loignon, sans que M. de Villemoran demandât à voir une lettre ou une réponse. Elle tâcha d'endormir sa jalousie. Elle se persuada que son estime était assez robuste pour avoir confiance. Elle fut caressante et douce, ne lutta pas contre la mélancolie de la soirée, et s'abandonna avec la langueur des premiers temps du mariage au conseil, à l'apaisement qu'on respirait dans cette belle nuit d'été.

Ces deux époux, qu'un mot, qu'un geste pouvait séparer à jamais, et qui en étaient arrivés à craindre de parler de leur amour, de peur que ce mot ne se transformât en raillerie sur leurs lèvres, semblaient, ce soir-là, deux amants dans toute la ferveur de la lune de miel. Pauline se pressait contre son mari; mais, en appuyant parfois la tête ou l'épaule sur sa poitrine, elle sentait un petit craquement de papier qui la faisait frissonner. La lettre était là, insignifiante ou terrible, et elle reculait vivement. Hector, sans soupçonner l'objet de la préoccupation de Pauline, connaissait trop bien celle-ci pour ne pas deviner que cette journée paisible et cette soirée délicieuse étaient un effort. Il se demandait à quelle nouvelle douleur cette intimité douce le préparait, et quel orage s'amassait au fond du cœur de sa femme. Intéressés l'un et l'autre à s'observer, ils redoublaient de grâce

et de familiarité tendre, cachant bien, cachant trop leur secret, puisqu'ils se trahissaient à force de l'étouffer.

A les voir ainsi, l'un près de l'autre, tout le monde les eût enviés; tout le monde, hélas! devait les plaindre. Il n'était personne, parmi les promeneurs du bois, qui n'eût plus de bonheur à espérer encore, plus de jours de mensonge à voir s'écouler! Les couples les plus indifférents, les époux unis par le calcul, les amants unis par la vanité, les hypocrisies du ménage, les tartuferies de l'amour libre, tout valait mieux que cette élégie terrible qui couvrait un désespoir sans merci. Toutes les liqueurs frelatées de la vie étaient supérieures à cette dernière goutte, charmante et amère, que les lèvres altérées de ces deux époux se disputaient silencieusement et allaient épuiser.

La promenade se prolongea assez tard. Quand on rentra à l'hôtel, Hector et Pauline se donnèrent la main, se regardèrent avec un sourire qui cachait une double inquiétude, parurent hésiter, comme s'ils avaient beaucoup de choses à se dire, et se séparèrent, pour rentrer chacun chez soi.

Pauline ne put dormir. Une pensée ardente, une idée fixe la tenait éveillée. Elle écoutait, elle s'imaginait entendre dans le silence de la nuit, à travers les murs, le grincement de la plume sur le papier.

— Il écrit, se disait-elle.

Au milieu de la nuit, Mme de Villemoran sembla tout à coup prendre une résolution courageuse. Elle se leva et mit un peignoir.

— C'est trop douter, murmura-t-elle; je veux savoir ce que j'ai à craindre ou à espérer; par les larmes ou par les rires, je vaincrai Hector.

Et, s'approchant de la glace, elle releva ses cheveux qu'elle avait dénoués, et elle se regarda longtemps et avec une attention étrange.

— Pourquoi m'aimerait-il encore? dit-elle en soupirant. Je ne suis pas jolie. Ah! si j'avais la beauté, si je pouvais mettre sur mon front le rayonnement qui fait Marie si imposante! Si j'avais seulement cet attrait vulgaire de Mme de Saint-Ovide, je lutterais! Je saurais bien me faire pardonner les défauts, les exigences, les caprices de mon esprit. Hélas! on ne voit plus que l'esprit en moi; le corps fait pitié.

Elle se promena, puis revint de nouveau s'accouder au velours de la cheminée :

— Si j'osais! Mais, non, je suis folle! Quelle misère! Se sentir l'âme aimante, et douter de l'amour; avoir en soi, dans sa tête et dans son cœur, une force suffisante pour dominer le monde, et se sentir vaincue ou redouter de l'être, parce qu'on n'a pas l'épiderme velouté d'une coquette, ou la grâce d'une provinciale! Cette effroyable Adèle avait raison! c'est un mauvais point en ménage que d'être laide! Mon honneur, ma vertu, ma fierté, tous les mérites dont je voulais l'écraser autrefois, me servent moins que ne me servirait aujourd'hui sa beauté.

Nous ne suivrons pas Pauline dans le dédale de ses méditations. Quand elle eut bien rêvé devant la glace, elle leva au ciel un regard enflammé dans lequel brûlaient vingt prières.

— Allons! dit-elle, c'est mon devoir! je défends mon bonheur et son honneur!

Puis, prenant une bougie, elle sortit de sa chambre, pour entrer dans celle d'Hector.

M. de Villemoran dormait, Pauline mit sa main devant la lumière et le contempla avec un sourire.

— Je suis une singulière Psyché, murmura-t-elle, et voilà un singulier Amour! Dors, conscience pure, esprit froid! Ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas, si je souffre? En vérité, ce

serait dommage de le troubler dans son sommeil d'enfant; son rêve lui donne plus d'illusions que ne lui en offrirait la réalité. Rentre chez toi, pauvre femme; ton mari ne t'attend pas.

Mais Pauline ne s'était pas juré de ne point regarder autour d'elle, en pénétrant dans la chambre d'Hector.

Elle remarqua, sur la table, une bougie usée aux trois quarts, du papier et un morceau de cire jeté à côté de la plume. Hector avait écrit, sa réponse était faite; elle était là, elle rayonnait; elle attirait Pauline, elle riait à travers les lettres de l'enveloppe, elle provoquait la pauvre femme; elle se moquait de sa coquetterie; elle la défiait de s'approcher d'elle et de la lire.

Pauline pâlit affreusement, et se mit une main crispée sur la bouche pour s'empêcher de crier; une douleur aiguë la saisit au cœur.

— Je voudrais mourir là, pensa-t-elle.

Elle eut la tentation rapide de s'emparer de la lettre; mais elle s'était déjà vaincue à cet égard, et le souvenir de sa première victoire lui porta bonheur. Elle recula jusqu'à la porte, lentement, comme une statue, comme une lady Macbeth, regardant toujours avec fixité cette lettre, et regardant Hector qui dormait du sommeil d'un honnête homme.

Quand elle fut dans sa chambre, sa bouche, contractée par un effort énergique, se tordit dans des cris convulsifs. Elle tomba sur son tapis, où sa femme de chambre la trouva quelques heures après, étendue et pleurant.

— Ne dites rien à M. de Villemoran, s'empressa-t-elle de murmurer en revenant à elle.

La femme de chambre promit et tint parole; et si elle raconta à tous les gens de la maison la singulière façon dont madame passait les nuits, il est juste de reconnaître que monsieur n'en sut rien.

Le lendemain, Pauline avait pris son parti et tenu son serment. Elle écrivit à M. Philippe Loignon. Sa lettre était mesurée, pleine de réserves. Elle demandait des conseils qu'elle n'osait pas réclamer de son mari; elle plaisantait même sur cette démarche de sa part; elle feignait de croire que le journaliste l'avait défiée d'écrire; et si elle s'adressait à lui, c'était pour lui prouver qu'elle ne se souvenait que de son amitié et qu'elle ne redoutait pas de l'entendre. Elle badina pendant quatre pages, mêlant la politique, les articles de Philippe, à ses confidences. Elle voulut montrer qu'elle écrivait en toute tranquillité d'esprit; elle se donna la satisfaction vaniteuse de hasarder des conjectures sur la politique. Il fut beaucoup plus question de la réforme électorale que de son propre cœur, dans cette première lettre. Pourtant, l'instinct féminin l'avertit de laisser voir un peu de sensibilité à la fin, et de ne pas exagérer le pédantisme. Sans donner des espérances que sa conscience ne lui eût pas conseillées, il était de bonne tactique de viser un peu au cœur de Philippe, et de montrer à ce correspondant clandestin qu'on l'honorait assez pour le croire capable d'autre chose encore que de ses persifflages d'opposition.

« Si la lutte vous laisse une heure de repos, écrivait Pauline en finissant, n'oubliez pas que j'ai des droits sur cette heure d'oisiveté. Je lis tous vos articles, je partage toutes vos indignations, je frémis de toutes vos colères; mais, par pitié même pour cette *adhésion* politique, laissez venir quelque bonne effusion d'amitié à ces lèvres que le sable de l'arène dessèche et brûle. Ménageons-nous pour les grands combats et fortifions-nous par la sympathie.

» Je ne cherche pas à me révolter contre la bienveillance discrète dont vous m'avez déjà donné des preuves. J'aurai beau dire et beau faire, vous êtes mon ami ! Eh

bien ! que cette amitié nous serve et nous console ! Je suis seule au monde, et je veux rester seule; mais il me sera doux d'avoir à distance un écho, un oracle invisible, que j'interrogerai, qui me répondra, qui me conseillera, et qui, restant impalpable, ne menacera pas de s'interposer entre mon foyer et moi.

» Les esprits qui n'ont point traversé les déserts d'où nous revenons ne savent pas nous comprendre et ne savent pas nous guérir. Ne leur demandons pas cette béatitude pesante qui donne la paix, en ôtant la vie. Ce qui m'a manqué jusqu'à présent, c'est la liberté. J'ai cru que le mariage était une porte ouverte : c'est l'entrée d'un labyrinthe où les avenues sont étroites; on ne peut ni courir, ni s'arrêter à des perspectives lointaines. Un brouillard froid et mortel pèse aux épaules, les convenances, les formules, la banalité ! Je ne veux pas sortir de ce labyrinthe, puisque j'y suis entrée volontairement; mais je vois au-dessus un peu de ciel, et je veux y planer.

» Prenez votre parti de cette comparaison poétique. Ce petit coin d'horizon est près de vous. Si vous avez des ailes, vous avez aussi des griffes; vous n'êtes pas un ange, mais un vautour. Eh bien! pourvu que vous m'épargniez les coups de bec et les coups de griffes, je m'accommoderai de planer avec vous, de me reposer sur votre rocher. Allons, en route, et ne ménageons personne ! Mais ayons pitié de nous, et gardons pour nous seuls les dernières étincelles de nos deux âmes.

» Ecrivez-moi longuement; surtout autrement que si vous me parliez. N'ayez plus de sarcasmes, quand il s'agit de nous. Je les connais tous. Sachez bien qu'il y a un cœur tout saignant et tout ouvert dans cette main que je vous tends à distance.

» Au revoir, monsieur, c'est-à-dire à bientôt une lettre!

Quant à nous rencontrer dans mon salon ou dans ces endroits qui nous ont déjà réunis deux fois, n'y comptons pas. Ce serait une épreuve dangereuse ; notre amitié prend à distance des illusions, des douceurs d'aspect que nos deux visages de noyés feraient évanouir. Ce n'est pas pour éviter vos séductions que je ne veux pas vous voir ; c'est, au contraire, pour m'y livrer entièrement et sans réserve.

» Et puis enfin, il y a des convenances qui ne vous respectent pas et qui vous torturent, mais qu'il faut respecter. Je les tourne en vous écrivant, je les heurterais en vous recevant. Vous troubleriez aussi la symétrie de mon salon, comme moi j'ai troublé jadis la paix de cette maison, qui s'est bien vengée. Ainsi donc, une fois pour toutes, écrivez-moi, et, je vous en prie, ne venez pas me voir. »

Philippe Loignon lut cette lettre avec une attention profonde. Il en scruta chaque ligne, il étudia jusqu'à l'écriture.

— Cette lettre n'est pas encore sincère, dit-il en faisant une cigarette, après cet examen minutieux d'expert ; il y a une prétention de style, un effort de grâce qui trahit le parti pris. Cette femme-là était née grande dame ; elle sait le fond de la coquetterie ; elle s'en souviendrait jusqu'à l'heure de mourir. Mais je la forcerai bien à la franchise !

Et, pour toute réponse, Philippe se borna à ce simple billet :

« Madame,

» Vous me tendez un piége, je veux y tomber. Mais il sera bien entendu entre nous que ma chute aura été volontaire, et afin de le mieux prouver, soyez assez bonne pour me dire de quel tort M. de Villemoran s'est rendu coupable envers vous. Il faut que vous ayez bien des reproches à lui adresser pour lui en faire si peu dans votre lettre ; et que

vous écriviez sous l'empire d'une bien vive colère, pour en laisser voir si peu, pour écrire avec une liberté d'esprit si soigneusement contrainte et si parfaitement jouée.

» Allons, madame la baronne, dites à Mlle Pauline Foucault de m'écrire. C'est à cette sœur-là seulement que je puis répondre, sans scrupule et sans fausse manœuvre. »

Pauline s'alarma de cette provocation. Elle eût voulu ne pas se livrer. Précisément à cause de la sympathie qui l'attirait vers Philippe, elle eût voulu, par fierté, s'avancer doucement, en restant libre de retourner en arrière. Elle garda ce billet, pendant deux jours, sans y répliquer.

— Si Hector me parle de la lettre de Marie ou de la sienne, je ne répondrai pas à M. Philippe, se disait-elle.

Or elle savait bien que M. de Villemoran ne révélerait pas sans motifs une correspondance qu'il avait eu des motifs de dissimuler. Un mot d'elle, une simple prière, eût peut-être amené, de la part d'Hector, la confidence qu'elle attendait.

Mais Pauline se fût reproché comme une faiblesse la moindre tentative. Elle n'interrogea pas, elle attendit, et le troisième jour, elle écrivit à Philippe Loignon une longue lettre, sans coquetterie, sans badinage, une confession pleine de cris et de larmes, qui initia le journaliste, et qui lui donna le rôle qu'il attendait depuis longtemps, avec une si singulière et si héroïque patience.

La correspondance devint active entre eux. Les sophismes intéressés du journaliste plaisaient à Pauline et remuaient en elle tous les instincts qu'elle avait si soigneusement réprimés jusque-là. Philippe, sans parler beaucoup de M. de Villemoran, avait une façon de tourner en ridicule ses théories puritaines qui choqua d'abord Pauline et qui finit par la faire sourire.

Ce journaliste blasé qui se mêlait aux tempêtes, comme

Caliban, et qui avait suivi tous les drapeaux, sans en embrasser aucun ; cet homme sans foi, qui satisfaisait son dépit en se mettant à la solde des convictions des autres, ne laissa pas voir pourtant l'effroyable aridité de son esprit à celle qu'il aimait, par une sympathie de haine commune contre le monde. Pauline avait encore, et surtout voulait avoir des illusions. Elle en était à l'aigreur ; elle avait trop de dignité, pour descendre jamais au cynisme.

Philippe lui ménagea le poison. Il avait, après tout, une très-réelle pitié pour elle, et, s'il l'eût osé, ou s'il eût pu la sauver, il l'eût volontiers détournée de la voie dans laquelle il l'entraînait,

Si je savais encore des lambeaux de catéchisme, je les lui apprendrais ! — se disait parfois ce philosophe railleur ; et il amenait Pauline avec précaution au désenchantement ; il ne la faisait avancer qu'à pas lents dans cette avenue pleine de débris, au bout de laquelle il comptait bien l'attendre et la recevoir dans ses bras. Mais enfin, si peu qu'elle marchât sur sa trace, elle avançait ; et, de jour en jour plus aigrie, plus dédaigneuse du monde, Pauline, sans se rendre compte du sentiment confus qu'elle éprouvait pour son mari, sans se demander si c'était de l'amour jaloux, ou de la rancune, devenait railleuse, provoquante, intraitable. On s'extasiait dans son salon sur les gerbes qu'elle allumait à tout propos. Hector seul était alarmé.

— Elle m'échappe ! se disait-il, — et il la plaignait, se doutant bien que quand elle était dans sa chambre, seule avec elle-même, Pauline abdiquait tout son courage pour pleurer, et pour s'abandonner à son aise à tout son désespoir.

Aller de M. Villemoran à Philippe Loignon, c'était, pour Pauline, descendre du sommet lumineux qu'elle avait ambitionné, comme le comble de la gloire. Elle avait donc la

conscience d'une incontestable déchéance morale, quand elle s'obstinait à ne plus vouloir écouter ce dominateur sage, raisonnable, toujours le même, qu'elle avait ardemment aimé, pour prêter l'oreille et le cœur aux infernales ironies de ce dépravé qui lui faisait peur, mais qui l'attirait.

Si Pauline eût décacheté la lettre de Marie ou la réponse d'Hector, le mal, qui empirait tous les jours, eût-il été guéri ? Nous n'osons l'affirmer. Il y avait dans la destinée de M. et Mme de Villemoran un malentendu sinistre qui ne pouvait aboutir qu'au malheur ; mais, du moins, la pente vers l'abîme eût été moins rapide, la chute eût été retardée et moins meurtrière.

Au surplus, nous qui n'avons pas les mêmes motifs de délicatesse que Pauline, nous qui sommes dans le *cabinet noir* des passions, faisons sauter le cachet de la lettre d'Hector et lisons ce qu'il écrivait à Mme Desprets.

« Ma cousine, votre lettre s'efforce de me donner des encouragements dont ma tendresse pour Pauline n'a pas besoin ; mais n'essayez pas de me donner aussi des espérances ! Je n'en ai plus et je ne veux pas en avoir.

» Quand vous m'avez fait promettre de vous écrire ; quand vous m'avez dit, le soir qui précéda notre départ, ces paroles dont je me souviendrai toujours : « Associons-nous pour la » guérir et la sauver ! Les femmes, par cela même qu'elles » ont moins de science et de scepticisme que les hommes, ont » des intuitions plus pénétrantes. A nous deux, nous vien- » drons à bout de son entêtement. » Quand vous m'avez dit cela, j'ai accepté, et j'ai tenu parole. Semaine par semaine, je vous ai tenue au courant de mes tentatives, de mes conjectures, de mes désappointements.

» A quel résultat, Marie, sommes-nous arrivés ? Ces distractions que j'ai introduites dans notre solitude, ces idées étrangères que j'ai évoquées, l'ont un peu plus éloignée de

moi, mais (j'en ai peur) ne l'ont pas approchée de sa guérison. C'est une œuvre à renouveler tous les jours, une œuvre qui ne finira jamais.

» A quoi m'aura servi de me montrer le maître, de réclamer une autorité dont je n'étais pas jaloux? Je ne puis lui imposer l'équilibre et la raison.

» Pauvre femme! elle a pourtant reçu du ciel l'âme, la foi, l'intelligence, tout ce qui fait aimer et tout ce qui fait aimable. Mais on dirait que ces bons instincts ne sont pas à leur place normale dans sa tête, et qu'il y a un travestissement, pour chacune de ses facultés.

» Je ne sais qu'inventer; je suis au bout de ma force, et je me demande si un autre eût été plus heureux, et si j'ai manqué d'adresse ou de courage. Que pouvais-je faire? Je lui ai donné toute la sécurité du bien-être moral qu'elle pouvait souhaiter! Étais-je donc une âme trop froide, un esprit trop positif, pour cette âme incendiée, pour cet esprit en dehors de toute règle?

» Pourtant, ce qu'il peut entrer d'amour dans le cœur d'un homme, je l'ai ressenti pour elle. Vous savez, Marie, jusqu'à quel sacrifice je l'ai aimée! mais je ne pouvais pas faire de cet amour loyal et saint une passion échevelée et folle qui n'eût jamais fini, parce qu'elle n'eût peut-être jamais commencé. Est-ce ma faute si j'ai horreur du mensonge des poésies banales? si je trouve la réalité plus belle, quand elle est pure, que ces contorsions, que ces grimaces de drame ou d'opéra? Est-ce ma faute, si l'émotion reste et fermente tout au fond de ma conscience, et si je n'ai pas ces allures fébriles, ces excentricités dont Pauline peut-être se fût distraite et occupée? Je suis monotone comme la vérité; je ne sais pas pleurer et grincer des dents. Il eût fallu des rugissements à cet amour, dont l'hymne chaste et doux me suffisait.

» Pauline est une honnête femme élevée pour ne pas l'être; elle a un admirable entêtement pour l'honneur qui la préserve et qui la fait souffrir ; mais ses instincts l'appelaient à la révolte. C'est le génie de l'émeute dans une citadelle. Je laisse pourtant la clef à la porte! je ne suis pas un geôlier farouche! Mais parce que je ne flatte pas ses secrètes colères, elle m'accuse de la méconnaître et elle me croit indigne d'elle.

» Si vous saviez, ma cousine, quel supplice la gravité nous impose à nous autres hommes! J'ai des moments où les larmes m'étouffent, et je me roulerais, comme un enfant, dans les convulsions de la douleur! Mais le sentiment du devoir, mais le besoin de la dignité, mais la discipline des hommes, me retient, me réprime et me fait sourire, quand j'ai peur d'éclater en sanglots.

» Pauline souffre bien. Je ne sais que lui dire. Lui parler sans cesse de notre amour, c'est, hélas! la provoquer à mesurer cet amour qui diminue, comme la *peau de chagrin,* à chaque souhait que nous lui demandons. Oui, c'est là l'horrible de cette situation, de ce bagne à deux personnes; c'est que, sans motif, sans raison, uniquement parce que nous vivons du fonds et du revenu de cet amour, nous sommes presque ruinés, et que bientôt nous serons face à face, nous plaignant, nous estimant, mais impuissants à trouver dans nos deux cœurs de quoi gonfler un soupir! S'il plaît à Pauline de me quitter, alors, qu'elle soit libre! Mais où irait-elle et que deviendrai-je?

» J'ai un projet que je vous confie; j'ai l'idée d'un voyage lointain, périlleux pour moi. Je veux partir seul, aller dans l'Inde ou au Spitzberg. Quand elle me saura exposé à de vrais dangers, à des catastrophes sérieuses et sanglantes, Pauline s'intéressera à la vie; je lui fournirai des émotions par correspondance. Mais non, je plaisante!

Si je partais pour des dangers, elle voudrait me suivre.

» Vous me parlez dans votre lettre de l'ambition de M. Desprets, qui se sent disposé à courir les chances de la députation, et qui veut se présenter aux électeurs, dans le département de... Vous oubliez de me dire, ma cousine, si c'est pour soutenir le pouvoir ou si c'est pour l'attaquer que mon cousin se présente. Je ne plaisante pas, je ne fais pas d'épigramme. M. Desprets était grand partisan du système ; mais il est bien tard pour le défendre, et il est trop tôt pour entrer dans le tourbillon. Mais qu'importe ! vous avez du bonheur; tout vous réussit à vous deux. Que M. Desprets se présente; il sera nommé, je n'en doute pas. Faites-lui bien mes compliments, puisqu'il sait que nous avons cette correspondance consultative. A ce propos, permettez-moi de vous dire, ma cousine, que nous avons peut-être eu tort, et que nous avons été imprudents d'avoir entre nous ce petit mystère. Je tremble que Pauline ne le découvre. Aujourd'hui, elle s'est étonnée de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis longtemps. Écrivez-lui, pour ôter tout soupçon.

» Adieu, Marie, embrassez bien notre filleul. Quand il commencera à joindre ses petites mains et à disjoindre ses petites lèvres, faites-le prier pour sa marraine. »

Nous pouvons recacheter cette lettre que Pauline n'osa pas décacheter. Qui sait si elle ne se fût pas sentie bien conseillée, après l'avoir lue!

CHAPITRE XXVII

Hector eut à son tour, à l'égard de Pauline, les soupçons que Pauline avait eus contre lui. Il devina bientôt un conseil caché, un agitateur secret. La vivacité des railleries, l'éclat des paradoxes, la rébellion de plus en plus flagrante, trahissaient le nom de ce complice. M. de Villemoran reconnut sans hésiter l'influence de Philippe Lo ignon.

Cette découverte fut pour lui le dernier coup. Ce rapprochement était la déroute de tous les principes, de toutes les pudeurs de son foyer. L'honneur de Pauline restait intact aux yeux du monde, aux yeux même de cette morale grossière qui ne condamne que sur les actes ; mais pour les délicatesses d'une âme chaste, cette fréquentation, même par lettres, était une première atteinte. On se relève d'une faute conseillée par la passion, par l'ivresse du cœur ou des sens, on ne se relève pas d'une chute qui brise toutes les ailes de l'âme, qui flétrit tous les désirs. L'amitié de Philippe était regardée par Hector comme un suicide pour Mme de Villemoran.

Il ne ressentit pas de jalousie vulgaire. Il savait bien

qu'un certain amour était impossible entre ces deux êtres; d'ailleurs, la fierté de Pauline le rassurait. Triste assurance qui lui laissait des droits illusoires et qui lui enlevait la seule chose qu'il eût voulu conserver, le cœur, le sentiment, la foi, l'esprit de sa femme.

—Comment a-t-elle osé le revoir, ou du moins lui écrire? se demanda-t-il avec tristesse.

Il avait pris, ou il croyait avoir pris toutes les précautions pour que Philippe ne fût pas dangereux; mais cette découverte (car il ne doutait pas un instant de la réalité de ses craintes) faisait triompher une sorte de fatalisme qui défiait son courage et qui l'épouvantait. Sans soupçonner l'influence décisive qu'il avait eue sur ce rapprochement, il songeait avec peine que, tandis qu'il confiait ses douleurs et ses luttes ignorées à Marie de Soulaignes, Pauline, par un entraînement qui rectifiait aussi la route conjugale, allait demander des conseils et des inspirations au seul caractère qui pût s'unir et s'allier au sien.

Existerait-il donc des lois de sympathies invincibles? et l'estime, la raison, la volonté, tous les droits acquis par l'homme sur la destinée seraient-ils donc soumis sans espoir à ces hasards, à ces électricités mystérieuses?

— Non! se dit Hector avec courage, j'aurai le dernier mot de cette rivalité! C'est pour elle que je veux la disputer à cet homme; ce n'est pas pour moi. Quand je lui ai donné mon nom, j'ai pris l'engagement de la défendre de toutes les injures; la pitié de M. Philippe est une insulte dont je saurai l'affranchir.

Et, après avoir médité la conduite la plus prudente à tenir, M. de Villemoran se rendit au bureau du journal, où il espérait rencontrer M. Loignon.

Philippe fut surpris, quand le garçon chargé de veiller sur l'inspiration de MM. les rédacteurs lui remit la carte

d'Hector, qui attendait dans l'antichambre. Le journaliste jeta devant lui avec vivacité la pipe qu'il allumait tous les matins, en attisant son cerveau, passa la main dans ses cheveux et se gratta le front avec un sourire ambigu.

— Est-ce une invitation à dîner ou un cartel qu'il vient m'apporter? se demanda-t-il. Prend-il la chose au sérieux ou au comique, en amant ou en mari? Allons voir!

Et, tout en réfléchissant sur l'étrangeté de cette visite, Philippe alla la recevoir. Il fit entrer M. de Villemoran dans son cabinet, lui offrit un fauteuil, en prit un et attendit. Hector avait sa physionomie habituelle. Il salua M. Loignon avec une courtoisie parfaite; s'il ne lui tendit pas la main, ce fut, sans doute, parce que ses deux mains tenaient le bord de son chapeau. Après les formules ordinaires, il aborda le sujet, ou plutôt le prétexte de sa démarche.

— Monsieur, dit-il, je viens vous demander l'appui du journal que vous dirigez avec tant de puissance et de succès, pour un de mes parents, un cousin, un industriel, riche et considéré, qui se présente aux élections contre le candidat ministériel, dans le département de ***.

Malgré tout son esprit, Philippe leva la tête, ouvrit la bouche, et fut quelques secondes immobile et béant, ne sachant ce qu'il devait dire, fort décontenancé par cette ouverture, si éloignée de toutes ses suppositions. Mais il était trop fin pour ne pas deviner que M. de Villemoran n'était pas simplement un commissionnaire électoral, fût-ce au profit d'un cousin germain. Il comprit que ce mari voulait conserver tous ses avantages, et ne pas brusquer une conversation dont il devait sortir sans ridicule et sans outrage. Il fut charmé de la force réelle que cette tactique lui révélait; et l'habileté d'Hector stimula sa verve. Il se sentit fier des précautions qu'on prenait pour le combattre et de l'adversaire qui savait ainsi le mettre au défi.

— Monsieur, répondit-il, disposez de moi ; je ferai nommer toute votre famille, si vous le désirez, et j'espérais avoir surtout votre candidature à recommander.

— Je n'ai pas d'ambition, répliqua Hector, qui sentit à l'éclair et, pour ainsi dire, à l'acier de la réponse de Philippe, que celui-ci était en garde et prêt à la riposte.

— Vous avez tort, car jamais la partie ne s'annonça plus belle pour l'opposition.

— Je ne sais pas jouer, dit M. de Villemoran, et j'ai le malheur d'avoir des opinions qui ne sont pas encore classées ; je passerais pour un légitimiste aux yeux des libéraux, pour un républicain aux yeux des royalistes.

— Vous seriez pour tous, monsieur, un homme de cœur et de haute intelligence.

Hector s'inclina poliment.

— Ainsi, je puis espérer que vous voudrez bien faire valoir les titres de M. Desprets? On m'écrit que les journaux du département n'attendent que le mot d'ordre et le signal des journaux de Paris ; je réclame ce signal de vos bonnes dispositions.

— Aujourd'hui même, monsieur, vous serez satisfait.

Hector salua et se leva, comme s'il allait sortir ; mais il resta debout. Philippe devina que le prétexte était épuisé, et il alla vaillamment au-devant de l'attaque.

— Est-ce là, monsieur, le seul service que je puisse vous rendre? demanda-t-il avec une franchise hardie et empreinte d'une véritable dignité.

— Non, monsieur, répliqua Hector, qui sourit à cet engagement et qui en profita ; je venais aussi vous prier de vouloir bien me remettre les lettres que vous avez reçues de Mme de Villemoran.

Philippe était brave ; il s'attendait d'ailleurs à cette charge à fond ; il ne broncha pas.

— Est-ce encore une commission ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie.

— C'est une démarche toute directe, ignorée de Mme de Villemoran.

— Alors, monsieur, j'ai bien envie de vous refuser.

Il se fit un petit silence.

— Je vous remercie, monsieur Philippe, reprit Hector avec gravité, de m'estimer assez pour ne pas répondre par le mensonge, autorisé en pareil cas. Vous avez compris que ce n'est pas la jalousie d'un mari trompé qui m'amène ; c'est l'inquiétude d'un ami, je devrais dire aussi d'un médecin ; mais vous cessez de m'estimer, quand vous me refusez ces lettres.

— C'est précisément parce que je vous estime, répliqua Philippe, que je vous demande de garder un secret confié à mon dévouement, et non pas à ma fatuité. Vous parliez de médecin ; ces lettres font partie d'une consultation.

— Eh bien ! alors, mon confrère, interrompit M. de Villemoran avec un sourire doux et triste, dans l'intérêt de notre malade, il faut nous communiquer nos conjectures. Je dois vous avertir, cependant, que je suis décidé à agir seul ; je me regarderais comme responsable de vos erreurs de diagnostic et de vos traitements. Veuillez donc, monsieur, me faire l'honneur de cesser vos soins ; je prends sur moi toutes les conséquences.

— Pourtant, objecta Philippe avec fermeté, puisqu'on m'a consulté...

— C'est qu'on n'a plus confiance en moi, sans doute, n'est-ce pas, monsieur ? dit Hector en hochant la tête. Avec un caractère comme celui de notre malade, cette démarche n'est pas une preuve. Jusqu'à ce que l'évidence m'ôte toute illusion à cet égard et m'interdise l'exercice de tout droit, je remplirai ma tâche ; en tout cas, je ne la partagerai jamais.

— Ne croyez pas non plus que j'aie songé à une rivalité, à une concurrence, dit le journaliste, qui s'émouvait de l'attitude de M. de Villemoran. J'ai respecté l'expérience douloureuse que vous avez faite. Je la croyais finie pour vous ; j'avais lieu de penser qu'elle l'était pour Mme de Villemoran. Le monde, la société vous donne un pouvoir devant lequel je m'incline; vous êtes le maître. Puissiez-vous user de cette autorité pour le bonheur de celle que nous voulons sauver tous les deux !

— Je suis le maître, dites-vous? reprit Hector avec tristesse. Singulier maître que celui qu'on trompe ainsi et qui n'ose pas s'en plaindre tout haut! Si j'étais le maître, je ne serais pas venu m'adresser à votre loyauté. Mme de Villemoran est libre. J'abaisserai devant elle, quand il lui plaira de quitter ma maison, toutes les barrières, toutes, entendez-vous bien! Je ne m'armerai ni de la loi ni de la force pour la retenir; sa prison serait une tombe. Mais elle ne doit me quitter qu'avec la certitude absolue que je n'ai plus un bon conseil à lui donner, une vertu à lui faire aimer, un devoir à lui faire remplir. Il faut qu'elle me haïsse ou qu'elle me méprise. Il ne suffira pas qu'elle souffre d'un soi-disant malentendu qu'elle trouverait partout, aussi bien ici que là-bas ; il faut que toutes les racines de notre bonheur soient flétries ou arrachées. Je suis responsable devant elle d'elle-même, non pas seulement de son honneur, pour lequel je n'ai pas de crainte, mais de sa dignité intérieure, de sa conscience. Si après m'avoir quitté elle avait un remords, bien loin de m'absoudre, ce remords m'accuserait. Voilà pourquoi, monsieur, je désire aller jusqu'au bout de mes forces ; voilà pourquoi je vous redemande ces lettres.

— Qu'en voulez-vous faire? dit Philippe, intimidé par cette grandeur sans emphase.

— Oh ! je ne veux pas les lire, encore moins les garder.

Je veux les rendre à Mme de Villemoran sous le cachet dont il vous plaira de les sceller.

— Mais s'il m'en arrive d'autres? balbutia Philippe, visiblement battu dans ce duel nouveau.

— Il ne vous en viendra pas d'autres, dit Hector avec solennité. Après l'entretien que je vais avoir, Mme de Villemoran n'aura plus besoin d'écrire, elle agira.

Le journaliste regarda en face ce mari sublime, vit passer dans ses yeux ce voile que posent les larmes, et fut touché de cet héroïsme habile et simple qui le désarmait doucement et qui ne lui laissait d'autre chance d'esprit et de dignité que dans la soumission. Il se dit tout bas qu'un pareil homme lui était bien supérieur, et qu'il échangerait volontiers toutes ses subtilités, toutes ses roueries, toutes ses ressources d'intelligence et de méchanceté, contre ce sentiment noble et ferme, contre cet amour du devoir, contre cette façon loyale d'aller aux passions et de leur ôter leur masque. Il eut un mouvement honnête; il fut pris de l'ambition de lutter de grandeur et de générosité.

— Monsieur, dit-il à Hector, je dois vous remettre les lettres que vous me demandez. Elles sont ici. J'aurais craint de les profaner en les gardant chez moi; et je les trouvais mieux en dépôt dans ce bureau, qui n'est à personne. Mais ce n'est là qu'une restitution. Je voudrais y ajouter quelque chose de plus. Mon amitié? vous n'y tenez guère! oh! ne protestez pas, vous m'humilieriez. Mon estime vous est indifférente. Mais écoutez-moi. J'ai eu un accès de vertu une fois dans ma vie. J'ai aimé. J'ai eu pitié du courage d'une femme qui me semblait exposée aux épreuves que j'avais traversées. J'ai voulu, à ma manière, qui n'est pas la vôtre, sauver, prémunir cette âme en péril; peut-être ne suis-je pas vaincu! Mais je veux l'être. Ce dévouement était la seule joie, la seule et dernière pudeur d'un homme qui a tout

fouillé, tout retourné, tout raillé. Je n'avais plus un cœur que pour cette tâche, que pour ce culte. Eh bien! je vous promets d'étouffer mon cœur, si vous ne voulez pas vous en servir. Retournez auprès de Mme de Villemoran; aimez-la bien; je vous dirai, moi, comment on peut l'empêcher, non pas d'aimer, mais d'être curieuse d'esprits comme le mien. Je me considérerais comme le dernier des lâches si, après notre entrevue, je gardais, non pas de l'espoir (je n'en ai jamais eu), mais l'ambition même de me dévouer seul. Partez, agissez, dévouez-vous; je serai heureux du succès; mais si vous échouez, ah! du moins vous n'aurez pas à m'accuser d'avoir entravé votre bonheur!

Et Philippe, dont la pâleur habituelle s'était encore augmentée et dont les yeux brillaient dans leurs orbites profondes, pendant ces paroles, Philippe se disposa à sortir.

Hector le retint,

— Si j'échoue, dit-il, que ferez-vous alors?

Philippe plissa sa lèvre dans un sourire amer.

— Je vous demanderai conseil, monsieur!

Pendant que le journaliste était allé chercher les lettres, Hector courba la tête et soupira.

— Est-ce moi? est-ce lui qu'elle doit écouter? Si cet homme intelligent et blasé, qui sait la vie mieux que moi, avait pourtant plus de pouvoir de la guider, plus de moyens de la sauver? Mais la guider, vers quel but? Ai-je de l'orgueil en préférant ma maison à cet asile? La sauver de quoi? du fardeau de la vie honnête? Non, non! la raison et la justice sont avec moi; cela suffit peut-être, puisque je n'ai plus l'amour!

Philippe rentrait; il tenait les lettres entassées dans sa main.

— Voici, monsieur; il n'en manque pas une.

— Vous ne les avez pas cachetées? demanda Hector.

— Ce n'est pas à vous seulement que j'eusse fait injure en les mettant sous enveloppe, repartit Philippe, c'eût été à moi; et j'ai bien le droit de me respecter,

— Adieu, monsieur, dit M. de Villemoran, en tendant la main à son rival; quand vous direz du mal de vous, sachez bien que je vous défendrai.

— Oh! je me défends tout seul, dit le journaliste en prenant la main qui était offerte. Mais, c'est égal, j'accepte la caution.

Comme Hector sortait du cabinet et traversait l'antichambre, M. Loignon, redevenu tout à fait maître de lui, l'arrêta un instant, et lui dit avec un sourire qui était toute sa vengeance :

— Tenez-vous toujours à la nomination de M. Desprets?

— Certainement, répondit Hector, puisque je suis venu pour cela.

Quand la porte se fut refermée sur M. de Villemoran, Philippe releva la tête.

— Quel dommage qu'un pareil homme ne soit pas un peu gredin! dit-il; quel diplomate ce serait! Est-on bête, quand on n'a que de l'esprit, à côté de ces bonnes gens qui ont de l'esprit et du cœur!

Le résultat de cette visite fut pour le journaliste une mauvaise humeur qui persista toute la journée, et dont il profita pour tomber avec une âpreté nouvelle sur le ministère. Ce fut M. Guizot qui paya les frais de la lutte, dans laquelle Philippe venait d'être battu.

Pendant ce temps, M. de Villemoran regagnait la rue de Courcelles; il ne triomphait pas de sa victoire; il s'en inquiétait. Sans douter de Philippe, il n'était qu'à demi rassuré par l'engagement solennel de celui-ci. Il pensait avec raison qu'à l'heure de l'amour, ces froides stipulations de la générosité sont peu de chose; et s'il ne parvenait pas à

guérir Pauline, ou du moins à l'habituer à sa douleur, il ne savait trop comment l'empêcher de retourner à cette fascination singulière. Il reconnaissait avec terreur une parenté, un lien réel entre ces deux enfants perdus du siècle, et maintenant qu'il n'y avait plus de témoin, et qu'il pouvait s'effrayer sans se trahir, il éprouvait des angoisses sérieuses à la pensée de la tâche qu'il avait revendiquée.

— Quand il rentra, il alla droit à la chambre de Pauline. Avant de pousser la porte, il appuya la main sur son cœur :

— Mon Dieu! inspirez-moi, ou inspirez-la!

Pauline vit distinctement une préoccupation dans les yeux de son mari.

— D'où viens-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Je viens d'assurer la candidature de M. Desprets.

— C'est vrai, Mme Desprets me l'écrit; il se présente aux élections, cet ambitieux qui ne doute jamais de lui, répondit Pauline avec un sourire méprisant. Marie est bien heureuse! elle aura son mari parmi les vainqueurs!

— Je ne crois pas que Marie attache son bonheur à la réussite des petits calculs de M. Desprets, reprit Hector, elle le laisse agir, voilà tout.

— Et qui a promis de faire triompher ce nouvel ennemi du pouvoir?

— Mais un des coryphées de l'opposition, notre ami M. Philippe Loignon.

Pauline pâlit et se souleva. Elle trouvait singulier et dangereux, peut-être même était-elle humiliée, que son mari eût été demander un service à Philippe.

— Ah! dit-elle avec lenteur et en regardant Hector avec plus d'attention, tu as été recommander M. Desprets? et que t'a-t-on répondu?

— Qu'on n'avait rien à me refuser.

— Il faut se défier des promesses des journalistes.

— Pourquoi donc ? Je crois à celle de M. Philippe. J'ai d'ailleurs la preuve qu'il est sincère et qu'il me veut du bien.

L'ironie était certaine, quoique formulée avec une douceur qui en diminuait l'accent. Pauline se tint prête.

— Quelle est cette preuve ? demanda-t-elle.

— La voici, dit Hector en lui montrant les lettres. Il m'a rendu un dépôt qu'il ne croyait pas en sûreté entre ses mains.

— Mes lettres ! s'écria Pauline ; puis voyant qu'elles étaient libres et déliées : — Tu les as lues, n'est-ce pas? dit-elle avec une sauvage expression de colère et de défi.

— Ah ! M. Loignon n'a pas douté de ma discrétion, répliqua Hector avec un ton navrant de reproche, et c'est toi qui me soupçonnes !

— Comment as-tu mes lettres? Pourquoi te les a-t-il données ? Tout le monde me trahit donc?

Et Pauline, agitée, remuait et éparpillait sa correspondance.

— J'ai été redemander ces lettres, parce que je ne veux pas, dit Hector, avec une fermeté douce, que l'honneur de Mme de Villemoran soit à la merci d'un étranger. M. Philippe me les a rendues, parce qu'il a compris la simplicité et la loyauté de ma démarche. Tu feras bien, mon amie, de lui renvoyer les siennes.

— Mais c'est de la tyrannie, c'est de l'injustice! Est-ce que je t'ai demandé à toi les lettres de Marie, que tu reçois en cachette, et dont je pourrais plus justement m'alarmer?

Ce fut au tour de M. de Villemoran de pâlir et de s'écrier :

— Comment ! tu savais ?...

— Oui, le hasard m'a servi, le hasard dont on ne se défie pas ; et quand j'ai vu que tu demandais des consolations à

Marie, j'ai été demander, moi, des conseils à M. Philippe. Nous avons chacun notre cœur, ne pouvons-nous pas avoir chacun notre secret ?

— Il fallait me demander ces lettres, je te les aurais lues.

— Je suis discrète aussi ; je ne veux pas les voir.

— Eh bien ! tu les entendras, si tu ne veux pas les lire, repartit Hector. Quoi ! c'est là la raison de ton imprudence? Tu as douté de moi, quand, au contraire... Ah ! tu vas bien te repentir !

Et sortant précipitamment, Hector alla chercher toutes les lettres de Mme Desprets, qu'il vint verser sur les genoux de Pauline.

— Que m'importe ! dit celle-ci avec un mouvement de refus.

— Il m'importe, à moi, reprit Hector. Il importe à l'âme la meilleure et la plus dévouée qui soit au monde. Tu m'as demandé un jour quel secret nous avions, quel lien nous unissait, Marie et moi. Ce secret, le voici : Lis, et tu sauras tout. Comment ! j'ai dans ton cœur assez peu de place, pour qu'au moindre soupçon tu m'accuses et me condamnes? Oui, nous avions un secret ! oui, nous avions fait un complot ! En voici tous les détails et tous les termes : Marie m'avait fait promettre de lui laisser sa part dans l'œuvre de ton bonheur ; elle voulait te sauver, en t'épargnant la reconnaissance ; et inquiète, alarmée, elle m'écrivait ses conseils, elle me suggérait ses inspirations. Par respect pour elle, lis ces lettres, je t'en conjure.

Pauline était assise, troublée, accablée, humiliée ; ses lettres, à elle, lui brûlaient les mains ; elle n'osait y toucher. Quant à celles de Marie, bien qu'elle fût tentée de les prendre et de les lire, elle les laissait sur ses genoux, reconnaissant à la voix d'Hector que c'était la vérité la plus sainte et

la plus pure qui rayonnait sur elle et qui la couvrait de honte. Au bord de quel abîme sa jalousie ne l'avait-elle pas amenée ! et, quoi qu'elle entreprît, comme toutes ses démarches étaient imprudentes et fausses ! Comme elle devait rougir de tous ses essais de liberté et d'indépendance ! Quoi ! cette rivale n'était que la plus ardente de ses amies ! On conspirait pour ménager son orgueil, et elle avait follement, témérairement, compromis sa dignité ! Elle pleura, sans songer à cacher ses larmes.

— Pardon, mon ami, dit-elle enfin à Hector, je ne mérite ni ta bonté ni tes efforts. Je ne suis pas digne de toi ! Comment expier ma faute, mon erreur ?

— Nous l'expierons à nous deux, reprit Hector ; car cette faute est la mienne, pour la moitié. J'ai eu tort d'avoir un secret; j'aurais dû tout te dire.

— Oh ! reprends-les, ces lettres; garde-les, je ne veux pas les lire ; elles m'accableraient trop ; ou plutôt, venge-toi : lis les miennes?

— Nous ferons de tout cela un auto-da-fé, dit Hector avec bonté, si ce feu peut brûler le mauvais génie qui nous poursuit et qui nous obsède ; mais je ne me tiens pas pour vaincu par ta soumission. Garde les lettres de Marie, tu les liras. C'est ma condition, c'est la pénitence que je t'impose.

Et Hector, qui craignait que sa présence ne prolongeât une confusion toujours dangereuse avec des caractères de l'énergie de celui de Pauline, se retira et la laissa seule.

Mme de Villemoran était anéantie. En perdant le prétexte, la raison de sa jalousie, elle perdait une arme, un ressort de son esprit. D'un autre côté, l'amour de Philippe lui faisait horreur, depuis qu'elle voyait avec quelle facilité il suffisait de l'intervention de son mari pour le dompter et le contraindre à la plus humble soumission. Ainsi, ni amour ni

jalousie! Toutes les supériorités étaient contre elle. Il ne lui restait que l'amertume d'une vengeance inutile.

Mais si les raisons de son dépit n'étaient pas absolument pures de tout alliage mauvais, il était dans sa nature de s'élever bientôt jusqu'au sacrifice, et d'admirer ensuite les coups dont elle commençait d'abord par se sentir frappée. Elle déplia les lettres de Marie ; elle ne voulut en lire qu'une, elle les parcourut toutes, et toutes étaient l'expression d'une sympathie qui empruntait à l'amour maternel ses perceptions fines, ses ardeurs saintes. Dans toutes elle sentit palpiter une âme chaste qui ne priait, qui ne s'alarmait que pour elle. Quand elle songeait que Marie avait aimé et aimait peut-être encore M. de Villemoran, et quand elle voyait que jamais une phrase, un mot, dans ces lettres, ne pouvait laisser soupçonner quelque chose de cet amour, elle était confondue d'admiration.

C'était véritablement à cette heure que Marie se vengeait; c'était maintenant qn'elle la dominait!

Mais Pauline était trop grande pour être longtemps blessée. Le beau était la seule raison infaillible qui la courbât toujours. Quand elle sentait un éclair divin dans une action, dans une pensée, tous les sophismes, toutes les fausses raisons de sentiment ou d'orgueil s'évanouissaient comme une vapeur grossière; le fond de son âme était mis à nu, le diamant enfoui reflétait les clartés immortelles. Pauline s'élevait alors à des hauteurs célestes, et dominait ce monde vulgaire et plat, auquel elle pardonnait toutes les douleurs et toutes les souillures.

Elle ne voulut pas laisser à son mari la joie de brûler les lettres qu'elle avait écrites à Philippe Loignon. Elle les consuma elle-même avec une joie fiévreuse, et, quand Hector revint dans sa chambre, elle lui en montra les cendres, amoncelées dans son foyer.

— Ce n'est pas tout, dit-elle. Je veux écrire à Marie ; j'ai un pardon à lui demander, j'ai une bonne nouvelle à lui apprendre.

— Tu lui diras aussi qu'elle peut être certaine d'être bientôt la femme d'un député.

— Pauvre Marie ! qu'eût-elle donc fait d'un homme comme toi, elle, qui trouve moyen de faire du sien quelque chose !

— Oh ! elle n'eût pas fait de moi un député, je te le jure, dit Hector en essayant de plaisanter ; mais son influence aura été bénie, si elle m'a aidé à te guérir et à te garder.

Pauline écrivit à Mme Desprets une lettre sublime dont nous profanerions les ardeurs et les délicatesses, en la publiant ; elle se crut pour jamais sauvée. Elle regagna tout le chemin qu'elle avait perdu ou quitté sur la route du ciel. Elle, qui le matin même, en s'interrogeant, croyait ne plus se sentir d'amour pour son mari, elle était suffoquée maintenant par des transports, par des flots qui montaient de son cœur ; elle débordait de tendresse et n'avait jamais éprouvé tant de joie à vivre.

Hector se garda bien de troubler cette ivresse dont il attendait le réveil avec un peu d'inquiétude. Cette malade qui n'avait jamais de convalescence, et qui passait brusquement de la douleur à l'espoir, ne lui semblait pas devoir atteindre jamais à l'équilibre de la santé. Mais il avait fait ce jour-là son devoir, et il avait mis Pauline à même de faire le sien et de réparer quelques torts : c'était là tout ce qu'il pouvait souhaiter. Sa conscience était tranquille ; quant à son cœur, depuis bien longtemps il ne songeait plus à le satisfaire.

CHAPITRE XXVIII

Hector avait raison. Une prostration complète, un anéantissement absolu de toutes les forces, de toute la volonté succéda aux élans magnanimes de Mme de Villemoran. Il ne lui resta plus que le sentiment de sa défaite. Le parfum de la reconnaissance s'évapora promptement de son cœur et de ses lèvres. Non pas qu'elle fût oublieuse, mais si elle ne réagit pas contre le mouvement de piété qui avait dicté sa lettre d'effusion à Mme Desprets, elle se contint, et elle ne renouvela plus des preuves de soumission qui attestaient ses mécomptes.

Elle tomba dans une langueur, dans un dégoût du monde et d'elle-même qui fut un autre sujet d'alarmes pour Hector. Elle ferma ses livres, et ferma son salon, ne voulut plus voir personne, ne voulut plus lire, ne voulut plus penser. Elle restait étendue tout le jour dans un fauteuil, regardant vaguement devant elle, ne s'ennuyant pas de l'ennui, mais souffrant du moindre bruit qui l'enlevait à sa torpeur. Quand Hector l'interrogeait doucement, elle croyait le rassurer en lui disant :

« Je m'habitue au repos. Je suis mieux, beaucoup mieux. Attends encore un peu, et je serai tout à fait guérie.

Elle redoutait le moindre effort; elle avait peur de reprendre ses tortures, en reprenant du courage, et elle désespérait de tout et d'elle-même, pour n'avoir pas à recommencer cette ascension quotidienne qui amenait toujours une chute.

— C'est fini, se disait-elle tout bas; je n'aime plus, je ne hais plus, je vis, ou plutôt je suis morte.

Comme les vieux amis de la baronne de Villemoran, M. de Saint-Paares et l'abbé Legros, un peu perdus et oubliés quelque temps auparavant, dans la foule qui traversait le salon de Pauline, hésitaient maintenant à revenir, craignant de se faire trop visibles dans cette solitude, elle les encouragea, elle les invita; elle prit une sorte de plaisir à les avoir de chaque côté d'elle, pendant des heures entières.

Le bon M. de Saint-Paares s'accommodait parfaitement de ce rôle. Il entrait, baisait la main, s'asseyait avec toutes les précautions pour sa personne, qu'il aurait eues pour de la porcelaine, tirait invariablement sa montre pour vérifier la marche de la pendule, croisait ses mains sur son petit ventre, et commençait une sieste entremêlée de marmottements, dont quelques soupirs sans cause et sans but marquaient les diverses parties, les strophes, pour ainsi dire.

Quant à l'abbé Legros, sa docilité était la même. Son exactitude à venir ne se démentait pas. Mais il s'en fallait beaucoup qu'il se résignât au rôle de *pendant* que la fantaisie de Pauline lui assignait à un angle du salon. Le vicaire de Saint-Philippe s'était mis dans l'esprit d'entreprendre la conversion de Mme de Villemoran. Tant qu'elle avait discuté, bataillé contre lui, Pauline l'avait fort intimidé, et il n'eût pas osé lui parler de Dieu, de peur de la pousser à

l'athéisme. — Elle était capable de tout pour le faire enrager, disait-il avec une naïve fierté.

Mais l'état de langueur de Mme de Villemoran lui parut favorable à ses tentatives. Il voulait la surprendre, l'enlacer, la lier doucement, sans qu'elle s'en aperçût : il comptait sur sa distraction, beaucoup plus que sur sa soumission.

— Une fois dans le bercail, se disait-il en caressant son rabat, nous l'y retiendrons ! — Et sans croire sa conscience offensée par ces projets de pieuse et douce coquetterie, l'abbé s'avançait, s'insinuait. Il avait même une sorte d'habileté supérieure dont il n'eût peut-être pas fallu lui attribuer tout le mérite, et qui était l'habileté de la profession. Estimant qu'il serait toujours temps de faire intervenir les raisonnements après coup, il essayait des tentations sensuelles, si j'ose ainsi dire. Il racontait les belles cérémonies, les chanteurs d'opéra, la somptuosité des offices en l'honneur des pauvres ; il tâchait de rapporter de l'odeur d'encens et de la répandre dans l'atmosphère du salon ; il interrogeait timidement Pauline et lui demandait son avis sur telle et telle fête ; il voulait qu'elle prît goût à de délicieuses petites intrigues pour changer un prêtre de paroisse, ou un ornement, un tableau de sa place habituelle ; et malgré la frivolité de tous ces bavardages, à force de murmure, de bourdonnement à l'oreille, il ne désespérait pas de parvenir à son but.

Pauline quelquefois souriait faiblement à ces tentatives ; elle disait à l'abbé :

— Peut-on devenir dévote tout à coup, et ne plus cesser de l'être ?

Le vicaire faisait un petit bond dans son fauteuil.

— Dévote ! dévote ! disait-il, ce n'est pas là un parti qu'on puisse prendre, un beau matin, si le cœur n'est pas soumis.

— Ah ! ne me parlez pas de mon cœur, vous réveilleriez mon esprit, lui répliquait Pauline d'un air dolent. Je ne veux pas réfléchir, je ne veux pas vous entendre ; rendez-moi dévote, et que cela soit fini !

L'abbé se sentait fort embarrassé devant cette plaintive ironie. Il avait honte de ses petits piéges et répondait alors :

— Si vous vouliez, madame, avec un peu d'attention, vous seriez bientôt convaincue.

— Eh bien, prêchez, mon bon abbé ; je vous écoute !

Et Pauline, étouffant un petit bâillement, se plaçait dans son fauteuil, de façon à ne guère entendre, et lui disait de parler.

Mais le vicaire redoutait toujours ces provocations ; quand il ne pouvait pas les fuir en prenant son chapeau, et en partant, il s'excusait en disant :

— Il faudrait être un Bossuet, ou tout au moins un Lacordaire, pour ambitionner la gloire de vous convaincre, madame. Vous êtes trop savante pour un pauvre ignorant comme moi.

— Comment voulez-vous donc que je me convertisse, si vous ne m'instruisez pas ?

— Ce n'est pas de lumière que vous avez besoin, répliquait assez subtilement l'abbé, c'est d'amour. Aimez l'Église d'abord, je vous l'expliquerai ensuite.

Pauline remuait la tête avec un sourire.

— Ils parlent tous d'amour, même les prêtres ! Ah ! c'est bien assez de tomber du haut de l'amour des hommes, sans s'exposer à tomber encore du haut de l'amour de Dieu ; on se briserait. J'aimerais mieux croire au petit dieu Cupidon de M. de Saint-Paares : voyez quelle béatitude, quel repos il donne !

Et Mme de Villemoran montrait devant elle son vieil ami, dont la tête se balançait sur un rhythme qui dissimulait à l'occasion les intermittences de veille et de sommeil.

— Monsieur de Saint-Paares, disait Pauline, à quelle déesse débitez-vous tout bas vos oraisons ?

M. de Saint-Paares s'efforçait héroïquement de se redresser et paraissait confus ; quant à l'abbé, il prenait quelquefois la plaisanterie en riant ; quelquefois aussi, il affectait de s'en montrer blessé. Sa susceptibilité dépendait du degré de force que Pauline avait mis à débiter sa raillerie ; quand il trouvait qu'elle avait la conscience de ses malices, le vicaire voulait l'en faire repentir. Quand, au contraire, il voyait que Pauline cédait à un instinct plus fort que sa douleur, en se moquant ainsi, il se bornait à soupirer et à changer de conversation.

L'abbé Legros n'était pas un niais. C'était un honnête et bon prêtre qui n'avait pas de foudre dans les mains, quand il montait en chaire ; qui n'avait pas d'auréole, quand il parlait dans l'intimité du confessionnal ; il ne prétendait pas aux prodiges, mais il remplissait son ministère avec prudence et avec tact. Raisonnable, poli, un peu froid, il sentait très-bien le mal dont souffrait Pauline ; mais il comprenait que pour la guérir il eût fallu du génie ; et c'est pourquoi il voulait recourir à Dieu.

Ses manœuvres innocentes peuvent paraître indignes d'une proie comme Mme de Villemoran. Pourtant, il ne faut pas trop s'en moquer. Quand on ne ravit pas les consciences, on peut quelquefois parvenir à les lasser. Des divers moyens de persuader, l'habitude n'est pas le plus rapide, à coup sûr ; mais c'est un des plus infaillibles.

Dans le désœuvrement absolu qu'elle recherchait maintenant, dans cette captivité morne qu'elle s'imposait, Pauline n'était pas fâchée d'entendre un peu et de taquiner, par instants, ce bon abbé. Et puis, il portait le silence et la paix dans les plis de sa robe. Quand il lui arrivait d'être sérieuse et de prendre tout au sérieux, Mme de Villemoran

se disait qu'après tout il serait bien désirable pour elle de trouver dans la religion, et même dans les pratiques journalières, la guérison ou la mort intellectuelle dont elle avait besoin. Elle n'avait plus le droit de rien dédaigner des consolations ordinaires ; et si elle était décidée à ne pas faire une démarche, pour essayer d'un remède humain ou divin, d'une distraction quelconque, elle pouvait s'occuper, sans se déranger, sans quitter son attitude, des propos de l'abbé Legros, de ses petites croisades. C'était un jeu ; c'était une ressource.

Le vicaire avait donc la conscience de son utilité. Il entrait et il se mettait dans le programme de la vie quotidienne ; il négligeait sa paroisse, et se persuadait que les absolutions étaient devenues moins obligatoires parmi les pénitents et les pénitentes du dehors. Il quittait la rue de Courcelles le moins possible, et Pauline le retenait presque toujours à l'heure du dîner.

Quant à Hector, il avait prévu cet état d'épuisement ; il ne faisait rien d'ostensible pour le combattre. Sans affecter de laisser Pauline à la solitude, il n'aimait pas à rester longtemps avec elle. Un certain embarras, un brouillard montait entre eux et les séparait. Ils n'osaient se parler. Qu'auraient-ils pu se dire ? Les paroles d'amour eussent été des mensonges, presque des paroles sacriléges. Pauline ne songeait pas à lui en vouloir de son intervention ; mais elle gardait le sentiment pénible d'un jugement porté sur elle par son mari, et d'une absolution qui l'accablait comme un châtiment.

Hector avait mis un marbre sur ses rêves et sur son amour. Son roman était fini ; la dernière page en était arrachée. Mais le désespoir n'était pas la seule alternative qui pût rester à son cœur vide d'espérance. Il recommençait la vie de sa jeunesse. Il avait prononcé des vœux au

bénéfice de sa mère; il les renouvelait pour sa femme ; il se consacrait de nouveau à un devoir.

Sa plus grande, sa seule inquiétude était le soin qu'il devait prendre de Pauline. Comment veiller efficacement sur elle? Comment la prémunir? Parce qu'elle était brisée, ce n'était pas une raison pour qu'elle n'essayât pas de remonter vers les sommets d'où elle était descendue. Comment la retenir à terre, sans la contraindre, sans la froisser? Comment empêcher le retour de ces faux éclairs de poésie et de gloire qui l'avaient éblouie et entraînée? Comment la faire vivre, en lui laissant la même conscience de sa valeur, et en changeant la nature de cette valeur morale? Le problème était difficile, peut-être même insoluble; mais la plus petite, la plus faible chance ne devait pas être dédaignée, et suffisait à tenter le dévouement d'Hector.

Il voyait bien, il jugeait les manœuvres de l'abbé Legros; et sans espérer qu'elles amenassent un résultat, M. de Villemoran les encourageait.

— Qui sait ! se disait-il. Si cette ardeur endormie dans le doute se réveillait dans la foi, elle trouverait peut-être dans l'extase chrétienne l'infini qui lui a manqué ! Les illusions de la prière se renouvellent, sans s'épuiser. L'éternité qu'on aspire, dans ces adorations dégagées de regrets terrestres, console et dispense de la vie mortelle. Puisqu'elle n'a plus rien à prétendre ici-bas, mieux vaudrait pour elle le suicide en Dieu.

Mais Hector ne se croyait pas autorisé par sa raison à aider autrement que par des souhaits spéculatifs les tentatives de l'abbé. Il savait que, pour des esprits de la force et de l'indépendance de celui de Pauline, une conversion suppose souvent une mutilation. Pauline ne pouvait pas entrer dans l'Église, comme elle était entrée dans le monde; il fallait qu'elle se courbât, qu'elle s'avouât vaincue. Cet aveu

était une déchéance dont elle pouvait emporter, même jusqu'au pied de la croix, la souffrance confuse, le regret amer; et Hector se fût reproché de la guérir en l'amoindrissant.

Quinze jours après les derniers événements que nous avons racontés, M. de Villemoran vint dans la chambre de sa femme, s'assit à côté d'elle, lui prit les mains, qu'il pressa doucement dans les siennes, et lui dit :

— Pauline, nous allons quitter Paris ; je viens te demander si ce projet te contrarie; si tu veux que je l'ajourne jusqu'au printemps prochain?

— Puisque tu as décidé, répondit Pauline, pourquoi m'interroger ? Je ne veux pas déranger tes projets. Est-ce que nous allons voyager encore ? Prends garde ! les voyages nous sont funestes.

— Nous ne voyagerons pas, nous nous reposerons ; j'ai acheté une jolie maison dans la vallée de Montmorency. J'ai voulu réaliser un vœu que tu as formulé jadis devant moi ; seulement, je ne t'ai pas donné une ferme rustique; mais dans un coin du jardin, que les gens du pays appellent un parc, je pourrai t'en bâtir une.

— Quand partons-nous ?

— Dans quelques jours. Mais si tu redoutes l'automne, l'hiver même, dis-le franchement... J'ai l'intention de passer l'hiver hors de Paris. Ce n'est pas le froid qui nous fait peur; ce n'est pas le monde qui nous attire. Nous aurons toute une installation, des projets, des constructions à surveiller...

— Passons-y l'hiver, toutes les saisons ! dit Pauline avec un faible sourire ; je me trouverai là-bas aussi bien qu'ici.

— Tu te trouveras mieux, reprit avec une apparente naïveté M. de Villemoran, qui ne voulut pas faire attention à l'ironie de cette réponse, et qui feignit de s'y tromper; je te promets un automne plein de fleurs !

— Tu veux m'embaumer, dit Pauline.

— Je veux te guérir, repartit Hector.

— Voilà un mot auquel je ne crois plus, mon ami. Combion de fois ne me l'a-t-on pas fait briller comme une promesse, comme un appât. On ne m'en a jamais offert d'autres pour me conduire. Il paraît que j'ai toujours eu besoin d'être guérie. Hélas! quel malheur, avec cela, que je me porte bien! Comme une maladie réelle mettrait tout le monde d'accord! Vous auriez raison tous de me soigner, et j'aurais moins de scrupule à m'avouer malade... Sans compter que la malade pourrait peut-être débarrasser les médecins.

— Pauline, Pauline, tu n'es pas généreuse envers ceux qui t'aiment!

— C'est que je suis pauvre, mon ami; je n'ai plus rien à leur donner que la liberté... Nous emmènerons M. de Saint-Paares, n'est-ce pas? il me manquerait; d'ailleurs, le laitage lui fera du bien. Quant à l'abbé, le voilà débarrassé de sa cliente... à moins qu'il ne nous suive!

— Ainsi, dit Hector, tu ne me reprocheras pas de t'avoir fait quitter Paris?

— Moi, te reprocher quelque chose! à quel titre? de quel droit? N'es-tu pas infaillible? N'as-tu pas toujours raison? Et cette idée même qui t'est venue de me conduire à la campagne, n'est-elle pas une inspiration salutaire? Oui, partons, quittons Paris, vends cet hôtel; j'y ai gâté les souvenirs que ton enfance y avait laissés. Je te promets de m'étudier, afin de ne pas assombrir la maison que tu m'as choisie là-bas. Et puis, l'air des champs purifie; celui de Paris corrompt. Ah! partons tout de suite; il me semble déjà que je respire l'odeur des foins!

Et Pauline se levait de son fauteuil et marchait dans sa chambre. Quand elle eut fait un tour, elle revint en face d'Hector, appuya ses deux mains sur le bras de son mari, et dit en le regardant et en secouant la tête :

— Je sais bien pourquoi nous n'avons pas eu d'enfants; c'est que je n'étais que la femme, et que toi seul avais le cœur et les vertus de la mère! Tu me traites avec un entêtement de bonté que l'ingratitude ne lasse pas. Ce que j'ai voulu, tu me l'as donné. Ce n'est pas de ta faute si je n'ai pas su me servir de tes bienfaits. Cette retraite à la campagne, c'est encore un nouveau rêve de ta pitié; j'essayerai de m'en rendre digne: tu m'aideras, mon ami. Surtout, pas de livres, pas de journaux! je veux oublier; et quand je serai devenue tout à fait ignorante, je me mettrai à l'école chez le curé du village.

— Mais nous ne serons pas absolument seuls, dit Hector. J'attends une visite.

— Une visite!

Et Pauline releva la tête avec une sorte d'anxiété.

— Oui, une visite cérémonieuse. M. Desprets m'annonce que notre filleul se meurt d'ennui de ne pas nous connaître. On nous l'enverra.

— Je ne veux pas le voir, dit Pauline en frissonnant.

Puis, quelque chose s'ouvrit et fondit dans son cœur; des larmes qu'elle n'avait plus senties depuis quinze jours revinrent à sa paupière.

— Tu songes à tout, murmura-t-elle en joignant les mains, tu me tends tous les piéges! Oui, je veux qu'il vienne, je veux l'embrasser, je veux l'adopter! Vois-tu bien, je ne suis pas méchante. Ce qui me manque, tu l'as trouvé. Hélas! pourquoi faut-il que nous le trouvions pour l'avoir?

L'idée d'un départ prochain, d'un mouvement dans sa vie, qui n'était pas un mouvement dû à son initiative personnelle, sembla redonner quelque confiance à Mme de Villemoran; elle parut secouer l'engourdissement, le suaire qui pesait sur elle. Elle ratifia tous les projets, toutes les dispositions d'Hector. On décida facilement M. de Saint-Paares à

se laisser transporter avec les autres meubles du salon. Quant à l'abbé Legros, il fut triste tout le jour, mais il dit le lendemain :

— La course sera un peu plus longue ; mais j'aurai le temps de lire mon bréviaire en route.

— N'oubliez pas, dit Pauline, que vous avez charge d'âme. Je prenais goût à vos sermons, monsieur l'abbé ; quinze jours de plus, et je m'avouais repentante.

— Ne pourrait-on pas retarder de quinze jours le départ? demanda le bon vicaire.

— Impossible. D'ailleurs nous prendrons trois semaines à la campagne ; cela fera durer le plasir plus longtemps.

— Oh ! il ne faut pas mettre de coquetterie avec le bon Dieu, reprit l'abbé Legros.

— Vous savez ! dit Mme de Villemoran, à la campagne, on a la tête un peu plus dure...

— Mais on a le cœur plus simple, rétorqua le vicaire.

Quand Pauline avait demandé à Hector le nom du pays qu'ils allaient habiter, son mari lui avait désigné Montlignon.

— C'est presque un nom de pastorale, dit-elle ; c'est un village de la carte du Tendre, ou un paysage de Florian ; nous verrons Némorin !

— Oh ! non ; c'est une vallée peuplée de pépiniéristes, répliqua Hector.

— Tu as raison de souffler sur toutes mes folies, pour les disperser et les éteindre. Qu'importe le nom, qu'importe le pays ! c'est du ciel, c'est de l'herbe verte, c'est de la terre, pour y marcher et pour y dormir... Comment les pépiniéristes arrangent-ils leur cimetière?

— Pauline, dit gravement Hector, il ne faut pas jouer avec nos douleurs.

— Ce n'est pas moi, mon ami, qui les prends le moins au sérieux, je te le jure.

Vers la fin de septembre, à la veille de la saison qui rappelle tous les oisifs dispersés sous les ombrages, M. et Mme de Villemoran quittèrent Paris, pour aller s'installer dans leur maison de campagne. Hector avait voulu louer l'hôtel de la rue de Courcelles; mais Pauline, qui avait donné un jour le conseil de le vendre et qui n'eût pas été fâchée de le voir démolir, Pauline s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'elle appelait une profanation.

— Tu es assez riche, mon ami, dit-elle à M. de Villemoran, pour garder, comme un sanctuaire fermé, cette maison, qui te reverra peut-être quelque jour. Quant à moi, si les champs me guérissent, je veux pouvoir venir librement méditer dans la petite chambre où j'ai conçu l'ambition d'être ta femme, et prier dans ce jardin où tu m'as dit que tu m'aimais. Ne permettons pas qu'on effarouche tous ces souvenirs blottis. Veillons sur eux avec soin. Ta mère espérait que nous ne l'aurions jamais quittée, cette maison qu'elle avait fait bâtir. Puisque tu consens à l'abandonner pour moi, j'exige que tu y laisses la part la meilleure de notre destinée. Soit que tu échoues, soit que tu réussisses dans la tâche que ton dévouement te conseille, ménage-toi ici, pour m'y ramener en triomphe, ou pour y venir pleurer seul, une douce retraite. J'ai cueilli quelques fleurs du jardin, c'est assez pour moi; mais les pierres sont pour toi des témoins qu'il ne faut pas offenser.

Hector fut ému de cette demande.

— Merci, dit-il, je garde la maison, nous y rentrerons bientôt.

Quand Pauline dut quitter l'hôtel, elle s'aperçut que ses paroles d'intercession n'étaient point un vain simulacre d'attendrissement, une formule contrainte et polie pour adoucir le sacrifice que lui faisait Hector; elle ressentit un déchirement véritable, elle éprouva comme un remords; elle se

demanda si ce n'était pas par sa faute que cette maison devenait vide : elle se rappela l'obstination qu'elle avait mise à poursuivre sa chimère orgueilleuse, son amour, plus encore que l'ambition d'être une femme riche et titrée. Elle se souvint du calme de ces belles soirées d'hiver, quand la baronne causait au coin du feu, avec le bon M. de Saint-Paares, un peu moins silencieux qu'aujourd'hui ; quand Hector travaillait ; quand tout le monde faisait sa tâche ; quand elle-même avait un devoir à remplir.

Elle embrassa d'un rapide coup d'œil ce tableau paisible, et elle le compara au vide, au néant que son ardeur inquiète avait mis à la place. Alors elle eut de nouvelles larmes.

— Si du moins, se dit-elle, cette douleur que j'éprouve devait me conseiller et m'inspirer une œuvre de réparation ! Mais non ; je ne sais que porter malheur ; je nuis à la joie des autres, et je ne sais pas donner une heure de repos à ceux dont j'ai pris la vie.

Comme elle allait monter en voiture, elle entendit un gros soupir poussé derrière elle : c'était le bon, l'inoffensif M. de Saint-Paares qui avait aussi sa minute de mélancolie.

— Hélas ! murmurait le pauvre homme, je ne reviendrai plus ici !... Adieu, baronne !

Ce n'était pas la maison qu'il saluait ; c'était le fantôme de sa vieille amie, auquel il n'avait jamais cessé un seul jour de tenir compagnie, et qu'il avait peur de ne plus retrouver là-bas.

L'abbé Legros assistait au départ ; il serra la main d'Hector, promit une visite prochaine à Mme de Villemoran, et, après les avoir vus monter en voiture, il descendit lentement la rue de Courcelles, entra à Saint-Philippe, et dit la messe pour le salut de ses amis, comme s'ils devaient courir des périls en allant de Paris à la vallée de Montmorency, où nous les retrouverons.

CHAPITRE XXIX

La maison de M. de Villemoran était placée dans un nid de verdure, au pied du coteau, bien au-dessous de cette terrasse, au bord de laquelle le poëte des *Contemplations* s'est souvent accoudé, et dont il a dit :

> Connaissez-vous, sur la colline
> Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
> Une terrasse qui s'incline
> Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

Le bois sombre fermait l'horizon d'un côté, le ciel bleu donnait aux pelouses des couleurs vertes plus vives ; et devant les fenêtres du salon, la vallée se déroulait jusqu'à Enghien, dont le lac brillait au fond du tableau comme le miroir de cette coquetterie. Quand le temps était pur, on apercevait, dans un pli des coteaux, quelque chose de brumeux et de vague qui était Paris, et au milieu de tout cet amas de maisons, ce grand porche ouvert sur le vide, et sous lequel rien ne passe, l'arc de triomphe de l'Etoile.

La maison était belle, mais elle était surtout gracieuse et bonne. Les habitations ont un caractère, une aimable ou une mauvaise humeur. Il est des murs qu'on ne peut jamais faire sourire ; il en est d'autres qui exhalent la gaieté. M. de Villemoran avait choisi une maison élégante sans

fatuité, d'une sérénité douce. Les fleurs s'y plaisaient partout ; une harmonie mettait toujours d'accord les murailles et les verdures qu'on appliquait contre elles. Le salon et la salle à manger étaient au rez-de-chaussée ; la chambre de Pauline dominait la vallée ; un petit ruisseau, dont on abusait au passage, faisait une sorte de petit lac microscopique au bas d'une pelouse en terrasse; les clôtures en haies vives se confondaient avec les verdures extérieures, si bien que tout le paysage semblait continuer le parc. A gauche, en angle, le village de Montlignon avec son petit clocher, ses maisons propres, et cet air endimanché que la campagne, sans rusticité, des environs de Paris garde toujours, comme une raillerie de la civilisation, au milieu de la nature

Telle était la retraite charmante que M. de Villemoran avait choisie, avec le tact d'un artiste et les précautions d'un amant. Sa bonté, son dévouement lui révélait la poésie et lui tenait lieu d'amour.

Pauline apprécia les délicatesses de cette solitude ; elle comprit toute l'intelligence dévouée de cette acquisition.

— Si j'ai encore quelque chose à attendre de ce monde, je dois l'attendre ici. Tout est conjuré contre moi, et l'abbé Legros serait content ; je suis installée au milieu d'un cantique.

Pendant les premiers jours, Mme de Villemoran visita le jardin, le parc, la maison, les alentours, sans empressement et sans nonchalance, avec la curiosité recueillie d'une âme qui se réveille et qui se ménage. Elle cédait à l'attrait de la nature, tout en ayant instinctivement peur de s'y abandonner.

L'automne donnait aux arbres ces émotions, si j'ose dire ainsi, qui ne résident que dans les nuances, et qui ne sont pas dans les couleurs vives et tranchées. Ces reflets jaunes et roux, ces perspectives que les brouillards bleuissent, ces

bruissements plus sonores des feuilles à demi séchées, ces palpitations des longs peupliers, dont les flèches semblent, à un certain moment, des perchoirs de papillons dorés, toute cette vie qui déborde avant de tarir, cette plainte, mêlée de sourire, de la nature qui va jouer la comédie de la mort; tout enchantait peu à peu et consolait Pauline.

C'était une inspiration de grand médecin d'avoir inauguré cette maison à l'entrée de l'automne. La crudité de l'été, l'insolence pudique du printemps eussent effarouché Mme de Villemoran; mais ce demi-deuil qui commençait, cet abandon du paysage, était une invitation pénétrante et insensible. Les rosiers n'avaient plus d'illusion; les prairies étaient fauchées; les bois étaient coupés; tout murmurait l'élégie mélancolique de la résignation. Encore un mois, et novembre allait souffler sur les derniers rêves égarés dans la vallée, disperser les dernières feuilles, mettre les premiers cheveux blancs à cette vieillesse immortelle, qui n'est qu'une jeunesse, interrompue pour renaître.

Par un phénomène bizarre, la reconnaissance et l'émotion ne ramenaient point Pauline à son mari. Elle le bénissait; mais quelque chose se révoltait en elle, quand elle voulait faire un effort pour lui traduire cette bénédiction dans un mot affectueux. Elle lui savait gré de cette gâterie universelle. Quand elle cueillait une fleur ou un fruit, le parfum et la saveur lui semblaient un bienfait d'Hector. Mais l'amour, l'amour ardent et fou qu'elle avait cru sentir en elle autrefois, ne se réveillait plus; comme il ne pouvait plus trouver les âpretés, les amertumes dont il s'alimentait, il gisait tout au fond d'elle-même, impuissant, abattu et bien réellement mort.

Ainsi qu'on l'avait promis, le filleul, le petit Hector, fut envoyé avec une nourrice. M. Desprets avait été nommé député. Il s'installait prochainement à Paris. Il avait hâte de

participer aux dernières luttes ; il se fût reproché de voir tomber, sans son petit coup d'épaule, un pouvoir qui avait eu toutes ses tendresses. Marie, en envoyant son enfant, annonçait ou proposait sa visite.

Pauline voulut jouer à la maternité avec le petit Hector. Elle courut à lui, l'embrassa de bonne foi, lui trouva bien les charmes qu'elle avait prédits. Mais, quand elle l'eut porté pendant une heure, elle se sentit fatiguée. Elle regretta que ce délicieux poupon ne lui rendît pas d'une façon intelligible ses caresses et ne sût pas encore balbutier un mot distinct.

— Je l'aimerai bien, quand il parlera, se dit-elle en le caressant.

Elle avait cru qu'une source allait jaillir de son cœur. Elle qui eût souffert tous les martyres pour devenir mère ; elle qui avait pleuré l'absence d'enfants, et qui s'était dévouée à celui-là, elle s'imaginait que l'amour maternel peut s'improviser, se substituer. Mais, en dépit de son effort, elle ne dépassait pas la région d'une bienveillance de marraine. Cet enfant ne lui tenait pas au cœur par ces liens énergiques qui ne sont jamais rompus. C'était d'ailleurs l'enfant de Marie, non pas d'une rivale, car la pauvre Pauline n'avait même plus de jalousie, mais d'une femme qui savait s'arranger de la vie ordinaire, et dont le bonheur, assujetti par un effort de volonté, lui donnait une leçon qu'elle ressentait, sans vouloir l'accepter.

Peu à peu, à mesure que l'influence de la campagne se faisait apprécier, Mme de Villemoran reprenait des forces, mais reprenait ses inquiétudes. L'énergie de cette nature indomptable se retrempait sans se modifier. Quand le vent devint plus vif dans la vallée, Pauline fut provoquée et surexcitée ; elle demanda à Hector de lui acheter un cheval ; et si elle était lasse de tourner autour de ses gazons et de ses charmilles que le givre blanchissait, elle parcourait

la campagne au galop ou au pas, se tenant souvent, malgré le froid et la bise, près d'une heure, immobile à regarder du côté de Paris, à attendre, sans rien espérer, à fouetter l'air de sa cravache, à jeter au vent des soupirs qui se perdaient dans des mots entrecoupés.

Elle n'avait plus voulu de livres ni de journaux, et, fidèle à sa parole, elle n'en demandait pas à Hector ; mais quelquefois, dans ses longues promenades solitaires, elle s'arrêtait à quelque auberge, et pendant que son cheval mangeait l'avoine, elle prenait le journal décacheté et sali par les habitués de l'endroit, et lisait avidement les débats de la chambre, les nouvelles, les articles. Elle appelait, en souriant, ces lectures furtives des infidélités.

Pendant l'hiver, Hector eut peur d'avoir été téméraire ou cruel en essayant de cet exil. L'ennui, non plus l'ennui qui résulte de la fatigue, de l'épuisement, mais l'ennui de la captivité qui met du feu dans les prunelles, l'ennui qui affame le cœur et qui le fait se torturer dans des aspirations ardentes, l'ennui reparut.

L'abbé Legros, qui avait tenu toutes ses promesses, et qui venait régulièrement de Paris toutes les fois que son saint ministère lui permettait le voyage, l'abbé Legros apportait des nouvelles. Si étranger que le bon vicaire fût aux intrigues, il en traversait peut-être quelques-unes pour sortir de la sacristie ; et Pauline l'interrogeait avec une avidité qu'elle dissimulait, pour qu'on ne refusât pas de la satisfaire. Que disait-on ? que faisait-on à Paris ?

Quand il avait répondu, le prêtre questionnait avec amitié à son tour ; il revenait à son sermon, le promettant court et le faisant toujours complimenteur et caressant ; c'était sa façon de provoquer l'humilité. Pauline écoutait cinq minutes, laissait parler pendant un quart d'heure, et finissait par interrompre l'homélie par quelque demande si étrangère aux

intérêts du ciel, que le bon vicaire secouait la tête et se reconnaissait vaincu.

Alors l'abbé Legros quittait sa pénitente endurcie et faisait un petit tour de promenade avec M. de Saint-Paares. Le vieux comte se prétendait rajeuni; c'était simplement l'air vif de la vallée qui consolidait son estomac. Il s'extasiait sur des horizons qu'il ne voyait plus guère; il était ravi des feux pétillants qu'on lui allumait dans sa chambre, et il avait tous les soirs une place à prendre dans un petit whist qu'Hector avait trouvé moyen d'organiser.

Vers la fin de novembre, Mme Desprets annonça sa visite; elle venait chercher son fils; elle avait à Paris un pied-à-terre pour la durée de la session. Hector regarda Pauline avec une profonde attention, quand il lui fit part de cette visite; mais Mme de Villemoran parut enchantée; c'était une distraction, une émotion, toute une journée dont elle n'aurait pas à distribuer seule les heures.

Mme Desprets arriva plus souriante, plus belle que jamais. Le froid de la route avait ajouté à sa beauté un éclat juvénile.

— Vous voulez donc que je meure de jalousie? lui dit Pauline, après l'avoir étroitement embrassée et en la conduisant devant une glace.

— Ne parlons plus de cela, dit Marie, ou bien parlons-en beaucoup.

— Oh! c'est une plaisanterie, reprit Pauline avec empressement, je ne suis plus jalouse.

Marie fut presque tentée de lui conseiller de le redevenir, la jalousie valant mieux que l'indifférence. Mme Desprets admira l'installation à laquelle le génie d'Hector avait présidé; elle jugea, avec la sagacité d'une femme expérimentée, des avantages et des coquetteries de la maison.

— Tout cela est très-beau, dit-elle à Mme de Villemoran.

Il faut s'entêter pour souffrir ici. La douleur serait un blasphème ; et l'on dirait que l'hiver même n'est dans cette vallée qu'une agacerie du printemps.

— Oui, c'est une bonne et agréable maison de santé, répondit Pauline; mais les gens bien portants comme vous n'en ont pas besoin ; ils peuvent vivre à Paris.

— Est-ce que vous regretteriez Paris, ma chère Pauline?

— Moi! je ne regrette rien : regretter, c'est presque comme si l'on espérait! Mais je ne sais pas assez de jardinage et je ne suis pas poëte pour vivre de plantations et de contemplations. Paris est mon village, à moi; il est juste que j'y tienne un peu; mais je n'y tiens guère.

La journée fut douce pour tout le monde. Mme Desprets promit de revenir avec toute la famille, au printemps.

— J'amènerai M. Desprets, dit-elle à Pauline avec un sourire qui faisait allusion au passé, si les travaux législatifs lui permettent les joies frivoles de l'amitié et de la famille.

— C'est donc décidément un grand ambitieux?

— Ah! ma chère, nous prétendons arriver à tout. Vous n'avez pas lu son discours?

— Je ne lis plus les journaux.

— Vous avez perdu ; il a eu un véritable succès.

— Je ne croyais pas que M. Desprets fût éloquent, dit Mme de Villemoran avec une ironie sans méchanceté.

— Coquette! C'est que les députés sont moins difficiles que vous, reprit vaillamment Marie, qui, ayant toutes les puretés, avait tous les courages.

— Et vous, que pensez-vous de cette éloquence-là? demanda Pauline avec une pointe de persiflage.

—Moi, je n'ai pas d'opinion, je ne m'y connais pas, d'ailleurs; j'enregistre nos succès, cela me suffit.

—Eh bien! vous nous apporterez des lauriers au printemps.

Quand Mme Desprets fut partie, Pauline ne put s'empêcher de dire à son mari :

— Si tu avais voulu, Hector, tu serais aujourd'hui un député bien autrement puissant, un homme politique d'une bien autre portée que M. Desprets !

— Qu'en sais-tu? Je n'ai pas même son éloquence.

— Ce qui te manque, ce n'est pas la conviction politique, l'expérience, le courage; c'est un amour qui t'inspire l'ambition. Je ne suis que ta femme. Je n'ai pas d'influence sur ton esprit; je n'en ai plus sur ton cœur.

Hector pouvait répondre :

— A qui la faute?

Il se contint et répondit :

— Je n'ai pas de dédain pour l'ambition politique. Se mêler aux grandes luttes, c'est toujours une grande tâche; mais j'aurais pu tenter cette carrière pour satisfaire tes désirs de gloire, sans parvenir à te contenter. Tu le sais, nous n'avons pas les mêmes façons de comprendre les hommes et les choses de ce temps-ci.

C'était la première allusion qui était faite aux discussions irritantes d'autrefois et à la sympathie de Pauline pour M. Philippe Loignon.

Pauline rougit et garda le silence. Elle ne pensait plus ou croyait ne plus penser à Philippe; elle trouvait peu généreux et peu prudent à son mari de provoquer ce souvenir.

Malgré la retraite dans laquelle on vivait, les rumeurs lointaines de la politique, incomplètes et écourtées, parvenaient à Montlignon. Pauline saisissait et gardait avec avidité ces bruits, ces commentaires. Elle s'étonnait elle-même de s'intéresser à ces débats stériles, à ces querelles d'influence.

— Que m'importe? se disait-elle souvent.

Elle n'osait pas avouer qu'au fond de son anxiété il y avait

un désir de savoir ce que faisait, ce que pensait cet homme étrange, ce journaliste, dont l'esprit, en touchant le sien, lui avait laissé une empreinte, une tache ineffaçable. Elle se démenait, elle s'agitait dans sa solitude, n'osant pas aspirer à la liberté, et ne trouvant autour d'elle rien qui l'attachât, qui l'occupât, qui pût lui suggérer un plaisir ou même une douleur réelle et cuisante.

— C'était bien la peine de m'éveiller! disait-elle parfois, en se rappelant la torpeur contre laquelle Hector avait voulu réagir.

Un jour, elle trouva sur sa table un journal sous bande, à son adresse. Une émotion singulière lui agita les mains, quand elle déplia cette feuille. Elle courut à son mari :

— Voici un objet de contrebande; je te le dénonce !

— C'est moi qui l'ai introduit, dit Hector en souriant. J'ai deviné que tu n'osais pas me demander un abonnement, et je t'ai forcée à rompre ton jeûne.

— Tu me tueras à force de bonté, reprit Pauline en serrant avec force les mains de son mari. Tu ne me laisses rien souhaiter; je finirai par avoir honte de ce sacrifice, sans repos et sans mesure, et je demanderai à Dieu de me faire mourir pour ta récompense.

— Je n'ai peut-être pas bien choisi, dit Hector, en prenant le journal, qui n'était pas celui dont Philippe était rédacteur en chef.

Pauline le regarda avec une admiration douloureuse. Elle lisait si distinctement en lui, qu'elle le voyait prêt à tous les dévouements pour qu'elle fût ou pour qu'elle se crût heureuse. Il n'eût pas rougi de lui faire lire les articles de M. Loignon, s'il n'eût craint pour Pauline elle-même beaucoup plus que pour son bonheur domestique l'influence de ces sophismes violents.

Mme de Villemoran put dès lors s'associer, par l'imagina-

tion, aux scènes parlementaires, au mouvement des esprits.

Pendant tout l'hiver, elle guettait l'arrivée du journal et elle s'enfermait pour le lire, comme une pensionnaire qui emporte dans sa cellule le premier livre de poésie qui lui tombe sous la main. Elle trouvait des beautés aux moindres interruptions. Quand son journal répondait, pour l'attaquer ou pour l'approuver, à un article qu'elle pensait être de Philippe Loignon, elle rougissait, comme s'il se fût agi d'elle-même, et elle sentait au battement de son cœur dans sa poitrine qu'elle n'avait pas fini de s'intéresser à ce lutteur plein de colère et de mépris.

— Que va-t-il répliquer? se demandait-elle.

Alors, dans sa tête, elle arrangeait elle-même cette réplique; elle la faisait implacable et furieuse; et si, par hasard, elle avait une occasion d'apprendre que c'était à peu près dans le sens imaginé par elle que Philippe avait répliqué, elle était troublée jusqu'au plus profond de son être; la joie de son intuition, la peur de si bien comprendre lui donnaient la fièvre.

Vers la fin de l'hiver, une nuit qu'elle ne dormait pas (et depuis quelque temps ses insomnies étaient devenues fréquentes), elle crut entendre du fond de la vallée un bruit qui se multipliait en se brisant sur l'écho. Elle se dressa tout à coup sur son lit et écouta; puis elle se leva tout à fait, courut à la fenêtre, l'ouvrit, et, à demi nue, malgré le froid, elle se pencha au dehors.

— C'est la fusillade; c'est le canon! dit-elle; on se bat à Paris.

Une fenêtre s'ouvrit à côté d'elle. Hector aussi écoutait. Pauline se couvrit à la hâte d'un châle et alla frapper à la porte de son mari.

— Tu as entendu? lui dit-elle avec agitation; on se bat dans les rues de Paris.

— J'ai entendu, répondit Hector avec tristesse.

— C'est la révolution qui commence, s'écria Pauline ; que va-t-il se passer? quelle impuissance que d'être femme!

Hector la regarda et fut étonné, malgré la connaissance qu'il avait du caractère de Pauline, de l'éclat sauvage de ses yeux, de l'émotion qui la faisait trembler. Toute la colère, tout le mépris, tout ce qui fermentait en elle de dédain, de rancune, de déceptions, de rêves estropiés, d'enthousiasmes flétris, se remuait, se révoltait, cherchait une issue ; elle se sentait du peuple à la chaleur de son sang. Plus que jamais Hector fut convaincu que c'en était fait de leur destinée à tous les deux.

— Nous irons demain à Paris, lui dit-il gravement et sans lui adresser d'autre reproche.

Pauline fit un effort pour se calmer.

— Je suis folle, n'est-ce pas, mon ami? lui dit-elle. Mais que veux-tu? la bataille, c'était ma vocation ; je me bats depuis si longtemps contre moi-même, que je me sens heureuse d'une diversion.

— Heureuse de ce bruit, répéta Hector, de ce bruit qui foudroie et qui tue!

— Tu fais attention aux mots, tu n'es pas indulgent pour l'idée, reprit Pauline. Je ne me réjouis pas de cette nuit sanglante, mais de l'aurore qu'elle amènera.

— Les aurores ne durent guère et n'amènent pas toujours le soleil qu'on attendait, continua M. de Villemoran.

Le silence parut succéder au bruit.

— C'est fini, murmura Pauline.

— Ce n'était qu'une émeute, ou bien l'explosion d'une fête, dit Hector.

— Il me tarde d'avoir des nouvelles, repartit sa femme Précisément, l'abbé Legros doit venir.

— Mais si c'est une bataille, l'abbé ne viendra pas.

— Pourquoi? Est-ce qu'il irait aux barricades?

— Non, dit Hector; mais il aura des secours à porter et des prières à dire. Tout le monde ne cherche pas dans la guerre civile une diversion à ses tristesses.

Pauline alla encore à la fenêtre, n'entendit plus rien et se disposa à sortir.

— Je voudrais bien savoir quel rôle M. Desprets jouera, si c'est une révolution? dit-elle.

Hector sourit silencieusement; il pensa peut-être que sa femme évoquait le nom de M. Desprets ainsi qu'un masque, pour couvrir un autre nom et dissimuler un autre souvenir. Comme il ne répondait rien, Pauline jugea à propos de ne pas prolonger cette visite :

— Adieu, dit-elle.

— Adieu, répéta Hector.

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, Mme de Villemoran prêta l'oreille pendant une heure encore. Mais tout semblait assoupi du côté de Paris. Le vent mugissait dans les arbres, ce grand vent de février 1848 qui fut un symbole; il se lamentait comme une plainte, il faisait craquer les branches.

— Contre qui donc le ciel se met-il en fureur? dit Pauline en regardant à travers ses vitres la vallée, que le vent faisait onduler. Est-ce contre ceux qui attaquent ou contre ceux qui se défendent? Ah! pourquoi suis-je ici? Pourquoi ai-je quitté Paris? Mais que ferais-je là-bas que je ne puisse faire ici? Attendre, soupirer, faire des vœux, murmurer des prières!... Prier! Eh bien! oui, je prierai parce que j'ai peur! Mon Dieu! dit-elle en se jetant à genoux, vous qui voyez le fond des âmes et qui démêlez nos pensées pures de nos instincts impurs; vous qui voyez le trouble, le désordre, le remords où je suis, calmez-moi, dirigez-moi, ou épargnez-moi! Je suis une créature destinée à souffrir. J'ai

voulu l'honneur, j'ai rêvé l'amour ; et sans m'écarter de la ligne inflexible qui me conduisait à ces deux sommets, je suis arrivée à ne plus sentir en moi de force que pour la haine, à me réjouir lâchement et misérablement du malheur qui satisfait mes rancunes, et à rougir devant mon mari, parce que j'éprouve au dedans de moi des angoisses et des terreurs pour un autre. Hector l'a deviné, Hector me juge et me méprise ; il sait bien que je souffre ici, que je meurs, parce que je lutte contre une voix qui crie, qui m'appelle là-bas, dans ce tourbillon ! Parmi ces combattants, il y a un homme que je n'estime pas, mais vers lequel un instinct maudit me pousse, une fatalité me conduit. Donnez-moi la force, mon Dieu! de ne pas céder à cette voix fatale. Je veux mourir ; mais je veux mourir honnête, comme j'ai vécu ; je ne veux pas qu'on m'accuse de n'avoir pas mérité le nom d'un honnête homme. Aidez-moi, mon Dieu! étouffez dans mon cœur, dans ma tête, dans mes veines, cette voix qui m'étourdit, et que j'entends, jusque sur le seuil de mon mari, jusque devant lui ; ne permettez pas que je m'avilisse et que je déshonore cette maison sainte, ce mari sublime ; mon Dieu, tuez-moi, par pitié !

Pauline pria longtemps ainsi, avec désordre, épanchant presque à demi-voix toute son âme qui débordait. Quand elle eut fini, elle se releva et eut un sourire.

— Je voulais prier pour les gens qui sont exposés à la guerre civile, dit-elle, et je n'ai prié que pour moi. Je suis une implacable égoïste. Qu'a donc à faire ma douleur avec la révolution qui se prépare ou qui se fait là-bas?

Le lien était plus étroit qu'elle ne le supposait ou qu'elle ne voulait le supposer entre sa torture et les inquiétudes apportées par ce bruit de fusillade. Si ses remords étaient plus impérieux cette nuit-là, c'est qu'elle avait peur pour Philippe, et que son devoir luttait contre la violence de sa

passion ; c'est qu'à mesure qu'elle s'étudiait et que les événements extérieurs dégageaient ses idées du chaos de son esprit, elle arrivait à saisir distinctement la pente horrible qui l'entraînait et lui donnait le vertige. Ou s'arracher violemment par un crime contre elle-même à la tentation de quitter la vie du devoir, pour l'agitation bruyante et les émotions suspectes qui l'attendaient auprès de Philippe; ou fermer les yeux et se laisser emporter par le tourbillon au fond du gouffre; — telle était l'alternative qui l'épouvantait et la jetait à genoux, aux pieds d'un Dieu qu'elle reconnaissait à peine.

Mais, nous l'avons dit et nous le répéterons à satiété, pour empêcher qu'on ne méconnaisse l'héroïsme de cette nature, Pauline avait horreur d'une chute; c'était un cœur vaillant qui avait tout souffert pour parvenir à son mariage, et qui voulait tout souffrir plutôt que de s'abaisser.

Les bruits qui étaient venus la réveiller l'avaient fait palpiter, comme à un signal; cet appel révolutionnaire avait mis en branle un tocsin dans sa poitrine. Il n'était plus temps de languir, de soupirer. Il fallait lutter, se vaincre ou périr. Pauline acceptait le dilemme et consentait à y répondre.

Le matin, au point du jour, elle fit seller son cheval et partit au galop. Hector l'entendit et la suivit du regard. Lui non plus n'avait pas dormi. Il était pâle, il avait médité longuement, et des angoisses de toutes sortes se mêlaient au déchirement de son bonheur intime. Il fit venir un domestique et l'envoya en toute hâte à Paris, avec un mot pour M. Desprets : il voulait être rassuré sur le sort de son cousin; désir qui impliquait, bien entendu, des inquiétudes sur le sort de sa cousine.

A midi, Pauline n'était pas rentrée. On entendait la fusillade et le canon. Hector monta à cheval à son tour et parcourut toute la vallée sans trouver les traces de sa femme.

CHAPITRE XXX

Hector revint le soir à la nuit close, après une journée entière de recherches inutiles. Personne ne put lui dire la direction que Mme de Villemoran avait prise. Ceux mêmes qui avaient dû la voir, et qui, par leur proximité de la maison, se trouvaient inévitablement sur sa route, ne purent lui donner une réponse satisfaisante.

Il est vrai que le village était en alarme. On avait entendu toute la journée le bruit de la fusillade; des colonnes de volontaires, c'est-à-dire de curieux, étaient parties de plusieurs points de la vallée pour aller à Paris, sans savoir au juste pour quelle cause on devrait se déclarer. Quelques-uns, toutefois, n'avaient pas laissé ignorer leur intention de se joindre au premier drapeau rencontré après la barrière, quel qu'il fût. Cette assurance ne calmait pas les inquiétudes des femmes, qui en étaient réduites à souhaiter que les volontaires ne rencontrassent plus que des drapeaux vainqueurs.

Hector, brisé de fatigue, et plus encore d'anxiété, se laissait aller au mouvement de son cheval. Il avait à la fois

peur et hâte de rentrer; il eût voulu savoir à quoi s'en tenir, et il redoutait de faire de nouvelles questions. Son esprit suscitait des fantômes sinistres. Pour la première fois, cet homme grave et posé se trouvait vaincu, et tremblait comme un enfant.

Le village de Montlignon lui parut enveloppé d'une obscurité plus profonde que d'habitude. Comme il passait devant l'église, la cloche tinta et le fit tressaillir; l'*Angelus* sonnait un glas funèbre. Quand il entra dans le chemin conduisant à sa maison, Hector fut pris d'une terreur véritable ; il mit son cheval au pas, abandonna la bride, et regarda, avec toute l'ardeur de ses yeux, la silhouette opaque de son toit qui tranchait sur le ciel. Aucune lumière ne brillait dans la chambre de Pauline.

— Elle n'est pas rentrée, dit-il.

Alors il fut pris de la tentation de ne pas rentrer non plus. Mais où aller? que faire dans cette nuit?

Son cheval s'était arrêté, et, baissant le cou, flairait avec bruit.

— Est-ce toi, Hector? dit une voix émue qui fit tressaillir M. de Villemoran.

Pauline était debout, à pied, au milieu du chemin. Hector poussa un cri, s'élança de cheval, et, par un mouvement sincère, plus prompt que la pensée, courut à sa femme, qu'il étreignit avec force et qu'il embrassa comme aux jours, ou plutôt comme aux soirs de leur première ferveur.

Pauline ne parut pas surprise; elle aussi ressentait une émotion extraordinaire. Pendant une minute, l'amour, ou une pitié qui ressemblait à l'amour, mit sur leurs lèvres une flamme étrange qui descendit jusqu'à leur cœur : leurs mains se rencontrèrent et restèrent l'une dans l'autre.

— D'où viens-tu donc, si tard? demanda Mme de Villemoran avec douceur.

— De la vallée? Je t'ai cherchée partout. Je ne sais quelle stupide et lugubre pensée m'avait traversé l'esprit. J'avais peur, ne te voyant pas revenir, qu'il ne te fût arrivé quelque chose.

— Un accident, n'est-ce pas? ou bien un malheur volontaire? Tu serais donc préparé à tout, mon pauvre ami, et rien ne t'étonnerait?

— Rien de téméraire, mais aussi rien de noble, reprit Hector.

On marcha quelque temps en silence. Comme on était à la grille, les domestiques accoururent avec des bougies. Pauline retira vivement sa main et s'écarta de son mari; elle rougissait de sa familiarité. Hector s'aperçut alors du désordre qu'une longue course avait mis dans la toilette de Mme de Villemoran; mais il attendit pour interroger, et il conduisit lui-même son cheval à l'écurie.

Le cheval de Pauline était déjà couché sur la litière : ses jambes étaient blanches de poussière et de boue; l'empreinte de la selle se voyait par une trace ruisselante et moirée. Le râtelier était plein, la mangeoire était pleine : la pauvre bête, trop fatiguée, n'avait pas eu la force d'entamer le repas du soir.

Quand Hector se trouva seul avec sa femme :

— Tu reviens de Paris, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

Pauline avait laissé dans la nuit sa grâce et son affectueux sourire. Cette surprise, cette défaillance d'amour qui l'avait jetée dans les bras de son mari était passée; la clarté les avait rendus l'un et l'autre à la réalité.

— Oui! je reviens de Paris, dit avec une sorte d'accent fier et provocateur Mme de Villemoran.

— Quelle imprudence! s'écria Hector.

— Pourquoi donc? tout était fini quand je suis arrivée...

— Et que s'est-il donc passé?

— Tiens, regarde!

Et Pauline tira de son corsage un papier grossièrement imprimé.

— Voilà ce qu'on distribuait quand je suis revenue.

Hector lut; et avec un profond étonnement : — Un gouvernement provisoire! murmura-t-il.

— Oui, et l'on criait : Vive la république! tout le long du faubourg Saint-Denis.

Hector relisait cette liste, et, la tête plongée dans ses deux mains, il méditait. Pauline, l'œil étincelant, la main frémissante, le regardait et attendait.

— Eh bien! va pour la république! dit enfin M. de Villemoran en relevant son front. J'en demande pardon à mon père qui a émigré, mais je ne puis pas bouder une révolution qui acclame, le premier jour, la probité, la science et le génie. Une œuvre de bourgeois sur laquelle un grand poëte met son auréole me semble sauvegarder les intérêts positifs et les intérêts de l'âme. La Providence nous dérobe quelquefois la logique du progrès. Aujourd'hui sa volonté la fait resplendir. Il y a sur cette liste un nom qui est un gage pour le ciel. Le génie répond pour Dieu.

— Oh! te voilà comme je te rêvais! reprit Mme de Villemoran en s'approchant avec enthousiasme et en appuyant sa main sur l'épaule de son mari. Si tu savais comme c'est beau une ville soulevée! tout un peuple qui s'indigne! Je respirais dans Paris l'héroïsme à pleins poumons; je me sentais heureuse de vivre. Ne pensons plus à nos misères, à nos chagrins, et aimons-nous dans l'effusion universelle!

— Ne confondons pas si vite notre destinée avec celle de la république, dit Hector en souriant; le peuple peut être infidèle, et moi, je ne veux pas l'être.

— Voilà déjà que tu doutes, pauvre croyant!

— Douter un peu, c'est le seul moyen d'empêcher à jamais le désespoir et de se permettre toujours d'espérer.

— Quant à moi, repartit Mme de Villemoran avec énergie, je n'ai pas tes subtilités; je n'ai pas tes réserves prudentes. Je sens et je crois! Je n'ai pas d'aïeux à humilier; j'ai tous mes instincts à calmer, tous mes rêves à reposer, toutes mes rancunes à chasser. Ah! si je pouvais seule et sans toi aborder la lutte; si je ne craignais pas le ridicule d'une émancipation que le préjugé me refuse, je te laisserais méditer et j'agirais. De grandes choses se préparent. Travaillons à les amener, Hector; je te le demande comme mon salut, comme ma rédemption. Quittons cette maison dont la tranquillité est un reproche; rentrons à Paris, dans cette fournaise; sois un homme de bonne volonté, comme tu es déjà un homme de cœur et de bon sens. Moi, je serai dignement ta femme, et Dieu nous bénira!

Pauline, qui avait commencé par une sorte de provocation, finissait en suppliant. Pâle, agitée, joignant les mains, elle se penchait sur Hector, comme pour verser en lui tout le feu qui débordait de sa poitrine. Hector la regardait avec tristesse. Cette vivacité d'émotion, cette violence de sentiment lui faisait peur.

— Que veux-tu de moi? demanda-t-il à sa femme. Que je mente à ma conscience et à mon caractère? ou bien que, t'associant aux vœux libres et réfléchis de mon cœur, je me conduise avec sincérité? Même au prix de notre bonheur commun, tu n'obtiendras pas un mensonge; quant à mes opinions loyales, elles ont besoin de s'éclairer pour agir, et d'attendre pour s'éclairer.

— Attendre! Mais si tout le monde parlait ainsi, rien ne se ferait; nous n'aurions pas de révolutions!...

— Au contraire, nous les aurions plus faciles, plus solides, et nous n'aurions pas de réactions.

— Ainsi, nous resterons ici?

— Provisoirement, oui, répliqua froidement Hector.

— Mais tu ne vois donc pas que je meurs, que j'étouffe, que je me tuerai, si tu me retiens?

— Je ne te retiens pas, dit M. de Villemoran; je t'avertis et je te conseille!

— Si je profitais de cette liberté dédaigneuse!

— Tu peux partir, mais tu me reviendras.

— Quelle confiance en toi-même!

— Dis bien plutôt, Pauline, que c'est confiance en ton courage, en ta fierté; l'esprit t'égare, le cœur te ramène.

— Tu ne t'égareras jamais, toi! s'écria Mme de Villemoran en frappant le parquet de son pied et en croisant les bras sur sa poitrine, par un geste de colère.

— Tu te trompes, reprit Hector avec douceur, je me suis égaré aujourd'hui à ta recherche; voilà pourquoi je ne t'ai pas vue passer.

— Eh bien! à l'avenir ne prends plus cette peine; je sais revenir... quand je reviens.

— Pauline, ne garde pas cet air farouche qui est une exagération. Nos deux âmes se sont entendues et comprises quand elles ne s'observaient pas. Ce qui fait notre malheur, c'est cette étude réciproque. Ce soir même, en nous retrouvant, nous avons triomphé des chicanes de nos caractères; ne me gâte pas davantage la joie que j'ai ressentie. Au-dessus de tes opinions, de tes ambitions, mets notre estime à tous les deux. La république peut se passer de nous; passons-nous de la république. Ne dis pas que je suis un égoïste. Les petits devoirs de la famille et du ménage, régulièrement accomplis par chacun, aident au devoir social. Je serais un mauvais citoyen, si j'allais chercher l'agitation de

la place publique, pour faire diversion à l'agitation de mon foyer; tu ne serais pas la femme que tu veux être, intelligente et forte, si tu ne cherchais dans l'émotion de la foule qu'à étourdir ton émotion secrète. Comment veux-tu que nous travaillions au bonheur de tous, pour nous distraire de n'avoir pas trouvé le bonheur intime? On ne construit rien avec l'envie. Essayons d'être heureux, pour avoir le droit d'avoir de l'ambition.

Pauline ne répliqua rien. Elle regarda Hector d'un œil à demi voilé; elle se résignait à n'être pas comprise.

— Essayons d'être heureux! dit-elle après un intervalle de silence et en poussant un soupir. Mais voilà bien longtemps que nous essayons sans réussir!

L'entretien s'acheva entre les deux époux sur ce dernier mot. Hector ne voulut pas, ce soir-là, prolonger la lutte; il sentait bien qu'elle devait renaître le lendemain et les jours suivants, et il ménageait ses arguments et ses forces.

Une lutte, en effet, sourde, silencieuse et opiniâtre, commença dès lors entre Hector et Pauline. Jamais un mot qu'on dût se reprocher n'était proféré; jamais l'ironie ne dépassait l'allusion la plus polie. Pour les indifférents, pour le vulgaire, une sorte de réconciliation même pouvait sembler conclue; mais c'était la crainte d'un trop violent éclat qui adoucissait les rapports, et qui mettait des paroles inoffensives sur les lèvres, pour rendre moins choquante l'offense perpétuelle du cœur.

M. de Villemoran avait accepté la république dans toute la sincérité de sa conviction; il ne reprenait jamais la foi qu'il avait donnée. S'il n'adoptait pas, avec l'intolérance d'un sectaire, la nouvelle phase que la révolution donnait au progrès; s'il croyait que les formes de gouvernement ne sont jamais définitives; il était trop loyal pour discuter avec l'évidence et pour contester les titres d'un pouvoir qui nais-

sait de la nécessité même et qui n'était entaché d'aucune intrigue.

Pauline ne s'accommodait pas de cette adhésion calme et raisonnée que son mari donnait à la république. Elle qui n'avait pas d'antécédents politiques, d'affections héréditaires, et qui n'avait que des impressions et des rancunes, elle applaudissait avec l'espoir de l'inconnu à ce renversement d'un trône, qui lui plaisait comme la chute d'une coterie sociale, d'un vieux monde dont elle avait à se plaindre. On eût dit que la révolution avait pour mission latérale d'affranchir les demoiselles de compagnie et les sous-maîtresses. Intraitable sur le programme des concessions à réclamer, des réformes à obtenir, Pauline eût voulu qu'on mît la hache dans toutes les aspérités qui l'avaient meurtrie, et son ardeur mesurait tous les sommets pour les juger.

Elle recevait maintenant tous les journaux ; elle prenait part à toutes les angoisses, à tous les périls du gouvernement. Quelquefois, elle haïssait les hommes de courage et de probité qui avaient accepté la mission de relier l'ordre nouveau à l'ordre ancien ; quelquefois, au contraire, elle avait des enthousiasmes inouïs, et elle luttait contre elle-même, pour ne pas manifester publiquement, par une lettre ou par quelque démarche extravagante, la sympathie violente qu'elle ressentait. Tour à tour abattue et triomphante, elle vivait par le cœur, par la tête et par toutes les fièvres de la vie ; elle se consumait en efforts ; elle se tordait comme une fille de Laocoon dans les replis de son impuissance ; elle eût voulu conseiller, inspirer ceux qui prenaient part à la lutte ; et, s'élançant avec une fougue irréfléchie jusqu'au bout de ses amours et de ses haines, elle pleurait au récit de niaises manifestations ; elle rugissait de colère devant des mesures prudentes et sages.

Un nom se présentait vingt fois par jour à son esprit. Que

faisait Philippe ! On eût pu croire qu'il était mort dans la bagarre ; mais les héros comme Philippe préparent les cartouches et ne les déchirent pas. Il avait survécu à son triomphe, ou, pour mieux dire, le triomphe l'avait dépassé. Philippe attendait qu'on fût un peu moins républicain pour affecter de l'être. Il y a, dans les premiers transports qui suivent une victoire, une lucidité d'intuition, une candeur d'enthousiasme qui ne fait pas l'affaire des intrigants.

M. Loignon attendait quelques brouillards autour du soleil levant pour paraître et pour utiliser ses ressources ; il laissait à leur tâche les artisans de la première heure, les braves, c'est-à-dire les naïfs, et, un peu humilié d'un succès qui avait dépassé ses prévisions d'opposition taquine, il guettait le moment de venger le pouvoir qu'il avait démoli, contre les gens qu'il avait encouragés et aidés lui-même dans leur œuvre de démolition. Ces revirements, dont Philippe n'avait pas le brevet, et dont l'ignominie n'apparaît pas toujours dans tout son cynisme, sont très-fréquents en temps de révolution. Ils ne sont pas toujours le résultat d'un calcul. Ils ont quelquefois leur sincérité apparente et ne manquent pas d'excuse. Il n'est pas nécessaire, en politique, d'être un malhonnête homme, pour faire une action malhonnête. Nous ne disons pas cela pour faire l'éloge de la politique, ni pour excuser M. Loignon.

Philippe était si fort à côté de la morale vulgaire, que c'était absolument comme s'il eût été au-dessus. Il ne la méprisait pas, mais il ne l'estimait tout juste que pour avoir du plaisir et une satisfaction vaniteuse à la tromper. Resté à la tête de son journal, mais continuant la polémique, et louant avec un ton aigre-doux les actes du gouvernement quand il croyait maladroit de les attaquer franchement, cet incurable sceptique ne voyait jamais que les côtés humains des questions; il n'admettait pas le dévouement; il se mo-

quait des illusions. Ses défiances de gladiateur cicatrisé lui faisaient tout railler, tout détruire; et, le lendemain de la révolution, il eût été prêt à recommencer avec M. Guizot et à son profit les intrigues qu'il avait inventées contre M. Guizot.

Philippe ne se pressait donc pas. Mais Pauline, qui ne pouvait pas deviner ses motifs de résignation, Pauline se dépitait pour lui, trouvait le temps long, et le nommait tous les jours à tous les emplois qu'elle savait vacants. Elle eût été si heureuse de lui voir jouer un rôle! C'eût été pour elle comme une mise en action de son rêve. Elle se fût dédommagée ainsi de la modestie d'Hector, de son insurmontable scrupule. Mais elle n'avait pas même cette joie. Tout manquait aux promesses de son orgueil.

— Que suis-je donc pour ces deux hommes? se demandait-elle avec amertume. Ils mentaient donc l'un et l'autre, lui le premier, Hector, autrefois, quand il me parlait si souvent de son amour! quand il voulait me rendre fière de lui, et quand il jurait d'être fier de moi? Et cet autre, qui m'excite à la révolte, qui m'allume tous les incendies dans la tête et dans le cœur, et qui a peur de la lutte, maintenant que je suis là pour l'encourager; qui n'a plus d'ambition, quand je suis prête à l'applaudir. Que me reste-t-il à attendre dans ce monde? Ni bonheur ni gloire! Ah! la vie n'est qu'une vanité dont je suis revenue! Il est temps d'éteindre ce feu follet qui m'égare. Si l'abbé Legros avait le secret que j'ai vainement cherché! Mais non; quand je lui demande, à ce prêtre, de me guérir, de m'ôter mes dernières illusions, il me raconte les siennes. Je voudrais au moins ne pas croire à ces folies de drapeaux et de république, et voilà ce prêtre qui bénit des arbres de la liberté, et qui consacre pieusement les rêves dont je souffre!

Pauline n'avait plus une heure de repos; le jour elle cou-

rait la campagne, écoutant, questionnant, aspirant l'air pour y sentir un parfum ou un poison. La nuit, elle lisait les journaux et elle rêvait.

La nature allait s'éveiller, le printemps s'annonçait; mais ces brises tièdes qui couraient dans la vallée, donnant le signal aux bourgeons, avertissant les roses et stimulant les lilas, ces signes précurseurs de la vie attristaient et irritaient Mme de Villemoran. L'hiver avait été pour elle comme une amie. Mais qu'avait-elle à démêler avec le printemps?

Elle eut peur des tentations lugubres qui traversaient son esprit. Personne ne pouvait la guérir et la consoler. Un jour, elle pensa à Marie. Et tout aussitôt elle lui écrivit :

« Venez à moi, car je succombe. Le monde est vide, le ciel est loin; j'ai le vertige, j'ai besoin d'un bras pour me soutenir. »

Le lendemain, Mme Desprets accourut. Elle habitait toujours Paris.

Pauline n'osa pas lui dire de retourner sur ses pas; mais elle se sentit contrainte devant cette infatigable amie qui lui parlerait sans doute d'humilité et de devoir. Elle voulut rire et faire rire de sa lettre. Mais Marie s'obstina à rester, et ne fut pas dupe du faux courage qu'on improvisa pour lui faire accueil.

— N'essayez pas de me chasser, dit-elle avec une gaieté charmante à la pauvre Pauline. Je suis ici par la volonté de mon amitié, je n'en sortirai que par la force de votre haine ; et je vous défie bien de me haïr.

— Hélas! et vous, je vous défie bien de me sauver!

— C'est une présomption de malade, ma chère Pauline.

Mme Desprets eut bien vite trouvé les plaies de cette âme ulcérée, elle eut peur de ce qu'elle vit, mais elle

s'avisa d'un moyen de guérison. Elle alla trouver son cousin.

— Hector, lui dit-elle, il faut vous immoler. Je suis devenue républicaine depuis que M. Desprets aime la république. Faites comme moi ; aimez l'ambition, pour complaire à Pauline. Vous n'avez pas le droit de la laisser souffrir. Elle est coupable d'avoir cru en vous. Elle vous a choisi comme un héros de conte de fées, pour terrasser les géants ; il n'y a pas de géants ; mais essayez de croire qu'il en reste encore. En un mot, occupez son attention, intéressez-la, amusez-la.

— Vous savez, Marie, si je recule devant un dévouement ; mais ce que vous me demandez est un jeu inutile. Pauline me méprisera de cet effort, au lieu de m'en estimer.

— Ainsi, vous me refusez ?

— Je ne refuse aucun essai ; mais je ne crois pas à celui-là.

Deux jours après cet entretien, Hector annonça à sa femme qu'après des démarches faites par lui, on l'assurait qu'un poste diplomatique assez important allait lui être confié.

— Ce sera à la fois pour nous, dit-il en souriant, de la politique et du voyage.

Pauline eut un éclair de reconnaissance ; elle tendit la main à son mari.

— Je te comprends, lui dit-elle avec mélancolie, et je te remercie.

Puis elle s'empressa de détourner l'entretien. Quelques heures après, elle ouvrait un journal, quand elle poussa une exclamation suivie d'un rire éclatant. Marie, qui était près d'elle, lui demanda le sujet de sa gaieté.

— Ah! ce n'est pas à vous que je voudrais l'avouer, reprit Mme de Villemoran ; tenez, lisez ce journal.

La feuille en question publiait, parmi les nouvelles départementales, la profession de foi de M. Desprets, candidat à l'Assemblée constituante. Marie rougit un peu, mais sourit avec bonne grâce.

— Ce n'est pas brillant de style, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce n'est pas le style qui me fait rire, repartit Pauline. Comment, ma chère, votre mari était un si fougueux jacobin ? Pourquoi donc ne l'a-t-il jamais laissé deviner ? Mais c'est que le programme est complet. Rien n'y manque. Extinction de la misère, suppression des impôts, droit au travail. Le citoyen Desprets ne badine pas avec les réformes.

— Oui, dit Marie avec un singulier sourire, il a du zèle.

— A quoi tient pourtant une vocation ! continua Mme de Villemoran, que le sarcasme reprenait. Sans la république, votre mari n'eût jamais été républicain. Il n'ose pas dire qu'il a préparé la révolution, mais il n'y a pas été étranger. Tenez, il affirme qu'il est un ouvrier, un artisan, un travailleur. Le voilà forcé de ne plus porter de gants dans ses ateliers. Ah ! quel beau triomphe ! quelle puissance du fait accompli ! Au surplus, j'ai toujours soupçonné M. Desprets d'en vouloir un peu à la propriété des autres et à la famille du voisin. Il s'essayait aux réformes, quand il me poursuivait là-bas.

— Pauline, grâce pour lui, dit Marie avec courage, et grâce pour moi.

— C'est vrai, c'est peut-être vous qui lui donnez cette ambition. C'est de la vie pratique, n'est-ce pas ? Les imbéciles qui ont des scrupules et des convictions n'entendent rien à la réalité ! Ah ! vous faites des miracles ; ce que je n'avais pu obtenir de M. de Villemoran, vous avez su, d'un mot, sans doute, lui donner le désir de le faire. C'est

l'exemple de M. Desprets qui a rendu Hector jaloux ! L'ambition est contagieuse. Ainsi, voilà deux beaux messieurs parfaitement étrangers au combat, à la bataille ; qui n'ont risqué, pour la révolution, ni un cheveu ni un écu, qui ont dormi sur leurs deux oreilles, pendant que des hommes intrépides préparaient la victoire et l'apothéose pour leur réveil ; et maintenant que la lutte est finie, qu'il n'y a plus qu'à triompher, c'est M. Desprets qui ira travailler à la constitution ; c'est M. de Villemoran qui ira représenter la république au dehors ; mais ceux qui ont pâti, qui ont souffert, que leur donnera-t-on ?

— Pauvre fanatique ! vous n'empêcherez pas les conversions, insinua Marie avec douceur.

— Les conversions ! ah ! vous ne pensez pas à votre mari, ma chère, en disant cela. Hector peut-être est sincère, et d'ailleurs ce n'est pas pour la république qu'il voyage, c'est pour moi. Mais quand les paroles écrites sur ce papier seraient sincères, l'ironie en serait-elle moins réelle ? Quoi ! il sera inutile d'étudier, de se préparer par l'histoire, par les incessantes inspirations, par un effort et une lutte de tous les jours, à l'avénement d'une idée ! Le dernier venu, si vous le convertissez, vaudra l'apôtre ? Le vainqueur du lendemain l'emportera, au besoin, sur le combattant de la veille ?

— Mais, mon enfant, c'est là la vie ; l'injustice est parfois nécessaire dans ce monde, objecta Mme Desprets.

— Eh bien ! c'est pour cela que je ne veux pas de la vie, que je ne veux pas du monde ; que je trouve la vie mauvaise et le monde infâme. Qu'a donc à faire l'enthousiasme, la foi, l'amour, puisque le calcul, la volonté en triomphe et y supplée ? Ce que vous appelez le devoir, c'est-à-dire cette petite ambition d'alcôve et du coin du feu qui vise au succès, qui arrange les passions pour qu'elles ne dérangent

rien de l'arithmétique de la famille, ce devoir qui vous fait étouffer votre cœur et épanouir la raison, l'intérêt, je le maudis et je renonce à y atteindre jamais. Que M. Desprets fasse une constitution ; que M. de Villemoran soit diplomate : je m'insurgerai contre la loi qui me sera faite par des législateurs convaincus comme votre mari ; je ne veux pas des traités que signera cet homme de marbre dont je porte le nom. Je sens en moi un instinct qui proteste. Ma république n'est pas de ce monde ; j'ai le droit de haïr la vôtre.

— Vous n'avez le droit de haïr personne ni aucune chose, reprit Mme Desprets avec un accent dont la douceur s'alliait à la sévérité. Qui ne sait pas aimer ne doit pas haïr.

— Je ne sais pas aimer ! s'écria Mme de Villemoran.

Elle s'élança sur Marie, lui prit les mains, la regarda jusqu'au fond de l'âme avec ses yeux caves et ardents, ouvrit la bouche pour parler, pour protester, puis céda tout à coup à je ne sais quelle pensée de découragement et de dédain.

— Vous avez raison, dit-elle, je ne sais pas aimer ; et, quittant promptement Mme Desprets, elle s'élança dans une allée du parc.

CHAPITRE XXXI

Quand Hector apprit cette conversation, il dit à Marie :

— Vous voyez, ma cousine, à quel degré le mal est arrivé ; il faudrait un miracle pour la sauver !

— Eh bien ! le miracle n'est pas absolument impossible, reprit Mme Desprets, avec l'obstination d'une sympathie que rien ne rebutait. Nous avons dans son cœur une complicité permanente qui nous en ouvre l'entrée ; c'est sa fierté, c'est le sentiment de l'honneur. Tout n'est pas encore perdu ; luttons, mais assurons-nous des complices. Votre maison est trop vide, emplissons-la. Je veux l'étourdir du babillage de mes enfants. Je les installe tous les trois avec moi. Elle les fuira le premier jour ; elle s'irritera, elle s'impatientera d'abord de les entendre ; puis elle s'y habituera ; et qui sait si ces petits apôtres ne feront pas quelque joli sermon que nous ne saurions pas inventer ! A propos de sermon, faisons venir l'abbé Legros. C'est aussi un médecin dont on ne se défiera pas.

— Vous êtes sublime, Marie !

— Non, je suis simplement fidèle à ma parole ; j'ai juré

d'aimer, de sauver cette pauvre âme qui s'égare; je me souviens que ma tante m'avait appelée sa fille. Je veux mériter ce nom par mon dévouement.

Selon le programme tracé, deux jours après cet entretien, les trois enfants de Mme Desprets se roulaient sur la pelouse, devant la maison, et Pauline n'osait pas fermer sa fenêtre, quand ils riaient. Elle avait ressenti d'abord une sorte de terreur de cette installation, puis elle n'y songea plus; puis elle prit intérêt à ces trois bambins. Elle se sentait si malheureuse, si près du désespoir, qu'elle retrouvait la sérénité au fond de l'abîme, et qu'elle ne redoutait plus une distraction sans influence désormais sur sa destinée.

L'abbé Legros trouva un prétexte pour s'installer à Montlignon : il se mit en vacances.

— Venez-vous ici pour expédier des arbres de la liberté à toutes les paroisses qui en manquent? lui demanda Pauline, qui lui gardait rancune au sujet de certaines bénédictions; — nous sommes ici en pleine pépinière.

— Je viens entendre chanter les oiseaux dans vos peupliers. Je connais les refrains des peupliers de Paris.

— Vous tombez mal; je crois que les oiseaux ne chantent plus : je les épouvante.

L'abbé Legros ne parut pas convaincu, et s'installa.

On était au mois d'avril. Tout prenait un air de fête. La vallée tressaillait, pour ainsi dire, à chaque rayon de soleil. L'industrie de la plupart des habitants de Montlignon aidait à la parure de la saison; les arbres étaient là plus verts, plus nombreux que partout ailleurs.

On faisait de longues promenades dans les bois, sur les coteaux environnants. Pauline n'entravait aucun projet; elle se mêlait au cortége, elle était de toutes les promenades, de tous les goûters sur l'herbe, de toutes les excursions;

mais elle gardait le silence, et ne semblait rien voir. Quand le soleil était trop brillant, quand le parfum doux et vague qui s'exhale de la terre, aux premiers beaux jours, se faisait sentir avec trop de persistance, elle se plaignait d'une névralgie; elle rentrait, se renfermait dans sa chambre et passait la journée dans une apparente atonie sous laquelle l'activité de son esprit s'exerçait avec fureur.

Le chagrin, en la dévorant, lui donnait une beauté qu'elle n'avait jamais eue. Toute son âme était dans ses yeux; toutes ses douleurs sur ses lèvres; toutes ses ardeurs dans le pli de ses joues, dans la profondeur de ses orbites. Elle avait l'éclat voilé d'une religieuse qui va cacher et attiser dans l'ombre du cloître le feu qu'elle n'ose laisser monter librement vers le ciel. Elle luttait, non pas pour se guérir, pour se consoler, mais pour garder à elle seule le secret de ses souffrances; elle sentait bien qu'on se coalisait contre son désespoir; que chacun avait son rôle, depuis ce bon prêtre qui la regardait avec un sourire engageant, jusqu'à ces petits enfants blonds et roses qu'on avait dressés à prendre le bord de sa robe, comme pour la retenir dans la vie.

Elle avait des heures d'attendrissement ; c'était là l'écueil de son courage. C'était surtout quand elle sentait venir les larmes qu'elle courait s'enfermer. Elle ne voulait pas qu'on la surprît dans ces accès de sincérité, qu'elle traitait de faiblesse. Quand elle avait bien pleuré, elle baignait ses yeux, s'étudiait au sourire, et allait retrouver ses hôtes dans le salon ou dans le jardin, avec une gaieté factice, dont personne n'était la dupe.

Ce qu'elle souffrait ne peut se mesurer ni se définir. C'était à la fois de la lassitude et de l'impatience, du désespoir et du désir de souffrir encore. Elle se fût méprisée de se sentir calmée; elle jouissait de ses tortures. Douce avec

Marie, bienveillante avec Hector; elle évitait les discussions, les conversations dont l'issue ne lui apparaissait pas nettement. Elle avait toujours peur qu'on ne tentât de la mettre dans son tort, et elle se disait que le jour où il lui faudrait se reconnaître vaincue, elle n'aurait plus le droit de vivre.

La pensée de Philippe brûlait tout au fond d'elle-même. C'était là l'aiguillon de son mal. Elle eût peut-être cédé au charme de cette amitié caressante que lui offrait Marie; elle eût peut-être consenti à s'accommoder de l'existence que voulait lui faire M. de Villemoran; mais elle entendait toujours à son oreille la voix aiguë et railleuse de cet homme pervers qui avait envenimé la piqûre de son cœur.

— Il m'aime, celui-là ! et je suis la seule affection qu'il puisse ressentir, se disait-elle avec orgueil.

Mais, quand après avoir évoqué le souvenir du journaliste, elle se sentait prise d'un âpre et violent désir de le retrouver, de le rejoindre, son orgueil se retournait et la flagellait cruellement, après l'avoir caressée :

— Non, tu ne seras pas une de ces femmes sans courage qui ne savent pas mourir à leur poste ! se disait-elle. Non ! tu ne déserteras pas; non, tu ne donneras pas raison aux calculs de ce sceptique. Rien ne te délie de ce serment que tu as librement donné.

Et, reprenant son cilice, Pauline cherchait alors à se trouver sur la route de M. de Villemoran, à inventer un prétexte pour qu'il lui donnât la main. Quand elle sentait cette main ferme et froide d'Hector serrer un peu ses doigts brûlants de fièvre, elle avait reçu sa récompense, et elle était contente d'elle-même.

Avait-elle donc encore sous ses sophismes, sous les erreurs entassées par son infatigable ambition, quelque chose qui ressemblât à de l'amour pour son mari ? Etait-ce le doute, la lutte entre deux passions qui la tuait ainsi lentement ?

C'est ce que nous ne saurions dire. Il était aussi difficile d'affirmer qu'elle aimât encore M. de Villemoran, qu'il était difficile d'attester qu'elle l'eût jamais aimé; car cette question même, sans la relever de sa fidélité volontaire, se présentait souvent à son esprit.

Question insoluble, comme toutes celles qu'elle s'adressait! Ce qu'il y avait d'incontestable, c'était son martyre; c'était cette misère de l'âme intrépidement supportée; c'était ce mélange de vanité farouche et étroite avec cet héroïsme; c'était ce contraste entre une vertu qui se maintenait sur le brasier et cette absence de frein pour tous les rêves; c'était cette perversité de l'esprit et cette pureté de l'âme; c'était ce dégoût pour une faute et ce mépris pour le devoir.

Hector et Marie l'admiraient; mais leur admiration, sans s'offenser jamais, et sans se dépiter de ne pas réussir, devenait seulement peu à peu de la pitié. Ce phénomène bizarre, en les décourageant, ôtait chaque jour un prétexte à leur affection. Cet état, permanent comme une infirmité, sans émousser la compassion, la réglait du moins, et lui donnait des habitudes.

Un jour, Pauline, qui avait bien pleuré, bien gémi dans sa chambre, sortit de la maison pour recommencer ce mensonge de la gaieté qui était sa ressource habituelle. Elle vit les enfants de Mme Desprets qui se poursuivaient autour du gazon; elle s'assit un instant et les regarda jouer. Elle appela son filleul qui vint en trébuchant tomber dans sa robe; elle le prit et le caressa :

— Pauvre petit, dit-elle, que seras-tu un jour? Est-ce la satisfaction naïve de ton père, la haute et calme raison de ton parrain? est-ce l'âme dévouée de ta mère? est-ce mon cœur que tu dois avoir? Mais tu seras un homme, toi, tu seras libre. Le devoir te sera léger. Quand tu auras peur de

ne plus aimer chez toi, tu franchiras le seuil de ta porte et tu aimeras la première vision qui passera. Comme il est heureux que tu ne sois pas une fille? Ta marraine n'aura pas pu te porter malheur.

Elle le baisa doucement. L'enfant, pressé peut-être d'en finir avec ces caresses qui le dérangeaient de son jeu, ou bien, par un bon mouvement instinctif, lui mit ses petits bras autour du cou, et posa de lui-même ses petites lèvres roses et béantes sur la joue de Pauline.

Elle fut troublée. Une sorte de pudeur la fit tressaillir. Elle écarta vivement son filleul.

— Eh quoi! dit-elle en versant une larme et en déposant l'enfant sur le gazon, toi aussi tu te mets du complot? Tu échoueras comme les autres.

Pauline jeta un regard de convoitise sur ce groupe des enfants qui se roulaient dans l'herbe.

— S'ils étaient à moi, murmura-t-elle.

Elle s'enfonça sous un bosquet de lilas, et se mit à marcher, tout en rêvant, avec la lenteur d'une malade qui traîne déjà un suaire après elle. Comme elle allait retourner sur ses pas et rentrer, pour ne plus jouir des splendeurs d'une journée de printemps qui lui paraissait un reproche cruel, elle entendit parler. C'était la voix d'Hector, à laquelle la voix de Mme Desprets répondait. Son nom prononcé lui fit dresser la tête. Elle écouta, et ce qu'elle surprit du dialogue lui donna tout à coup le désir, la curiosité poignante d'en entendre davantage. Elle retint son haleine, s'efforça de rendre sa marche insensible sur le sable, et, venant se placer derrière un buisson assez touffu pour la cacher, elle prêta l'oreille.

— Non, ma cousine, disait Hector d'une voix émue et qu'il ne cherchait pas à affermir, vos exhortations ne changeront rien à la cruelle évidence qui m'accable. Elle est

perdue, et nous ne pouvons rien pour elle, rien contre elle, Son obstination sera plus forte que notre dévouement, que notre amour.

— Lui aussi me condamne ! se dit Pauline. J'ai donc raison de désespérer.

— Notre amour! reprit avec une voix plus haute M. de Villemoran, qui jeta un regard vers le ciel. Je me suis habitué à ce mot, et il revient toujours; mais c'est une dernière et bien fragile illusion. J'ai peur de ne pas l'aimer; j'ai peur de ne l'avoir jamais aimée. Cet entraînement, cette tendresse dévouée qui m'a fait lui tendre la main, ce n'était pas l'amour puissant et fécond auquel rien ne résiste. Si je l'avais réellement aimée, est-ce que je n'aurais pas été le maître de sa destinée? Est-ce qu'elle ne m'eût pas aimée à son tour? Nous nous sommes menti l'un à l'autre. Le point d'honneur nous a mis la main dans la main ; mais jamais je n'ai trouvé près d'elle cette joie complète qui est la récompense des unions consenties par Dieu. Du premier jour, je l'ai jugée, et cette sévérité même était une preuve. Ah ! je ne sais pas quel homme eût été capable de la conduire et de la soumettre. Mais je sais bien que je n'étais pas cet homme-là ! J'ai eu tort de faire croire à ma force. J'ai eu tort de croire à la sienne. Ma mère avait raison. J'avais le bonheur, et je l'ai refusé !

— Hector, vous vous calomniez et vous la méconnaissez, répliqna Mme Desprets d'une voix tremblante; si vous n'avez pas pu la rendre heureuse, tout autre eût échoué à votre place. Quant à votre bonheur, il était impossible.

— Impossible ! Oui, quand j'ai cru ma conscience engagée ; mais, jusque-là, n'étiez-vous pas là, Marie? et si je vous avais demandé d'être ma femme, n'auriez-vous pas consenti ?

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dit avec vivacité Mme Des-

prets en se levant; ne mêlons pas des regrets insensés, et que je ne puis entendre, à votre douleur. Adieu, mon cousin; allons retrouver mes enfants.

— Restez, Marie, je vous en conjure. Ce que je dis là ne peut pas être un outrage pour vous. Il n'y a pas de galanterie dans mes paroles. Je parle du passé, comme je parlerais du ciel, si j'en étais tombé, sans pouvoir, sans vouloir y remonter. Nous nous connaissons bien. Nous avons l'un et l'autre notre peine secrète; la vôtre peut se supporter. Vous avez trois enfants qui vous aident; la mienne m'accable; mais nous nous estimons trop pour nous venger par des rêves dont notre devoir aurait à souffrir. Je suis seul; je n'ai personne à qui j'ose confier la douleur qui m'oppresse, personne devant qui j'ose pleurer. Vous qui ne me méprisez pas de me voir faible, laissez-moi vous parler, comme à ma conscience!

— Prenez garde! mon cousin, répondit Marie en s'asseyant de nouveau sur le banc de pierre qu'elle avait quitté; quelquefois on blesse sa conscience en voulant trop lui parler. Vous êtes un homme d'honneur; j'espère avoir toujours le droit d'embrasser mes enfants sans rougir; mais il n'est pas bon pour nous deux de toucher au passé; ne songeons qu'au présent, et tâchons, s'il se peut, de songer à l'avenir.

— L'avenir! le présent! voilà des mots qui me font peur.

— Eh bien! retournons au passé! dit Marie avec un lumineux sourire; rappelez-vous avec quelle loyauté Pauline vous a espéré et vous a attendu! Non, elle n'a pas menti, elle vous a laissé voir le fond de son cœur; elle ne vous a rien dissimulé de ses colères, dé ses enthousiasmes. Vous saviez bien ce qu'elle avait souffert. Vous sentiez tout ce qu'elle devait souffrir encore. C'est librement que vous avez juré de la protéger, de la soutenir; c'est librement que vous m'avez laissée partir. Je vous aimais, et

je vous le dis, parce que Dieu ne peut pas s'offenser d'un aveu pareil, je vous aime encore. Mais qu'est-ce que ces sentiments peuvent changer à notre devoir? Moi, j'ai pris ma route, en priant ; j'ai étouffé sans merci des espérances qu'on avait imprudemment et innocemment encouragées ; j'ai été pour M. Desprets la femme soumise qu'il avait le droit d'attendre d'une fille de mon nom et de mon caractère. J'ai concentré sur ces trois enfants toutes les tendresses dont on n'a pas voulu. Aujourd'hui, je puis parler de tout cela, comme une vieille femme parlerait de sa jeunesse. Ces trois petites têtes blondes mettent trois siècles entre nous. Eh bien ! faites comme moi, mon cousin, ne laissez pas votre cœur surprendre votre dignité. Allez devant vous, et sachez seulement que quelqu'un vous aide et vous exhorte !

— Vous êtes une sainte, ma cousine, reprit Hector. Oui, c'est vous que j'aurais aimée, c'est vous que j'aimais.

— Si vous me parlez encore de cet amour, auquel je ne crois pas, dit Marie avec une dignité sans fausse pruderie, je ne vous parlerai plus du mien, dont je voudrais vous faire une leçon et un conseil.

— Mais enfin ! vous ne pouvez pas faire que ma vie ne soit pas manquée, perdue ! que je ne sois pas le mari d'une pauvre femme qui est mon supplice et dont je suis le châtiment, peut-être. Vous ne pouvez pas m'empêcher de comparer les joies paisibles que j'eusse trouvées près de vous au bonheur orageux et aux stériles années que j'ai dépensées, dans la fièvre et dans la lutte !

— Non, mon cousin, mais je puis vous rappeler que cette femme qui souffre n'a pas mérité votre abandon. Elle vous est restée fidèle; elle a saigné sous la loi qui vous unissait. mais elle ne l'a pas rejetée. Elle est grande ; et si vous ne pouvez plus l'aimer, vous devez la respecter, même devant moi.

— Tenez, Marie, ne me croyez pas meilleur que je ne suis. Nous ne savons pas, nous autres hommes, nous isoler comme vous dans un ciel inaccessible aux passions mauvaises. Je vais vous avouer une effroyable pensée. Il y a des jours où, loin de savoir gré à Pauline de cet honneur qui l'attache à moi, comme à une croix, je voudrais qu'elle n'écoutât que la passion, que la fureur de son esprit, et qu'elle s'affranchît, en me rendant libre !

— C'est là, en effet, une mauvaise pensée, dit Mme Desprets avec tristesse, et qu'il faut cacher avec soin à Pauline. Elle n'en profiterait pas, mais elle perdrait, en l'apprenant, la seule consolation qui puisse lui rester, le sentiment que son martyre n'est pas méconnu.

— Que voulez-vous ! repartit Hector, la notion du bien finit par s'affaiblir dans cette guerre sourde et sans espoir. Mais vous avez raison, cette pensée est une lâcheté. Je ne me reconnais plus. Je ne sais plus quelle résolution prendre. Je la laisse aller à l'aventure. Il y a quelques mois, quand elle partit, un matin, seule, à cheval, pour Paris, afin de savoir quelle révolution s'accomplissait là-bas, je l'ai cherchée dans la vallée, tout un jour, avec terreur; et pourtant, je n'ai pas osé courir après elle et la rejoindre. Je me suis senti heureux de la voir de retour, et j'aurais supporté son abandon.

— Encore une fois, mon cousin, c'est là une défaillance de votre vertu. Allons, du courage ! Relevez-vous et marchez : votre tâche n'est pas finie.

— Que voulez-vous que j'entreprenne ? elle me reproche mon isolement de la politique; j'ai accepté, j'ai sollicité un emploi ; elle me raille de le prendre. Quelle est ma tâche? je vous le demande.

— C'est d'abord de l'aimer toujours, de l'aimer quand même ; c'est de ne pas douter un seul instant ni de votre

honneur ni du sien ; c'est de lui sourire ; c'est de la retenir dans ce monde par toutes les subtilités de la pitié.

— Vous me parlez de l'aimer! Ah! Marie, ne mentons pas, car la vérité n'a pas pour nous d'ivresse et de danger. Mon cœur est vide, vous le savez bien, puisque je ne peux y placer votre image.

— Le cœur n'est jamais vide! ce sont les romanciers qui parlent ainsi! Mais, dans la vie réelle, tant qu'on a un devoir à accomplir, on a quelque chose à aimer. Ce n'est plus la folie de vingt ans qu'il faut évoquer! c'est la tendresse recueillie du père de famille. Vieillissez-vous, pour mieux aimer cette enfant prodigne, et sachez bien, mon ami, que le désespoir est une tentation de notre misérable nature, à laquelle les esprits religieux doivent et peuvent résister. Donnez-moi votre main, Hector, et promettez-moi de ne plus reprendre cet entretien qui nous émeut inutilement et qui diminue nos mérites, en nous encourageant à les examiner et à les admirer en détail. Quant à moi, je veux être modeste et je ne vous écouterai plus.

Marie se leva pour quitter le bosquet ; elle avait une sérénité touchante qui la faisait trop belle pour une adoration terrestre. Hector la regarda avec une passion chaste et lui serra la main.

Resté seul, il réfléchit quelques instants ; puis, sortant de sa méditation avec un soupir qui ressemblait à un sanglot :

— Oui, c'est elle que j'ai aimée ; oui, c'est elle que j'aime encore, murmura-t-il.

Puis se levant à son tour, il continua sa promenade.

Pauline avait tout entendu; tout, jusqu'à la dernière exclamation de M. de Villemoran, qui, par un entraînement moins rare que l'usage des monologues de comédie ne pourrait le faire supposer, avait parlé à haute voix : elle avait tout entendu; et chaque mot lui était entré comme un trait

de feu dans la poitrine. Elle avait failli se précipiter, les interrompre, leur crier : — Grâce ! ne m'achevez pas ! — mais elle avait trouvé la force d'écouter jusqu'au bout. Quand elle essaya de marcher, de quitter la place, elle sentit ses pieds froids et pesants comme un marbre. Bien qu'elle eût la tête brûlante, elle était livide ; ce n'était plus qu'un cadavre galvanisé. Une sorte de fureur hébétée l'empêchait de penser ; elle souriait même, de ce sourire douloureux des fous, qui n'est qu'une grimace, qu'un pli de la douleur.

Au bout de quelques pas, elle tomba lourdement sur le sable de l'allée et s'évanouit.

Mais on eût dit qu'il y avait en elle un démon secret chargé de la veiller et de la rappeler au sentiment de la souffrance. Elle reprit ses sens ; elle se souleva péniblement et se traîna jusqu'à l'extrémité de l'allée couverte, en se retenant aux arbrisseaux.

Quand elle fut en face de la pelouse qui s'étendait devant la maison ; quand elle vit Mme Desprets assise et jouant avec ses enfants, tandis qu'Hector, debout sur le perron, un journal à la main, feignait de lire, en contemplant à la dérobée, — Dieu sait avec quelle pensée ! — ce tableau d'innocence et d'amour maternel, Pauline retrouva des forces qui l'étonnèrent. Elle voulut cacher son agonie ; elle releva la tête, fit un détour pour ne pas se heurter à Marie ou à Hector, rentra par une autre porte dans la maison, mit un quart d'heure pour gravir l'escalier qui conduisait au premier étage, et se renferma dans sa chambre, où la mémoire nette, lucide, implacable, de tout ce qu'elle avait entendu lui revint bientôt.

Ce qui avait frappé Pauline, ce qui l'avait atteinte au plus profond de son cœur, ce n'était pas l'aveu de Marie ; ce n'était pas même l'amour dont Hector n'avait pas su garder

fièrement le secret. Elle n'avait plus de jalousie ordinaire; mais c'était cette idée que sa fuite n'était pas une impossibilité, que son mari l'avait prévue, l'avait souhaitée, et que cette résistance de son honneur était vaine. Elle oubliait la réponse de Marie, la réplique d'Hector; elle ne songeait qu'à ceci :

— Ma fuite, ma chute serait peut-être une délivrance pour Hector, et il y aurait de l'héroïsme de ma part à m'immoler à son repos!

En vain la réflexion et tout son passé se dressaient pour l'exhorter à rester; cette singulière subtilité de sa conscience ne lâchait pas prise.

— Je ne veux pas de leur sacrifice, je ne veux pas de ce dévouement, disait-elle. Je suis leur devoir! leur tâche! leur supplice! leur pitié! Eh bien, qu'ils soient libres! M. de Villemoran a eu compassion de ma misère; moi, j'ai eu compassion de sa jeunesse : c'est un malentendu qui nous a fait parler d'amour; que ce malentendu cesse! Je me suis imaginé que j'étais une madame de Villemoran! Folle et orgueilleuse! je n'étais que sa demoiselle de compagnie; je suis toujours cette Pauline Foucault que la vieille baronne regardait à travers un lorgnon, et qu'on pouvait chasser de chez lady Fitz-Peters et de chez Mme Bellamy! Seulement, on ne me chasse plus aujourd'hui; on a peur; c'est moi qui pars.

Pour s'engager, pour mettre au plus tôt un abîme entre elle et M. de Villemoran, Pauline alla à sa table, et, d'une main ferme, qui brisait la plume entre ses doigts, elle écrivit à Philippe Loignon :

« Vous m'avez dit un jour que si dans six mois je n'étais pas sauvée, je pouvais quitter M. de Villemoran.

» Il y a deux ans bientôt que j'ai reçu ce conseil, et depuis deux ans, j'ai lutté.

» Si je vous demande aujourd'hui ces consolations que vous m'avez offertes alors; si je vous apporte un cœur saignant, déchiré, sur lequel il faudra promener le fer rouge pour cicatriser les plaies, vous me rendrez cette justice que je n'ai point cédé à la première douleur, et je mérite que vous m'épargniez l'insulte du triomphe.

» Je n'ai plus à choisir qu'entre le suicide et votre hospitalité. Soyez fier : je vous préfère à la mort qui m'eût guérie.

» Écrivez-moi, si je dois aller directement à Paris, ou si vous viendrez jusqu'à Enghien; mais ne refusez pas de me recevoir; car je vous jure que vous seriez responsable devant Dieu d'un acte d'héroïsme que le monde regarde comme un crime. »

Quand elle eut écrit ce billet, Pauline le relut à demi-voix.

— Voilà une singulière lettre d'amour! pensa-t-elle.

Elle cacheta l'enveloppe, la mit dans son sein, et se trouva plus légère et plus libre, après cet acte décisif qui tranchait dans sa vie. Elle ne voulut confier sa missive à personne et fit seller son cheval.

Comme elle allait partir, Hector s'approcha d'elle.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-il.

— Rassure-toi! ce n'est pas à Paris!

Hector trouva un accent particulier à cette réponse; il regarda sa femme en face. Elle supporta cet examen sans se troubler et sans pâlir.

— Tu n'avais pas parlé de cette promenade!

— Dois-je vous tenir au courant de tous les caprices qui me traversent la tête? L'air est vif, la journée est belle. Je n'ai pas de goût pour les piétinements autour du gazon. Tu m'as donné un cheval, j'en profite.

Hector s'écarta pour la laisser passer; elle frappa son

cheval de sa cravache, et partit au galop. M. de Villemoran, tout pensif, la suivit longtemps des yeux. Quand il lui fut impossible de l'apercevoir, il écouta. Sans savoir pourquoi, il était inquiet. Pauline avait dans le regard, dans la figure, dans toute sa personne, cette transfiguration, mal dissimulée, d'une volonté qui s'exalte et qui s'affranchit. Il devinait que cette course n'était pas une promenade ordinaire.

Il entra précipitamment à l'écurie, sella lui-même son cheval et courut sur la trace de Pauline. A peine était-il sorti du village, qu'il la vit revenir de la même allure rapide; sa lettre était partie; elle était allée la mettre à la poste à une demi-lieue de là. Maintenant que son sort était fixé, elle croyait n'avoir plus qu'à attendre, et elle espérait de cette résolution prise une sérénité qu'elle courait, hélas! avec anxiété, chercher dans sa maison.

CHAPITRE XXXII

— Décidément, tu as peur que je ne me perde, dit Pauline en rejoignant son mari. Tu devrais me recommander aux gardes champêtres des environs.

— J'ai cru qu'on se battait encore dans Paris, répliqua Hector.

Pauline sourit. Mais elle regarda de côté M. de Villemoran, et se sentit un peu confuse de la grande tristesse qu'elle lisait sur son front.

— Si je lui disais que je vais le quitter, peut-être serait-il content? pensa-t-elle tout bas. Mais elle eut honte tout à coup de traiter si légèrement la démarche qui la faisait abdiquer.

— C'est ma dernière promenade; je veux lui laisser un regret, se dit-elle avec une coquetterie un peu mélancolique; et, se tournant vers Hector, elle lui proposa de prendre à travers champs pour rejoindre la maison.

— Faisons l'école buissonnière, Marie ne nous grondera pas!

— Quel dommage que nous ne puissions pas renvoyer les

chevaux! repartit Hector; nous prendrions le sentier des vignes pour aller à pied, comme des...

Pauline l'interrompit.

— Comme des amoureux, n'est-ce pas?

— Non, dit Hector, comme des amis; cela vaut mieux pour nous.

Pauline, qui avait offert cette promenade par une de ces fantaisies ironiques dont elle ne pouvait se guérir, et qui cherchait une sorte de vengeance inconnue dans cette dernière heure d'intimité, avant la fuite éclatante qu'elle préparait, Pauline sentit son cœur se troubler.

— Des amis! répéta-t-elle en baissant le front.

Puis, après quelques pas, elle secoua la tête, ne voulut plus penser et remit son cheval au galop. Hector la suivit. On arriva à une route pleine d'ornières. M. de Villemoran proposa de descendre; Pauline y consentit. Ils marchèrent quelque temps à côté l'un de l'autre sans se parler; Pauline fouettait les herbes avec sa cravache, Hector avait réuni dans ses mains les brides des deux chevaux qui marchaient derrière lui.

Tout à coup, Mme de Villemoran poussa un petit cri : son pied avait glissé sur une touffe d'herbes, il s'était tordu dans une ornière. Hector s'élança, lui prit la main.

— Ce n'est rien, dit-elle en pâlissant, une maladresse! Et elle ajouta plus bas, avec un sourire : Un présage!

Mais elle boitait; il lui fallut accepter le bras de son mari. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était appuyée ainsi, qu'elle n'avait senti sa main rapprochée, pressée contre la poitrine d'Hector. Elle éprouva comme un vertige. La promenade se continua doucement. Pauline n'osa pas redemander son cheval; Hector n'osa pas le proposer. Elle aimait mieux souffrir, que de paraître redouter son appui; il trouvait, quant à lui, un charme étrange à ce secours donné. Le

silence fut bientôt une exagération. Hector le rompit le premier. Il s'informa de la douleur de Pauline; il vanta la beauté de l'horizon. Pauline se plaignit de souffrir encore, bien qu'à la rigueur elle eût pu marcher seule.

On arriva à un tertre assez élevé; la vallée déclinait au-delà, par une pente rapide. M. de Villemoran demanda une halte; on s'assit sur l'herbe; les chevaux furent attachés à un arbre.

La situation était embarrassante pour les deux époux. Hector, engagé par la douceur de Pauline, par le calme de cette journée de printemps, peut-être aussi, poussé au devoir par les derniers échos de la parole de Marie qui vibraient dans sa poitrine, Hector se demanda si ce tête-à-tête ne devait pas avoir une décisive influence. Tout lui venait en aide, et le remords secret de son découragement du matin l'exhortait à reprendre sa tâche.

Mais il ne savait que dire; toutes les formules étaient épuisées; toutes les précautions étaient vieillies.

Quant à Pauline, un supplice horrible commençait pour elle. Sa fierté se débattait et lui reprochait le mensonge de cette promenade; elle se trouvait deux fois coupable de préluder ainsi à sa fuite.

— Je ne suis plus sa femme; je suis la maîtresse de Philippe, se disait-elle tout bas; je n'ai plus le droit d'être ainsi à ses côtés.

Elle se demanda s'il fallait tout avouer, s'il n'était pas plus noble de jeter le masque et d'invoquer l'entretien surpris dans le jardin, pour justifier, pour légitimer la démarche qu'elle avait faite; mais elle eut peur de ne pas le convaincre, et elle craignit instinctivement d'être convaincue.

— Il a eu des torts, pensa-t-elle: s'il les avoue, je lui dirai tout.

Mais Hector ne paraissait disposé à aucun aveu. Doux et

souriant, il feignait de n'avoir d'autre souci que le plaisir d'aspirer l'air, de contempler la vallée. Il pensait qu'il est des situations dans la vie d'où l'on sort par un élan rapide, et sans chercher à aplanir les obstacles, à diminuer la profondeur. Dans certains abîmes, tous les fils d'Ariane s'embrouilleraient et se casseraient; il faut des ailes, voilà tout, et Hector cherchait des ailes.

Mais, à mesure qu'il essayait d'amener l'entretien sur des sujets vagues, en cachant la route sous l'horizon bleu qui les enveloppait, en entremêlant ses propos d'admirations poétiques, en évoquant cette mélodie de la nature qui triomphe de toutes les résistances loyales, qui pénètre toutes les âmes sincères, Pauline tremblait et se sentait étouffée par une angoisse qui augmentait et menaçait de la tuer.

Tout à coup, elle se renversa en arrière et fondit en larmes, en se couvrant le visage de ses deux mains.

Hector se pencha sur elle et voulut écarter ses doigts; mais dès qu'elle sentit sur son front le souffle de son mari approchant les lèvres pour un baiser qui eût été à la fois une prière et un pardon, Pauline se redressa par un effort suprême et fut debout.

— Non, non! murmura-t-elle, ne restons pas ici; je souffre trop; partons.

— Restons ici, au contraire, lui dit Hector en la retenant par la main. Que crains-tu? N'es-tu pas avec ton meilleur ami, avec le seul être qui puisse te comprendre?

— Va-t'en! reprit Pauline, d'une voix sourde. Pourquoi m'as-tu suivie! pourquoi m'as-tu accompagnée? C'était pour jouir de mes larmes, n'est-ce pas? Tu as une bonté bien cruelle. Va-t'en! Toi, mon ami? mais tu ne vois donc pas que tu es mon bourreau? Tu me parles du ciel, du printemps; mais tu ne vois donc pas que j'ai l'hiver dans le cœur,

que j'ai horreur de cette gaieté. Viens? je blasphème, j'ai la fièvre, je suis folle! Partons!

Elle alla à son cheval qu'elle détacha; et, montant sur un tas de pierres qui se trouvait au bord du chemin, elle se mit en selle, fit siffler sa cravache et partit comme un tourbillon, en se courbant pour ne pas se briser la tête aux branches des pommiers et des cerisiers qui bordaient la route.

Hector la suivait.

— Il se passe en elle quelque chose que j'ignore, se disait-il. Elle m'échappe et elle veut surtout m'échapper. Que faire? Comment la deviner et la guérir?

Il la vit de loin, arrêtée devant un enclos entouré de murs; il se hâta de la rejoindre.

— C'est là le cimetière, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle. Pourquoi ne l'ai-je jamais vu? On dirait qu'il est d'aujourd'hui seulement dans le paysage. Je savais bien que les gens de ce pays s'entendaient à merveille à y planter des arbres. Regarde? Cela fait envie!

Hector fronça le sourcil et détourna la tête. A sa droite, au-dessus d'un rideau vert, sur les premières rampes du coteau qui monte à Saint-Prix, on apercevait la maison, gaie, coquette, semblant inviter au retour, souriant par toutes les fenêtres, chantant par toutes ses fleurs.

— J'aime mieux cette vue-là, dit M. de Villemoran d'une voix ferme et cependant caressante.

Pauline fit un brusque mouvement, suivit la direction indiquée et reconnut la maison.

— C'est aussi un cimetière, dit-elle en raillant; mais on ne s'y repose pas, dans celui-là : les morts reviennent.

— Les vivants ne paraissent pas s'y ennuyer, repartit Hector; il me semble que j'entends d'ici des rires et des chansons.

En effet, des petites voix fraîches, des éclats sonores partaient de ce point-là et venaient, aidés par l'écho, mourir à l'endroit où se trouvaient Hector et sa femme.

— On voit bien que nous ne sommes pas là, dit Pauline. On profite de notre absence. Allons les faire taire!

Et elle continua sa route. Le soleil baissait à l'horizon. La soirée s'annonçait calme et sereine.

— D'où venez-vous donc? demanda Mme Desprets, que cette absence avait surprise et qui attendait les deux promeneurs sur le seuil de la maison.

— Nous n'en savons rien! répondit Hector en soupirant.

— Nous revenons de la tentation, reprit Pauline.

— Je ne vous laisserai plus sortir seuls, dit Marie en grondant.

— Vous accompagnerez donc Hector? répliqua Pauline; car moi, j'ai peur d'avoir attrapé une entorse, et me voilà condamnée au repos.

— Tâchez de ne pas appeler de cette condamnation-là, dit Mme Desprets en riant.

— Oh! le repos au prix d'une entorse!

— Dame! le repos, à tout prix, vous est bon.

— Eh bien, en y mettant un prix un peu plus cher, on pourrait avoir un repos plus complet, n'est-ce pas?

Marie ne releva pas ce sarcasme débité d'une voix stridente; elle regarda Hector et parut lui demander le secret de cette singulière réponse. Pauline montait dans sa chambre avant le dîner.

— Prenons garde! dit M. de Villemoran en baissant la voix et en laissant deviner toute l'inquiétude qui le torturait. Il se passe quelque chose; ne la perdons pas de vue. Ah! Marie, nous touchons à une crise qui m'alarme.

— Du courage, mon cousin, Dieu est pour nous!

— Peut-être n'est-il pas pour elle, dit Hector.

Le dîner fut un combat : Hector et Marie regardaient, observaient Pauline; l'abbé Legros, devinant un embarras, voulait servir d'intermédiaire et souriait à tout le monde; M. de Saint-Paares seul était plongé dans sa béatitude habituelle. La conversation, à chaque instant relevée, était à chaque instant interrompue. Pauline ne pût manger. Elle se plaignit de son pied, sur lequel dix minutes auparavant elle avait intrépidement marché, pour descendre de sa chambre. Elle ressentit même au milieu du dîner un spasme nerveux qui contracta son visage. Hector et Marie se levèrent par un même mouvement.

— Ce n'est rien! rassurez-vous, murmura Pauline. Mon Dieu, comme vous avez peur!

Et elle versa de l'eau dans son verre; mais quand elle voulut boire, tout le monde s'aperçut qu'elle tremblait. On entendit le cristal se heurter à ses dents.

— Vous êtes malade, ma chère Pauline, dit Mme Desprets.

— Moi! jamais, au contraire, je ne me suis mieux portée. Vous verrez! je me guéris.

Comme on sortait de table, Marie s'approcha d'Hector :

— Vous avez raison, mon cousin, il se passe quelque chose.

Elle voulut reconduire Pauline dans sa chambre; mais déjà celle-ci, oubliant son entorse, était remontée précipitamment et s'était enfermée à double tour.

Mme de Villemoran voulait être seule; elle avait hâte de faire la séparation complète entre elle et son mari; elle ne se sentait plus le droit de participer à la vie de cette maison. Mais la promenade, sans faire fléchir sa résolution, lui avait inspiré des doutes.

— Faut-il rester? faut-il partir? se demanda-t-elle, quand elle se trouva assise dans sa chambre devant sa fenêtre ou-

verte. Rester pour entendre encore ces confidences, pour assister à ces merveilles de charité! rester après cette lettre écrite, après cet aveu! Mais partir? laisser derrière moi mon honneur, mon mari, cette réputation sans tache, cette vertu qui était mon orgueil et ma force; partir, pour aller rejoindre cet homme qui ne me promet que de la haine, que de la colère pour alimenter notre amour!... C'est vrai! la nature est belle, on pourrait vivre, et surtout on pourrait mourir ici. Voilà l'église où le bon abbé Legros, en pleurant, verserait l'eau bénite. Voilà le chemin par lequel on me conduirait à ce jardin paisible que j'ai vu tantôt. Qu'aurais-je donc à Paris? Quelque horrible et pauvre chambre! l'hôpital peut-être! Ah! si la vie était moins lourde, qu'il serait doux de la porter ici.

Elle s'appuya à la fenêtre et vit une ombre noire se promener dans le jardin.

— C'est l'abbé Legros ; si j'allais le trouver, le rejoindre, lui confier mes doutes, mes angoisses, mon agonie? me sauverait-il? Je connais ses remèdes. Mais ce n'est pas ma faute si je n'ai pas la foi humble et soumise d'une chrétienne! On nous faisait peur des prêtres à l'institution; et ceux qui ne nous intimidaient pas nous donnaient envie de rire. Non, gardons mon secret, et ne le livrons pas pour une promesse qui ne serait pas tenue. Le monde m'a trompée, les hommes sont faux. Ce prêtre est un homme. Si Dieu m'appelle, je saurai bien le voir et l'entendre, sans ce vicaire qui ne sait pas me toucher, et qui ne saurait pas me convaincre!

Elles ferma les persiennes et voulut se coucher; mais son lit lui fit peur.

— Non; c'est là la veillée des armes, pensa-t-elle avec fierté; il faut la passer debout.

Elle marcha dans sa chambre, en écoutant les bruits de la maison.

— Hector rentre chez lui. Que fait-il? Il est inquiet? Mais, dans quelques jours, après m'avoir maudite, il me chassera pour jamais de son souvenir; il m'oubliera... S'il allait me mépriser! Eh bien! que m'importe! Ah! quelle confiance il avait autrefois! quelle estime loyale et profonde, quand il est venu me chercher un soir chez Mme de Saint-Ovide! Comme il a été doux, miséricordieux et fort! Mais je ne veux plus de sa miséricorde, de sa douceur; quant à sa force, elle est un masque; il a avoué sa faiblesse, il ne peut plus m'en imposer; j'ai surpris son secret...

Si Philippe allait me répondre par un refus! Il a bien facilement cédé à la première injonction de M. de Villemoran! il se moquera de moi; il a arrangé sa vie de gueuserie; qu'a-t-il besoin de s'embarrasser d'une femme... de quelle femme!

Des cris la firent tressaillir.

— Voilà les enfants qui pleurent; on veut les coucher; ils demandent encore un conte. Peut-être le petit Hector se plaint-il de n'avoir pas embrassé sa marraine! Qu'elle est heureuse cette Marie! elle s'accommode de tout, même de son chagrin. Avec quelle coquetterie elle se parait de son amour, comprimé dans son devoir! Ils demanderont peut-être pourquoi je n'ai pas gardé plus longtemps ce licou qui m'étrangle, ce fardeau qui me brise; ils ne comprendront pas que ce sont eux qui me poussent à la délivrance, à ma perte.

Elle revint à la fenêtre, ouvrit les persiennes; la lune se levait et inondait la vallée.

— Quelle belle nuit pour les amoureux? Se promener là-bas, dans le chemin que nous avons parcouru tantôt, s'appuyer sur un bras, murmurer de ces saintes et sottes paroles qui sont l'éloquence de l'amour; quel rêve! Ah! j'ai

eu aussi, moi, ces extases! mais comme elles ont été rapides! Moi aussi, j'ai mis mes lèvres à la coupe enchantée; mais pourquoi est-elle devenue si amère? pourquoi s'est-elle vidée si vite? Est-ce ma faute? Est-ce celle d'Hector? Quoi! c'est donc fini? plus d'espoir, plus d'illusion, plus de tromperie!

Tout à coup, elle pensa à Philippe et se mit à rire d'un rire douloureux qui déchirait sa poitrine :

— Il m'aimera, je l'aimerai! Quel amour, mon Dieu! Attendre sa réponse! quel supplice! Pourquoi lui ai-je écrit? Ne valait-il pas mieux partir, arriver, le surprendre, lui tendre la main et réclamer ma place. Quelle place me fera-t-il? En quelle compagnie ma pensée se trouvera-t-elle?

Elle ne voulut plus songer à Philippe; elle craignait un mouvement de sa conscience qui ressemblait à du dégoût. Elle essaya de s'abîmer dans ses réflexions; mais à quoi penser? mais comment emplir cette nuit si longue? Hector, Marie, les enfants, l'abbé Legros, jusqu'à ce pauvre comte de Saint-Paares, tous ces amis, ces témoins, ces admirateurs de son courage quotidien, de sa vie honnête, entraient comme dans une vision, s'asseyaient à côté d'elle et la regardaient! Elle avait peur d'eux tous; la coalition de leur mépris défiait son orgueil.

Les heures de cette nuit furent bien lentes. Nous n'abuserons pas de cette étude pour compter tous les tintements de la pendule, pour écouter tous les battements du cœur. Pauline voulut écrire à son mari, lui raconter ses derniers combats, sa dernière défaite, s'excuser. Elle commença une lettre, puis elle la déchira, parce qu'elle la trouvait trop froide et qu'elle jugeait sacrilége, en l'abandonnant, de paraître le dédaigner. Elle en recommença une autre, mais elle n'en fut pas plus contente; elle interrompit celle-là,

parce que les larmes couvraient le papier et qu'elle ne voulait pas qu'on eût la satisfaction de la plaindre.

Peu à peu, en creusant son inquiétude, en descendant au fond de son cœur, elle éveilla, elle fit se dresser le remords, mais le remords des âmes qui ne savent point se courber, cette colère froide et terrible contre soi-même, qui ne rachète jamais une faute, et qui va jusqu'au crime pour punir une faiblesse.

Quand les premières lueurs, pénétrant à travers ses persiennes, lui apprirent que la journée du lendemain avait commencé, elle était glacée, pâle, sinistre; elle avait vieilli de dix ans.

— Je ne pourrai pas attendre encore un jour, encore une nuit, murmura-t-elle en essayant de se soulever. A-t-il reçu ma lettre? Ne la recevrait-il que ce matin? Pourquoi ai-je écrit? S'il me répond, je lui renverrai sa réponse, je la remettrai à mon mari. Je ne veux pas quitter cette maison.

En passant devant la glace, elle s'épouvanta de sa figure sinistre; puis, par une réminiscence bizarre, elle se souvint qu'un jour elle s'était vantée de sa pâleur à Mme de Saint-Ovide.

— Je ferais bien de me peindre un peu comme elle, dit-elle, en essayant de sourire.

Elle descendit dans le jardin avant que personne eût quitté sa chambre; mais la matinée était froide et la faisait frissonner; elle passa par l'allée où sa résolution lui était venue.

— Si je pouvais en changer, murmura-t-elle naïvement.

Comme si les idées étaient suspendues aux arbres ou semées à terre! Elle vit le banc sur lequel Hector et Marie s'étaient assis. Elle s'y assit à son tour.

— Si Hector était là, je me mettrais à ses genoux, je lui de-

manderais pardon; je lui avouerais ma curiosité et le châtiment qui va la suivre. Oui, le châtiment : cette fuite est une expiation.

Sans se rendre compte du temps nécessaire pour l'échange d'une lettre avec Paris, elle craignit que la réponse de Philippe n'arrivât et ne fût surprise par son mari. Si elle restait, si elle avouait tout à Hector, elle voulait du moins avoir le mérite d'un aveu. Elle se rappela l'indiscrétion qui l'avait tentée un jour; Hector pouvait avoir la même tentation. Quant à sa fuite, elle n'y songeait plus qu'avec effroi, bientôt elle en eut horreur.

Mais que faire? Comment tout réparer? Comment retirer son pied de cette route qui la déshonorait? Philippe avait sa lettre; c'était un gage, une arme...

Elle s'agitait au fond du jardin, ayant peur d'être aperçue, demandant un conseil, une inspiration qui ne venait pas. Après une heure de course, brisée, folle, épuisée par la nuit et par cette douleur épouvantable, elle s'arrêta, mit sa tête dans ses deux mains et pleura.

— Mon Dieu! dit-elle, je n'ose plus me conduire; je vais au hasard. Toutes les fois que j'ai voulu diriger ma vie, je l'ai égarée. Je ne prends plus conseil de moi, mais de ce qui m'entoure.

Elle revint vers la maison.

— Je parlerai à l'abbé Legros, pensa-t-elle; sa bonhomie aura peut-être une révélation; et puis, il a quelquefois des façons de parler de Dieu qui émeuvent.

Elle s'informa auprès d'un domestique; on lui répondit que l'abbé Legros était descendu vers l'église. Il allait tous les matins y dire sa messe.

— Si j'allais m'agenouiller et prier avec lui, qui priera sans doute pour moi, murmura-t-elle.

Mais elle n'osa pas descendre seule. L'église l'intimidait.

— Mme Desprets est-elle à la maison?

— Mme Desprets est sortie avec M. l'abbé; elle est à la messe.

— Ah!

Et Pauline, qui voulait demander à Marie de la conduire au pied de l'autel, fut presque blessée d'apprendre que Marie était partie, avait pris les devants et l'attendait. Elle ne songea plus dès lors à aller prier.

Elle voulut remonter dans sa chambre. Dans l'escalier elle rencontra les enfants.

— Est-ce que vous les menez à l'église? demanda-t-elle à la bonne qui donnait la main au plus petit.

La gouvernante sourit de cette question et répondit que les enfants allaient jouer sur la pelouse.

— C'est vrai! Je suis folle! A quoi pensais-je donc? Ils ont le temps d'y aller. Ils ont d'autres jeux!

Comme elle passait, elle se sentit retenue par la robe; elle s'arrêta, s'assit simplement sur une marche, baisa tour à tour chacun des trois enfants de Marie en murmurant :

— Adieu! adieu! adieu!

L'aînée parut surprise.

— Ce n'est pas adieu qu'il faut dire, c'est bonjour, dit-elle, avec une adorable petite moue sentencieuse.

Pauline la regarda avec des yeux ardents et avec un sourire douloureux.

— Tu seras comme ta mère, toi, une raison positive et exacte. Oui, ma belle, c'est bonjour, comme on doit dire aux anges, quand on va les voir!

Et, les embrassant de nouveau tous les trois avec plus de force, Pauline remonta dans sa chambre.

— L'abbé est sorti, Marie est sortie, murmura-t-elle; je n'ai personne à consulter!

Elle ne voulait pas voir Hector. Au bout d'une minute pourtant, elle mit la main sur sa poitrine :

— Allons! du courage, dit-elle; parler à son mari, ce n'est pas bien effrayant.

Ce fut à grand'peine qu'elle put descendre. Ses jambes fléchissaient sous elle, dans l'escalier. Sa respiration était haletante. Une angoisse mystérieuse, cette douleur par avance que l'on appelle le pressentiment, lui tordait le cœur. A la dernière marche, elle trembla. Elle entra dans le salon. Hector n'y était pas, mais il était venu ; ses journaux étaient là. Pauline eut un soupir d'allégement : c'était une minute de répit. Elle sonna.

— Où donc est M. de Villemoran? demanda-t-elle encore.

— Dans son cabinet, avec le garde du pays.

— Qu'a donc à faire ici le garde champêtre?

— C'est pour proposer à monsieur...

— C'est bien, cela ne me regarde pas, reprit Pauline assez durement.

Elle s'assit, mais tout aussitôt elle se leva; le piano était ouvert, elle voulut y aller; à moitié chemin, elle se détourna pour sortir.

Elle vint sur le perron, jeta autour d'elle sur la campagne un regard fiévreux et voilé; la cloche de l'église se mit à tinter : c'était la fin de la messe.

— Ils ont prié, je devrais être guérie, murmura-t-elle.

Puis, après avoir levé les yeux au ciel comme pour l'implorer ou le défier, elle descendit les quelques marches du perron et alla machinalement devant elle. Les enfants jouaient à quelques pas de là ; elle s'avança vers eux, et comme elle allait s'appuyer sur le piédestal d'un vase placé à l'entrée de la pelouse, elle heurta quelque chose du pied : c'était un fusil.

Pauline recula comme si elle eût mis le pied sur une vipère. Un frisson fit claquer ses dents.

— Qui donc a mis là ce fusil? demanda-t-elle.

Elle oublia le garde, qui était en conférence avec M. de Villemoran. Un vertige la saisit; sa main s'approcha de l'arme.

— Non, non, dit-elle ; et elle voulut fuir.

Les enfants chantaient en rond tout à côté. Pauline voulut les chasser, mais elle n'avait plus de voix. Son gosier se contracta vainement pour proférer un cri, un son. Elle s'accouda sur le piédestal, posa sa tête contre le vase et resta ainsi quelques secondes, absorbée, ne pensant pas, écoutant, pour ainsi dire, le sang circuler dans son front.

Elle entendit toutefois un chuchotement; elle ouvrit les yeux et regarda : c'était la bonne qui faisait signe aux enfants de rentrer, de s'éloigner en silence, pour ne pas troubler ni déranger leur marraine. On l'appelait ainsi.

Pauline eut un effroyable sourire.

Tout s'arrange pour me tenter !

— Si Dieu veut que je vive, pensa-t-elle, ce fusil ne sera pas chargé !

Elle appuya l'extrémité du canon contre sa poitrine, chercha, avec son pied, à agiter la batterie. Quand elle sentit que quelque chose se soulevait sous sa pression :

— Ce n'est pas moi qui me tue, dit-elle.

Son pied glissa dans un éclair, le coup partit. Pauline tomba foudroyée.

CHAPITRE XXXIII

Au bruit de la détonation, Hector s'était élancé dans le jardin. Il avait tout compris. Il se jeta à terre, et, soulevant le corps de Pauline avec un désespoir silencieux, il appuya les lèvres sur ces lèvres violettes qu'une écume sanglante emplissait, comme s'il eût voulu retenir, par un effort insensé, l'âme rebelle qui s'envolait, la vie qui s'éteignait.

Un double cri retentit à la grille; l'abbé Legros et Mme Desprets, qui revenaient de l'église, causant tristement de Pauline et de leur inutile sollicitude pour elle, avaient tressailli au coup de feu. Ils coururent vers le groupe sinistre, pâles, effarés, sanglotants, et s'agenouillèrent. Les domestiques s'agitaient et n'osaient proposer leurs services.

Tout à coup Hector dressa la tête.

— Un médecin! un médecin! s'écria-t-il. Courez! Elle vit!

Et prenant sa femme dans ses bras, chancelant sous son fardeau, dans l'ivresse de la douleur, il la porta chez elle. En montant le perron, il craignit de tomber.

— Soutenez-moi, dit-il à l'abbé et à Marie.

Pauline fut étendue sur son lit. En effet, elle n'était pas morte. Un souffle inégal, oppressé, sortait en sifflant de sa poitrine; elle n'ouvrit pas les yeux, mais sa main s'agita.

Hector arracha les vêtements qui couvraient sa poitrine, étancha la plaie, et se fit servir, en commandant d'une voix brève, saccadée, mais avec une lucidité, une clarté qui attestaient la force et tout le génie de son dévouement.

Quand le médecin, au bout d'un quart d'heure, vint en toute hâte, il fut surpris d'admiration, et regarda Hector avec des larmes.

— Vous avez pensé à tout ! dit-il.

Hector interrogea par un mouvement de la main.

— La blessure est grave, reprit le médecin ; le plomb a traversé les poumons. Le cas n'est pas infailliblement mortel ; mais il serait plus téméraire de promettre qu'il n'est raisonnable de craindre. Dieu est, en définitive, le grand médecin.

L'abbé se rapprocha de ce guérisseur qui croyait à Dieu, et lui prit la main ; il offrait un pacte, une collaboration.

Après un premier pansement, le médecin se retira.

— Je n'ai rien à défendre, rien à prescrire, dit-il, quant aux précautions de repos et de silence ; Dieu doit un miracle à tant de courage.

Le courage était en effet aussi grand, aussi complet qu'il peut être donné à des âmes humaines de le montrer. Pas un sanglot bruyant, pas un trouble, pas une de ces exclamations qui signalent les désespoirs ordinaires ! Hector, Marie et l'abbé avaient concentré toute leur énergie dans une seule pensée : la sauver. Il serait temps plus tard de la pleurer ; il fallait avant tout ne pas s'affaiblir par les tentations de la douleur. Ces amis sublimes ressemblaient à des égoïstes, tant ils avaient de calme, de liberté d'esprit.

On s'aperçut, au bout de quelques heures, que Pauline allait reprendre connaissance.

— Restez, monsieur l'abbé, dit Hector, en invitant sa cousine à sortir avec lui. Il est bon que vous soyez seul avec

elle, d'abord. Quand vous l'aurez préparée à nous recevoir, nous serons là, à côté ; nous reviendrons.

L'abbé s'assit après du lit, prit la main froide de Pauline et attendit en silence.

Mme de Villemoran poussa un soupir, ouvrit les paupières, et sans faire un mouvement, promena ses yeux au plafond et autour d'elle.

— Je me souviens, murmura-t-elle avec découragement. Elle sentit sa main prise, voulut la retirer et reconnut l'abbé.

— Si vous aviez été là... balbutia-t-elle, cet accident ne serait peut-être pas arrivé.

Le vicaire la contempla avec une piété encourageante.

— Ainsi, vous qui doutiez de tout, excepté de vous seule, vous avez tout à coup douté de vous-même!

— C'est un malheur, reprit la malade. Je n'avais pas prévu ce fusil ; j'ai craint pour les enfants qui jouaient à côté, j'ai voulu l'emporter, les garantir, et je me suis tuée par maladresse.

— Oh! ne mentez pas devant moi, dit le prêtre!

Quelque chose comme un sourire contracta les lèvres de Pauline.

— Laissez-moi un peu mentir, murmura-t-elle ; c'est la seule façon de me laisser espérer ; et puis, je ne veux donner de remords à personne, car, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas moi seule qui me suis frappée.

— Nous reparlerons de tout cela à loisir, dit l'abbé ; nous avons le temps.

— Nous avons l'éternité, répliqua Mme de Villemoran. Quant à cette terre, il ne faut pas se fier aux heures qu'elle laisse. Où est Hector? où est Marie?

— Ils ont craint que l'émotion...

— Ils ont eu peur, n'est-ce pas ? Je voudrais les voir. Mais vous avez raison ; plus tard, plus tard...

A mesure que la mémoire revenait à Pauline, le sentiment de sa torture passée et le repentir de sa dernière imprudence lui rentraient au cœur. La pensée de Philippe Loignon lui traversa le front comme une flèche de feu.

— Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte ? balbutia-t-elle.

Une suffocation qui épouvanta l'abbé la prit tout à coup. Elle s'évanouit. M. Legros appela au secours, Hector et Marie rentrèrent.

— Ce n'est pas le fusil qui l'aura tuée, dit M. de Villemoran.

Le médecin fut mandé aussitôt; il parut mécontent. La fièvre redoublait. Il regarda le vicaire pour lui faire comprendre que son rôle à lui commencerait bientôt.

Le soir, le délire se déclara. Pauline ouvrait des yeux effarés et semblait voir, devant elle, une vision monstrueuse qui la fascinait et l'attirait.

— Ne m'attends pas ! ne m'attends pas ! je ne veux pas partir... Hector, défends-moi, murmurait-elle. Et ses mains se crispaient sur la couverture, comme pour se retenir.

M. de Villemoran l'écoutait avec avidité ; il voulait surprendre, deviner ce secret, dont il n'avait encore que le soupçon confus. La nuit était venue ; personne n'avait songé à quitter la chambre. Un domestique entr'ouvrit la porte et remit une carte à Hector, en assurant que la peronne était là qui attendait.

— Lui ! dit à demi-voix M. de Villemoran. Enfin ! je saurai la vérité.

Il sortit et descendit au salon. Philippe, les cheveux défaits, la figure couverte d'une lividité de cadavre, les mains tremblantes, était assis dans un fauteuil. Il se leva par un effort énergique et voulut aller au-devant d'Hector.

Ces deux hommes qui avaient voulu sauver, diriger cette pauvre victime dont la dernière heure approchait, et qui, en établissant une lutte, avaient provoqué la crise effroyable dans laquelle Pauline allait succomber, ces deux rivaux se regardèrent comme deux complices.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda Hector.

— Je venais vous avertir, et réclamer le conseil que vous m'avez promis, répondit Philippe en passant la main sur son front. Mme de Villemoran m'avait écrit; mais... je n'ai reçu la lettre que tantôt, assez tard. J'étais absent... j'étais au café. Quand j'ai reconnu cette écriture, je me suis souvenu de ma parole; en lisant ces quelques lignes, échappées à la colère plutôt qu'à la violence d'un autre sentiment, je me suis dit que je pouvais intervenir sans honte dans le drame qui se jouait ainsi; je suis accouru pour vous dire tout et pour vous aider à sauver l'âme malheureuse que nous avons perdue à nous deux. Mais il paraît que je ne puis plus prétendre à une bonne action. La fatalité a voulu que j'arrivasse trop tard. Elle va mourir, n'est-ce pas?... Ma présence troublerait la sainteté, la dignité de votre douleur. Je n'ai pas le droit de pleurer sur le chevet de son agonie... Je m'en vais. Seulement, j'ai tenu à vous prouver que je ne suis pas infidèle à ma parole. Je vaux encore l'estime d'un honnête homme. Adieu, monsieur... Si un peu de calme... si un intervalle de raison pouvait apparaître... enlevez-lui le remords de cette lettre. Laissez-lui croire que je ne l'ai pas reçue. Je resterai dans le village un jour ou deux. Je veux être là, tout près. D'ailleurs, si j'ai envie de prier, je serai plus libre ici de donner un démenti à mes opinions. Adieu, monsieur... Reprenez cette lettre.

Hector tendit une main à Philippe et serra la sienne; mais ce fut tout l'effort de son courage; il ne trouva pas une parole. Il salua et le reconduisit jusqu'à la porte, grave,

froid, pâle, comme une sorte de statue de Commandeur.

Rentré dans le salon, il lut la lettre de sa femme.

— Pourquoi lui a-t-elle écrit ainsi? se demanda-t-il.

Il se souvint alors de son entretien du jardin avec Mme Desprets, des paroles qu'il avait proférées. Son cœur se gonfla.

— Malheureux! elle aura tout entendu! c'est moi qui l'ai perdue, se dit-il en tombant sur un siége. C'était bien la peine de m'étudier pendant six ans, d'appliquer toute ma volonté à la douceur, d'être prudent enfin, pour perdre en un seul jour volonté, douceur et prudence!

Il versa les premières larmes qu'il eût encore répandues dans la journée. Le désespoir, le martyre, lui avaient donné de la force. Ce remords l'avait vaincu.

Pourtant, il ne voulut pas faire partager à Mme Desprets les regrets terribles qu'il sentait au dedans de lui. Il se domina, serra dans sa poche la lettre de Pauline, résolut de la confier à l'abbé, en secret, pour que le bon vicaire pût en tirer quelque parti à l'occasion; et il remonta dans la chambre de la malade.

Tout le monde voulut passer la nuit. L'agitation fut extrême; la respiration s'embarrassait d'heure en heure. Plusieurs fois on craignit une convulsion, un spasme, qui eût fini l'agonie; mais, vers le matin, il sembla qu'un peu de mieux se déclarait: le délire cessa; le sommeil ferma pendant quelques instants les paupières de Mme de Villemoran.

— Laissez-moi, dit l'abbé, mon tour est venu.

Pauline se réveilla plus calme.

— C'est toujours vous, dit-elle au vicaire, qu'elle reconnut aussitôt. Je suis donc irrévocablement condamnée, que vous ne me quittez plus?

L'abbé protesta.

— Oh! n'essayez pas de me rassurer.. Ce n'est pas la mort qui me fait peur ; c'est la vie. Dieu est indulgent, n'est-ce pas ? Il sait bien que je ne suis pas une méchante femme ; que je n'ai rien cherché en dehors du devoir et de l'amour permis ! Quand je l'ai prié, ce fut toujours pour qu'il me maintînt dans la voie de l'honneur, dans l'estime de mon mari... Mais non ; j'ai eu un instant de désertion. J'ai été lâche, non pas seulement quand j'ai touché à ce fusil, mais quand j'ai écrit cette lettre fatale...

— Je sais, dit M. Legros avec un sourire engageant. Je l'ai là, cette lettre ; elle n'est pas à son adresse.

— Comment ! ma lettre ! où est-elle ? demanda Pauline avec vivacité et en essayant de se soulever.

— La voici, reprit le vicaire en la dépliant.

— Mais ?... demanda la malade...

— Oh ! ne cherchez pas à comprendre, maintenant, ce serait difficile. On vous expliquera... plus tard.

— Ainsi, il ne m'attendait pas ! Ainsi il ne serait pas venu, dit la malade avec un soupir d'allégement.

L'abbé courba la tête pour ne pas rencontrer le regard interrogateur de Pauline ; il lui répugnait de mentir ; mais pourtant il ne voulait pas lui dire toute la vérité.

Pauline se sentit heureuse de la certitude qu'elle ne s'était punie que pour une faute d'intention. Sa fierté trouvait encore, au bord de la tombe, un prétexte dans la conviction que son honneur n'avait pas couru tous les risques qu'elle avait redoutés. Un sourire passa sur ses lèvres jaunies et contractées par la respiration haletante qui ne la quittait plus.

— Ah ! maintenant je puis vous écouter, monsieur l'abbé, et je puis les revoir tous, dit-elle ; ne craignez plus rien ; je puis mourir ; c'est comme si je vivais ; je suis guérie.

Ce qui se passa alors est resté un secret entre le vicaire

et Dieu. Pauline fléchit-elle ? En ouvrant son âme à son ami, écouta-t-elle le confesseur ? Cette femme, que la fatuité d'une science incomplète avait tenue toujours à égale distance de la résignation chrétienne et de la sérénité philosophique, trouva-t-elle enfin un autel pour sa prière ? une formule pour son émotion ? un acte de contrition pour son repentir ? C'est ce que nul n'apprit jamais.

L'entretien fut long entre le prêtre et Mme de Villemoran. Quand le vicaire ouvrit la porte et alla chercher Hector et Mme Desprets, il était ému. C'était lui qui pleurait ; c'était Pauline qui avait l'espoir et la confiance dans les yeux.

— Je ne suis pas bien sûr d'en avoir fait une chrétienne, dit tout bas le vicaire à Mme Desprets ; mais je sais bien que c'est une grande âme, et Dieu ne me désavouera pas de la bénir en son nom.

Pauline tendit la main à Hector.

— Pardonne-moi, lui dit-elle. Marie, ne laissez jamais jouer vos enfants autour des armes à feu. Vous voyez ce qu'il en coûte !

Mme Desprets lui baisa la main.

— Ah ! mes amis, dit Pauline en promenant autour d'elle un regard agrandi par l'extase intérieure, combien je vous ai tourmentés ! combien je vous ai rendus malheureux ! Mais il ne faut plus m'en vouloir... Hector, tu as été bon ; pense à moi sans amertume ! Je pars avec le parfum des bons conseils que tu m'as donnés, des joies pures que tu m'as fait goûter. Toutes mes vanités, qui corrompaient et qui aigrissaient mon caractère, se sont évanouies, dissipées. Je ne sens plus en moi qu'une chose, c'est l'amour qui m'a conduite vers toi ; c'est l'amour que j'ai trouvé en toi... Ah ! si l'on pouvait commencer la vie par la mort, comme on verrait bien mieux sa route ! Mais c'est l'éternité qu'on commence, et je t'attendrai là-haut... Dans ce petit cimetière

que nous avons visité ensemble, mon corps dormira, mais mon âme reste ici, dans cette maison, près de vous. Vous la sentirez, Marie, sur les lèvres de vos enfants, de mon filleul... Vos enfants! je voudrais bien les embrasser... Mais non, cela les épouvanterait de me voir si blanche et si faible. Il faut ménager leur imagination et leur sensibilité. Ne les faites pas venir; mais bénissez-les, aimez-les pour moi... Ah! si j'en avais eu!...

Un étouffement subit la força de s'interrompre; du sang vint à ses lèvres.

— Ne parlez pas, Pauline, dit avec vivacité Mme Desprets, qui sanglotait.

— Méchante! reprit, avec un effort et en contractant sa bouche, la pauvre Pauline dont les yeux semblaient s'abîmer dans leurs orbites, vous voudriez me faire taire pour m'enlever les dernières joies que je puisse goûter. Mais je veux parler... je veux dire tout à Hector, à mon mari... à mon amant. Je m'imaginais que je ne t'aimais plus, que c'était une folie de mon ambition qui m'avait fait aspirer à ta main! Mais je t'aime... va! je t'aime bien mieux qu'au premier jour... ce n'est pas une raison pour me pleurer... j'aurais été malheureuse ici-bas... je ne savais m'arranger de rien. J'ai été si mal élevée! Maintenant, au contraire, tout est pour le mieux. Mon amour, débarrassé de ce corps qui vieillissait vite, t'aimera sans réserve, sans aigreur, sans soupçon... Oui, oui, je t'aimerai!

Elle balbutiait. Hector sentit qu'elle lui serrait la main avec force; il se pencha sur elle, repoussa Marie pour lui épargner le douloureux tableau d'une agonie, et déposa sur le front humide de la mourante un baiser qui parut la pénétrer d'une joie sainte. On eût dit que quelque chose de mystérieux, d'inconnu, de surhumain, planait sur ce lit;

que des nuées allaient descendre ; qu'une auréole allait s'allumer au front de Pauline.

Le vicaire était à genoux au pied du lit et priait. Mme de Villemoran l'entendit.

— Déjà ! dit-elle à voix basse ; et elle attira la main d'Hector qu'elle plaça sur sa bouche :

— Je t'aime ! je t'aime ! dit-elle à plusieurs reprises ; je n'aime que toi !

Ce furent ses dernières paroles distinctes ; le râle commença. Bientôt ce ne fut plus, sur ce lit, que la lutte désespérée et brutale de la mort qui chasse la vie. L'âme errait dans la chambre, elle était partie ; le corps vivait, s'agitait, palpitait encore. Bientôt, il ne palpita plus.

La douleur d'Hector fut profonde. Marie était évanouie. On fut obligé de l'emporter dans la chambre de ses enfants. Quand elle revint à elle, elle s'informa de M. de Villemoran. On lui dit qu'il n'avait pas voulu quitter le corps de sa femme, et qu'il était resté seul, avec le prêtre, devant le lit funèbre.

Hector ne se croyait pas quitte envers Pauline. Il s'interrogeait. Il demandait à Dieu, dans le plus profond de sa conscience, si cette mort ne faisait pas peser sur lui autre chose encore qu'un deuil, et s'il n'avait pas à se reprocher d'avoir manqué d'amour ou de sagesse, de n'avoir pas mis tout en œuvre pour apaiser, pour diriger cette âme héroïque que la réalité embarrassait, et qui lui était apparue rayonnante de toute sa splendeur au moment de quitter la terre.

— Il ne suffit pas qu'elle m'ait pardonné, se disait Hector ; puis-je me pardonner, moi ?

Sans le rassurer complétement, sa conscience sortit de l'épreuve, avec cette résignation douce, avec cette sérénité qui épure les douleurs et qui en fait des sentiments incorruptibles.

Le surlendemain, on porta Pauline dans cet enclos qu'elle avait admiré. Derrière le cortége, évitant de rencontrer les regards de M. de Villemoran, marchait Philippe. Sa douleur, à lui, avait presque un sourire ; ce deuil ajoutait un sarcasme de plus à son effroyable expérience. Il n'alla pas jusqu'au bord de la fosse : ce sceptique redouta la vue du cercueil ; mais il se baissa, arracha une poignée d'herbe du cimetière qu'il mit dans sa poitrine, et revint à pied à Paris.

Le soir, Mme Desprets, qui avait fait repartir ses enfants, dit à Hector :

— Vous n'êtes pas de ceux que l'on console ; ma présence ne vous ferait rien oublier. La solitude vous vaut mieux ; elle vous laisse à toute la liberté de votre courage. Que puis-je vous dire ? que puis-je demander pour vous et avec vous à Dieu ? Nous n'avons plus le droit de pleurer ensemble !

— Je vous comprends, ma cousine, répondit M. de Villemoran. Votre tâche est finie ; partez, laissez-moi.

L'abbé Legros resta quelques jours à Montlignon ; mais sa conscience lui suggéra bientôt des scrupules.

— En vérité, je ne suis pas nécessaire. Cet homme a toutes les résignations, dit-il ; et, depuis cette mort, je n'ai pas eu besoin de l'exhorter.

Il partit, après avoir embrassé Hector avec toute l'effusion, avec toute la tendresse d'une amitié qui gardait ses chaleurs humaines dans la région mystique où son devoir de prêtre l'avait transportée.

Hector se trouva donc seul dans sa maison avec M. de Saint-Paares, qui avait fait de son mieux pour n'être pas trop bouleversé par ce tragique événement. Rendons pourtant justice à ce dernier. Il pensa beaucoup à la baronne, pendant ces tristes journées. Il eût bien voulu savoir comment elle eût supporté ces émotions, et ce qu'elle eût dit.

Quant à lui, tout en convenant de l'esprit de Pauline, il s'en tenait à son premier sentiment : ce n'était pas là la femme qu'il eût fallu à M. de Villemoran. Ce dernier était puni de sa mésalliance.

Est-ce l'opinion de M. de Saint-Paares qui sera la moralité de ce récit? Et ce bonhomme a-t-il dit le dernier mot que nous ayons à répéter pour conclure? C'est là une question que nous ne voulons pas vider. Toutes les banalités ont raison en présence des catastrophes amenées par l'excentricité des caractères; et des esprits mesurés comme celui de M. de Saint-Paares peuvent prétendre à une certaine infaillibilité. Les gens qui vont à pied ne courent jamais le risque de perdre leurs ailes, comme Icare.

Hector ne se consola pas; mais ayant traversé l'amour et le mariage, pour se retrouver à quarante ans, seul, sans amour et sans famille, il resta fièrement et dignement dans ce désert. L'étude lui défendit de rêver; sa conscience, qu'il apaisa dans la méditation, lui défendit de pleurer... Il n'accepta pas l'emploi qu'il avait sollicité. Sans fuir le monde, il vécut assez loin de lui pour n'en être pas obsédé, et assez près pour prendre sa part des devoirs sociaux qui pouvaient lui échoir. Il ne devint ni un misanthrope, ni un saint : il fut un homme, dans toute la virilité, dans toute la divinité de ce mot.

Peut-être voudra-t-on savoir ce que sont devenus les autres personnages de ce drame : M. de Saint-Paares mourut de vieillesse, et, comme la mort est une prude qui veut des prétextes, une petite indigestion lui en fournit un, dont elle profita.

Marie est la femme belle et respectée d'un homme important; elle songe à marier une de ses filles qui paraît sa sœur. M. Desprets est une puissance industrielle. Une affaire qui l'a rendu plusieurs fois millionnaire l'a distrait

pendant quelque temps de la politique: de sorte qu'ayant cessé d'être au courant, il ne peut plus rentrer dans ce qu'il appelle le *Forum*. Il va à la Bourse. Marie est-elle heureuse? Comme depuis la mort de Pauline, elle n'a plus eu d'occasion de laisser deviner quelque chose de son secret, on ne peut que constater la majesté immuable de son front, la grâce de son sourire. Elle s'est consacrée à l'éducation de ses filles, qu'elle n'a pas quittées, et dont elle a voulu éclairer elle-même l'intelligence et épanouir le cœur. Elle voit rarement Hector; elle ne lui a jamais écrit; mais elle lit la correspondance qui commence à être échangée entre M. de Villemoran et son filleul. Ce dernier a une passion véritable pour son parrain, qu'il considère comme un type d'honneur et de raison. Mme Desprets ne contredit pas son fils, qu'elle adore, et auquel elle se plaît à reconnaître beaucoup de jugement.

L'abbé Legros suit son chemin. Sa destinée est toute faite, pour la terre et pour le ciel. Quant à Philippe, nous ne répondons jamais aux questions trop précises qu'on nous adresse à son sujet. Nous pouvons dire cependant que son amour l'a débarrassé de quelques bons sentiments qui lui restaient. Il n'a plus que de la haine; on lui trouve encore du talent. Les variations politiques l'ont rendu amoureux du solide. Il n'a plus de goût que pour la pièce de cinq francs. Comme il est vieux, fatigué, qu'il a perdu de son prestige, depuis la loi qui oblige à signer ce qu'on écrit, il songe à planter des choux, et il cherche de la graine. On le voit à la Bourse; il a joué assez heureusement avec quelques capitaux, imprudemment confiés par Mme de Saint-Ovide; il a des chiffons de papiers qui paraissent avoir quelque valeur.

Mme de Saint-Ovide a repris ce premier nom. La Bavière ne lui a pas réussi; elle a essayé de la Russie; mais la

guerre d'Orient l'a obligée à une rupture ; elle s'en tient à la France. C'est encore dans ce pays que les goûts varient le plus, et que les chances sont multipliées avec le plus d'avantages. La pauvre Adèle se dépite d'un embonpoint qui l'isole ; elle deviendra d'une majesté inabordable. Heureusement, elle est riche.

Elle prétend que M. Philippe Loignon a voulu l'épouser, et qu'elle l'a dédaigneusement refusé. Mais Philippe hausse les épaules et se moque de cette calomnie, qui ne fait aucun tort à sa considération, je veux dire à son crédit. Un autre bruit circule : celui-là n'est pas dépourvu de vraisemblance.

On croit que lady Fitz-Peters s'est enfin consolée de la mort de l'amiral et de l'insensibilité d'Hector, et qu'elle songe à se fixer définitivement en France ; elle accueille depuis quelque temps M. Philippe avec une considération et des égards tout particuliers, dont l'ancien journaliste fait son profit, pour râcler une vieille ritournelle de sentiment.

Un mariage serait-il possible entre ces deux êtres? C'est la question qu'Antonia se pose et que Loignon a depuis longtemps résolue. L'argenterie de l'amirale a des vertus qui font passer sur bien des déboires. Quant à lady Fitz-Peters, elle hésite ; elle est ballottée sur une mer orageuse et elle ne sait pas si elle doit jeter l'ancre de l'amirauté dans le port que lui offre M. Philippe !

Ce dernier murmure un air de barcarole et ne compte plus que sur deux ou trois semaines de fluctuations. Il sait bien que quelques tempêtes seront le prix de sa témérité. Mais tant pis ! D'ailleurs, lady Fitz-Peters est menacée d'apoplexie : il peut donc bien se laisser menacer de lady Fitz-Peters.

FIN

cP 3

